

ÅKE EDWARDSON

JE VOUDRAIS QUE CELA NE FINISSE JAMAIS

ROMAN

JC Lattès

Åke Edwardson

Erik Winter – 4

Je voudrais que cela ne finisse jamais

Traduit du suédois par Philippe Bouquet



J.-C. Lattès

Titre original :
LÅT DET ALDRIG TA SLUT
Publié par Norstedts Förlag, Stockholm

© Åke Edwardson, 2000
© 2005, éditions Jean-Claude Lattès,
pour la traduction française.
ISBN : 978-2-709-63743-5

À Kristina

1.

Elle ressentit une douleur au pied droit, sous les orteils. Elle avait pourtant marché prudemment mais, à cet endroit, le fond était couvert d'algues qui ressemblaient à de grandes et grosses herbes, brunes et écoeurantes, oscillant au gré du courant. Comme des fleurs fanées.

Elle se tenait maintenant en équilibre sur une jambe, sur un petit espace de sable. Elle leva le pied droit et vit qu'il saignait, mais seulement un peu. Ce n'était pas la première fois cet été-là. Elle avait l'habitude.

Soudain, elle repensa à une petite salle de classe qui sentait l'humidité et... les pensées acides, en quelque sorte. La pluie qui frappait au carreau. Des questions posées sur une feuille de papier, des plumes qui crissaient et des réponses qui seraient oubliées avant même que le devoir ne soit rendu. Elle était parvenue à ses fins, malgré tout. Elle était « étudiante », elle avait prouvé ce dont elle était capable, bon sang. Et cet été qui ne se terminait pas. *Je voudrais que cela ne finisse jamais*, se chanta-t-elle intérieurement.

Ce soir, sa plaie se réduirait à une égratignure qu'elle ne sentirait plus, mais elle éprouverait encore la sensation de chaleur laissée sur sa peau par le soleil et le sel. Après la douche. Avant que ne commence la soirée.

Elle se mit à nager en battant des pieds et l'eau jaillit autour d'elle. Un voilier pénétra lentement dans la baie, au moteur. Elle vit trois bateaux transportant des passagers qui se rendaient tous dans le sud de l'archipel. Elle se tourna sur le dos pour faire la planche. Elle ne sentait plus l'eau et avait l'impression de planer en l'air. Je vole, se dit-elle. Je suis capable de tout. Je peux devenir ce que je veux, être célèbre. *Fame. I wanna live forever.*

Je suis capable d'oublier.

C'était encore l'été. Ensuite elle entreprendrait ses études de médecine. C'était pourtant à des années-lumière. Elle en était séparée par des millions de gouttes d'eau, qui eurent le goût de sel et de sable, quand elle plongea.

L'eau était verte et un peu trouble. Elle aperçut une ombre qui pouvait être un poisson. Ou un homme-grenouille.

Elle avait l'intention d'étudier un an. Ensuite, elle prendrait une année sabbatique, quoi que puisse dire son père. Il ne manquerait pas d'objecter que, si elle savait parfaitement organiser ses loisirs, il n'en allait pas de même pour le reste.

Mais elle ne voulait pas demeurer à la maison.

Elle se tint sous la surface de l'eau aussi longtemps qu'elle osa, puis elle prit une impulsion au fond et bondit aussi haut que possible.

Elle regagna la côte à la nage, traversa à pas prudents la zone des algues et se hissa sur l'affleurement de l'un des rochers.

Sa plaie au pied saignait légèrement. Elle gagna sa couverture à quatre pattes, sortit sa serviette de bain de son sac, s'essuya les cheveux, but un peu d'eau, s'assit sur la couverture et fit tomber quelques gouttes d'eau salée de ses yeux en battant des paupières. Elle prit sa respiration une première puis une seconde fois, à pleins poumons, et eut la sensation que le soleil lui brûlait les poumons. La surface de l'eau brillait à la manière d'écailles de poisson, comme si des dizaines de milliers d'entre eux s'y mouvaient. Elle entendait le bruit sourd des bateaux qui se rendaient dans toutes les directions. Certains se réduisaient à de petits points, avant de disparaître derrière l'horizon. Là-bas, le ciel était presque blanc, mais il n'y avait pas un nuage. Elle s'étendit sur le dos. Une goutte d'eau se détacha de ses cheveux et se mit à couler le long de sa joue. Elle en sentit le goût salé sur ses lèvres. Elle fermait déjà les yeux. Dans sa tête, tout était rouge et jaune, maintenant. Elle entendait des bribes de conversation, des demi-mots, une cascade de rires qui se mirent à étinceler comme la surface de l'eau sous le soleil.

Elle n'avait pas la force de lire. Elle ne voulait rien faire d'autre que de rester allongée là aussi longtemps que possible. Ne rien faire, uniquement vivre éternellement.

Le soleil était déjà à l'horizontale lorsqu'elle rassembla ses affaires, escalada les rochers et redescendit dans le petit ravin situé derrière, à l'endroit où elle avait laissé son vélo. Elle avait la tête qui tournait légèrement et les épaules qui brûlaient, malgré la crème solaire dont elle s'était enduite. Ses joues étaient en feu, elles aussi, mais pas trop. Dès le soir ce serait terminé et cela ferait bel effet, à la lumière artificielle de la terrasse. Oh là là.

Elle commençait à oublier.

Elle passa devant le port de plaisance, se faufilant comme elle le pouvait sur son vélo, en compagnie de milliers d'autres cyclistes, parmi la foule des gens qui descendaient des bateaux de l'archipel pour gagner bus et tramways. Chacun voulait rentrer chez soi en même temps, comme s'il avait les mêmes habitudes que les autres. C'est peut-être le cas, après tout, se dit-elle. C'est ce qui se passe en été. La vie est plus simple, alors. On prend des bains de soleil, on se baigne, on se douche, on fait la fête. On se baigne, on prend un bain de soleil, on se douche, on fait la fête. On se douche, on prend un bain de soleil, on se baigne, on fait la fête. Elle descendit de vélo pour se placer dans la queue devant le marchand de glaces et acheta une coupe contenant deux boules : vanille et mélange céleste¹. Elles se mirent aussitôt à couler, mais cela aurait été encore bien pire dans un cornet. Une femme, non loin d'elle, dit qu'il faisait trente-trois degrés. À six heures du soir ! Il ne faut pas se plaindre, répliqua un homme qui se trouvait à la droite de cette femme. Il faut penser aux paysans, reprit celle-ci, qui pouvait avoir entre quarante-cinq et soixante ans, la terre est très sèche.

Je me fiche pas mal des paysans, se dit-elle en remontant sur son vélo. Je voudrais que cela ne finisse jamais. Il pleuvra bien assez tôt, l'automne venu.

Ça sentait le foin, dans le champ qui descendait vers la mer, de l'autre côté de la route. Elle poursuivit son chemin à travers le petit lotissement, puis accéléra l'allure sur la piste cyclable qui longeait la voie du tramway et fut chez elle au bout de dix

¹ Il s'agit d'un parfum à base de chamallows et de sauce au cacao. (N.d.T.)

minutes. Son père se trouvait sur la terrasse couverte, tenant à la main un verre qui semblait contenir du whisky.

— Tiens, voilà notre betterave rouge.

Elle ne répondit pas.

— Ça vaut mieux qu'un poireau.

— Un poireau ?

— Oui, la partie blanche du poireau.

— Je monte, dit-elle en s'élançant dans l'escalier.

C'était du whisky. Elle en reconnut l'odeur lourde.

— J'allume le gril dans dix minutes, très exactement.

— Qu'est-ce qu'on mange ?

— Des brochettes de saumon et de boudoir. Entre autres.

— À quelle heure ?

— Dans quarante-cinq minutes, très précisément.

Son père but une gorgée, en faisant tinter les glaçons, et détourna le regard. Elle aimait le vin et la bière, pas le whisky.

Quand elle se prépara pour le dîner, le soleil avait déjà pénétré dans sa peau, la hâlant légèrement. La chambre était plongée dans l'obscurité, car elle avait tiré les rideaux. La lumière était tamisée, mais il régnait une odeur de chaleur et de sécheresse. En outre, sa peau exhalait un parfum agréable. Elle se regarda dans la glace, simplement vêtue de sa culotte. Ses seins étaient aussi blancs que ses dents.

Maintenant, elle sentait le gel d'après bain de soleil dont elle s'était enduite. Sa peau s'était déjà assouplie sous le contact de l'eau douce de la douche qu'elle avait prise. C'était un beau mot : eau douce.

Son père l'appela depuis le jardin, et, à ce moment précis, elle sentit l'odeur du poisson grillé. Elle éprouva aussitôt une faim démentielle. Tel était le mot exact. Sans parler de sa soif.

De l'autre côté de la table brillaient les dents d'Elin.

— Qu'est-ce que tu fais demain ?

— Bain et bain de soleil.

— Encore une ?

— Je crois que non. J'ai déjà la tête qui tourne, répondit-elle en désignant de la tête le verre de bière, sur la table.

— Tu es vraiment bronzée, remarqua Elin.

— Merci.

- Et tes cheveux sont presque blancs.
- Ça, je ne sais pas s'il faut que je m'en réjouisse.
- Si, c'est très chic.
- Eh bien merci, alors.

— Je crois que je vais en reprendre une, dit Elin. On n'arrête pas d'avoir soif, par un temps pareil, ajouta-t-elle en se levant. Il vaut mieux que j'aille la chercher moi-même. C'est la croix et la bannière pour se faire servir, quand on est aussi loin.

Elles étaient assises à l'extrémité gauche de la terrasse du café, avec une petite impasse derrière elles.

- Tu es sûre que tu n'en veux pas une autre ?

Elle se contenta de hocher la tête. Elle vit Elin louvoyer entre les tables, en direction du bar, comme elle l'avait fait entre les méduses, ce jour-là, près de Saltholmen.

- Oh et puis si, après tout. Une petite ! cria-t-elle.

Elles restèrent longtemps assises là. La chaleur était tombée lentement et restait tapie entre les maisons.

— On dirait qu'il fait toujours aussi chaud, constata Elin. Pourtant, le soleil est couché, maintenant. (Une fois de plus, elle se contenta de hocher la tête.) En fait, c'est le soir qui est le plus agréable, en ville, quand il fait chaud. *Summer in the city*, reprit Elin. (Nouveau hochement de tête.) Tu n'es pas très bavarde.

- Je suis terriblement fatiguée, c'est tout.

- Il est à peine plus de minuit.

- Je sais. C'est sûrement le soleil.

— Moi, j'ai passé toute la journée derrière ma caisse enregistreuse.

- Oui, mais demain, c'est ton jour de congé.

— C'est pour ça qu'il faut qu'on fasse un peu la fête. La fête, insista-t-elle.

- Je ne sais pas, Elin.

— Mon Dieu. Tu n'es pas fâchée à cause de ce que j'ai dit à propos de tes cheveux, au moins ? Les cheveux blancs, véritablement, c'est quand on a soixante-dix ans et plus. Oh tu bâilles encore !

- Je sais. Pardon !

- Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

- Ce soir ? Ou plutôt : cette nuit ?

— Non, je parle d'un soir de novembre 2003, bien entendu.

— Je ne sais pas...

— Alors, il va falloir que j'aille au club toute seule ?

— Mais non, voilà les autres qui arrivent.

La bande était constituée de trois garçons et de deux filles et elle se dit qu'ils arrivaient juste au bon moment pour lui éviter de faire la fête toute la nuit. C'était sûrement le soleil. Elle en avait pris une véritable overdose. Comme ça, elle n'avait pas besoin de tenir compagnie à Elin.

— Tu n'es plus obligée de rester rien que pour moi, dit celle-ci.

— Pourquoi ça ? demanda un des garçons.

— On a envie de dodo, répondit Elin en hochant la tête en direction de son amie avec un sourire.

— Je suis simplement très fatiguée, c'est tout.

— Eh bien rentre te coucher, reprit alors le garçon. Je peux appeler le service du transport des personnes âgées, si tu veux ?

Elle lui tira la langue et il se mit à rire.

— Je rentre à pied.

— À pied ?

— Oui, à pied. Un peu.

— Mais c'est loin, chez toi. Et le dernier tram est parti.

— Il reste l'autobus de nuit. Je prendrai peut-être un taxi pour le dernier bout.

— Prends-en un d'ici, conseilla Elin.

— Comment ? Tu veux dire que... enfin, qu'est-ce que tu veux dire, au juste ?

— Qu'il ne faut pas que tu te promènes seule dans les rues.

Elle regarda autour d'elle.

— Seule ? Voyons, ça grouille de monde. Et des gens de tous âges, en plus, ajouta-t-elle après un nouveau coup d'œil.

— Fais comme tu veux, conclut Elin.

— Alors, on y va ? proposa l'un des garçons.

Ils se levèrent.

— À onze heures, demain ? demanda Elin.

— Tu seras levée ?

— Quand il s'agit d'aller se dorer au soleil, j'ai toujours la force de me lever.

— Tu sais où je serai, en tout cas, dit-elle en s'éloignant en direction du sud après les avoir salués.

— Repose en paix, dit un des garçons.

— Arrête de dire des conneries, lança Elin.

Parvenue à la station de taxis, elle hésita un instant. Elle se sentait soudain plus en forme, comme si la promenade qu'elle venait de faire avait mis en marche une sorte de moteur de réserve. Elle lança un regard en direction du parc. Il y avait presque autant de monde à cet endroit qu'aux différentes terrasses. C'était allumé partout, les arbres et les buissons baignaient dans une vive lumière et on aurait même dit que les feuilles avaient été peintes. Une douce brise parvenait jusqu'à elle. Cela sentait bon, c'était frais. Il lui suffisait de traverser le parc pour se retrouver dans la rue, derrière. Il y avait bien un millier de personnes, partout aux alentours. Elle entendait de la musique en provenance de la terrasse sur sa droite, à une centaine de mètres de là, seulement, de l'autre côté du bassin.

Quelque chose l'attirait vers ce parc. Elle avait les pieds dans l'herbe maintenant. L'odeur était encore plus agréable à cet endroit. Elle entendait des bruits de voix de tous les côtés, comme au bord de la mer, pendant la journée. Il lui suffisait de fermer les yeux pour percevoir des bribes de conversation, des éclats de rire. Ce n'était plus du rouge et du jaune qu'il y avait dans sa tête désormais, plutôt du vert, avec peut-être un peu de jaune. Elle ouvrit les yeux à nouveau et s'engagea sur la pelouse. Des gens partout. Des voix partout. Elle s'enfonça sous les arbres en voyant déjà la rue, derrière, à une vingtaine de mètres de là.

Elle se sentait soudain parfaitement éveillée, comme le matin, après une bonne nuit de sommeil et un solide petit déjeuner.

Les arbres bruissaient au-dessus de sa tête. Le sentier passait à travers quelque chose ressemblant passablement à un bosquet. Elle voyait les réverbères. Et le ciel commençait déjà à pâlir, il était plus bleu que quelques minutes auparavant. Pourtant, il n'était guère plus d'une heure du matin. Elle entendait le bruit des feuilles, celui des voitures et des rires. Elle

se demandait déjà quand le premier taxi ferait son apparition dans la rue.

Un bruit plus net, sur sa droite, peut-être accompagné d'une ombre dans l'angle de son champ de vision. Puis un oiseau, sans doute, et un rire, de l'autre côté. Un buisson agité par une soudaine bourrasque de vent.

Elle n'allait pas tarder à avoir traversé le parc dans sa totalité et à se retrouver de l'autre côté. Là, il y aurait des gens absolument partout. Elle n'avait pas peur, il n'y avait d'ailleurs aucune raison pour cela. C'était presque à en rire. Il ne lui restait plus que quelques pas à parcourir.

2.

Elle avait sombré dans l'inconscience, s'était endormie puis réveillée. Était rentrée chez elle. Le soleil était déjà chaud, c'était sans doute le début de l'après-midi. Elle avait franchi le rocher le visage baissé, pour que personne ne puisse voir ce qu'elle avait subi, ce qu'elle avait fait. Ce que quelqu'un d'autre avait fait d'elle.

La chambre n'avait pas changé, mais rien ne serait plus comme avant.

Elle enleva violemment ses vêtements, les arracha littéralement, les jeta dans la machine à laver et lança le programme sans même regarder. Le bruit de l'eau apaisa sa douleur.

Elle prit une douche et se lava jusque sous la peau, en quelque sorte. Elle resta longtemps à frotter son corps, afin d'en enlever toutes les preuves, pendant que la machine à laver faisait rouler ses sous-vêtements dans tous les sens, dissolvant les preuves les unes après les autres. Lorsque les inspecteurs Fredrik Halders et Aneta Djanali, de la brigade locale des recherches et mandats, arrivèrent, une heure plus tard, il n'en restait plus rien. Ni lorsque les membres de la police scientifique, au commissariat de la place Ernst Fontell, furent enfin en mesure de tenter de trouver quelque chose au milieu de toutes ces fibres et de tous ces fils.

C'était leur chef, Erik Winter, qui les avait envoyés. Ce même Winter qui soupçonnait chaque fois des viols en série. Et qui avait déjà eu raison à deux reprises.

Aneta Djanali observa le parc, quand ils passèrent devant. En effet, ils savaient que la jeune fille avait dit à son père et à sa mère que c'était là que cela s'était passé. Winter avait alors envoyé ses agents. Aneta Djanali regarda le chien. Pas du genre avec lequel plaisanter. Enfin, rien ne l'était. Trois policiers en

uniforme faisaient le pied de grue sur le parking, où une dizaine de voitures étaient garées.

— Tu crois qu'ils vérifient les bagnoles ? demanda Halders, derrière son volant.

— Pas en ce moment, en tout cas.

— Chaque fois, on a les boules.

— Les boules ?

— On pique une crise, quoi. Vingt-cinq flics les mains dans les poches, alors que ce salaud-là a peut-être fichu le camp, en abandonnant sa voiture. C'est celle qui est là, au milieu. La Mantra verte. Ou la Volvo noire.

— Ils sont trois, pas vingt-cinq.

Aneta vit un des trois hommes sortir un carnet de notes et commencer à recopier les numéros d'immatriculation.

— Ils s'y mettent.

La maison était un peu à l'écart de la rue, derrière des murs. À une centaine de mètres de là, seulement, de l'autre côté, on percevait les reflets miroitants de la mer. Halders en sentit l'odeur, entendit les mouettes, vit l'eau, les voiles, un ou deux ferries, un catamaran, des réservoirs à pétrole, trois des grues du chantier maritime abandonné, de l'autre côté du fleuve. Ainsi que la ligne d'horizon.

La maison était du genre à valoir cinq millions, mais il ne fallait pas qu'il se laisse influencer. Les gens avaient le droit d'avoir plus d'argent que lui. Elle avait l'air d'être assez récente et édifiée dans un style inspiré de l'architecture grecque. On aurait dit un village miniature, à elle seule.

Il essuya la sueur de son front et la sentit couler le long de son dos, sous sa chemise. Aneta semblait avoir moins chaud. C'était sans doute une affaire de gènes. Noire de peau, mais fraîche à l'intérieur.

— Bon, dit-il en appuyant sur la sonnette, qui était toute petite et à peine visible, sur l'enduit légèrement jaune.

La porte s'ouvrit immédiatement, comme si l'homme les attendait derrière la porte. Âgé d'une cinquantaine d'années, il était en chemise et en short, pieds nus, bronzé, avec des lunettes à monture mince, des cheveux clairsemés mais plus longs sur la

nuque. Plutôt maigre, pensa Halders. Des yeux rouges, apeurés. Quelque chose de nouveau s'était introduit dans son foyer.

La réalité y avait fait une double intrusion : d'abord le viol de sa fille, puis ces deux flics en civil. L'un suivait toujours l'autre. Je ne me suis encore jamais rendu compte de ça, pensa Halders. Nous sommes les seuls à venir après cette autre chose. Le bien après le mal mais, pour lui, c'était toujours aussi moche.

Ils se présentèrent.

L'homme qui s'appelait Kurt Bielke les fit entrer.

— Jeanette² est dans sa chambre.

— Bon, répondit Halders en regardant vers le haut de l'escalier. On n'en a pas pour longtemps. Après, elle pourra se rendre directement à la C.F.

— La C.F. ?

— La clinique pour femmes. À l'hôpital Est.

— Je connais, dit Kurt Bielke en passant sa main sur son grand front. Faut-il vraiment qu'elle y aille ? Elle n'y tient pas du tout, ajouta-t-il en se tournant vers Aneta Djanali.

— C'est important, répliqua celle-ci. Pour plusieurs raisons, ajouta-t-elle.

— Est-ce qu'on peut lui parler un instant ? demanda Halders.

— Bien sûr, dit Bielke en esquissant un mouvement vers l'escalier. Puis il resta comme figé sur place, avant que sa tête ne se mette à bouger à nouveau. C'est là-haut, précisa-t-il sans les regarder.

Ils montèrent l'escalier et s'arrêtèrent devant une porte fermée. Aneta Djanali entendit les bruits de l'été, à l'extérieur. Un oiseau de mer éclata de rire et cela en déclencha d'autres, avant qu'ils ne disparaissent tous au-dessus de la mer. Un chien aboya, une voiture klaxonna, un enfant lança un cri perçant.

L'homme frappa à la porte. N'obtenant pas de réponse, il renouvela son geste.

— Jeanette ?

Ils entendirent une voix mais ne purent distinguer ce qu'elle disait.

² L'orthographe suédoise de ce prénom est respectée, comme celle de tous les autres. (N.d.T.)

— Jeanette ? C'est la po... la police.

À nouveau quelques mots en provenance de la chambre.

— Entrons, dit Halders.

— Vous voulez que je vienne avec vous ? s'enquit l'homme.

— Non, rétorqua Halders en frappant à son tour à la porte et appuyant sur la poignée, avant d'entrer.

La jeune fille était assise sur le lit, en robe de chambre. Il faisait aussi sombre que possible, derrière les persiennes fermées. Le soleil était bloqué à l'extérieur et sa lumière vive s'efforçait de pénétrer dans la pièce. On dirait qu'elle cherche à s'en abriter en se réfugiant dans l'un des coins du lit, pensa Aneta Djanali. Elle se tapit contre le mur. Elle s'appelle Jeanette et pas seulement « elle ». Elle a un nom mais, brusquement, il ne signifie plus rien, parfois même pas pour les victimes elles-mêmes.

C'est à moi de parler.

Aneta Djanali se présenta, ainsi que Halders. Celui-ci se contenta d'acquiescer en silence. Puis il s'assit sur la chaise du bureau et la regarda avec un signe de tête amical.

Le visage de Jeanette était partiellement dissimulé sous la serviette dont elle s'était entouré la tête, après sa longue douche. Elle serrait les pans de sa robe de chambre autour de son cou, avec sa main très frêle. Les yeux d'Aneta étaient maintenant habitués à la pénombre de la pièce et observaient la peau délicate des doigts de la jeune fille, comme humide.

Elle est restée des heures sous la douche. C'est ce que j'aurais fait, moi aussi.

Aneta Djanali posa quelques petites questions, les plus brèves imaginables à ce stade précoce de l'enquête. Les réponses furent encore plus brèves, à peine audibles. Ils durent s'approcher un peu, pas trop. Jeanette leur parla du parc. Oui, il était tard. Non, tôt. À la fois tard et tôt. Elle était seule. Elle était déjà passée par là. Bien des fois, y compris la nuit. Seule ? Oui.

Cette fois-ci, elle n'était pas restée longtemps seule. Enfin, peut-être que si. Elle était allée dans deux endroits différents, elle leur dit lesquels c'était et Halders en prit note. Elle leur précisa également qui était avec elle, au moins pendant un certain temps.

Ils étaient allés à une petite fête entre étudiants. Un quart de la classe. Il y avait près d'un mois qu'ils avaient passé le baccalauréat.

Aneta remarqua la casquette blanche posée sur la commode, sous la fenêtre. Elle était presque phosphorescente dans la pénombre.

Aneta et Halders en avaient discuté dans la voiture qui les amenait là.

— On ne dit plus baccalauréat, mais attestation de compétence lycéenne, maintenant. C'est plutôt moche.

— Pourquoi ? avait-elle demandé.

— Compétent en quoi ? Pour quoi sont-ils compétents ?

— Et toi, tu l'es... compétent, Fredrik ?

— J'ai fait l'école de police, non ?

— Bien entendu. Mais j'ai cru un moment que tu étais candidat libre.

— Candidat libre à un emploi dans la police ?

— Oui.

— C'est vrai que j'ai parfois l'impression d'être policier à titre privé.

Une petite fête entre étudiants. Aneta lâcha du regard la casquette pour le poser sur le visage de Jeanette. Dix-neuf ans. Elle aurait voulu lui poser des questions à propos d'éventuels petits amis, mais elle savait qu'il valait mieux attendre. L'important, pour l'instant, c'était le concret, les rares questions sur ce qui était arrivé : quand, comment, quand, comment, quand, comment. Questionner, écouter, observer. Elle avait déjà fait cela assez souvent pour savoir que le plus important pour elle, dans son rôle d'enquêtrice, était de percevoir ce qu'elle appelait l'événement derrière ce qui s'était passé. De ne pas accepter un récit qui ne serait que cela, uniquement la version de la victime, et qu'il fallait dès à présent se poser cette difficile question : en est-il vraiment ainsi ? Est-ce réellement de cette façon que cela s'est passé ?

Elle demanda à Jeanette Bielke l'image qu'elle avait conservée de son violeur.

Soudain, Jeanette dit qu'elle désirait aller à l'hôpital, qu'elle voulait partir sans tarder. Aneta Djanali savait que cela allait venir, que cela aurait peut-être déjà dû venir.

— Tout de suite. Encore une question, simplement. Une seconde.

— Je veux y aller maintenant !

— Tu ne peux rien nous dire sur cet homme ?

— Je ne me souviens pas.

— Était-il grand ?

— Oui. Il était fort. Mais peut-être que je n'ai pas osé... vou... osé tenter de me dégager. Si, j'ai essayé, d'abord... ensuite ce n'était plus possible.

Elle fondit en larmes. Elle tira sur la serviette et la passa sur ses yeux, mais elle se détacha et tomba. On vit alors ses cheveux humides, qui étaient comme collés à sa tête.

— Il... m'avait ligotée.

— Ligotée ?

— Oui.

— Comment ?

— Enfin, ligotée... il m'avait passé quelque chose autour du cou. Et puis des bras.

Elle porta la main à son cou et Aneta Djanali remarqua alors qu'il portait une mince trace rouge.

Ils mirent ce choc à profit.

— C'était comme une laisse. Ça ne sentait pas le chien, mais c'était comme une laisse, poursuivit-elle en regardant Aneta. J'ai vu quelque chose qui brillait. Je crois.

— Qui brillait ?

— Oui, il y avait quelque chose qui brillait, sur cette laisse. Je crois que c'est ça. Comme s'il y avait des rivets, dessus.

Elle eut un frisson, se racla la gorge, puis frissonna à nouveau. Aneta lança un coup d'œil à Fredrik, qui hocha la tête.

— Une dernière question, Jeanette. Est-ce qu'il a dit quelque chose ?

— Il a dit...

— Quoi ?

— Je n'ai pas entendu.

— Tu as entendu des mots ?

— Oui...

— Dans quelle langue ?

— Ça ne faisait pas l'impression d'être une langue.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Pas une langue ?

— C'était comme une ritournelle... ça ne signifiait rien. Il débitait ça sans que je puisse comprendre.

Aneta Djanali hocha la tête, attendant la suite. Jeanette la regarda.

— Il a répété ça à trois reprises. Il marmonnait. En réalité, il ne l'a peut-être fait qu'une seule fois. Exactement au moment où... où il...

Derrière la fenêtre, les mouettes éclatèrent de rire en revenant de la mer. Le moteur d'une voiture se mit en marche. Un enfant cria de nouveau. Jeanette frotta la serviette sur ses cheveux. Dans la chambre, l'air était chaud et sentait le renfermé.

Aneta Djanali savait que Jeanette avait maintenant dit tout ce qu'elle pouvait et qu'il était grand temps qu'elle parte à l'hôpital.

Elle vit Fredrik se lever. Tout avait suivi un cours normal : le viol. La plainte. Le premier interrogatoire. La demande d'attestation. Le transfert à la clinique des femmes.

Merde alors.

Bien sûr que c'était un viol. Elle ne se faisait pas des idées.

Jeanette Bielke était maintenant en route pour l'hôpital. Aneta Djanali et Fredrik Halders, eux, se rendirent en voiture dans le parc où les faits avaient eu lieu.

— Qu'est-ce que tu penses du signalement ?

Halders haussa les épaules.

— Grand. Fort. Manteau sombre. Pas d'odeur particulière. Armé d'une laisse. Marmonnant une ritournelle ou quelque chose d'incompréhensible.

— Autrement dit : n'importe quel Suédois moyen.

— Tu la trouves digne de confiance ?

— Oui.

— J'aurais voulu lui poser d'autres questions.

— Tu en as tiré tout ce que tu pouvais, pour l'instant.

Aneta Djanali regarda l'été. Les gens étaient vêtus légèrement. Leurs visages brillaient presque autant que le soleil. Le ciel était bleu et sans nuage. Crèmes glacées, tenues légères, vie facile. Pas le moindre vent contraire dans tout cela.

— C'est dégueulasse.

— Pourvu que ce ne soit pas qu'un début, reprit Halders en la regardant. Tu me comprends.

— N'en dis pas plus.

Halders avait à l'esprit ce que Jeanette avait confié sur l'homme, ce qu'elle avait pu voir de son violeur. Il fallait naturellement attendre le résultat de l'examen, mais il était certain qu'il s'agissait d'un viol.

Il était impossible de se fier aux apparences. Les signalements étaient ce qu'il y avait de plus délicat. Ne prêtez jamais foi aux signalements, avait-il toujours dit à ceux qui voulaient l'écouter. Aux yeux d'un seul et même témoin ainsi que dans sa mémoire, telle personne mesurait aussi bien 1,62 mètre que 1,97 mètre. Tout pouvait varier.

L'année précédente, ils avaient eu affaire à un fou qui agressait ses victimes par-derrière, c'était tout ce qu'il y avait de commun entre elles, outre le fait qu'il les dévalisait. Mais il offrait la particularité de se présenter de côté, c'était un trait récurrent. Il les saluait pour attirer leur attention et ensuite il frappait.

Les victimes étaient d'accord sur un point : il ressemblait à Quasimodo ; petit et trapu, très voûté, chauve, traînant un pied derrière lui, comme s'il plantait des pommes de terre...

Lorsqu'ils finirent par le prendre en flagrant délit, il s'avéra qu'il mesurait 1,95 mètre, qu'il avait d'épais cheveux bouclés et qu'il aurait facilement trouvé une place de jeune premier dans n'importe quelle sitcom.

Tant de facteurs entraient en jeu. Ce qu'on voyait. La pénombre. La façon dont la lumière tombait. La peur, voire l'effroi. Surtout la peur.

Il quitta la route pour se garer. Les policiers en uniforme n'étaient plus là, mais un périmètre de sécurité avait été établi et deux agents de la police scientifique rampaient sur le sol. De l'autre côté de la zone interdite se tenait un groupe d'enfants qui

regardaient le spectacle en se parlant à voix basse. Les adultes, eux, passaient, s'arrêtaient un instant et continuaient leur chemin.

— Vous avez trouvé quelque chose ? cria Halders à l'intention de ses collègues, qui levèrent les yeux et les baissèrent à nouveau sans rien dire. (Halders entendit un bref aboiement et vit alors le chien et son maître.) Vous avez trouvé ? répéta-t-il à ce dernier.

— Zack a flairé quelque chose là-bas, mais le vent lui a fait perdre la piste.

— À moins qu'il ne l'ait poussée en haut des arbres.

— Tu étais là, l'an dernier, quand on a pris ce salaud qui venait de se cacher dans un arbre ?

— Non, mais j'en ai entendu parler.

— En tout cas, il n'y a rien dans ces arbres-là.

— Comment le coupable a-t-il quitté les lieux ?

— En courant, je suppose. Ou bien en voiture. Demande aux gars de la scientifique.

— Bon.

— Je doute qu'il ait laissé des traces. La terre est tellement sèche.

Halders regarda autour de lui. Aneta Djanali, elle, scrutait les techniciens. Le maître-chien était encore là. Son berger observa Halders, puis les hommes de la scientifique. Halders fit quelques pas, puis se retourna de nouveau.

— Tu es déjà venu ici ? demanda-t-il au maître-chien.

— Comment ça ? Pour un crime ?

— Ta vie privée ne m'intéresse pas, Sören. Ce que je voudrais savoir c'est si on t'a déjà fait venir ici pour un viol ?

— Dans ce parc ?

— Oui. Et à cet endroit précis.

Halders avança jusqu'au petit enclos, assez ridicule, comme si c'était l'œuvre de ces enfants qui restaient là à regarder. À gauche se trouvait le bassin. Il avait des reflets roses, à cause des flamants perchés sur une patte, au bord de l'eau.

Les hommes de la scientifique étaient en train de ramper dans les buissons.

À environ trois mètres de là se dressaient deux arbres. Des érables ? Ils laissaient, entre eux, une sorte de passage assez large pour qu'un homme puisse s'y glisser. Derrière, c'était la pénombre. Dans un gros bloc de rochers s'ouvrait une crevasse en forme de grotte.

L'endroit idéal pour un viol.

Mon Dieu, pensa Halders. Il en était sûr, maintenant. C'était là, nulle part ailleurs.

La route goudronnée passait à dix mètres de là, mais cela aurait aussi pu être à une centaine ou un millier. De l'autre côté du parking, il y avait une petite rue, et une haie séparait les voitures du parc. Quant à l'éclairage de ce dernier, mieux valait ne pas en parler. Il était passé par là une bonne centaine de fois, la nuit, et avait pu constater que la lumière était plus une gêne qu'une aide. Malgré ce qui s'était déjà produit à cet endroit, on n'y avait pas porté remède.

L'endroit idéal. On aurait dit que l'ombre attendait, sous les arbres.

Il n'avait pas compris tout de suite.

— À cet endroit-ci ? répéta le maître-chien en regardant autour de lui. Non, je ne crois pas. Pourquoi ça ?

— Ça s'est déjà produit.

— Je ne te suis pas.

— C'est ici que ça s'est passé, reprit Halders en regardant son collègue. C'est ici, Sören, bon sang. Au même endroit.

— Explique-toi.

— Tu ne travaillais pas dans cette ville il y a cinq ans ?

— Ça fait quatre ans que j'y suis arrivé.

— Tu as tout de même entendu parler de l'affaire Beatrice ?

Le maître-chien regarda Halders.

— Beatrice ? La fille qui a été assassinée ?

— Il y a cinq ans. Après avoir été violée. Viol suivi de meurtre.

— Bien entendu. J'ai lu divers articles à ce sujet. On a...

— C'était ici...

— Ici ?

— C'est ici que ça s'est passé, dit Halders au maître-chien et à Aneta Djanali, qui venait d'arriver. C'est là qu'on a trouvé

Beatrice. Exactement à cet endroit. Son corps gisait dans cette crevasse, ajouta-t-il en désignant de la tête l'endroit où s'affairaient les hommes de la scientifique. Elle était entre les arbres. Ça forme une sorte de grotte.

Violée et étranglée au moyen d'une laisse, pensa-t-il. On n'a pas retrouvé la laisse, mais c'est ce qui s'est passé.

Il vit le chien suivre son regard en direction de la grotte, puis revenir vers lui avant de tirer sur sa laisse et de se calmer.

3.

Winter sentit la main se serrer autour de son doigt. Elsa émit un son en forme de salut. Il l'embrassa derrière l'oreille, elle éclata de rire, il lui souffla légèrement sur le cou et elle s'esclaffa à nouveau.

Il n'était pas encore habitué à ce rire et à ce gazouillis qui pouvait flotter assez longtemps dans l'appartement. Sa fille avait près de quinze mois. Les bruits qu'elle émettait arrachaient le silence des murs comme s'il s'agissait d'un vieux papier peint. Dire qu'un si petit corps pouvait produire de pareils sons.

Angela sortit de la cuisine et vint s'asseoir dans l'un des fauteuils. Puis elle déboutonna sa chemise à carreaux en regardant Winter et Elsa sur sa couverture, étalée sur le sol.

— Petit déjeuner, dit-elle.

Winter souffla derrière l'oreille d'Elsa.

— C'est l'heure du petit déjeuner, répéta Angela.

Elsa éclata de rire.

— Elle n'a pas l'air d'avoir très faim, constata Winter en regardant Angela.

— Apporte-la-moi et tu vas voir, répliqua celle-ci en riant. Ce sera la dernière fois. Je ne peux plus l'allaiter, mon Dieu.

Il apporta la fillette à Angela, sur son fauteuil. Elle ne pesait toujours pas plus lourd qu'une plume.

Sitôt franchi le pas de la porte de son bureau, Winter vit les dossiers posés sur sa table. Le soleil avait déjà réchauffé les murs, qui sentaient l'été. Plus que deux mois. Ensuite, ce spectacle ne serait pas près de se reproduire. Un an. Il avait en effet l'intention de prendre un congé parental. Qui serait-il, quand il pénétrerait à nouveau dans cette lugubre pièce où presque toutes ses pensées étaient un supplice ?

Reviendrait-il même ?

Qui serait-il, alors ?

Il gagna le lavabo et but un verre d'eau. Il se sentait reposé. Elsa avait très rapidement pris la bonne habitude de dormir de huit heures du soir à huit heures du matin. Angela et lui n'étaient pas à plaindre.

Il arrivait que cette dernière se mette à pleurer, au cours de la nuit. C'étaient les souvenirs qui remontaient en elle, mais de plus en plus rarement, désormais. Il ne lui avait jamais demandé ce qui s'était passé dans la chambre de cet appartement, au cours des vingt-quatre heures qui avaient précédé sa propre arrivée. Du moins pas directement, au début. C'était elle qui le racontait d'elle-même, nuit après nuit, par bribes inarticulées.

C'était presque terminé, désormais. Elle dormait heure après heure.

Il n'y avait même pas quinze mois de cela.

Il s'assit à son bureau, ouvrit la chemise placée sur le dessus de la pile et en sortit les papiers et photographies qu'elle contenait. Il tendit l'un des clichés vers la lumière. Le bloc de rochers. Les arbres. La pelouse et le sentier. Tout cela lui était trop familier, c'était comme un mal qui se faisait de nouveau sentir au bout de plusieurs années. Une tumeur cancéreuse qu'on aurait opérée mais qui continuait à croître.

Jeanette Bielke était vivante, en tout cas. Ils attendaient les résultats des examens.

Il se mit debout, la photo à la main, et ouvrit la fenêtre. Le soleil était de l'autre côté de la ville. On sentait les odeurs de l'été, légères au point d'être presque dépourvues de poids. Il pensa à Elsa. On frappa à la porte. « Entrez », dit-il. Puis il désigna le fauteuil du visiteur à Halders, sans s'éloigner lui-même de la fenêtre.

— Il y a bien eu rapport sexuel, dit Halders. Je viens d'avoir l'expertise. Pour s'en tenir aux faits. Bien entendu, c'est un viol.

— Qu'est-ce qu'il y a d'autre, dans cette expertise ?

— Il confirme les dires de la jeune fille, dans l'ensemble.

— Dans l'ensemble ?

— Tu sais ce que c'est, répondit Halders en haussant les épaules.

Winter garda le silence. Halders désigna d'un signe de tête les chemises posées sur le bureau.

— Je vois que tu t'es fait communiquer le dossier.

— Oui.

— Tu as eu le temps d'en prendre connaissance ?

— Simplement de cette photo, répondit Winter en la montrant.

En même temps, Halders put voir le portrait de Beatrice Wäagner sur la coupure de journal placée à côté du coude de Winter.

— Est-ce que c'est une coïncidence ? demanda-t-il.

— L'endroit ? Bah... ce n'est pas la première fois que quelqu'un se fait attaquer dans ce parc.

— Pas à cet endroit.

— Non, mais à proximité.

— Pas à cet endroit précis. Tu le connais aussi bien que moi.

C'est vrai, se dit Winter. L'image de cette partie du parc s'imposa à lui. Depuis le meurtre de Beatrice, il y était revenu de façon régulière. Il s'était posté là et avait observé les gens qui se mouvaient aux alentours. Halders avait fait de même. À deux reprises, ils s'étaient rencontrés sur place. Aucun soupçon ne pèse sur toi, lui avait murmuré Halders lors de l'une d'elles.

Ils cherchaient un visage, un mouvement. Une attitude. Une voix. Un objet. Une ceinture. Une laisse.

Le coupable revient toujours sur le lieu de son crime. Tout le monde le savait, dans la police.

D'une façon ou d'une autre, à un moment ou à un autre, il revient toujours. Au bout de cinq ou dix ans. Pour continuer. Ou simplement pour être là, respirer, se souvenir.

Il s'agissait seulement d'être là. S'il se trouvait à cet endroit au moment où celui qui avait commis cet acte arrivait le long du sentier et que lui, Winter, le sache, le sache *vraiment*, ce ne serait pas une coïncidence. Cela n'aurait rien à voir avec la chance, ni le hasard. Et, à ce moment précis où il tenait encore la photo à la main tout en regardant Halders qui avait une tache de sueur sur sa chemise, sous l'aisselle gauche, à ce moment précis, il se dit que cela arriverait un jour. Il se trouverait face à

face avec lui, comme si le cauchemar s'immisçait dans la réalité. Cela se produirait.

— Il est de retour, le salaud, dit Halders.

Winter ne répondit pas.

— C'est le même *modus operandi*, reprit Halders en passant sa main sur ses cheveux coupés court. Le même endroit.

— Il faut qu'on entende à nouveau la jeune fille.

— Elle rentre chez elle cet après-midi.

— Vas-y.

— Bon.

— Comment vont les parents ?

— Ils sont désespérés.

— Rien de bizarre ?

— Aneta a regardé de près, naturellement, pendant que je parlais à la victime, répliqua Halders en clignant de l'œil gauche comme s'il était affligé d'un tic. Non, le père avait la gueule de bois et ce qui vient de se passer n'est pas vraiment fait pour l'aider à retrouver la forme.

Halders regarda Winter.

— Il est de retour, Erik.

— Je sais lire.

— Combien de victimes a-t-il eu le temps d'attaquer ? À cette époque-là ? Trois, dont une en est morte.

— Mmm.

— Il serait peut-être bon qu'on aille leur parler à nouveau.

Winter ne répondit pas et Halders se leva.

— Fredrik ?

— Oui ?

— Je suis exactement comme toi.

— Ah.

— Je n'arrive pas à oublier Beatrice, moi non plus.

— Non ?

— Pas seulement parce que l'affaire n'a pas été élucidée.

— Je comprends, dit Halders en se rasseyant. C'est pareil pour moi, ajouta-t-il en se grattant la tête. Ça n'est pas passé inaperçu dans la maison. On en parle beaucoup.

Winter remarqua qu'il y avait également une auréole de transpiration sous l'aisselle droite de son interlocuteur.

— Je vais revoir les cas précédents, dit Winter avec un geste en direction de la pile de papiers posée sur son bureau.

— Il y en aura un autre, affirma Halders. Du même genre.

— Du calme.

— Oui, bon. Un viol à la fois.

On entendit alors un bruit de sirène en provenance de l'est. Quelqu'un cria quelque chose, sous la fenêtre de Winter. Une voiture démarra. Halders se passa la main sur la tête.

Winter prit brusquement une décision.

— On y va. Tout de suite.

Ils portaient tous des shorts ou des jupes légères. Il faisait plus de trente degrés. Il trouva qu'il y avait beaucoup plus de monde que d'habitude, en ville. Ils auraient dû être au bord de la mer.

— Ce sont les soldes d'été, dit Halders en désignant de la main le centre commercial Nordstan. En ce moment, c'est la fête des consommateurs, là-bas.

Winter hocha la tête.

— Il ne faut pas manquer ça.

— Ah bon.

— Tu n'en as pas besoin, toi, naturellement. Mais la vie est chère, pour un divorcé avec deux gosses et d'importantes pensions alimentaires.

Winter opina du chef.

— J'ai pas à me plaindre, pourtant.

— Quel âge ont tes enfants ? demanda Winter.

Halders eut l'air surpris de cette question.

— Sept et onze, répondit-il au bout d'un moment.

— Un garçon et une fille, hein ?

Winter descendait l'allée au volant. Il était seul dans la file du milieu. Brusquement, il n'y eut plus aucune circulation, autour de lui. L'espace d'un battement de paupières, cependant, les voitures étaient de nouveau là.

— Euh, oui, dit Halders. C'est le garçon qui est l'aîné.

— Vous avez la garde partagée ?

Halders le regarda.

— Ils vivent chez Margareta pendant la semaine et chez moi un week-end sur deux, répliqua-t-il en détournant le regard vers

le fleuve puis à nouveau vers Winter. Parfois, ils restent un peu plus longtemps chez moi. Ou bien quand on fait un voyage ensemble. Ça varie un peu. J'essaie toujours de trouver quelque chose.

Le visage de Halders s'était fermé, Winter le voyait de profil.

Il s'arrêta à un feu orange, après avoir regardé dans son rétroviseur. Une famille nombreuse venue d'ailleurs traversa la rue : un plan de la ville, de grands yeux, des chaussures de marche. Un garçon de dix ans, peut-être, et une fille de sept les regardèrent avant de suivre leurs parents, qui poussaient une voiture d'enfants à deux places.

— Et toi, comment ça va, la petite ? s'enquit Halders. Est-ce qu'elle pleure beaucoup, la nuit ?

— Non, jamais.

— Hannes avait la colique.

— Mmm.

— C'était affreux. Quatre mois de terreur.

— J'ai entendu dire ça, lâcha Winter, presque à la façon d'une excuse, aux oreilles de Halders, comme s'il s'en tirait un peu trop bien, pour sa part.

— Ça a été le commencement de la fin, expliqua Halders.

Et ils furent arrivés.

L'endroit présentait le même aspect désolant. Cette fois-là, cinq ans auparavant, la police scientifique avait prélevé des feuilles, des brins d'herbe, des morceaux d'écorce. Celle-ci également. Winter n'était encore qu'inspecteur, jadis, et un peu impatient. Halders avait le même grade subalterne, mais il était un peu moins impatient et encore marié. Chaque soir, il regagnait un foyer plein de vie.

Cette fois-ci, il n'est pas allé jusqu'au meurtre, se dit Winter, au moment où passèrent deux femmes avec des poussettes. Le soleil était derrière les branches. On entendait des voix d'enfants qui se baignaient dans le bassin. Un homme était étendu sur la pelouse, à cinquante mètres du lieu du crime. Ou du moins de l'endroit où s'étaient déroulés les faits, comme il valait peut-être mieux dire, s'agissant d'un viol, songea Winter en voyant l'homme se lever, chanceler, se rasseoir, ouvrir un sac

et se mettre à boire à la manière classique, c'est-à-dire sans sortir la bouteille du sac.

— Et pas le moindre témoin, constata Halders.

Winter regarda l'ivrogne.

— Est-ce qu'on a pensé aux S.D.F. ? demanda-t-il surtout à l'intention de lui-même.

— Cette fois-là ? Il n'y en avait pas.

— Non, celle-ci.

— Je n'en sais rien, en fait.

— Il y a pourtant des gens qui habitent ici. (Winter vit l'homme se livrer à une nouvelle tentative en vue de se déplacer et y parvenir sur une certaine distance.) Surtout à cette époque, en été.

Halders suivit son regard et sortit son téléphone portable.

Cinq minutes plus tard, une voiture fendit la foule des visiteurs du parc et Halders leur désigna l'ivrogne qui se livrait toujours à son exercice de funambule, sur la large allée gravillonnée.

Ils virent leurs collègues interpellier l'individu et l'emmener vers la voiture.

— On va l'entendre tout de suite ? demanda Halders.

— Cet après-midi, répliqua Winter en s'éloignant vers le bloc de rochers et les arbres et s'engageant dans le passage entre ceux-ci.

Même endroit, même grotte.

La nuit était d'encre, quand il rentra chez lui. L'avenue, l'artère principale de la ville. Angela vint à sa rencontre au croisement. Elsa dormait. Il était un peu plus de vingt heures.

Il était passé chez lui vers quatorze heures, après s'être rendu dans le parc avec Halders. Il avait joué avec Elsa sur la couverture et lui avait soufflé derrière l'oreille.

Ils s'engagèrent dans une rue latérale et durent attendre un bon moment sur le trottoir qu'une table se libère. Il eut le temps de commander une bière à la pression et une bonne eau minérale pour Angela.

— Tu as l'air fatigué, Erik.

— Merci, merci.

— Ça te va bien.

— Je sais.

Il but un peu de sa bière, se passa la main sur les yeux et regarda Elsa. Elle dormait, la tête légèrement de côté. Un peu de salive coulait de sa bouche et tombait sur son doudou. Il se pencha en avant et l'enleva du doigt, uniquement pour le plaisir de la toucher à nouveau.

Il leva les yeux et vit Halders, de l'autre côté de la rue. Il regardait dans leur direction. Winter lui fit signe de la main de venir les rejoindre, mais il secoua la tête en désignant sa montre. Pourtant, il changea d'avis et vint les retrouver. Il salua Angela en lui serrant la main et regarda Elsa endormie.

— Erik m'a parlé de la petite merveille, dit-il.

— J'espère bien, lança Angela.

— Je fais allusion à son magnifique comportement : dormir de huit heures à huit heures.

— Pour l'instant, au moins. Assieds-toi, Fredrik, et tiens-nous compagnie.

Halders jeta de nouveau un coup d'œil à sa montre.

— C'est un ordre, plaisanta Winter.

— Dans ce cas, acquiesça Halders en s'asseyant et faisant signe à la jeune fille en tablier noir.

Trois demoiselles de dix-huit ou dix-neuf ans passèrent devant eux et adressèrent un sourire à Elsa. Elles sourient à Winter et à Angela, et à moi aussi, pendant qu'elles y sont, se dit Halders.

Quelqu'un mit le juke-box en marche, à l'intérieur du bar.

Je veux t'avoir, ce soir. J'en ai tellement envie. J'ai l'impression de planer. Je voudrais que cela ne finisse jamais.

— C'est une vieille rengaine qui revient à la mode, comme beaucoup d'autres choses, dit Halders en buvant comme quelqu'un d'assoiffé. On s'en souviendra, de cet été. Ça va continuer ainsi jusqu'au mois de septembre.

— Tu lis dans le marc de café ? demanda Angela avec un sourire.

— Malheureusement, répondit Halders en regardant Winter.

— On l'a bien méritée, cette chaleur, fit observer Angela.

Halders regarda de nouveau Winter.

Il sut ce que c'était avant même d'être vraiment réveillé et il tendit la main pour saisir le téléphone sur la table de chevet. C'était toujours dans son rêve, mais cela se poursuivait dans cette nuit qui était palpable et dont on pouvait sentir l'odeur. Il avait l'impression d'être capable de formuler les paroles que la voix au bout du fil allait prononcer.

Le marc de café.

Il regarda Angela, tout en écoutant. Il distinguait également le haut de la petite tête d'Elsa, dans son lit.

— Oui, oui, dit-il au téléphone. Oui.

Puis il appela Halders.

— Je veux que tu viennes avec moi.

— Tu crois ça, répondit Halders.

Winter prit le volant dans cette lumière matinale aux nuances de lait et d'épinard. C'était exactement ça.

Ils se retrouvèrent sur le parking. L'air très tendu, Halders n'était que l'ombre de lui-même.

Ils auraient pu reconnaître l'endroit les yeux fermés. Il n'y en avait pas d'autre.

Il était éclairé par une pâle lumière électrique qui n'allait pas tarder à être inutile. Il y avait partout des hommes de la police scientifique. Plus que jamais. Il vit également plus d'uniformes que jamais. Et de badauds. Ce n'était pas pareil de découvrir un corps à quatre heures du matin au mois de novembre et par un petit matin de juillet où il faisait plus de vingt degrés. Les gens n'avaient pas encore eu le temps de rentrer chez eux et restaient là, sur le pourtour du parc. Winter se dirigea vers le bloc de rochers, les arbres et le passage entre eux. C'est là qu'il vit les jambes de la jeune fille, semblables à deux bouts de bois de couleur blanche. Puis il découvrit le reste du corps, tout sauf la tête, encore plongée dans l'ombre.

Il aurait pu s'arrêter là, regagner son triste bureau de l'hôtel de police, ouvrir ses dossiers et y lire ce qui venait de se passer à cet endroit. Il savait qu'il en était ainsi et l'expérience lui prouva par la suite qu'il avait raison, une fois l'autopsie terminée et qu'il fut en possession de tous les faits disponibles.

Mais c'était encore le matin. Il vit le médecin, un nouveau dont il ne connaissait pas le nom. Il avait l'air jeune. Il vint le saluer et lui dire certaines choses dont il prit note.

Elle avait cessé de respirer parce que quelqu'un l'avait étranglée. Cette personne avait également fait certaines choses à son corps, mais on ne pouvait pas encore préciser quoi.

Son portefeuille était toujours dans son sac, que Winter voyait par terre, non loin de sa main.

Tends la main et prends son sac, se dit-il. *You can do it.* Tu es encore capable de le faire.

Elle avait environ dix-huit ou dix-neuf ans. Il pouvait regarder, s'il le voulait, mais il ne désirait pas toucher à quoi que ce soit. Elle avait eu dix-huit ans. Voilà ce qu'on dirait. Je m'arrête là. Cela n'irait pas au-delà de dix-huit, dix-neuf au maximum. Pas de vie d'adulte, pas de famille, pas d'allaitement, pas de voiture d'enfant, pas de colique, pas de divorce.

Halders se tenait à côté de lui. Il murmura quelque chose à l'un des agents. Un oiseau de nuit fit entendre un cri qui rappela quelque chose à Winter. Ce n'était pas la situation. Elle était déjà connue de lui sans cet élément sonore.

Des lampes de poche exploraient l'intérieur de la crevasse. Il vit un visage, sur le sol. Curieusement, celui-ci lui fit l'effet de toujours se trouver dans l'ombre.

Il entendit une mélodie, dans sa tête. *Je veux t'avoir, ce soir.* La terrasse, quelques heures auparavant. Était-ce elle qui était passée devant eux, en compagnie de ses amies ? *Je vole, je plane. Je voudrais que cela ne finisse jamais. Si je ne te prends pas maintenant, ce sera quelqu'un d'autre qui te prendra. Qui t'enlèvera à moi.*

4.

Ses papiers d'identité se trouvaient dans son sac à main. Elle s'appelait Angelika.

Ses vêtements en désordre et des feuilles et des brins d'herbe s'étaient emmêlés à ses cheveux bruns. Elle était étendue, la tête sur une sorte de coussin de verdure.

Comme si quelqu'un lui avait confectionné un oreiller. Il emporta sa photo pour assister à l'autopsie. Le médecin légiste, Pia E:son Fröberg³, s'affairait sur le corps. Beaucoup de choses lui étaient familières. Le cadavre éclairé. La blouse blanche du docteur, éclairée elle aussi par la vive lumière qui tombait d'en haut. Ces membres dénudés. Sans vie.

Combien de fois s'était-il trouvé là ? Pas un très grand nombre, mais beaucoup trop, naturellement. Une seule, c'était déjà trop.

Il savait qu'elle avait été étranglée. Quelque chose avait été passé autour de son cou et elle n'avait pas réussi à le desserrer ni à le sectionner. Pia le confirma : il pouvait s'agir d'une laisse ou d'un lacet, mais pas de chaussure, plutôt du genre de ceux dont on se sert pour attraper des animaux. Éventuellement d'une corde.

L'alerte leur avait été donnée quelques heures plus tôt. Qu'avait-il fait, alors ? Cette pensée l'effleura soudain : qu'est-ce qu'il avait fait, au juste ?

Qu'avait-il fait au cours de l'heure précédant l'événement. Qu'avait fait Angelika Hansson ?

Il avait bu, peut-être un peu trop. Peut-être avait-elle tenu quelqu'un par la main, pour sa part, elle.

Elle avait dix-neuf ans. Il repensa à ce que Halders lui avait dit à propos de Jeanette Bielke et de son témoignage. Elle avait

³ « E:son » : abréviation suédoise pour Erikson. (ou Edwardson !). (*N.d.Scan.*)

dix-neuf ans, elle aussi, et n'était étudiante que depuis un peu plus d'un mois. Elle avait obtenu le « certificat de compétence lycéenne », pour reprendre l'expression de Halders. Quoi qu'il en soit, il y avait une casquette d'étudiante dans sa chambre, chantons les jours joyeux de la vie estudiantine. Angelika possédait-elle une casquette d'étudiante, elle aussi ? Connaissait-elle Jeanette ? Avaient-elles des amis communs ?

— Elle était enceinte, annonça Pia E:son Fröberg, qui s'était approchée de lui.

Winter hocha la tête sans rien dire.

— Tu m'entends, Erik ?

Il opina de nouveau du chef.

— On dirait que tu deviens de moins en moins loquace, au fil des ans.

Au fil des saisons, plutôt, pensa-t-il.

— De combien de mois ? demanda-t-il.

— Je ne peux pas le dire exactement. De quelques semaines, pas davantage, répondit-elle en regardant à nouveau le corps de la jeune fille. Je me demande si elle le savait elle-même.

— Tu en es certaine ?

— Absolument.

Winter fit deux pas en direction du corps. Ils ne savaient encore rien d'elle, à part ce qu'ils avaient trouvé dans son sac à main et qui était maintenant auprès du commissaire Beier, au service de police scientifique.

Il n'allait pas tarder à se rendre chez elle. Il avait l'adresse. Ses parents n'étaient qu'à quelques mètres de là, dans une autre salle, violemment éclairée elle aussi. Deux visages blêmes, sous le choc.

Il n'avait pas encore vu de petit ami, ni qui que ce soit qui aurait pu en tenir lieu. Personne, en dehors de ses parents, qui ne fût son aîné de plus de quelques années. Les gens avaient des enfants vers vingt-deux ans. Angelika était l'une de ceux-ci. Leur fille était enceinte. Le savaient-ils ?

— Qu'est-ce que vous dites ! s'écria cet homme dont le visage était devenu livide, Lars-Olof Hansson, père de la jeune fille.

Sa femme, Ann, la mère d'Angelika, se tenait à côté de lui, les yeux rapetissés par la peine et le désespoir.

— Qu'est-ce que vous dites !

Winter répéta les propos qu'il venait de tenir.

— Mais ça fait deux ans qu'elle n'a plus de petit ami, dit le père. Tu lui en connais un, toi ? demanda-t-il à sa femme.

Celle-ci secoua la tête.

— Ce n'est pas possible, reprit le père en se tournant à nouveau vers Winter. C'est totalement exclu.

— Elle ne... m'en a jamais parlé, dit la mère en regardant Winter avec des yeux qui avaient retrouvé leur taille normale. Elle me l'aurait confié, ajouta-t-elle en lorgnant vers son mari. On se disait tout. Tu le sais bien, Lasse.

— Oui.

— Tout, répéta-t-elle.

Elle ne le savait pas, pensa Winter. Je crois qu'elle ne le savait pas. Pia ne lui avait pas encore donné tous les détails. Mais il ne s'agissait pas forcément d'un petit ami au sens habituel du terme. Il pouvait s'agir d'un partenaire occasionnel. Combien en avait-elle eus ? Il observa les parents. Toutes ces questions qu'il allait devoir leur poser, au pire des moments. Et pourtant le plus propice, aussi, puisque tout était encore... frais. Il songea au corps de cette jeune fille, sur la table métallique, dans la pièce voisine.

— Nous avons besoin de savoir tout ce qui concerne ses amis, leur dit-il. Tout ce qui peut vous venir à l'esprit.

— Y a-t-il un rapport entre cette... grossesse et le meurtre ? s'enquit le père en regardant durement Winter.

— Je ne sais pas.

— Pourquoi poser autant de questions à propos de ça, alors, bon sang ?

— Lasse, intervint sa femme.

— Quoi ? s'exclama-t-il en se tournant vers elle.

— Il fait son travail, dit-elle. (À son expression, Winter estima qu'elle avait quelque peu récupéré.) Nous aussi, nous désirons savoir, n'est-ce pas ?

Je fais simplement mon boulot, se dit Winter.

Ils étaient dans le bureau de Halders. J'y suis rarement venu, pensa Winter. Je me demande pourquoi.

Il n'y avait strictement rien sur les murs. Même pas un lavabo. Seulement une patère, près de la porte, mais aucun manteau ni veste n'y était accroché. La fenêtre donnait sur le stade d'Ullevi, plongé dans l'ombre. Aucune voiture ne circulait dans la rue, aucun piéton non plus. Même si Halders avait ouvert la fenêtre, on n'entendait pas d'autre bruit que celui du système de ventilation qui faisait circuler l'air d'une pièce à l'autre.

— Au lycée Schiller, dit Halders.

— Mmm.

— Ils sont trente-trois, dans sa classe.

— Ah.

— Vous étiez aussi nombreux, vous, quand tu étais au lycée ? demanda Halders en regardant Winter par-dessus le bureau, sur lequel étaient posés deux paniers à courrier contenant une foule de papiers.

— Au lycée ? Je ne me souviens plus combien on était, exactement. Une vingtaine, peut-être.

— Mais tu étais dans un établissement privé, hein ?

— Malheureusement, oui.

— Il est trop tard pour t'excuser.

Winter eut un sourire.

— Nous disions donc : lycée Schiller, section Sciences sociales, répéta Halders en levant les yeux vers Winter puis les baissant à nouveau sur le papier qu'il avait devant lui. Elle ne lui a pas servi à grand-chose, la société. C'est le genre de connaissances dont elle aurait pu se dispenser.

— Il va falloir qu'on entende tous ses camarades de classe, dit Winter.

— Beaucoup sont à l'étranger.

— Commençons par ceux qui sont restés au pays.

— Les autres finiront bien par rentrer, dit Halders. Quand la belle vie, là-bas, sera terminée pour cette fois-ci.

Par la fenêtre ouverte, Winter perçut une odeur et vit les drapeaux osciller au vent, sur les mâts, devant le stade. Il était clair que ce léger souffle d'air avait tourné.

— Quel établissement fréquentait Jeanette Bielke, la jeune fille de Långedrag ? demanda Halders.

— Le lycée Sigrid Rudebeck.

— Privé ?

— Oui.

— N'est-ce pas celui que tu fréquentais ?

Winter hocha la tête.

— Alors, tu t'en charges ?

Winter hocha de nouveau la tête.

— Combien étaient-ils dans sa classe, à elle ?

— Vingt, répondit Winter en se levant pour regagner son bureau.

Il avait l'intention de boire un verre d'eau et d'appeler son ancien lycée. Peut-être aurait-il la chance de tomber sur son professeur principal de jadis. Celui-ci était jeune, à l'époque. À présent il était proviseur de l'établissement, Winter l'avait lu quelque part.

Il s'assit, décrocha le combiné mais fut aussitôt pris d'une certaine hésitation et reposa l'appareil. Il tendit la main vers l'une des chemises et se mit à lire. Il chercha un détail dans un des rapports. Il ne savait pas quoi, au juste ; il ne manquerait pas de le reconnaître, quand il le verrait.

Halders retourna en voiture chez la famille Bielke. Il était seul et avait annoncé sa venue au téléphone. Il se gara et enfila l'allée gravillonnée. Jeanette était assise sur la terrasse couverte. Halders se demanda brièvement à quoi elle pensait.

Levant les yeux, elle l'aperçut et donna un instant l'impression de se trouver mal.

— On s'en va d'ici, dit Halders, une fois près d'elle.

Elle ne bougea pas.

— Tu ne veux pas aller faire un tour à Saltholmen ?

Elle haussa les épaules. Irma Bielke sortit sur la terrasse et regarda sa fille.

— On va aller faire un tour, lui dit Halders, mais elle ne sembla pas l'entendre.

Ils sont tous en état de choc, pensa-t-il. Leur petit monde bien paisible a volé en éclats et la réalité est venue imposer sa présence jusqu'ici.

Jeanette monta à bord de la voiture, qui avait chauffé au soleil. Halders démarra. En actionnant le levier de changement

de vitesses, il effleura le genou gauche de la jeune fille, qui sursauta violemment. Il fit comme si de rien n'était, descendit l'allée et déboucha sur la route.

— Tu as un endroit favori, là-bas ? demanda-t-il lorsqu'ils approchèrent des rochers et des pontons.

— Oui...

— Tu veux qu'on aille s'y asseoir ?

Elle haussa les épaules.

Il y avait beaucoup de voitures. Halders se gara de façon négligente devant le kiosque du marchand de glaces et disposa son badge derrière le pare-brise. Bien des gens passaient par-là, pour gagner les bateaux ou en revenir. Un enfant pleurait, traîné de force par ses parents.

— Montre-moi le chemin, dit-il. Tu veux une glace, au fait ?

Elle haussa les épaules.

— Chaque fois que tu hausses les épaules, j'interprète cela comme une réponse positive.

Elle eut un petit sourire.

— Une bonne vieille vanille, répondit-elle. Et du mélange céleste.

La glace se mit à couler le long des doigts de Halders, tandis qu'ils se dirigeaient vers les rochers. Il se les lécha aussi vite qu'il put. Elle avait choisi une coupe.

Ils escaladèrent les rochers et redescendirent de l'autre côté. La mer s'ouvrait devant eux. Il y avait des voiles partout. Le vent répandait une très forte odeur de sel chaud. Il y avait moins de monde qu'il ne l'aurait cru, sur les rochers. Personne n'avait pris la place de Jeanette.

— C'est ici, dit-elle.

Ils s'assirent.

Elle observa le goulet qui fermait presque la petite baie. Un garçon plongeait, de l'autre côté.

— Je suis venue là le même jour, dit-elle.

Halders hocha la tête.

— C'est assez irréel, enchaîna-t-elle en regardant Halders. C'est un peu comme un autre... temps. Ou bien un autre pays, ajouta-t-elle en posant les yeux sur la mer. Comme si ce n'était même pas arrivé. Comme un rêve, hein ?

Elle regarda à nouveau Halders. Qu'est-ce que le rêve et qu'est-ce que la réalité ? se demanda-t-il.

— Je ne peux pas dire ce qui est du rêve et ce qui est la réalité, fit-elle. J'aimerais bien le savoir... et puis ce qui s'est passé dans chaque... mais il n'en est rien.

Halders observa ce visage fermé et triste. Quelque chose s'y était clos, pour de bon. Elle s'est fanée, pensa-t-il. Quelque chose s'est éteint en elle. Je serais capable de le tuer, ce salaud. Oui. Non. Ce n'est pas une solution. Cela ne permettrait pas une réinsertion dans notre bonne société.

— Tu ne connais pas Angelika Hansson, n'est-ce pas ?

— Non, je vous l'ai déjà dit.

— Tu l'as peut-être rencontrée ?

— Je me souviendrais d'elle, dans ce cas.

Elle avait vu des photos d'Angelika. Halders en avait une dans sa poche intérieure, mais il ne la sortit pas.

— Elle vient de passer son bac, elle aussi.

— Vous pensez qu'on devrait se connaître, alors ?

— On fête ça ensemble, non ?

— Vous parlez sérieusement ? Vous savez combien on est à quitter le lycée, chaque année, à Göteborg ?

— Non.

— Moi non plus. Mais on est assez pour qu'il ne soit pas possible d'organiser une *seule* fête. On parle de « bal » d'ailleurs. Le bal des étudiants, précisa-t-elle en regardant Halders.

Le stade suivant, c'est une audience chez Sa Majesté, pensa Halders.

On plongeait à nouveau, de l'autre côté. Et ils entendirent quelqu'un dans les rochers, au-dessus de leurs têtes.

— Qu'est-ce qui s'est passé, avec ton petit ami ?

— Ça n'a rien à voir avec cette affaire.

— Dis-moi quand même.

— Et si je refuse ?

Ce fut au tour de Halders de hausser les épaules.

Elle suivit du regard un bateau qui se glissait dans le goulet, pour gagner la pleine mer. À bord, un homme fit un signe de la main, mais elle ne répondit pas à son salut.

— On a rompu, c'est tout.

Voyant que le navigateur continuait à agiter la main, Halders lui répondit, pour y mettre un terme.

— Il n'a peut-être pas apprécié.

— Je ne vous suis pas.

— Il n'était sans doute pas prêt à accepter ça.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Halders ne répliqua pas.

— Faut pas les croire.

— Qui ?

— Papa et maman, bien sûr. C'est eux qui vous ont dit ça, hein ? Je suppose qu'ils vous ont parlé de dispute ou de quelque chose dans ce goût-là.

Halders attendit pour répondre.

— Ils ne l'ont jamais aimé, reprit-elle.

— Mais c'est fini, maintenant ?

— Oui.

— Oui ?

— Je vous ai dit que c'était terminé, bon sang. Ça ne vous est jamais arrivé, à vous ? demanda-t-elle en le regardant dans les yeux.

— Si.

— Est-ce qu'il a fallu que vous expliquiez pourquoi ? Ou et comment ça s'est passé ? À un détective ?

— Non.

— Eh bien alors.

— Vous savez pourquoi je vous pose la question, dit-il en sentant le soleil brûler la partie chauve de son crâne et se disant qu'il faudrait qu'il se procure une casquette, mince et ordinaire, pas une de ces satanées casquettes de base-ball. Il s'est présenté chez vous une ou deux fois et a demandé à entrer, hein ?

— Une fois, peut-être. Un soir.

— Et il était un peu... énervé. Il voulait absolument vous parler.

— Il était ivre.

— Pourquoi ?

— Mon Dieu.

— Pourquoi ? insista Halders.

Elle poussa un profond soupir.

— Il était très triste.

— Parce que c'était fini entre vous ?

Elle haussa les épaules. Une façon d'acquiescer.

— Mais vous teniez à ce que ce soit terminé ?

Cette fois, elle hocha la tête.

Elle me cache quelque chose, pensa-t-il. Quelque chose d'important. Qu'est-ce que c'est ?

— Et il n'a pas compris ça ? Que c'était bel et bien terminé ?

— Est-ce qu'on ne pourrait pas cesser de parler de Mattias ? Pourquoi toujours lui ?

— Est-ce que vous l'avez vu... depuis ?

— Depuis que j'ai été violée ?

— Oui.

— Eh bien, dites-le : violée. Violée.

Halders vit une femme vaciller, en haut des rochers, au-dessus d'eux.

— ... depuis que vous avez été violée.

— Non, je ne l'ai pas revu. Et vous ?

— Non.

— Vous devriez. Puisque vous n'arrêtez pas de parler de lui.

— Je vais le voir. Demain.

— Pas la peine. C'est pas lui, si c'est ce que vous pensez.

Winter lisait. Est-ce que ça commençait — ou plutôt : recommençait — avec Jeanette Bielke ? Et continuait avec Angelika Hansson ? En attendant d'autres, peut-être.

Il ressentait cette fatigue à laquelle il était habitué. Ces interrogations à propos des crimes qui avaient été commis. De ceux qui attendaient d'être commis. Inexorablement.

Quelque chose avait changé, néanmoins. Il pensait que c'était une seule et même personne qui avait violé Jeanette Bielke et tué Angelika Hansson. Parfois, c'était mieux que de savoir, c'était une aide, quelque chose sur quoi s'appuyer.

Encore un crime qui attendait d'être commis et, sur le bureau, devant lui, il avait le résultat de ce qui s'était passé jusque-là. Il avait aussi ressorti tout ce qu'il avait sur l'affaire Beatrice Wägner, avec le sentiment déplaisant d'être de

nouveau face à un crime affreux. Un peu comme une rencontre dans la pénombre.

Il avait encore dans les oreilles la voix de son père, pas plus de deux mois auparavant. Ils étaient restés en contact pendant toutes ces années. Winter n'aurait pas su dire pour qui ils l'avaient fait.

Tant que je parle avec quelqu'un de la famille, l'affaire ne peut pas être classée, se dit-il.

Voilà qu'une seconde chance nous est offerte.

Soudain, son portable se mit à sonner, sur la table. Il put voir, au numéro qui s'affichait, que c'était sa mère qui l'appelait depuis les montagnes de l'Andalousie, au-dessus de Marbella. Une maison blanche, avec trois palmiers dans le jardin. Terrasse, soleil et ombre. Il y était allé, au siècle précédent, deux ans auparavant, lorsque son père avait été enterré sous la Sierra Blanca.

— Comment allez-vous, par cette chaleur ?

— Et toi ? demanda Winter.

— À la télévision, ils disent qu'il fait plus chaud en Scandinavie qu'au sud de l'Espagne.

— Eh bien, le tourisme va changer de direction. Ce sont les Espagnols qui vont venir ici chercher le soleil.

— Je n'y vois pas d'objection, en ce qui me concerne.

Il entendit un bruit de glaçons dans des verres, autour d'elle, et regarda sa montre. Un peu plus de cinq heures. *The Cocktail Hour. Happy hour.* Le moment était venu d'un martini bien frais et bien sec. J'en prendrais volontiers un moi-même.

— Qu'est-ce que tu fais, sinon ? s'enquit-il.

— Pas grand-chose.

— Lotta m'a dit que tu voulais qu'on vienne au mois de septembre.

En effet, sa sœur lui avait parlé, la veille, d'une réunion de famille sur la Costa del Sol.

— Il faut que vous veniez, pour que je puisse embrasser Elsa. Et vous tous, bien entendu.

— Tu n'as qu'à rentrer au pays.

— Les enfants aiment beaucoup venir ici.

— Quels enfants ? On n'a qu'Elsa.

— Ceux de Lotta, bien sûr.

— Ils sont adolescents.

— Allons, Erik. Comment va Elsa, au fait ?

Il entendit à nouveau le bruit des glaçons et se mit à penser à un bon bain et à une boisson fraîche.

— Elle n'arrête pas de jacasser.

— Elle parle beaucoup ?

— Des journées entières.

— C'est formidable.

— Oui, n'est-ce pas ?

— Elle ira loin.

— Pour l'instant, elle ne va nulle part. Elle a décidé d'observer une petite pause dans sa croissance.

À nouveau, ce petit bruit très frais qui le fit frissonner. Il avait vraiment besoin d'un *drink*.

— Bientôt, elle va courir partout dans l'appartement.

Winter ne répondit pas.

— Vous devriez vraiment commencer à penser à une maison, Erik.

— Oui oui.

— Au moins pour Angela. Tu le comprends bien, n'est-ce pas ? Elle ne peut pas continuer à monter et descendre sans arrêt l'escalier en portant la petite et la voiture d'enfant.

— Il y a un ascenseur.

— Tu comprends ce que je veux dire.

— On est deux à porter, quand il le faut.

— Erik.

— On se plaît en ville.

— Angela aussi, vraiment ?

Il ne répondit pas. Ce n'était pas un problème, d'autres choses étaient plus préoccupantes. Il se remit à y penser, à celles-là.

La porte s'ouvrit et Halders entra sans frapper.

— J'ai de la visite, dit Winter à l'appareil.

Puis il ajouta un au revoir et raccrocha.

5.

Halders avait le front rouge, à l'endroit où il avait jadis des cheveux. Il ferma la porte derrière lui et se passa la main sur la tête.

— La chaleur bat des records, à l'extérieur, annonça-t-il en s'asseyant en face de Winter.

Il avait une marque rouge, au-dessus de ses oreilles en feuille de chou qui adoucissaient un peu la dureté de son visage.

— Tu viens de prendre un bain de soleil ?

— Oui, répondit Halders en se grattant le front. Avec Jeanette Bielke. À son endroit favori dans les rochers. Mais on dirait qu'il ne l'est plus tellement.

Il regarda Winter en effleurant son oreille gauche.

— Elle a dit quelque chose ?

— Nous avons parlé de son petit ami.

— Ah bon.

— Enfin, de son ex, même s'il n'a pas l'air de l'admettre. Il s'appelle Mattias Berg.

— Je sais.

— Il n'est pas décidé à se passer d'elle alors qu'elle veut absolument se passer de lui.

— C'est une situation qui n'a rien de très inhabituel. Cela m'est arrivé. Il y a longtemps. Un jour, je me suis retrouvé quelque part, en train de cogner à une porte que personne ne voulait ouvrir. J'avais l'impression que c'était une question de vie ou de mort.

— En effet, reconnut Halders. Mais je voudrais parler à ce garçon.

— Bien sûr, répliqua Winter en se levant pour gagner le lavabo, où il prit un verre, sur l'étagère, et le remplit d'eau. Tu en veux ?

— Volontiers, merci.

Il tendit la main par-dessus le bureau, lorsque Winter lui présenta le verre, et vit le rapport du médecin légiste sur Angelika Hansson.

— Je viens de le recevoir.

Halders hocha la tête et but.

— Le viol n'a pas été véritablement accompli.

— C'était donc seulement un meurtre.

— Mais il a essayé. En tout cas, on le dirait.

— Il n'a pas eu d'érection, alors, suggéra Halders.

Winter haussa les épaules.

— On attend les conclusions du laboratoire.

Le laboratoire, pensa Winter. Ce n'était pas la première fois qu'il attendait des résultats du laboratoire de la police scientifique, à Linköping. Des analyses d'A.D.N. qui ne donnaient rien. Les analyses qui donnaient des résultats, cela valait toujours la peine de les attendre. Ainsi, une bonne partie de leur travail consistait à attendre et la difficulté était de tenter de trouver de nouvelles voies, au sein de cette attente. De ne pas avoir trop confiance dans le fait que ces analyses techniques et chimiques allaient apporter la réponse à toutes les énigmes. Il avait parfois eu en main la solution technique de certaines énigmes, qui expliquait le déroulement du crime, donnait le nom de l'assassin mais jamais ses mobiles. Il repartait donc de là avec un grand *pourquoi*. À titre de souvenir impossible à oublier.

— Le laboratoire peut nous dire si c'est le même type qui a fait ça, fit observer Halders en buvant un peu d'eau et en soufflant un peu pour changer de position sur sa chaise. Tu crois que c'est le même individu ?

Est-ce un type ou un individu ? s'interrogea Winter.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda-t-il.

— Qui a violé ces deux filles.

— Oui.

Il aurait préféré ne pas devoir répondre à cette question mais son « oui » était sorti automatiquement, comme s'il trahissait un souhait inconscient, de sa part, d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent dès ce stade précoce de l'enquête.

— Question suivante : est-ce le même qui a assassiné Beatrice ? poursuivit Halders.

— Je ne sais pas.

— Je t'ai demandé ce que tu en pensais.

— Je ne peux pas encore répondre à cette question, dit Winter en prenant le rapport de Pia E:son Fröberg. En revanche, il est hors de doute qu'Angelika était enceinte. Probablement de six ou sept semaines.

— C'est peu, six ou sept semaines.

— En effet. Mais elle aurait dû s'en apercevoir dès la cinquième.

— À supposer qu'elle se soit doutée de quelque chose, dit Halders en se levant et gagnant le lavabo pour remplir à nouveau son verre d'eau.

Winter vit qu'il avait une rougeur sur la nuque.

— J'ai parlé à Pia, dit Winter. Angelika n'a pas eu ses règles au bout de la cinquième semaine et, si elle était à peu près normale, elle a dû se douter de quelque chose.

— Certaines personnes refoulent ce genre d'information.

— Tu veux dire que, si ses parents n'étaient pas au courant, c'est parce qu'elle ne le savait pas elle-même.

— Aucune idée. Ce qui est sûr, en revanche, c'est qu'elle n'en a pas parlé. Si elle le savait, elle a gardé ça pour elle.

— Peut-être pas tout à fait.

— Tu penses au père de l'enfant ?

Winter hocha la tête.

Le père, pensa Halders. Sans doute un de ces nigauds de dix-neuf ans qui n'a pas la moindre idée de ce qu'il va faire dans la vie. À moins qu'il ne soit encore pire que cela et alors c'est le genre de type que nous recherchons.

Winter songea au père. Ils avaient tout le personnel disponible pour interroger les amis, les connaissances, les camarades de classe. La famille, proche et moins proche. Les témoins, de toute nature. Les chauffeurs de taxi, qui étaient jadis d'excellents témoins, mais plus maintenant car ils assuraient toujours n'avoir rien vu ni rien entendu, parce qu'ils n'auraient pas dû se trouver à cet endroit-là, ce soir-là, parce

qu'ils n'auraient même pas dû faire le taxi, vu qu'ils n'étaient pas employés légalement. Et ainsi de suite.

— Il ne le sait peut-être pas, dit Winter. Si elle ne savait pas elle-même, comment l'aurait-il pu, lui ? Ou bien alors, elle le savait... elle venait de l'apprendre, mais le gardait pour elle, peut-être pour toujours. Si tu comprends ce que je veux dire.

— Tu penses à un avortement.

Winter hocha la tête.

— En tout cas, il sait qu'elle est morte, reprit Halders. On n'a pas pu tenir ça secret. Il n'est guère possible que ça lui ait échappé.

— S'il n'est pas à l'étranger.

— Dans ce cas-là, il va donner de ses nouvelles en rentrant. Si nous n'avons pas trouvé son nom avant ça, dit Halders en regardant Winter. On devrait pouvoir le trouver. Il faut qu'on l'ait.

— Oui.

— S'il ne se manifeste pas de lui-même, il va être dans de beaux draps.

Peut-être plus encore que nous ne le pensons en ce moment.

Le portable de Halders se mit à sonner dans sa poche intérieure. Winter regarda sa montre. Il était un peu plus de quatre heures de l'après-midi. Il avait soudain envie d'être loin de là, avec Angela et Elsa, de prendre un bon bain, de vie et d'espoir. De laisser derrière lui toutes les hypothèses autour de la mort et d'une vie incomplète. L'existence d'Angelika Hansson était telle le premier chapitre d'un livre et son enfant qui n'avait pas vu le jour était...

— J'entends mal, dit Halders d'une voix forte dans le combiné, tout en se levant et faisant apparaître des bandes blanches sur son front en le plissant. Tu veux bien répéter.

Winter vit l'expression de son visage se transformer quand il commença à comprendre ce que lui disait son interlocuteur.

— Oh, bon D..., dit-il. Bon D...

Son visage se creusait de rides comme s'il n'était pas en mesure de contrôler ses muscles. Cela paraissait bizarre. Winter comprit qu'il s'était passé quelque chose de grave. Mais que cela n'avait pas trait à l'enquête.

— Oui. Bien sûr, dit Halders. J'y vais tout de suite.

Il mit fin à la communication et regarda Winter avec une expression différente sur son visage qui, de rouge, était devenu blême. Presque gris.

— C'est mon ancienne femme, expliqua-t-il d'une voix que Winter ne lui connaissait pas encore et tandis qu'il continuait à le regarder. Mon ex. Mar... Margareta. Elle a été tuée par une voiture, sur le trottoir, il y a une heure.

Il se passa la main sur le crâne, gratta de nouveau la marque rouge qu'il avait sur le front. On avait l'impression que plus rien ne serait comme avant, pour lui.

— Sur un trottoir, bon sang de merde. Un trottoir devant un supermarché, à Lunden, répéta-t-il avec un geste en direction de la fenêtre. C'est tout près d'ici.

Les muscles de son visage échappèrent de nouveau à son contrôle.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Winter, faute de quelque chose de mieux à dire.

— Elle a été renversée par une voiture, répondit Halders d'une voix bizarre. Par quelqu'un qui a pris la fuite. Bien sûr, hein ? ajouta-t-il en regardant la belle lumière de l'été sans voir Winter.

— C'est sûr ? Qu'elle est... morte ? s'enquit ce dernier. Qui est-ce qui t'a appelé ?

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Où est-ce qu'on va ? questionna Winter en se levant.

Halders ne bougea pas. Son visage était agité de tics. Il tenta de dire quelque chose, mais aucun mot ne franchit ses lèvres. Puis il regarda Winter, son regard devint fixe et il se leva.

— À l'hôpital Est. Je file.

— Je prends le volant, lança Winter.

— Je suis capable de conduire, répliqua Halders, mais Winter fut plus prompt que lui pour franchir la porte.

Ils prirent l'ascenseur pour descendre et se retrouvèrent sur le parking. Halders s'assit à côté de Winter et ils partirent en direction de l'Est.

Une nouvelle annoncée de façon brutale, pensa Winter. Pour employer un euphémisme. Est-ce qu'ils n'auraient pas pu lui

dire qu'elle était grièvement blessée... Qui est-ce qui avait parlé à Halders ?

Il avait entendu une histoire drôle, sur ce sujet, un jour. Il y repensa soudain, quand l'ombre se fit dans la voiture, à cause des grands immeubles le long de l'esplanade.

Cette histoire était celle d'un homme qui est en voyage à l'étranger et qui appelle chez lui. Son frère lui dit alors que son chat est mort. Il lui répond : il ne faut pas annoncer aussi brutalement des nouvelles pareilles. Tu n'as qu'à dire que le chat est monté sur le toit... c'est ça, le chat était sur le toit, et puis les pompiers et la police sont arrivés et tout le monde a fait ce qu'il a pu pour faire descendre le chat, ils ont fini par réussir mais il leur a échappé, il a sauté et est mal retombé, alors on l'a emmené à l'hôpital et une équipe médicale l'a opéré pendant toute la nuit mais a dû finir par se résigner au fait qu'il était impossible de lui sauver la vie. C'est comme ça qu'il faut raconter une histoire aussi tragique. Avec des ménagements. Le frère dit qu'il comprend, ils se saluent et, quelques jours plus tard, l'homme appelle de nouveau chez lui. Son frère lui dit qu'il vient de se passer quelque chose de grave, peu de temps auparavant. Quoi donc ? demanda-t-il. Maman est montée sur le toit, répond son frère.

Winter se garda de rire. Halders, lui, ne desserrait pas les lèvres. Ils prirent la rocade et la quittèrent au rond-point près de l'hôpital. Winter sentait la sueur perler dans le bas de son dos. La circulation était dense, car bien des vacanciers revenaient en ville après avoir passé une journée sur les rochers des grandes îles situées au nord ou au bord des lacs, à l'est.

— Les enfants ne savent encore rien, dit Halders.

Winter attendit la suite, en se dirigeant vers le parking de l'hôpital. Les ombres étaient longues et nettes.

Il ne savait rien de la famille de Halders, seulement que son collègue était divorcé depuis quelques années et qu'il avait deux enfants.

— J'ai deux enfants, dit Halders.

— Je sais.

Halders avait oublié qu'ils en avaient déjà parlé.

— Ils sont à l'école, en ce moment, bon dieu, s'écria-t-il brusquement.

Winter gara la voiture. Halders en descendit avant même qu'elle ne soit arrêtée et il se dirigea au pas de course vers l'un des bâtiments de l'hôpital.

Pour Winter, il était un étranger, et pourtant comme un membre de sa famille.

C'est exactement ce que se disait celui-ci en voyant la silhouette de Halders fendre la lumière du soleil puis s'assombrir en pénétrant dans le service des urgences. Son collègue était maintenant à la fois plus proche et plus distant de lui. Winter eut à nouveau un sentiment d'irréel, comme s'il venait d'entrer dans un rêve. Il ne voyait plus Halders et ne savait pas quoi faire.

Il n'y avait pas longtemps qu'il était venu accompagner la jeune Angelika Hansson, pour son dernier examen. Et il était de retour.

Halders était debout à côté de la civière. Le visage de Margareta était tel que dans ses souvenirs.

Trois jours auparavant, seulement. Le dimanche. Il était allé au Burger King avec Hannes et Magda, et Margareta était venue leur ouvrir la porte avec un sourire. Il avait dit quelque chose et était reparti sans entrer. Non pas qu'ils fussent à couteaux tirés. Il y avait longtemps de cela. Longtemps qu'il avait fait l'imbécile. Il l'était certes toujours mais, à cette époque-là, il l'était d'une autre façon.

Il ne parvenait pas à voir le reste de son corps, sous tout ce blanc, et il ne le désirait d'ailleurs pas. Il pensa à Hannes et Magda, en même temps qu'à Margareta. Il pensa aussi aux jeunes filles mortes, dans le même souffle, et ce fut suffisant pour qu'il commence à s'effondrer, perde l'équilibre, le retrouve, s'avance vers la civière, se laisse tomber sur le visage de Margareta et retienne cet instant dont il savait que c'était le dernier.

C'est à mon tour, se dit-il. Ça m'est arrivé pour de bon. Ce n'est plus seulement une visite que j'effectue dans le malheur des autres. Cette fois, c'est le mien.

Il caressa la joue de Margareta.

Il y avait eu une première fois.

Maudite pensée.

Elle avait dix-neuf ans... non... si, dix-neuf. Elle était comme ces jeunes filles dont Winter et lui parlaient pas plus d'une demi-heure auparavant.

Lui en avait vingt-deux et venait de passer les examens qui faisaient de lui un sale flic.

Il caressa à nouveau sa joue.

Le divorce n'avait pas d'importance. Pas de cette façon-là. Il n'était pas venu s'interposer ainsi.

Quelqu'un dit quelque chose. Agenouillé près de la civière, il n'écoutait pas et avait l'intention de rester longtemps dans cette position.

Il sentit une main se poser sur son épaule et leva les yeux vers Winter.

Il faisait encore clair comme en plein jour, lorsque Winter rentra chez lui, ce soir-là. La lumière pénétrait jusque dans l'appartement. Dans l'entrée, cela sentait la nourriture, mais il n'avait plus faim.

Quelques heures auparavant, il avait eu Angela au téléphone.

Il passa dans la chambre d'Elsa et se demanda s'il devait la réveiller ou non, mais il se contenta de la flairer et d'écouter.

Angela l'attendait dans la cuisine, avec un peu de vin.

— Je vais boire un whisky, dit-il en gagnant le plan de travail pour prendre l'une des bouteilles qui étaient placées là et s'en verser quelques centimètres dans un grand verre. Pas question d'un petit whisky au malt, dans des circonstances pareilles.

— Oh là ! s'exclama Angela.

— Tu peux finir la bouteille, si je ne l'ai pas finie avant.

— Ce n'est pas parce que je viens de cesser d'allaiter qu'il faut que je devienne alcoolique.

— À la tienne, dit Winter avant de boire.

Angela leva son verre de vin.

— Tu as faim ?

Winter secoua la tête, sentant la brûlure du whisky dans son corps, puis il alla s'asseoir à la table et regarda Angela, qui avait les joues un peu rouges. Il faisait chaud, dans cette cuisine.

— Comment va Fredrik ? demanda-t-elle.

Winter eut un geste de la main pour signifier que Halders était encore des leurs, qu'il n'avait pas encore perdu totalement pied.

— Et les enfants ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ce que je dis : comment vont les enfants ?

— Tu as dit « et les enfants ». C'est l'évidence. Ils sont avec Halders.

Angela ne répondit pas.

— Tu crois qu'il ne va pas supporter ça ? demanda Winter.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— J'en avais un peu l'impression.

Angela ne répliqua pas et Winter but à nouveau.

— Ils sont dans la maison, là-bas, à Lunden. Halders a pensé que c'était ce qu'il y avait de mieux à faire. Pour le moment.

— C'est mon avis.

— Il était totalement renfermé, je ne sais pas comment dire. Quand on est partis de l'hôpital pour nous rendre à leur école.

Angela but une petite gorgée de vin, ferma les yeux et pensa aux enfants.

— C'était affreux, dit Winter. Quelle horrible expérience. Un des enseignants est resté avec eux jusqu'à ce qu'on arrive. Ça s'est produit pendant qu'ils étaient en cours, alors ils étaient toujours là.

Il but à nouveau. Cela n'avait que le goût de l'alcool.

— Tu les as ramenés chez eux ?

— Oui, dit Winter en regardant sa montre. Ça m'a pris deux heures.

— Naturellement.

Elle se leva et alla jusqu'au four pour arrêter le ventilateur. Le silence fut aussitôt beaucoup plus dense. Winter entendit des bruits qui montaient de la cour. Des bruits de verre. Des voix.

— Ils ne sont pas seuls, au moins ? ajouta-t-elle.

— Hanne est avec eux.

Il avait appelé Hanne Östergaard, le pasteur de la police. Elle savait parler aux gens. Peut-être leur apporter la consolation. Il ne savait pas. Si. La consolation.

— Halders n'a pas protesté, quand j'ai suggéré ça, reprit-il. Hanne devait appeler un psychologue. Ils en parlaient, en tout cas.

Il entendait à nouveau les voix, plus fort maintenant, mais n'arrivait pas à distinguer les paroles.

— Parfait.

— Et Aneta est arrivée.

— Aneta ? Aneta Djanali ?

— Oui.

— Pourquoi ça ?

— C'est Halders qui l'a appelée. Elle est venue immédiatement.

— Ils travaillent beaucoup ensemble ?

— Presque tout le temps.

— Je croyais que les relations étaient plutôt tendues, entre eux.

— Où est-ce que tu as pris ça ?

— Voyons, Erik. Tu sais bien qu'on a eu un peu affaire à eux. Tu m'as déjà dit quelque chose à ce sujet, non ?

— Bah, c'était surtout une façon de parler. De toute évidence, il a besoin d'elle, en ce moment. Ce n'est pas bien d'être seul, avec les enfants.

Il leva son verre et constata, à sa grande surprise, qu'il était vide. Il se leva, se dirigea vers la bouteille et se versa un centimètre et demi.

— Pas de famille ?

— Pas ici, en tout cas.

Angela regardait par la fenêtre, quand il revint s'asseoir. Audehors, le soir commençait à tomber et il y avait des rais de lumière jaune sur le toit des maisons. Elle entendit des bruits de verre et des voix monter de la cour.

— Je n'arrête pas de penser aux enfants, dit-elle en se tournant vers Winter. Ils devaient être complètement désespérés.

— Non. Du moins en apparence. Mais ils étaient muets. Je suppose que c'est le choc.

Dans la cour, quelqu'un se mit à rire très fort, imité par d'autres. Il se leva et alla à la fenêtre. Quatre étages plus bas,

quelques personnes étaient en train de passer un bon moment, au cours de cette soirée d'été. Il ferma la fenêtre mais ne la quitta pas.

Qu'est-ce qui allait se passer, maintenant ? Si impérieux que fût son besoin de Halders, il était exclu de s'y appesantir une minute de plus, si ce dernier devait être en congé. Ce serait à lui de prendre la décision et il ne chercherait pas à l'influencer.

Nous sommes d'abord des êtres humains, malgré tout.

Il revint vers Angela et vers le whisky.

6.

Il régnait une chaleur d'été oppressante dans la pièce. Il n'y avait pas un souffle de vent à l'extérieur, et on ne pouvait donc pas renouveler l'air, qui était presque poisseux.

Winter regarda la pile de dossiers devant lui : des papiers, des photographies et des tirages de documents que Möllerström avait trouvés sur le disque dur de l'ordinateur ; l'essentiel paraissait tout de même un peu périmé. Cela datait de cinq ans auparavant, d'un autre été. Beatrice Wägner. Les papiers qui avaient trait à sa mort violente sentaient la poussière, la sécheresse et l'obscurité, et ils donnaient une fausse impression de paix tellement palpable qu'il eut presque envie de mettre de côté cette bible-là pour se consacrer à la nouvelle, celle sur Angelika Hansson, qui venait à peine d'être ouverte.

Ce genre de bible était constitué de documents parlant de mort et qui étaient destinés à être lus éternellement, à être sans cesse parcourus. Il n'apportait nullement la paix.

Il avait en particulier demandé qu'on lui apporte le dossier contenant les coupures de presse. Le papier journal lui parut avoir cent ans d'âge, quand il le tint entre ses mains.

Il se leva et alla se poster près de la fenêtre ouverte. Pour allumer un cigarillo. Celui-ci lui parut léger et avoir goût de propreté, après tous ces vieux papiers. C'était son troisième de la journée. Il en fumait plus de vingt par jour, parfois davantage. Chacun était susceptible d'être le dernier. Heureusement, il ne fumait plus à la maison, ce qui était un pas dans la bonne direction. Un autre était que sa marque, Corps Diplomatique, était en voie de disparition. Son buraliste l'avait prévenu : chaque paquet risquait fort d'être le dernier. Winter n'avait pas l'âme d'un stockeur : quand ses cigarillos n'existeraient plus, il cesserait de fumer.

Il tira une bouffée en observant la circulation, pas très dense, de l'autre côté de la rivière. Tramway, bus, voiture, tramway à

nouveau, piéton. Le tout baignant dans un soleil qui ne projetait pas d'ombre, car l'heure du déjeuner approchait.

Quand mes cigarillos n'existeront plus, je cesserai de fumer, se répéta-t-il.

Quand il n'y aura plus de cadavres, je cesserai d'enquêter. Ha ha !

Il revint vers son bureau. Il avait décidé de reprendre l'affaire Beatrice à son début, de reprendre tous les rapports et les témoignages. S'il y avait là quelque chose qui pouvait leur être utile, il le trouverait. Enfin, il essaierait. Non : il le trouverait.

Beatrice Wägner habitait avec ses parents dans une grande maison de Pàvelund, à l'ouest de la ville. À un bon kilomètre au sud de celle de Långedrag, où vivait Jeanette Bielke, pas plus.

Il n'y avait guère plus de deux kilomètres vers le sud, à nouveau, de Pàvelund à la maison d'Önnered, où vivait Angelika Hansson. Toujours droit vers le sud.

Il se leva une fois de plus pour aller regarder le plan de la ville affiché sur le mur sud et dessina avec le doigt une ligne qui partait de l'adresse d'Angelika pour arriver à celle de Jeanette en passant par celle de Beatrice. Tout droit. C'était curieux mais ne signifiait pas forcément quelque chose. Il n'en était rien, probablement.

Il s'attarda près du plan. Beatrice Wägner était élève du lycée de Frölunda. De même qu'Angelika et Jeanette, elle venait de passer son baccalauréat. En section Sciences sociales, comme les deux autres. Elle était restée en ville alors que la plupart des autres partaient en vacances. Il ne se souvenait plus si elle avait pris un petit boulot pour la durée de l'été. Jeanette n'en avait pas, elle. En revanche, Angelika en avait un, dans un entrepôt.

Trois jeunes filles de dix-neuf ans. Qui venaient de terminer leurs études au lycée. Deux cet été-ci, une cinq ans plus tôt. Et dans trois établissements différents. Jeanette avait dit ne pas connaître Angelika. Connaissait-elle Beatrice ? Il faudrait le lui demander. Ce n'était pas impossible, car elles n'habitaient pas loin l'une de l'autre, dans ces quartiers résidentiels proches de la mer.

En avait-il toujours été ainsi ? Étaient-elles allées dans la même école pendant leur scolarité obligatoire ? Doucement, Erik. Il n'est pas encore temps de répondre à toutes les questions.

Beatrice et Angelika se connaissaient-elles ? Cela devrait figurer dans le rapport d'enquête.

Trois jeunes filles. Une vivante. Deux mortes.

Il était toujours debout devant le plan. S'il tentait de ramener toutes ses questions à une seule, serait-ce celle-ci : avaient-elles croisé le chemin d'un seul et même meurtrier ? Le même individu, comme avait dit Halders dans cette pièce-ci. Jeanette l'avait-elle rencontré, elle aussi ?

Assis à son bureau, Winter lisait en fumant. Il tentait de retracer intérieurement la dernière, ou les dernières, heure de Beatrice. Elle était allée en ville avec ses amis. Pendant tout ce temps ? Ce n'était pas bien établi. Ils s'étaient séparés peu après une heure du matin, ce dimanche-là. Ils étaient partis en groupe, à cinq, et s'étaient arrêtés à une boutique Seven Eleven à cinq cents mètres du parc. Là, devant ou à l'intérieur, il s'était passé quelque chose qui avait incité Beatrice à s'en aller de son côté.

Winter parcourut les témoignages. Les mots étaient recouverts d'une pellicule légèrement trouble, comme si la mémoire de ces jeunes gens ne fonctionnait pas vraiment. Winter connaissait cela, il en avait fait l'expérience une bonne centaine de fois. Ils étaient ivres, tout simplement, à un degré ou à un autre, et l'alcool avait commencé à se dissiper dans leurs corps. Il avait été remplacé par la fatigue, leurs sens n'étaient pas très affûtés, cela peut rendre nerveux et facile à contrarier, sans doute quelque chose de ce genre s'était-il passé devant la boutique. Beatrice s'était fâchée et était partie. En effet, ils se souvenaient qu'elle avait piqué une crise, mais ils ne se souvenaient plus pourquoi. Peut-être voulait-elle fumer à l'intérieur du magasin. Peut-être détestait-elle le monde dans son ensemble, sous l'effet de l'alcool.

Elle en avait dans le corps, peu au demeurant. Peut-être était-ce autre chose, alors.

Le reste de la bande l'avait vue s'éloigner vers le parc et l'avait regardée partir, se disant qu'elle n'allait pas tarder à revenir.

Ils étaient alors entrés dans la boutique mais, quand ils en étaient sortis, Beatrice n'était pas là. Ils l'avaient appelée, s'étaient avancés vers le parc et l'avaient appelée à nouveau.

Puis ils avaient fait demi-tour. Elle reviendrait toujours. Elle était de l'autre côté, elle avait pris l'autobus de nuit et était maintenant chez Lina, à les attendre. Elle nous attend chez moi, avait dit celle-ci dans la nuit, cinq ans auparavant, et alors leur bus était arrivé et puis... ils étaient montés à bord, bien entendu, mais ils avaient scruté les environs pendant tout le trajet le long du parc sans voir Beatrice, ce qui prouvait qu'elle les attendait chez Lina, non ?

Sauf qu'elle n'y était pas. Elle était là, sous les arbres, pendant tout ce temps. Peut-être. En tout cas, elle y était à 11 heures 45 le dimanche matin, derrière la verdure à l'ombre du bloc de rochers, nue et assassinée. Le soleil était aussi haut que maintenant.

Ses vêtements étaient en tas, près d'elle. Winter put prendre connaissance de la liste exacte de ceux qu'elle portait et que son assassin lui avait enlevés. Ce n'était pas ce qu'il cherchait. Ce qui l'intéressait, c'était ce qui manquait. Il arrivait que fasse défaut quelque chose que la victime avait sur elle et que le meurtrier avait emporté.

Dans le cas de Beatrice, c'était sa ceinture.

Winter en trouva trace dans l'audition de ses amis et, par la suite, dans celle de ses parents.

Beatrice possédait une ceinture en cuir que l'on n'avait pas retrouvée parmi les vêtements jetés en tas, pêle-mêle, près de son corps.

L'enquêteur qui avait effectué l'une des auditions l'avait qualifiée de tour de taille. Ce mot revêtait une couleur particulière, sur le papier. Un tour de taille. Comme si cette taille était synonyme de vie.

Peut-être était-ce à l'aide de cette ceinture, ou de ce tour de taille, que le meurtrier l'avait étranglée. Ils n'en étaient pas sûrs à cent pour cent, parce qu'ils ne l'avaient pas retrouvée.

Winter prit alors l'autre bible, celle d'Angelika. Il y chercha la liste de ses vêtements. Pull, short, chaussettes, culotte, soutien-gorge, bandeau dans les cheveux, chaussures de gymnastique du genre baskets et de marque Reebok. Pas de ceinture. N'en fallait-il pas une pour tenir le short ?

Quelqu'un avait-il posé des questions à propos de la façon dont elle était habillée ? Il ne voyait aucune mention de ceinture où que ce soit. Il relut le rapport du médecin légiste. Il était possible qu'Angelika ait été étranglée au moyen d'une ceinture de cuir. Il souleva le combiné et composa le numéro de la ligne directe de Göran Beier, à la police scientifique.

— Salut, c'est Erik. Est-ce que je peux te déranger une ou deux minutes ?

— Je t'en prie.

— J'ai sous les yeux l'enquête sur Beatrice Wägner.

— Oui.

— Tu étais déjà là ?

— À l'époque de l'affaire Beatrice Wägner ? Oui. Il y a quatre ans de ça, non ? Cinq !

— En effet. Jour pour jour.

— Quoi qu'il en soit, ce sont des choses qu'on n'oublie pas.

— Non.

— On a fait ce qu'on a pu.

Winter crut déceler un certain sous-entendu dans les propos de Beier.

— Je n'ai pas renoncé, dit-il.

Beier ne répondit pas.

— C'est pour ça que je t'appelle. J'ai peut-être trouvé un lien entre ces affaires.

— Ah bon ?

— Tu te souviens que Beatrice portait toujours une ceinture et qu'on ne l'a pas retrouvée après le meurtre ?

— Naturellement.

— Tu t'en souviens ?

— Je viens de te le dire. Un de ses copains a même commenté ce détail, le soir où elle a... disparu. J'ai lu ça dans l'enquête préliminaire, précisa Beier avant d'observer un

silence. À la réflexion, je crois même que c'est toi qui as signé le document. J'ai bonne mémoire, tu vois.

— Je l'ai devant moi, dit Winter en prenant le papier sur lequel figurait en effet sa signature, suivie de son grade d'alors : inspecteur.

— C'était avant qu'on ne devienne des commissaires couverts de gloire, toi et moi.

Winter ne répliqua pas.

— C'est Birgersson qui menait l'enquête, hein ?

— Oui.

— Je me souviens qu'on a discuté de cette ceinture.

— Qu'en est-il ressorti ?

— Tout ce à quoi nous sommes parvenus, c'est qu'elle avait peut-être servi au meurtre. Mais on ne l'a jamais retrouvée.

— Et maintenant, il s'agit d'Angelika Hansson.

— Halders m'a dit que vous pensiez qu'il existait peut-être un rapport entre les deux.

— C'est possible.

— Ou pas.

— Il y a peut-être une ceinture dans cette affaire-ci, également.

Winter attendit la réponse de Beier.

— Je vois ce que tu veux dire, lâcha celui-ci au bout d'un petit moment.

— Est-ce qu'il est possible de savoir si Angelika Hansson mettait habituellement une ceinture autour du short qu'elle portait ce soir-là ?

— C'est déjà fait.

— Quoi ?

— Tu ne lis pas les rapports qu'on te fait parvenir. Qu'est-ce que...

— Quand me l'as-tu envoyé ?

— Hier, non ? Ça... une seconde, on me dit quelque chose.

Winter entendit Beier s'entretenir avec un collègue, avant de reprendre le combiné.

— Excuse-moi, Erik. Mais Pelle me dit qu'il ne l'a pas encore fait partir. Il voulait vér...

— Bon, bon. Elle portait donc une ceinture ?

— La réponse est oui. Une ceinture avait été glissée dans les passants de son short, autour de sa taille. Le short qui se trouvait dans le tas posé près de son corps. On l'a bien vu. Ce n'est pas très difficile, d'ailleurs.

— Pourtant, aucune ceinture ne figure dans la liste de ses vêtements.

— Non, parce qu'il n'y en avait pas.

— Ce qui signifie qu'il l'a emportée, dit Winter, surtout à l'adresse de lui-même.

Beier ne répondit pas.

— Angelika Hansson peut donc fort bien avoir été étranglée avec sa propre ceinture.

— C'est possible, en effet.

— Exactement comme Beatrice Wägner.

— Je vois où tu veux en venir. Mais du calme.

— Je suis calme.

Il resta calme pendant encore une heure, tandis que le soleil poursuivait sa course à travers un ciel sans nuage. La fumée flottait dans la pièce. Il continua à retracer les heures et les jours qui avaient suivi le meurtre de Beatrice Wägner.

Les témoins avaient vu des voitures partir. L'une d'entre elles l'avait même fait sur les chapeaux de roue, d'après une femme. Mais il savait qu'elle pouvait avoir inventé cela par la suite, pour dramatiser les choses, dans son désir de faire avancer l'enquête. Pourtant, dans la plupart des cas, le résultat était exactement inverse.

Cette fois-là comme celle-ci, l'été leur avait compliqué la tâche, parce qu'il y avait moins de gens chez eux que d'habitude. Il venait de commencer à lire les coupures de journaux en parallèle et ne put s'empêcher de sourire en voyant une phrase prononcée par Birgersson, cinq ans auparavant très précisément, et qui prenait un relief tout particulier : « Le problème de la police, dans les enquêtes criminelles, c'est l'été. »

Birgersson était le supérieur direct de Winter. Il était dans son bureau et Winter était convenu avec lui d'aller le voir cet après-midi-là.

Le porte-à-porte, dans les alentours du parc, avait donné autant de résultats cette fois-là que celle-ci.

Winter s'attarda sur un détail qui figurait dans les rapports sur la nuit au cours de laquelle Beatrice Wägner avait été assassinée. Indépendamment l'un de l'autre, deux témoins avaient observé un homme et un garçon qui avaient mis plus d'une heure à charger une voiture, au petit matin. Cela se passait devant l'un des immeubles locatifs de trois étages situés au nord-est du parc, à une centaine de mètres de là. Les deux témoins qui avaient vu cela l'avaient fait, chacun de son côté, à peu près au même moment.

Cet homme et cet enfant avaient peut-être vu ou entendu quelque chose, eux-mêmes, mais personne ne pouvait en être sûr car ils ne s'étaient jamais manifestés auprès des enquêteurs.

Le porte-à-porte qui s'en était suivi n'avait donné aucun résultat. On n'avait pu retrouver la moindre trace d'un homme ayant avec lui un garçon, dans les immeubles correspondant à la description qui en avait été donnée. Winter se souvenait que Birgersson avait vérifié auprès des propriétaires.

À ce moment, le téléphone sonna, sur le bureau de Winter. Il répondit et reconnut la voix de Birgersson.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas avancer un peu notre rendez-vous, Erik ? J'ai une réunion à quatre heures.

— D'accord.

— Tu peux venir tout de suite ?

— Dans un quart d'heure. J'ai quelque chose à te demander, mais il faut que je fasse un peu de lecture, avant.

Birgersson était à la fenêtre, en train de fumer, pendant que Winter lui posait sa première question. On voyait le sommet de son crâne briller dans les rayons du soleil, à travers ses cheveux gris coupés court. Il allait avoir soixante et un ans l'année suivante, le patron. Winter, lui, allait en avoir quarante-deux. Birgersson était plus un père qu'un grand frère, pour lui.

— Je ne sais pas à quoi ça aurait servi, répondit Birgersson en secouant la cendre de sa cigarette dans la paume de sa main. Mais on a vraiment essayé de mettre la main sur ces deux-là, le père et le fils, sans doute. Tu en étais, d'ailleurs, ajouta-t-il en regardant Winter.

— En lisant ça, je me suis souvenu que j'ai été très contrarié, dit Winter.

— Ça m'a mis en boule, moi aussi, dit Birgersson en actionnant les muscles de son visage émacié. Mais c'était naturel. On n'avait pas grand-chose à se mettre sous la dent et cela a peut-être pris plus d'importance que ça aurait dû.

— Tu penses souvent à l'affaire Beatrice ? demanda Winter depuis le fauteuil près du bureau, au milieu de la pièce.

— Tous les jours, rien que ça.

— Pas moi. Je n'y pensais pas tous les jours. Jusqu'à maintenant.

— Tu es encore jeune, Erik. Moi, je risque de prendre ma retraite sans être parvenu à résoudre cette affaire et je m'y refuse, ajouta-t-il en tirant une grosse bouffée, mais on ne vit pas la fumée dans la lumière de la fenêtre. Je m'y refuse, répéta-t-il en regardant à l'extérieur puis en direction de Winter. Je ne sais pas si c'est une façon un peu tordue de prendre mes désirs pour des réalités, mais j'espère que le meurtrier est revenu sur le lieu de son crime et que c'est la dernière fois.

Winter ne répondit pas.

— Tant qu'à faire d'avoir un monstre en ville, j'espère que c'est le même.

— Le plus important, pour moi, c'est de lui mettre le grappin dessus, déclara Winter.

— C'est peut-être le même, dit Birgersson.

— Oui.

— Ça pourrait faire avancer ton enquête.

— C'est pourquoi je me plonge dans le dossier Beatrice.

— La ceinture, c'est un élément-clé.

— C'est possible. J'y ai pensé il y a un instant.

— La jeune Bielke avait-elle une ceinture, elle aussi ?

— C'est une des choses que je voulais vérifier avant de venir te voir, répondit Winter en allumant un nouveau cigarillo et en se levant pour aller rejoindre Birgersson près de la fenêtre. Non, elle n'en avait pas.

— C'est peut-être ce qui lui a sauvé la vie, constata Birgersson en regardant Winter dans les yeux. Qu'est-ce que tu en penses, Erik ? Peut-être ne constituait-elle pas une victime

aussi intéressante du fait qu'elle ne portait pas de ceinture avec laquelle l'étrangler ? Et à rapporter chez soi en manière de trophée ?

7.

Elle ressentit une douleur au pied droit, sous les orteils. Elle avait pourtant marché prudemment mais, à cet endroit, le fond était couvert d'algues qui ressemblaient à de grandes et grosses herbes, brunes et écoeurantes, oscillant au gré du courant. Comme des fleurs fanées.

Elle se tenait maintenant en équilibre sur une jambe, sur un petit espace de sable. Elle leva le pied droit et vit qu'il saignait, mais seulement un peu. Ce n'était pas la première fois cet été-là. Elle avait l'habitude. Elle entendit qu'ils l'appelaient du haut des rochers. Elle se jeta à l'eau, qui était plus chaude que jamais et formait comme une sorte de seconde peau, douce comme une caresse, autour de son corps.

— Anne !

Ils l'appelaient à nouveau. L'un d'eux brandit une bouteille mais elle ne distingua qu'une silhouette qui se découpait sur le soleil en train de se coucher, bien qu'il fût encore assez haut au-dessus de l'horizon. C'était peut-être Andy. Pour lui, la fête avait commencé quand ils étaient arrivés ici, ou peut-être sitôt montés dans le tramway, en ville.

— Anne ! *Paaarty* !

Elle voyait maintenant son large sourire et la bouteille qu'il brandissait. *Party*. Volontiers. Elle l'avait bien mérité, après ces trois années à Burgården. Qui n'aurait pas mérité une *party*, après ça ?

Ce n'était pas la seule raison, cependant.

Mais elle ne voulait pas y penser, pour l'instant.

— Anne !

Elle escalada les rochers, s'arrêta un moment à mi-chemin et sentit à nouveau cette douleur au pied.

Une fois au sommet, elle l'examina. Une algue de cinquante centimètres de long était restée collée à l'un de ses mollets. Elle l'enleva. Elle était gluante.

— Ah, voilà notre petite sirène, dit Andy.

— Donnez-moi un verre.

— As-tu déjà vu une plus belle soirée ?

— Donne-moi ce verre.

Fredrik Halders était assis sur un canapé dont il ne se souvenait pas, lors de sa visite précédente. Il parcourut cette maison du regard et se sentit plus étranger que jamais en ces lieux.

Aussitôt après le divorce, il avait éprouvé un sentiment d'irréel. Il avait l'impression de se mouvoir dans un rêve. Tout lui était familier et pourtant il ne reconnaissait rien. Il n'osait pas toucher les objets, se sentait en dehors de tout cela. Il était spectateur de sa propre vie, c'était du moins l'impression que cela lui faisait. Son divorce avait eu pour résultat qu'il s'était retrouvé en marge de sa vie et les choses ne s'étaient pas arrangées depuis.

Peut-être était-ce la raison pour laquelle il était tellement en colère, ces dernières années. Furieux. Il s'était réveillé furieux, s'était couché furieux et avait été encore plus furieux entre les deux. On pouvait sans doute aller jusqu'à dire que cela lui faisait mal de vivre.

Mais ce n'était rien.

Rien à côté de cela.

Hannes et Magda dormaient. Magda avait sangloté jusqu'à finir par s'endormir. Hannes fixait obstinément le mur. Pour sa part, il s'était efforcé de leur parler de... de... De quoi avait-il essayé de leur parler ? Il l'avait oublié.

Il était maintenant plus de minuit. La porte de la terrasse couverte était restée ouverte et laissait pénétrer des odeurs en provenance du jardin dont il n'avait nul souvenir. Dans l'encadrement de la porte, il voyait le visage d'Aneta Djanali, éclairé par la lampe qui se trouvait sur l'étagère de gauche.

— Tu ne veux pas sortir ?

Il secoua la tête.

— Il fait beau, dehors.

— Je vais chercher une bière, dit-il en passant dans la cuisine.

— Le jour ne va pas tarder à se lever, dit Aneta, une fois qu'il fut sorti, en allant s'asseoir sur le banc, le long du mur.

Il but en regardant le ciel. Il faisait déjà bien assez jour pour lui. S'il avait pu arrêter le temps, il l'aurait fait maintenant. Que les ténèbres soient. Ténèbres et repos éternels. Plus d'enfants qui se réveillent avec leurs souvenirs, le matin. Avec l'immensité de la vie devant eux. *Sometimes I feel like a motherless child*, pensa-t-il. C'est exactement ce qui lui vint à l'idée, avant de songer à Margareta.

Il but à nouveau et regarda sa collègue – et amie – de l'autre côté de l'espace découvert.

— Tu ne veux pas rentrer chez toi, maintenant, Aneta ?

Il distinguait sa silhouette, mais rien d'autre. Si les circonstances n'avaient pas été celles qu'elles étaient, il en aurait plaisanté, comme toujours, en disant que sa peau noire se distinguait mal sur le fond de la nuit. Mais pas maintenant.

— Aucune importance, dit-elle.

— Je n'ai besoin de rien.

— Je sais.

— Tu peux rentrer chez toi te reposer. Tu travailles, demain matin, non ?

Il ne vit pas si elle hochait la tête.

— Tu te lèves de bonne heure ? demanda-t-il.

— Oui. Mais je n'ai pas besoin de beaucoup de sommeil.

— Moi non plus.

Il finit sa bouteille de bière et la posa sur la table.

— Alors, on peut rester ici encore un moment.

— Oui.

Elle le vit passer une main sur son visage. Elle entendit un bruit, puis un autre, peu après. Elle se leva et vint s'asseoir près de lui, sur le banc, en glissant le bras autour de ses épaules, dans la mesure du possible. Il tremblait, mais légèrement, seulement.

— J'ai besoin de bosser.

Ils étaient toujours assis sur le banc, mais c'était le matin, car il était un peu plus de trois heures. La lumière était revenue. Les ombres formaient comme de petites baies sur le visage de Halders, où elles étaient venues se déposer au cours des

dernières heures. Il avait des pellicules sur le front. Ses cheveux courts avaient l'éclat de l'acier. Aneta Djanali entendait le cri des mouettes. Une voiture passa sur la route, de l'autre côté de la haie. De petits oiseaux, peut-être effrayés par les mouettes, s'envolèrent brusquement d'un buisson. Elle reconnaissait cette lassitude. Elle viendrait plus tard, au cours de l'après-midi, dans la voiture, à l'aller et au retour, dans la chaleur.

— Tu comprends ce que je veux dire ? demanda Halders en se tournant vers elle avec un petit filet de sang dans l'œil gauche. Pas pour... échapper à tout ça. Pas de cette façon-là, ajouta-t-il en se frottant le front puis le nez. Je crois que ça vaut mieux... pour tout le monde. Que je travaille.

— Si tu en as la force.

— Pourquoi ne l'aurais-je pas ?

Elle haussa les épaules.

— Tu trouves que je ne vois pas assez clair en moi-même ?

— Non.

— Tu estimes que je ne pense pas assez aux enfants ?

— Oh non.

Halders passa à nouveau la main sur son visage. Elle entendit le petit bruit de ses poils de barbe qui faisaient maintenant l'effet d'être plus longs et plus durs que ses cheveux coupés court.

— Il faut qu'on retrouve une vie normale le plus vite possible, dit-il en donnant l'impression de chercher de l'aide quelque part à l'horizon. L'important est qu'on essaie tous de revenir à la normale aussi vite que possible.

Pas sans vous être effondrés complètement, d'abord, se dit Aneta Djanali. Et ça ne va pas tarder.

Winter continuait à fouiller dans les deux bibles, l'une grosse, l'autre mince.

Il avait demandé à Bergenhem d'en prendre connaissance, lui aussi. Lars Bergenhem était un jeune enquêteur de qualité, qui était revenu après un congé de maladie pour anémie et migraines. En réalité, Winter savait de quoi il s'agissait. Les policiers étaient sujets à la déprime, eux aussi.

Parfois je me demande si je n'en fais pas une, également. Je ne suis pas toujours d'excellente humeur. C'est peut-être la

chaleur, à moins que ce ne soit cette affaire dont il est difficile de se laver, le soir, dans l'eau de mer.

Ils partirent pour le parc dans la Mercedes de Winter, après avoir mis l'air conditionné. Les rues étaient presque désertes.

— Je viens ici de temps en temps, dit Winter, une fois qu'ils furent sur place.

Les arbres étaient immobiles et on voyait à peine le bloc de rochers. Le périmètre de sécurité était toujours en place. Celui qui ne fait pas très attention pourrait croire qu'il s'agit d'une opération de reboisement, se dit Bergenhem. Il est vrai que c'est une opération... mais pas du même genre.

Il voyait les enfants qui se baignaient dans le bassin et les flamants roses qui les observaient, perchés sur une patte.

— Je suis venu ici de temps en temps, ces dernières années, poursuivit Winter en balayant l'endroit du regard. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Oui.

— Quoi donc ?

— Le meurtrier revient toujours sur le lieu de son crime.

Winter hocha la tête et vit deux jeunes filles passer en jetant des coups d'œil rapides sur Bergenhem et lui, devant le ruban rouge et blanc.

— Il est venu ici au moins autant de fois que moi, dit Winter. C'est comme ça. Il est venu ici.

— Peut-être en même temps, compléta Bergenhem.

— Non, je m'en serais aperçu.

Il n'y a plus qu'à continuer, pensa-t-il. C'est comme ça.

Après le meurtre de Beatrice, il était venu là printemps, été, automne et hiver. Pas tout le temps, bien entendu, mais parfois le soir et le week-end, voire la nuit.

Un soir, tard, il avait vu une ombre, près du bloc de rochers. Il s'était approché le cœur battant et s'était retrouvé face à face avec Birgersson, quand l'ombre s'était retournée.

En plus, il n'ignorait pas que Halders venait également.

Il ne pensait pas qu'ils éloignaient qui que ce soit de cet endroit. Ils n'arpentaient pas le parc, l'arme au poing et à plusieurs de front, dans la vive lumière du coucher du soleil.

— C'est Jeanette qui constitue notre meilleure chance, dit Bergenhem. La fille qui a réussi à lui échapper.

— Il l'a peut-être fait exprès.

— Quoi ? De la laisser s'échapper ?

Winter eut un geste du bras qui signifiait : peut-être.

— Si c'est *lui*, elle l'a vu, l'a entendu, l'a reconnu.

— Oui.

— Une sorte de ritournelle sans aucun sens.

— Mmm.

— Elle a dit qu'il débitait une ritournelle sans aucun sens. La même chose à plusieurs reprises. Elle croit qu'il l'a répétée trois fois.

— Oui.

— Au cours du viol.

— Oui, assura Winter en voyant les jeunes filles qui étaient déjà passées devant eux revenir, chacune avec son cornet de glace, et observer à nouveau le périmètre de sécurité avec curiosité. Elles s'arrêtèrent un peu plus loin et s'assirent dans l'herbe.

— Il y a peut-être autre chose, dit Bergenhem.

Winter regarda les jeunes filles. Les glaces avaient l'air d'être bonnes. Par une chaleur pareille, c'était bien d'avoir des glaces et des boissons fraîches.

— Elle se rappelle peut-être autre chose, maintenant.

— Je vais la voir demain matin, dit Winter. À dix heures.

Bergenhem approcha des arbres et s'appuya contre eux. Quand il reprit la parole, sa voix était assourdie par les rochers et les arbres.

— Sur quelle distance crois-tu qu'il a dû les traîner ?

— Dix mètres.

— Est-ce que Beatrice Wägner a laissé des traces sur le sol, elle aussi ?

— Oui.

— Et Jeanette ? Elle a été tirée par-là, également ?

— On en parlera demain. Jusqu'à présent, elle affirme ne pas s'en souvenir, parce qu'elle s'est évanouie.

Winter regarda dans l'autre sens et vit que les jeunes filles avaient disparu.

— On prend une glace ?

Bergenheim vint le rejoindre.

— D'accord.

Ils contournèrent le bassin pour gagner le kiosque du marchand de glaces. À cet endroit, on entendait moins le bruit des enfants qui se baignaient. Un couple de l'âge de Winter passa devant eux à toute vitesse, sur ses rollers. Sur la pelouse, un homme vendait des ballons. Trois personnes faisaient la queue devant le kiosque.

— C'est moi qui paie, dit Winter.

Ils revinrent sur leurs pas avec leurs cornets. Les glaces commençaient à couler.

— On aurait dû prendre une coupe, plutôt, dit Bergenheim.

Ils s'arrêtèrent sur l'herbe, qui avait une odeur sèche et semblait fragile, avec ses taches jaunes et vert clair.

— Pourquoi a-t-il tenté d'étrangler Jeanette ? demanda Winter au bout d'un petit moment.

— Mais encore ?

— Elle ne portait pas de ceinture dont il pouvait se servir... comme il l'a fait avec les deux autres, Beatrice et Angelika, mais il avait apporté quelque chose lui-même... une laisse, d'après elle, il en avait apporté une mais il ne l'a pas étranglée. Il ne l'a pas mise à mort.

— Tu supposes que c'est le même homme qui a tué Beatrice et Angelika.

— Oui, pour l'instant en tout cas.

Winter sentit la délicieuse sensation de froid de la glace sur ses doigts.

— Le même homme, répéta Bergenheim, à cinq ans d'intervalle.

— Oui.

— Qui a utilisé la ceinture de ses victimes.

— Oui.

— Est-ce qu'Angelika en portait une ?

— D'après Beier, elle en avait une pour tenir son short. J'ai vérifié ensuite auprès de ses parents, qui me l'ont confirmé.

— Il n'empêche qu'elle a disparu.

— Oui.

— Comme celle de Beatrice Wägner.

— En effet.

Anne se baigna une dernière fois, imitée par Andy. Le reste de la bande chanta une chanson sur le coucher du soleil ou à l'intention de celui-ci. Elle avait la tête qui tournait un peu, à cause des deux verres de vin qu'elle avait bus. Mais le contact de l'eau, qui paraissait plus fraîche qu'une ou deux heures auparavant, lui éclaircit les idées.

Le soir, toute la bande souhaitait sortir et elle s'en réjouissait à l'avance. Il n'en était pas toujours ainsi. Une ou deux fois, elle était restée chez elle. Elle n'était pas sûre que sa mère approuve cela. Celle-ci avait dit que ce serait bien qu'elle reste chez elle un soir, mais Anne n'était pas certaine qu'elle parle sérieusement. Elle avait l'impression que sa mère désirait qu'elle sorte autant que possible pour s'amuser, au cours de cet été qui suivait la fin du lycée et qui était donc le dernier de ce genre pour elle. Le dernier été. N'y avait-il pas un film qui portait ce titre-là ?

Une ou deux fois, elle était rentrée directement à la maison.

Encore deux, et cela suffirait ainsi.

Elle n'aurait jamais dû faire cela. Si quelqu'un lui avait posé la question, elle n'aurait même pas pu dire comment cela s'était passé.

Mais ce n'était rien.

Elle s'essuya rapidement, car elle avait un peu froid, maintenant que le soleil était tout rouge.

Bien que le vent ait cessé de souffler, quand ils rentrèrent chez eux, il faisait un peu frais, dans la campagne.

En ville, en revanche, la chaleur s'était accumulée entre les maisons. On avait l'impression de pénétrer dans une de celles-ci, après avoir traversé les champs à bicyclette.

Ils s'arrêtèrent dans l'Avenue, mirent les antivols à leurs vélos et prirent place à la terrasse d'un café, comme d'habitude.

— Demis pour tout le monde, lança Andy à la serveuse.

— En fait, on devrait filer d'abord à la maison pour prendre une douche, dit-elle. C'est plus agréable, comme ça.

On leur apporta leurs bières. Ils étaient cinq autour de la table. Comme après le boulot, commenta-t-elle.

— C'est un boulot de lézarder toute la journée au bord de la mer, dit Andy en buvant et souriant de toute la blancheur de ses dents. Comme ça, tu as double plaisir. On boit une bière en se relaxant ; ensuite tu rentres chez toi prendre une douche et te préparer ; ensuite on revient ici.

Quelqu'un éclata de rire.

Son portable se mit à sonner. Elle appuya sur la touche et entendit la voix de sa mère. Oui. Elle n'allait pas tarder à rentrer. Dans une demi-heure. Oui. Sortir ce soir. Elle leva les yeux au ciel à l'intention des autres. Andy tendit la main en direction de la serveuse, qui passait devant eux en ondulant des hanches, portant un plateau de bières destiné à une autre bande. Andy allait peut-être rester là toute la soirée. Il n'avait jamais besoin de se préparer. Il n'avait jamais l'air d'en avoir besoin.

— C'était ma mère, dit-elle en remettant le portable dans la poche de son sac à main.

— Ah.

— Je vis seule, mais il faut quand même qu'elle sache toujours ce que je fais.

La serveuse déposa une nouvelle bière devant Andy.

— Tu restes là, toi, bien sûr, dit-elle.

— À la tienne.

— Je file.

— Tu es sûre, pour ton portable ?

— Sûre de quoi ?

— Que tu l'as verrouillé.

— Oui oui, répondit-elle en sortant cependant l'appareil pour vérifier. Il est verrouillé.

— Plus de plaisanteries douteuses, hein, si tu veux bien, dit Andy en buvant et souriant à nouveau de toutes ses dents blanches.

Elle avala la dernière gorgée de son verre, leur fit un signe de la main, regagna sa bicyclette, défit l'antivol et partit. Il y avait de plus en plus de monde ; de véritables caravanes qui montaient et descendaient l'Avenue. On aurait dit que la chaleur s'était intensifiée. Anne attendait sa douche avec impatience.

Son portable se mit à sonner et la mention APPEL s'afficha, mais il n'y avait personne au bout du fil quand elle répondit. Elle vérifia le verrouillage et remit l'appareil dans son sac.

Plus de plaisanteries douteuses. Quelques jours auparavant, Andy et elle étaient dans les bras l'un de l'autre – et avaient peut-être fait un peu plus que ça – et l'un d'entre eux avait touché l'appareil de telle façon que le verrouillage avait sauté, à supposer qu'il ait jamais été mis. La touche 3 s'était enfoncée. Quand ils avaient couché ensemble, ensuite, tous leurs bruits et propos avaient été enregistrés sur le répondeur de ses parents, parce que le 3 était leur numéro abrégé. Pour comble de malheur, sa mère était chez elle, à ce moment-là, et elle avait écouté le répondeur.

Plaisanterie douteuse, en effet.

— Pourquoi as-tu un numéro abrégé de chez toi, alors que la maison est toujours vide ? lui avait demandé Andy.

— Elle n'est pas toujours vide, avait-elle répondu. On peut avoir besoin de se téléphoner à soi-même. On peut avoir envie de joindre quelqu'un rapidement.

— On peut mettre un numéro de téléphone dans une lettre et se l'envoyer à soi-même, avait plaisanté Andy. *Rikki don't loose that number. Steely Dan.*

Elle obliqua pour prendre la piste cyclable vers l'ouest. Sur l'Allée, il faisait un peu plus frais. Elle sentit une bonne odeur de nourriture en provenance du restaurant Storan.

8.

Winter oublia de se raser. Il passa une chemise à manches courtes et un pantalon de lin. Quand il se leva, à six heures et demie, Angela et Elsa dormaient encore. Il faisait frais, dans l'escalier, mais cela sentait encore l'enduit provenant de la rénovation effectuée au cours du début de l'été. L'ancienne odeur des murs et du bois luisant de la rampe lui manquait. Il l'avait toujours connue, depuis qu'il avait emménagé dans cet appartement, dix ans auparavant. Aussi avait-il l'impression de prendre un nouveau départ, c'était d'ailleurs vrai. Du coup, cette rénovation et cette nouvelle odeur n'ont rien de déplacé, se dit-il en sortant de l'immeuble et sentant la douceur du matin.

Le service de la voirie était en train de nettoyer Vasagatan, les brosses rotatives, sous les véhicules d'entretien, raclaient le goudron de la rue et l'eau s'écoulait vers l'est, c'est-à-dire dans le même sens que lui. L'Avenue était déserte. Il entendit un tramway, mais ne le vit pas.

Il n'y avait pas de vent, dans le quartier de Heden. Le thermomètre mural, de l'autre côté de la rue, indiquait vingt-quatre degrés. Il n'était encore que sept heures moins dix et la température atteignait déjà ce chiffre étonnant. On se serait cru sous les tropiques. Il avait fait plus de vingt pendant toute la nuit. Quand cela ne descend pas en dessous, en l'espace de vingt-quatre heures, on peut dire que c'est tropical.

Il prit l'ascenseur pour monter dans son bureau, qui n'était pas fermé à clé. À l'intérieur, il sentit la même odeur que toujours. Rien de nouveau de ce côté-là. Il avait laissé la fenêtre ouverte pendant la nuit, mais cela ne servait pas à grand-chose.

Il avait laissé les papiers sur la table, ses lunettes de lecture par-dessus, car il en avait une paire au bureau et une autre chez lui. Il commençait d'ailleurs à avoir du mal à voir de loin. Bientôt, il avancerait à tâtons ou devrait se faire véhiculer. La petite voiture, quoi. Et il n'avait encore que quarante et un ans.

Un témoin du sexe masculin prétendait avoir entendu des cris en provenance du parc. Il était environ deux heures du matin, plutôt deux heures et demie, en fait. Soit une demi-heure ou une heure entière après que Beatrice eut disparu sous les arbres. Cet homme vivait à proximité et rentrait chez lui après avoir participé à une petite fête à caractère privé. Il avait beau avoir bu, il déclarait avoir « toutes ses idées » et, selon l'un des commentaires figurant sur le procès-verbal d'audition, paraissait digne de foi.

Il avait pénétré dans le parc et était passé à une quinzaine de mètres de l'endroit où on avait trouvé Beatrice. Pourtant, il n'avait rien vu ni rien entendu.

Les bruits qu'il avait perçus auparavant lui avaient fait penser à quelqu'un d'affolé qu'on poursuivait. Un cri, peut-être deux. Ensuite plus rien.

Winter se souvenait de cet homme. Il ne l'avait pas interrogé personnellement mais l'avait croisé brièvement, deux jours plus tard. Il se rappelait qu'il paraissait toujours sous le choc, à moins qu'il ne fût effrayé de naissance.

Après cet incident, il était ressorti du parc et avait couru vers l'immeuble le plus proche. Sur le trottoir, devant celui-ci, il avait rencontré un couple « dans les trente-cinq ans » dont les deux membres portaient des « vêtements blancs » et à qui il avait raconté ce qu'il avait entendu. La femme, qui venait aussi de traverser le parc, avait peut-être croisé quelqu'un, avait-elle confié à ce témoin effrayé.

Peut-être.

La police n'avait jamais pu interroger ni l'un ni l'autre des membres de ce couple. Pourtant, Winter se souvenait qu'ils les avaient recherchés et leur avaient demandé de se manifester.

C'était pareil pour eux que pour l'homme et le garçon qui chargeaient une voiture. On aurait dit qu'ils ne s'étaient jamais trouvés là. Peut-être ce couple avait-il de bonnes raisons de ne pas se faire connaître. Des raisons personnelles un peu délicates. De quel poids était un meurtre face à de tels arguments ? Le jugement de la société envers ceux qui s'écartent du droit chemin de la morale est beaucoup trop dur, se dit Winter. Une éventuelle infidélité est si mal vue qu'elle

interfère avec le travail de la police. Mais peut-on légiférer en matière de morale ? Prévoir une sorte de commutation de peine, vu le nombre des enquêtes préliminaires qui étaient sabotées.

Quant à l'homme et au garçon... au bout de cinq ans, ils n'avaient toujours pas donné de leurs nouvelles et, désormais, ni l'un ni l'autre ne se souviendrait plus d'avoir chargé une voiture, une nuit d'été, près d'un parc du centre de Göteborg.

Il y avait aussi une autre chose.

Il ôta ses lunettes et se frotta la racine du nez, avant de regarder sa montre : huit heures. Dans deux heures, il verrait Jeanette Bielke, chez elle. Il lui avait demandé où elle préférerait que cela ait lieu et c'est le choix qu'elle avait fait.

Il gagna la salle de repos et se prépara une tasse de café. Il était seul, car la réunion de ce jour-là avait été annulée. Il devrait attendre le lendemain pour faire le point sur la situation, mais chacun savait ce qu'il avait à faire d'ici là.

Au retour de son entretien avec Jeanette, plus tard dans la journée, il pensait avoir le résultat des recherches informatiques sur d'éventuels suspects. Elles ne donneraient peut-être rien, malgré tout ce serait déjà un résultat. Cela permettait d'éliminer tel ou tel d'entre eux, cette fois, pour des raisons purement matérielles. Tel violeur bien connu n'avait pas été en mesure de violer, ce soir-là. Tel assassin était en prison. Tel autre était en train de dormir, ainsi que d'autres, plus réveillés, pouvaient l'attester. Tel autre, coutumier des actes de violence, avait assommé quelqu'un à ce moment précis, mais c'était à l'autre bout de la ville ou dans une autre partie du pays. Voire à l'étranger.

Et ainsi de suite.

Dehors, la lumière matinale blanchissait l'asphalte. Il faisait peut-être déjà trente degrés, comme à Marbella. Il pensa à son père, enterré dans un beau petit cimetière de montagne, avec vue sur la mer, près de Puerto Banús, et sur cette maison d'Andalousie où sa mère avait choisi de continuer à vivre.

Winter était là quand son père était mort. Il avait assisté à l'enterrement et était resté assis dans la nuit, au milieu du jardin de la maison aux palmiers, pour finir par ne plus penser à rien.

Il revint dans son bureau. Le soleil qui filtrait à travers les persiennes projetait de sortes de dessins sur les murs de brique du couloir.

Une fois arrivé, il se mit à fumer près de la fenêtre. C'était son premier cigarillo de la journée, après deux heures de travail ; c'était déjà un progrès. Le lendemain, il tenterait d'améliorer son record d'un quart d'heure.

Il s'assit à nouveau et chaussa ses lunettes.

En effet, il y avait une autre chose. Trois jours après le meurtre de Beatrice, une femme de vingt ans avait été attaquée par un homme « assez grand » et « mince ». Les deux cas présentaient certes des similitudes, mais n'en est-il pas toujours ainsi pour les viols ? Pourtant, cette femme avait eu l'impression que l'homme se parlait à lui-même quand il l'avait attaquée, qu'il « débitait » quelque chose, comme elle le disait dans le rapport que Winter tenait entre ses mains.

La maison était ombragée par des arbres qui pouvaient avoir cent ans. Le bâtiment lui-même était peut-être aussi vieux, d'ailleurs, se dit Winter. Un centenaire bien conservé, attestant d'une richesse qui ne datait pas d'hier. Comme en pas mal d'autres endroits de la partie ancienne de Långedrag. Pour sa part, il avait grandi environ un kilomètre plus loin, en direction de la ville, mais il était parfois venu à bicyclette dans ces rues-là. *Welcome to Pleasantville.*

Deux garçons venaient vers lui sur leur planche à roulettes. Ils se montraient très habiles dans cet exercice. Il s'écarta et traversa ensuite la rue, avant de remonter l'allée menant à la maison. Un homme, assis dans la terrasse couverte, se leva en voyant Winter monter l'escalier. Il lui serra la main et se présenta comme étant le père de Jeanette. Winter ne l'avait encore jamais rencontré, pas plus que sa fille, d'ailleurs. C'était Halders qui l'avait interrogée. Mais celui-ci avait d'autres préoccupations, ce jour-là.

— C'est vraiment nécessaire ? demanda Kurt Bielke.

Un peu plus petit que Winter, il ne levait pas les yeux pour lui parler. Sa voix n'avait rien d'agressif, elle était triste et assez faible.

C'était une bonne question. Combien de fois pouvait-on revenir interroger la victime sans que cela commence à produire l'effet inverse de celui recherché ? Le résultat serait alors catastrophique.

— Si on s'obstine à les presser de questions, on peut finir par obtenir d'elles tout ce qu'on veut, mais est-ce la vérité ? s'était interrogé Halders deux jours plus tôt, tandis qu'ils se trouvaient dans le bureau de Winter. Et c'était vrai. On pouvait « casser » ses témoins à force de les interroger, comme on disait dans le métier, et le terme n'était pas choisi au hasard.

— Nous avons besoin de parler encore un peu à Jeanette.

— Nous ? s'étonna Bielke. Vous êtes seul, à ce que je sache.

— Moi.

— De quoi faut-il que vous lui parliez ? Elle vous a déjà raconté une centaine de fois ce qui lui est arrivé.

Winter ne répondit pas. Il se demanda si cela servait à quelque chose de parler de tous ces détails qui pouvaient remonter lentement à la mémoire, ces bribes d'expérience qui finissaient par devenir autre chose que cela. Parfois, tout sortait en même temps. À deux heures du matin, dans un endroit retiré, à la manière d'un morceau de béton sur le crâne ou d'une épée au travers de l'âme. Dieu nous en protège.

Si Jeanette se souvenait maintenant, ce serait plus facile par la suite.

— Il arrive que les choses se décantent au bout d'un certain temps, insista Winter. De quelques jours.

— Quel genre de choses ? demanda Bielke toujours sans regarder Winter en face, mais sans agressivité, le visage tendu, figé, comme s'il avait été découpé dans une feuille d'aluminium. Ce qui s'est passé exactement pendant le viol, seconde par seconde ? Ou bien la façon dont il a serré le lacet autour de sa gorge ?

Winter ne répliqua pas.

— À quoi cela lui servirait, à elle, de se rappeler tous les détails ?

— Je ne sais pas, dut reconnaître Winter.

— Pourquoi venir ici, alors ?

— Un meurtre a été commis.

Bielke le regarda. Il s'était approché. Winter crut sentir une odeur d'alcool, mais cela pouvait être un après-rasage, puisque ce genre de produit contient de l'alcool. Bielke s'essuya le front. Winter vit la sueur perler à la limite de ses cheveux. Il avait chaud, lui aussi, sous cette verrière qui faisait monter la température. L'après-midi, cela devait être une véritable étuve.

— Oui, mon Dieu, j'aurais dû y penser, marmonna Bielke en se passant à nouveau la main sur le front. Vous croyez que ça pourrait être le même... coupable ?

— Peut-être la même personne, dit Winter. Nous n'en avons pas la preuve, mais il existe une possibilité en ce sens.

— Vous appelez ça une possibilité ?

— Pardon ?

— Ce n'est pas le mot que j'utiliserais.

Son regard se mit à flotter. Il eut soudain l'impression que Bielke pensait à autre chose. Il avait l'air d'être plongé dans ses souvenirs.

— Est-ce que je peux voir Jeanette, maintenant ? demanda Winter en faisant un pas de côté.

— Elle est dans sa chambre. Elle ne désirait pas descendre, dit le père en reculant légèrement, pour sa part, comme pour indiquer que la voie était libre.

Winter entra, suivi de Bielke. Celui-ci désigna un escalier qui montait à l'étage, sur la gauche, derrière la porte d'entrée. Winter entendit des bruits de vaisselle et de verres, quelque part dans la maison. Mais il ne vit personne d'autre, en gravissant l'escalier. La maison lui fit l'effet d'un château miniature.

La porte de Jeanette était ouverte. Winter vit le coin d'un lit et une fenêtre sur laquelle tombait l'ombre de l'un des grands arbres. L'impression désagréable qu'il avait ressentie au cours du trajet en voiture s'était encore renforcée après la conversation avec son père. Elle s'insinuait en lui, derrière toutes ces pensées qui avaient trait à son métier. Angela dirait que c'était bien. Qu'il fallait qu'il en soit ainsi et que, sinon, ce n'était pas bien du tout.

— Entrez, dit-elle en l'entendant frapper au chambranle de la porte et sans qu'il puisse voir où elle était. Entrez donc.

Elle était assise dans un fauteuil, sur la droite, derrière la porte. Il y avait un canapé et une table, un peu plus loin un bureau, à angle droit, à côté d'une porte ouverte par laquelle il apercevait une salle de bains. Elle disposait donc d'une sorte de suite. Signe d'une fortune de famille, ou encore acquise de fraîche date, sinon les deux à la fois.

Elle brossait ses cheveux bruns. Son visage n'était pas maquillé, apparemment. Un jean, un T-shirt, pas de chaussettes. Une fine chaîne d'or, autour du cou. Elle continua à donner de longs coups de brosse sur ses cheveux, ce qui lui tirait sur le visage et lui donnait un petit air oriental en lui bridant les yeux.

Elle lui désigna le canapé. Winter alla s'asseoir et se présenta.

— Ce n'était pas vous, les autres fois, dit-elle.

Il se contenta de hocher la tête.

— C'est une tactique, ou quoi ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Vous désignez chaque fois quelqu'un de différent, pour aller... causer. Ou procéder à l'interrogatoire, si c'est l'expression qui convient.

— Ça arrive, répliqua Winter. Mais pas cette fois.

— Qu'est-ce qu'il faut entendre par là ?

Winter ne répondit pas directement.

— Je n'aimais pas celui qui est venu les autres fois, dit Jeanette en posant sa brosse et regardant Winter. Celui qui s'appelle Fredrik. Alors, c'est pas mal de changer un peu, hein ?

Bon, se dit Winter. Je vais lui expliquer ce qui est arrivé à Halders, et c'est ce qu'il fit.

— Je ne vous demanderai plus rien, conclut-elle.

— Mais vous n'avez pas d'objection à ce que je le fasse, moi ?

Elle hocha la tête. Un oiseau vint heurter le carreau et s'envola à nouveau sans qu'elle paraisse remarquer le petit bruit que cela produisait.

— Est-ce que quelque chose vous est... revenu à la mémoire depuis la dernière fois que vous vous êtes entretenue avec Fredrik ? N'importe quoi.

Elle eut un geste en direction de ses épaules.

— N'importe quoi ? répéta-t-elle.

— N'importe quoi ce soir-là. Ou cette nuit-là.

— Je préfère ne pas y penser. C'est ce que j'ai dit à... Fredrik, également, répondit-elle en reprenant la brosse, se remettant à brosser ses cheveux et modifiant à nouveau son visage. La seule chose que je me demande, c'est si... je vais avoir le sida.

Elle appuya encore un peu plus ses coups de brosse en regardant Winter avec des yeux qui se réduisaient maintenant à de minces fentes.

— Ou si je suis séropositive, je crois que c'est comme ça qu'on qualifie le premier stade de la maladie. Je ne suis pas très sûre et je ne le serai peut-être jamais.

Winter ne savait pas quoi répondre. Il lui vint à l'idée de se lever, aller se placer à la fenêtre et allumer un cigarillo.

— Est-ce que je peux fumer près de la fenêtre ?

— Bien sûr, dit-elle, peut-être avec un léger sourire. Mais faites attention que papa ne vous voie pas. Il voit tout et sait tout.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

— Bah, rien. Faites attention, c'est tout.

— Il va falloir que je regarde vers le bas, alors.

Il se leva et sortit son paquet de cigarillos blanc et étroit de sa poche intérieure gauche, avant d'ôter la fine enveloppe de plastique.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Il faut que je regarde vers le bas, d'ici, pour que votre père ne me voie pas... en haut⁴.

— Ha ha.

Winter ouvrit la fenêtre et alluma son cigarillo. La pelouse lui fit l'effet d'avoir les dimensions d'un terrain de football, entre les branches des arbres. Il entendit des bruits de verres en provenance d'en bas, puis une petite voix suivie d'une autre qui répondait quelque chose qu'il ne comprit pas. On versait quelque chose dans un verre. Il n'était que dix heures et demie, ce n'était donc pas encore l'heure de l'apéritif. *Men what the*

⁴ Faire attention se dit littéralement « regarder vers le haut », en suédois. D'où cette réponse en manière de plaisanterie. (N.d.T.)

hell it's noon in Miami. C'étaient les vacances. Après avoir tiré une bouffée, il se retourna vers l'intérieur de la pièce.

Leur fille avait non seulement eu une affreuse malchance, mais elle était peut-être séropositive, en plus.

— Si j'ai dit, il y a un moment, que je ne serais peut-être jamais sûre de la terminologie, c'est que je devais entreprendre des études de médecine. À l'automne. Maintenant, je m'en fiche.

— Pourquoi ça ?

— Ha ha, encore une fois.

— Quand aurez-vous le résultat du test de séropositivité ?

— Vous n'y allez pas par quatre chemins, vous.

— Quand ?

— La semaine prochaine.

— Bon.

— Mais j'ai tenu à en faire un second et, pour celui-là, il faudra attendre quelques semaines de plus.

Winter hocha la tête.

— Après ça, il faut attendre encore un an avant d'être totalement sûr.

Winter tira une nouvelle bouffée sur son cigarillo et rejeta la fumée. Il entendit une femme qui semblait proférer quelque chose sur le ton de la colère et Kurt Bielke apparut sur la pelouse. Il se dirigea aussitôt vers une voiture noire parkée sur l'entrée du garage, mit le moteur en marche et partit vers la ville. Winter garda le dos tourné à la pièce. Il entendit le bruit d'une tondeuse à gazon et vit de l'eau jaillir du système d'arrosage. Puis les deux garçons revinrent sur leurs planches à roulette et une femme arriva en poussant une voiture d'enfant. Tout était normal dans ce petit univers idyllique et ensoleillé.

— Est-ce que vous rêvez de ce qui s'est passé dans ce parc ? demanda Winter au bout d'une demi-minute, en se retournant vers l'intérieur de la pièce.

— Oui.

— De quoi rêvez-vous ?

— Que je cours. Toujours pareil. Je cours et j'entends des bruits de pas derrière moi.

— Qu'est-ce qui se passe, ensuite ?

— Je ne sais pas exactement... il y a surtout cette course... et cette poursuite.

— Vous ne voyez jamais rien ?

— Non.

— Pas le moindre visage ?

— Malheureusement non, dit-elle en observant une pause avec sa brosse et en regardant Winter. C'est dommage, hein ? Si je voyais en rêve un visage que je n'ai jamais vu dans la réalité et qu'il s'avère que c'est lui. Que c'était ce visage-là, précisément, et pas un autre. Est-ce que ça pourrait être considéré comme une preuve ? demanda-t-elle en posant la brosse sur la table.

— Ce ne serait pas suffisant.

— Dommage.

— De toute façon, vous n'en avez pas vu.

— Ni cette fois-là, ni maintenant. En rêve.

— Est-ce que vous êtes traînée ?

— Traînée ? Comment ça ?

— Est-ce que quelqu'un vous traîne, en rêve ? Tente de vous éloigner, vous traîne sur le sol, quoi.

— Non.

— Et dans... la réalité ?

— J'ai déjà répondu à cette question. Je ne sais pas. Je me suis évanouie. Je me suis forcément évanouie, répéta-t-elle en ayant l'air de penser vraiment ce qu'elle disait.

— Mais vous vous êtes réveillée à un autre endroit que celui où vous étiez ? Celui où vous vous souvenez que vous étiez avant d'être attaquée.

— Oui, c'est sûrement ce qui s'est passé.

— Quand vous êtes-vous réveillée ?

Elle se remit à brosser énergiquement ses cheveux. Winter put lire la souffrance qui s'inscrivait dans ses petits yeux. On aurait dit qu'elle cherchait à effacer la douleur de sa tête au moyen de ces gestes très appuyés qui plaquaient sa chevelure sur son crâne.

— Il y a des moments où je regrette de m'être réveillée, dit-elle.

Winter entendit alors un bruit de voiture derrière lui et vit Bielke venir se garer au milieu de l'allée et pénétrer dans la

maison à pas pressés. Il entendit des voix mais ne put distinguer les paroles.

— Vous voulez bien le saluer de ma part... l'autre détective ? Fredrik.

— Bien sûr.

— Est-ce qu'il est au travail ?

— Pas en ce moment.

— Je suppose qu'il ne pourra pas travailler, après ce qui lui est arrivé. Pas d'ici longtemps.

Winter la regarda. Tant qu'il y a de la vie, on peut travailler. Il repensa à ce qu'elle venait de dire à propos de se réveiller ou pas.

9.

Il entendit à nouveau un bruit de verres et de vaisselle en provenance de la terrasse. Quoi qu'ils se soient dit, en bas, cela ne les empêchait apparemment pas de déjeuner.

— Excusez-moi, dit Jeanette en passant dans la salle de bains et fermant la porte derrière elle.

Winter regarda autour de lui. La chambre était bien rangée, de façon presque maniaque. Tout était en ordre, en tas, en rangées et en files. Les livres étaient classés par ordre alphabétique d'auteur.

— De l'ordre avant tout, hein ?

Il se retourna.

— Depuis que... c'est arrivé, je n'ai rien fait d'autre que du ménage, ici, dit-elle avec un geste de la tête en direction de la bibliothèque. Je me demande maintenant si je ne devrais pas classer ces livres par catégorie, à la place.

— Il y en a beaucoup.

— Pas tellement de catégories différentes.

— Ce sont surtout des ouvrages de fiction, à ce que je vois.

— Qu'est-ce que vous lisez, personnellement ?

Winter eut envie de rire et ne se retint pas.

— De moins en moins de littérature digne de ce nom. Mais je vais y remédier, parce que je compte prendre un congé d'une certaine durée. Pour l'instant, je lis surtout des rapports d'enquête préliminaire, des auditions de témoins et ce genre de choses.

— Passionnant.

— Parfois, dit Winter. Je ne plaisante pas. Il faut d'abord apprendre à interpréter le langage utilisé. Chacun a sa façon de s'exprimer, dans la police, surtout quand il rédige un rapport. Quelques fois c'est un véritable code qu'il s'agit de déchiffrer.

— Ils savent écrire ?

— La plupart.

- Qu'est-ce qui est passionnant, alors ?
- De découvrir quelque chose qui ne colle pas avec autre chose qu'on a lu par ailleurs. Et de remarquer un détail sur lequel on est passé une centaine de fois sans le voir. Il était là depuis le début, mais on ne s'en est pas aperçu.
- Qu'est-ce que vous voulez dire ?
- On n'a pas compris. Ou alors on a mal interprété. Mais ensuite on saisit.
- Vous ne parlez jamais aux autres ? À ceux qui lisent la même chose que vous ?
- Si. Et il arrive que ce soit précisément l'important. Une phrase peut avoir un autre sens pour moi que pour quelqu'un d'autre, signifier autre chose.
- Est-ce que ce n'est pas toujours le cas ? Pour toutes les formes de lecture ?
- Je ne sais pas, dit Winter en hésitant un instant avant d'allumer un nouveau cigarillo et de s'en abstenir finalement, parce qu'il était assis dans le fauteuil de Jeanette.
- J'ai volé la plupart des volumes qui sont ici, dit-elle en les désignant d'un grand geste du bras.
- Sans réagir, Winter se leva et se dirigea vers la fenêtre pour y allumer son cigarillo. Dehors régnait un calme de milieu de journée. Tous les bruits précédents avaient cessé.
- Vous n'avez pas entendu ? J'ai dit : volé.
- Si, j'ai entendu.
- Et vous ne faites rien ?
- Je ne vous crois pas.
- Ah bon !
- Parlez-moi des sons qu'il émettait.
- Quoi ?
- Vous avez confié précédemment qu'il disait quelque chose, qu'il débitait une ritournelle que vous ne compreniez pas. J'aimerais en savoir plus.
- Je vous ai déjà dit ce que je savais. Une ritournelle ou quelque chose comme ça. Voilà ce que j'ai entendu.
- Vous n'y avez pas repensé depuis ?
- Elle haussa les épaules.
- Vous n'avez distingué aucun mot ?

— Non.

Winter réfléchit un instant.

— Vous ne pouvez pas essayer de me montrer quel genre de ritournelle ?

— Vous montrer ? Vous n'êtes pas bien ?

— Ça peut être important.

— Quel genre d'importance ?

— Ce qui vous est arrivé peut arriver à d'autres, dit-il en la regardant. En fait, c'est déjà arrivé à d'autres.

— Je sais.

— Bien, dit Winter en hochant la tête.

— Mais c'est quand même un peu fort de me demander d'essayer d'imiter... d'imiter ce salaud.

— Pensez-y.

— C'est justement ce que je ne veux pas faire.

— Bon. Je vous comprends.

— Ça ne doit pas être facile.

— Quoi ?

— D'être obligé de poser toutes ces questions quand on sait qu'il faudrait laisser en paix la personne à qui on les pose. Qu'il faudrait *avant tout* la laisser en paix.

— En effet.

— Vous voyez.

— C'est inévitable. Je ne suis pas ici de ma propre volonté. Pas en ce sens-là.

— Mais ce boulot, vous l'avez choisi.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Laissez-moi réfléchir, répondit Winter avec un sourire.

— Seulement jusqu'à la prochaine fois, dit-elle.

Il ne parvint pas à voir si elle souriait aussi. Il sentit un souffle d'air par la fenêtre et vit un nuage, à l'ouest. Brusquement, celui-ci se trouvait là.

Halder fit le tour de la maison. Tout lui était étranger, maintenant qu'il n'y vivait plus. Ils avaient emménagé ensemble. Ensuite il était parti. Margareta était restée avec les enfants et il était allé vivre dans l'appartement, en ville. Même si ce n'était pas bon marché, c'était la meilleure solution. La

maison était faite pour les enfants. En outre, elle gagnait plus d'argent que lui.

Elle *avait* gagné plus d'argent.

Hier, Hannes et Magda étaient restés à la maison mais, aujourd'hui, ils étaient à l'école. Il était de retour dans la salle de séjour, après avoir fait un tour complet. La plupart des meubles étaient toujours là. La plupart des choses. Elle n'était plus là, elle, mais le reste l'était. Margareta n'avait pas d'autre homme dans sa vie, à sa connaissance. Enfin, il ne savait pas tout.

Il avait demandé aux enfants s'ils préféreraient rester quelques jours à la maison. Magda avait d'abord dit non. Hannes n'avait pas répondu. Le garçon n'était même pas venu s'installer à la table de la cuisine. Halders était allé le trouver dans sa chambre.

— Est-ce qu'on peut continuer à habiter ici ? lança-t-il depuis son lit quand Halders entra.

Ce dernier vint s'asseoir près de lui.

— Est-ce qu'on peut continuer à habiter dans cette maison ? Je voudrais bien.

— Si c'est ce que tu veux, tu pourras le faire.

— Et toi aussi, papa ?

La question de son fils le glaça. Elle était horrible. Il pensa soudain au degré de vulnérabilité des enfants, à tous les dangers auxquels ils sont exposés. Dans le monde imaginaire de son fils, il n'était nullement évident que son père vivrait avec eux. Qu'il reviendrait près d'eux... à temps complet.

Il se sentait infiniment triste, sur sa chaise. Infiniment triste.

— Bien sûr qu'on vivra ensemble, Hannes.

— Magda aussi ?

— Naturellement.

— Et on habitera ici ?

Halders pensa à son appartement. Sa tanière. Il était presque en dehors du coup, maintenant. Cette maison-ci ne lui appartenait plus, mais le problème devait pouvoir être résolu.

— On dit comme ça.

— Est-ce qu'il faut que j'aille à l'école ?

— Non. Je te l'ai déjà dit.

— Et Magda ? Elle va aller à l'école ?

— Si elle veut. Elle m'a dit que oui, il n'y a pas longtemps.

Le garçon se mit sur son séant. Des affiches représentant des chanteurs de hard rock que Halders connaissait vaguement étaient accrochées au-dessus de son lit.

— Est-ce que les émissions enfantines ont commencé, à la télé ?

— Non.

— Alors, je peux y aller.

Halders conduisit ses enfants à l'école, puis rentra chez lui et fit à nouveau le tour de la maison.

Il appela ensuite Winter.

— Tu l'as vue ? demanda-t-il.

— Oui.

— Comment ça s'est passé ?

— Comment vas-tu, Fredrik ?

— Tu réponds à une question par une autre question.

— Je veux savoir comment tu vas.

— Très bien.

— Ça suffit, bon Dieu.

— Pas très bien, en effet. Mais vu les circonstances...

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je n'arrête pas de tourner en rond dans la maison. Il va falloir que je vienne vivre ici. Les enfants veulent y rester.

— Fais le tour autant de fois que tu veux, dit Winter en entendant la respiration de Halders. Jeanette Bielke te transmet ses salutations.

— Je viens.

— Attends quelques jours.

— Non.

— Je ne peux pas t'en empêcher.

— Comme ça, si je tombe, ce sera en première ligne.

— Je ne veux pas entendre ça.

— Tu préféreras peut-être ce que j'ai d'autre à t'annoncer. J'ai repensé à une chose, à propos du meurtre d'Angelika. Quelque chose dont on n'a pas parlé.

— On ne peut pas le faire maintenant ? Au téléphone ?

— Je viens. Ça peut attendre une heure.

— Alors, il faudra que ce soit cet après-midi. Dans une demi-heure, je vais voir les parents de Beatrice.

— C'est eux qui te l'ont demandé ?

— Non, c'est moi.

Elle était rentrée chez elle à bicyclette et avait mis ses affaires de bain mouillées à sécher, sur la corde à linge, derrière la maison – ou sur le devant, si on préférait entrer par la cuisine, comme elle le fit.

Le silence régnait dans la maison. Elle avait toute la soirée devant elle, si elle voulait rester là. Elle pouvait se promener avec une bière ou un verre de vin et sentir les arômes venant de l'extérieur, par la fenêtre, quand la nuit tomberait. Il y avait tellement de verdure, là-bas, que c'était une véritable expérience de faire ainsi le tour de la maison, de voir et de sentir.

Elle prit une douche. Quand elle revint dans la chambre, le voyant du répondeur clignotait. Elle l'écouta et appela aussitôt.

— J'étais sous la douche.

— Mmm.

— Tu as déjà appelé ? Sur mon portable, j'ai eu un appel sans personne au bout du fil.

— Non.

— Alors... qu'est-ce qui se passe ?

— Tu peux venir ici, ce soir ?

— Je ne sais pas... je suis très fatiguée.

— Tu parles sérieusement ?

— C'est vrai. Je me sens complètement à plat.

— Tu peux être à plat ici, aussi. Enfin, en un certain sens.

— C'est de l'autre côté de la ville.

— Prends un taxi.

— Trop cher.

— Je te le paie.

— Non.

— Promis.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je préfère rester ici, au calme, ce soir.

— Bon.

— Tu n'es pas fâché ?

— Tu changeras d'avis.

— Tu es fâché, alors ?

— Oui.

- Vrai ?
- Non.
- On se voit demain, alors.
- Impossible.
- Oh non.
- Je t'appelle.

10.

Lorsque Winter sortit de l'hôtel de police, il pleuvait. Mais la chaleur n'avait pas décré, elle était donc très lourde et il sentit presque aussitôt la sueur sur son front et une sensation d'humidité à la racine de ses cheveux. Une odeur montait de la pelouse située près du parking. Elle avait reverdi en l'espace de quelques minutes. Ces précipitations étaient les premières depuis plus d'un mois.

Soudain, le bruit de la circulation, autour de lui, ne fut plus le même. Il était plus doux, car les pneus glissaient sur une fine pellicule d'eau qu'ils projetaient alentour.

Les couleurs étaient plus claires qu'auparavant, quand il traversa le centre de la ville. Les gens n'étaient pas nombreux à porter des imperméables. En s'arrêtant au feu rouge, il vit trois garçons qui traversaient l'Allée en dansant, torse nu. L'un d'entre eux leva le pouce en direction de lui. Il répondit d'un signe de tête à travers le pare-brise.

Il prit le tunnel puis obliqua et emprunta de petites rues pour venir se garer devant la maison. En sortant de la voiture, il nota que la pluie avait cessé. Il n'y avait pas de vent. Malgré l'air conditionné du véhicule, il avait le dos humide.

La maison avait toujours un aspect aussi sinistre. Il y était déjà venu deux ans auparavant. Ou peut-être seulement un an. Ils avaient gardé le contact. Birgersson aussi, mais Winter avait éprouvé... un besoin plus impérieux de rester en relation avec les parents de Beatrice. Peut-être était-ce un sentiment de devoir, qui n'avait pas grand-chose à voir avec son métier. L'assassin de leur fille était toujours en liberté. Pour leur part, ils étaient à jamais captifs de ce crime, ligotés par le chagrin et par les souvenirs. À jamais prisonniers de cette maison de brique, lourde et sombre dans la brume. Les fenêtres étaient noires, la porte était fermée, mais Winter la vit s'ouvrir tandis

qu'il faisait les quelques pas depuis la barrière. Bengt Wägner sortit, referma la porte et vint lui serrer la main.

— Lisen ne va pas venir, dit-il. Elle est couchée. Tout lui est revenu à l'esprit d'un seul coup.

— Je suis navré.

— Ce n'est pas votre faute.

— Vous m'avez appelé. Alors, je suis...

— On ne peut pas se mettre à prétendre que ce n'est pas arrivé, dit Wägner en faisant quelques pas sur la pelouse, qui avait cessé de pousser pendant la canicule mais venait de changer de couleur. Le mieux, pour Lisen, c'est de faire son travail de deuil. Sinon, ce sera pire. Et pire encore la prochaine fois. Ainsi, il a recommencé, ajouta-t-il en regardant Winter.

Winter hocha la tête.

— Au même endroit ?

— Oui.

— Exactement au même endroit ?

— On dirait.

— C'est encore une jeune fille qui a été attaquée ?

— Oui.

— Et violée, également ?

Winter hocha à nouveau la tête.

— Je suppose qu'il n'y a pas qu'un seul violeur en liberté, dans cette ville.

— Il y en a sans doute plusieurs, en effet, ça dépend comment on compte.

— Mais il y en a un qui est très particulier.

— C'est une hypothèse.

— Est-il raisonnable de se baser sur elle ?

— Je le crois.

— Qu'est-ce que vous y gagnez ? pouffa Wägner, en laissant échapper une sorte de petit rire sarcastique. Qu'est-ce que nous y gagnons, nous ?

Winter alluma un cigarillo, rejeta la fumée et vit celle-ci se mêler à l'air, en train de s'éclaircir, maintenant que le reste d'humidité tombée du ciel pénétrait dans l'herbe, sous leurs pieds.

— Si nous parvenions à établir un lien entre ces diverses affaires, ce serait très précieux pour nous.

— Comment ça ? De quel lien pourrait-il s'agir ?

Winter fuma à nouveau. Il avait offert un cigarillo à Wägner, qui l'avait accepté et l'allumait.

— Celui qui a tué Angelika peut fort bien avoir... tué Beatrice, aussi. Ni vous ni moi ne pouvons nous empêcher de penser qu'il est en liberté. Je sais que c'est infiniment pire pour vous, mais je ne peux pas y renoncer non plus.

— Quelle sorte de lien peut-on établir en remuant à nouveau toute cette merde ? demanda Wägner en tirant une bouffée et observant la fumée qui se dissolvait dans l'air.

— Si ces affaires ont quelque chose de commun, nous le découvrirons. Voilà ce qui nous sera précieux.

— De quoi peut-il s'agir ? Qui ait vraiment de l'importance.

— N'importe quoi.

— Vous avez pris connaissance de tous les documents et de tous les rapports, et même à plusieurs reprises. Il est douteux que quelque chose ait pu vous échapper.

— Je ne disposais d'aucun élément de comparaison.

— Non, je comprends. Mais il y a forcément pas mal de choses... enfin, en commun, sans qu'elles aient de l'importance pour autant. Il s'agit manifestement de trois jeunes filles qui ont le même âge. Peut-être avec le même genre d'intérêts, les mêmes distractions, les mêmes endroits favoris. Peut-être hantaient-elles les mêmes lieux ? Vous m'avez bien dit, n'est-ce pas, qu'elles venaient toutes trois de terminer leurs études au lycée ? ajouta-t-il en levant un bras et faisant un geste de la main. Mon Dieu, ce ne sont pas les points communs qui manquent. Forcément. Alors, comment savoir ce qui est important et ce qui ne l'est pas, dans toute cette masse de faits et de rapports ?

— Je ne peux qu'espérer que je m'en apercevrai.

— Espérer ? C'est le seul espoir qu'on puisse avoir ?

Winter esquissa un sourire et se remit à fumer.

— Ils sont forts, ces cigarillos, dit Wägner en regardant celui qu'il tenait à la main. J'avais l'intention d'en acheter un paquet il y a quelques mois, mais je n'en ai pas trouvé.

— Je crois que je suis le seul à les fumer. Quand ils n'en fabriqueront plus, j'arrêterai.

— Mais vous n'arrêterez pas de rechercher... l'assassin de Beatrice.

— Jamais.

— Est-ce que vous... est-ce qu'on retrouvera jamais ce salaud ?

— Oui.

— C'est donc une question d'espoir, à nouveau.

— Non. Une fois l'été terminé, on lui mettra la main dessus.

— Il risque d'être long, cet été, dit Wägner en levant à nouveau les yeux vers le ciel.

Winter appela depuis la pelouse des Wägner. Halders décrocha au bout de quatre sonneries. Winter repartit vers l'est et, en se guidant sur les instructions de son collègue, il finit par trouver la maison de Lunden. La voiture de ce dernier était déjà garée devant. Winter vint se ranger derrière.

— J'aurais pu venir au commissariat, dit Halders, qui attendait près de la barrière.

— J'étais de sortie, de toute façon.

— C'est fou ce qu'on est libres dans ce métier, hein ?

— Tu as quelque chose à boire ?

— Si tu veux bien te contenter d'une bière.

Winter hocha la tête et suivit Halders à l'intérieur de la maison.

— Je n'étais pas venu ici depuis quatre ans, environ.

— Jamais ?

— Uniquement jusqu'à la barrière, dit Halders après avoir sorti une bière du réfrigérateur. Tiens.

Winter ouvrit la boîte et but.

— Je peux aller chercher un verre, si tu veux.

Winter secoua la tête et but à nouveau. La cuisine était claire. Pas de vaisselle sale entassée dans l'évier, ni de déchets sur le plan de travail. Au-dessus de la table était accrochée une affiche encadrée datant des années 60, qui faisait de la publicité pour un dentifrice n'existant plus. À côté du téléphone, devant Winter, il y avait une éphéméride murale. La date n'était plus la bonne, car personne n'avait pensé à enlever les feuilles des jours

écoulés. Mais Winter n'avait pas besoin de cela pour la connaître.

— Il a quelque chose de bizarre, son père. Celui de Jeanette.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ou alors c'est entre eux. C'est pas net.

— Tu ne pourrais pas être un peu plus précis ?

— Il y a des points de divergence entre ce qu'ils disent, tous les deux. À propos de la nuit où c'est arrivé. Et du moment.

Winter l'avait déjà constaté à la lecture. Cela n'avait rien d'inhabituel, cependant, et ne signifiait pas forcément quelque chose. Les mensonges n'avaient pas forcément une signification, du moins quand ils étaient conscients.

— Je me demande lequel des deux ment. Je crois que c'est elle et qu'il le sait, mais qu'il ne veut rien dire.

— Ce n'est pas inhabituel.

— Il faut qu'on accentue la pression sur eux.

— Sur lui, au moins. Jeanette, laissons-lui le temps de la réflexion. Et laissons-la tranquille un certain temps, dit Winter en finissant sa boîte de bière.

— Je me demande quand elle est rentrée chez elle. Pas quand elle l'a dit, en tout cas, reprit Halders en allant se chercher une bière. Pourquoi ne le dit-il pas, lui ? Je ne pense pas qu'il dormait.

Ils disposaient d'un témoin qui avait vu Jeanette Bielke rentrer chez elle à l'aube, trois heures plus tard qu'elle ne l'avait dit.

— C'est elle qui est la clé, assura Halders en regardant Winter de plus près. Elle était quelque part ce soir-là et ne veut pas l'avouer.

La clé ? pensa Winter. L'une des clés, plutôt.

— Le père le sait peut-être, suggéra Halders.

— Il faut qu'on l'entende à nouveau.

— Je veux le faire, moi.

Winter vit à quel point le visage de son collègue était tendu. Ce n'était pas inhabituel, mais c'était différent, cette fois. La situation était pire que jamais, pourtant Halders paraissait plus concentré que depuis longtemps. Comme s'il ne se donnait plus la peine de rien dissimuler, comme s'il avait *vraiment* quelque

chose contre quoi lutter, désormais, pensa Winter. Pas seulement ce pessimisme cynique qui distingue en général les flics. Toute la question était de savoir de quelle façon cela influencerait sur son travail. Comment réagirait-il, dans une situation critique ? S'il prenait les mauvaises décisions, cela pourrait se révéler catastrophique.

Devait-il libérer Halders de toute tâche ? Que convenait-il de faire ? Le saurait-il jamais ?

— J'ai pensé à autre chose, en tournant en rond ici, reprit Halders en allant s'asseoir à la table de la cuisine. Assieds-toi aussi, dit-il à Winter, qui s'exécuta. Pourquoi n'avons-nous pas chopé celui qui a mis Angelika en cloque ?

— Je ne peux pas te dire pourquoi, Fredrik.

— C'était ce qu'on appelle une question rhétorique.

— Personne ne le sait, parmi ses amis. Du moins, parmi ceux qu'on a entendus jusqu'ici. Ou ne veut dire quoi que ce soit.

— C'est quand même vachement bizarre.

— Elle a peut-être caché ça à tout le monde.

— Y compris à elle-même ? demanda Halders.

— Elle ne le savait peut-être pas. Ou alors elle l'a refoulé.

— Ce qui revient au même. Pourtant, il existe. Le père, si on peut l'appeler ainsi.

— L'un ou l'autre de ses copains doit le savoir, dit Winter.

— Elle avait sans doute un petit ami.

— Pas d'après ses parents.

— Ils n'en savent rien. Les parents n'ont pas la moindre idée de ce que leurs anciens petits chéris sont en train de faire, dit Halders. Je me trompe ou pas ?

— Tu as raison de penser que les parents ne sont pas toujours les témoins les plus fiables.

— C'est moche, si on ne le trouve pas. Il faut qu'on le trouve, répéta-t-il avec une grimace. Il aurait fini par être un de ces parents, lui aussi.

C'était moche, en effet. Winter sentit tout le poids de cette affaire, en rentrant au commissariat en voiture. Ils avaient affecté pas mal de moyens à la recherche du petit ami d'Angelika, ou de ce père putatif, mais n'étaient parvenus à rien, jusque-là.

Peut-être l'énigme serait-elle résolue dès le moment où ils auraient trouvé le père de cet enfant qui ne naîtrait jamais. Ce dément qui avait assassiné Angelika.

C'était peut-être aussi simple que cela.

Celui qui avait tué Beatrice n'était pas le même.

Et celui qui avait violé Jeanette était un autre encore.

Non.

Il gara la voiture et se retrouva dans son bureau moins de cinq minutes plus tard. Il y avait encore quelques gouttes de pluie sur le rebord intérieur de la fenêtre, car il avait laissé celle-ci ouverte.

Le téléphone sonna.

— Nous avons un nouveau témoin, annonça Bergenhem une fois que Winter eut répondu.

— Ah ?

— À propos, euh... du meurtre d'Angelika Hansson. Un type qui affirme qu'il a entendu un bruit bizarre, en passant devant le parc, cette nuit-là.

— L'heure correspond ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il a entendu ?

— Une sorte de sifflement, selon lui. Un sifflement qui s'est répété à plusieurs reprises.

— Et qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a continué son chemin. En pressant le pas.

— Il ne s'est pas montré plus curieux que ça ?

— Il a pensé que c'était un blaireau et a eu peur.

Winter comprenait cela. Un jour, il s'était trouvé face à face avec un blaireau, dans une rue paisible des quartiers ouest. Celui-ci s'était lancé à ses trousses sur une centaine de mètres et il avait senti le danger de façon très tangible sur ses talons.

— Il ne croit plus qu'il s'agissait d'un blaireau, maintenant ?

— Il a vu les informations à la télé.

— C'était précisément à cet endroit ?

— Il semble que oui.

— Les témoins viennent les uns après les autres.

— Enfin pas tous, dit Bergenhem.

— Oui, surtout ceux d'il y a cinq ans.

Le soir, ils allèrent au parc. Angela mangea une glace et Winter se chargea de la poussette. Elsa dormait, mais elle se réveilla lorsqu'un groupe de jeunes passa près d'elle à toute vitesse, sur des rollers.

— Ils ont donc fini par venir, dit Angela en prenant dans ses bras Elsa, qui voulut aussitôt attraper la glace. Il n'y a pas eu besoin de les menacer de poursuites.

— Elle veut une glace.

— Je n'ai plus d'argent.

— Heureusement, quelqu'un en a, dit Winter en emmenant Elsa jusqu'au kiosque du marchand de glaces, maintenant fermé. Le jeune homme qui le tenait était précisément en train de monter sur son vélo. Winter hésita un instant à lui demander de rouvrir.

Elsa comprit qu'elle n'allait pas avoir de glace et en fut toute triste.

— Il faut la faire penser à autre chose, dit Angela à leur retour.

— C'était fermé.

— Trouve autre chose.

Il emmena Elsa jusqu'au bassin et lui mit les pieds dans l'eau avec précaution. Ses pleurs se changèrent alors en rires. Il lui trempa à nouveau les pieds en lui marmonnant quelque chose à l'oreille. Puis il leva les yeux pour regarder de l'autre côté du bassin. Cet endroit lui était familier. Il vit cet endroit découvert, à l'intérieur du cercle de buissons, puis les arbres et le bloc de rochers qui brillait sous les derniers rayons du soleil.

C'est alors qu'il aperçut une ombre, sur la gauche, juste devant l'entrée de cette ouverture sombre.

L'ombre était immobile. Winter resta sans bouger jusqu'à ce qu'il sente Elsa gigoter entre ses mains. Mais il ne quitta pas des yeux cette ombre qui avait les contours d'un être humain, encore plus maintenant que le soleil en train de se coucher ne faisait plus l'effet d'un projecteur. L'ombre en forme d'être humain se déplaça.

Winter entendit Angela prononcer quelques paroles derrière lui. Il sortit Elsa de l'eau et la déposa sans rien dire dans les bras d'Angela. Il perçut les cris de déception de l'enfant, tandis qu'il

courait se mettre à l'abri de la haie, à gauche du bassin, pour mieux voir l'ouverture et la crevasse, qui n'étaient plus éclairées par le soleil. Il bouscula un peu au passage un jeune couple en train de se promener, fendit les buissons et vit les arbres et le reste de cet affreux paysage bien connu. Son cœur battait la chamade, quand il porta la main à son corps pour tenter de saisir une arme qui était restée dans une armoire, très loin de là.

11.

Personne n'attendait Winter quand il arriva. Il vit l'ouverture entre les arbres, ainsi que le bloc de rochers, les buissons et branchages sur les côtés, et des pans de ciel vespéral, rien d'autre.

La grotte, elle, était vide et dépourvue d'odeur.

Devant, l'herbe était à nouveau sèche comme du sable. Inutile de chercher des traces de pas. Il allait appeler quelqu'un qui rechercherait d'éventuels objets qui n'étaient pas là auparavant. On ne savait jamais. On ne savait jamais, se répétait-il.

Il décrivit un arc de cercle autour de la clairière, avant de reprendre rapidement le chemin qui se trouvait derrière et de le suivre sur une cinquantaine de mètres. Puis il revint en arrière et retrouva Angela et Elsa, assise dans la poussette, qui le regarda avec de grands yeux en le voyant arriver en se glissant sous un fourré.

— Si tu veux jouer à cache-cache, tu pourrais nous prévenir, avant de commencer, dit Angela. À moins que tu ne veuilles te dissimuler et ensuite te chercher toi-même.

Il brossa les aiguilles de conifères de ses épaules et voulut prendre son paquet de cigarillos dans sa large poche intérieure.

— C'est le moment ou jamais d'arrêter, lança Angela, qui avait remarqué son geste.

Winter vit le paquet qui gisait sur le sol, à l'endroit où il s'était baissé. Plusieurs des cigarillos qu'il contenait s'en étaient échappés et formaient un demi-cercle sur le sol. Il alla ramasser le paquet, et, en prenant les cigarillos les uns après les autres, il vit le bouton, près de l'avant-dernier. Un simple bouton de chemise, blanc naturellement ou artificiellement.

S'il avait été là quand ils avaient installé le périmètre de sécurité après le meurtre d'Angelika, et après le viol de Jeanette, ils l'auraient vu.

Après cela, n'importe qui avait pu perdre un bouton à cet endroit.

— As-tu un mouchoir en papier ? demanda-t-il en se tournant vers Angela, toujours accroupi.

Celle-ci sortit un Kleenex de son sac, Winter alla le prendre et en enveloppa le bouton.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un bouton.

— Ah bon ?

— Un bouton de chemise, je crois.

— Ça nous permet de te voir à l'œuvre, C'est ainsi que travaillent les détectives, tu vois, ajouta-t-elle à l'intention d'Elsa. Prends-en de la graine.

— Tu veux qu'elle soit dans la police, elle aussi, par la suite ? demanda Winter en se penchant à nouveau mais, près de la poussette, cette fois, en entendant Elsa marmonner quelque chose. Elle a dit : détective.

— Non, elle a dit *perspective*, corrigea Angela en le regardant avec un sourire. Je crois qu'elle estime qu'il faut conserver une certaine perspective par rapport à soi-même et à son travail, ajouta-t-elle en regardant les buissons. On va s'amuser comme ça pendant longtemps ?

— Il m'a semblé voir quelqu'un.

— Mon Dieu, soupira Angela.

— C'est plus compliqué que tu ne le penses.

— Oh oui, en effet.

— Il y avait quelqu'un, là-bas. Et ce n'était pas un simple... passant.

— N'oublie pas le bouton, Erik.

Elle avait soudain aperçu une ombre dans ses yeux. Il faisait un peu plus frais sous les arbres, maintenant. Elsa voulut descendre de la poussette et il l'aida.

— Excuse-moi, Erik, reprit Angela. Je n'ai pas pu m'en empêcher. Je sais que c'est sérieux... et important. Affreux.

— Je t'en prie.

Il prit Elsa dans ses bras et ils retournèrent au bassin.

— Tu crois que... il va revenir sur le lieu de son crime ?

— Oui.

— Tu penses que c'est toujours le cas ?

— Mon expérience et celle des autres m'incitent à le penser.

— Et cette ombre... ça pourrait être lui ?

Winter haussa les épaules.

— Quand je l'ai vue, j'ai eu fortement l'impression que c'était quelqu'un... d'important. Dans cette affaire, ajouta-t-il en lui lançant un regard, Elsa sur l'épaule. Mais je n'en suis plus aussi sûr, merde.

— Merde, répéta Elsa.

C'était l'un des premiers mots qu'elle prononçait correctement.

— Qu'est-ce que la vie privée ? demanda Halders à Aneta Djanali, assise à côté de lui dans la voiture parquée devant la maison particulière de la famille Hansson.

Elle sentait l'odeur de mer par la fenêtre ouverte.

— Quand une vie cesse-t-elle d'être privée ? poursuivit-il en se tournant vers elle. Je ne suis pas capable de distinguer mes différentes formes d'existence, moi.

— Non.

— Voilà que je deviens philosophe, ricana-t-il. Un philosophe... privé. Ou plutôt : amateur, précisa-t-il avec un petit rire encore un peu plus sarcastique.

Il faudrait qu'il reste chez lui, pensa Aneta. Pourquoi Winter ne le décharge-t-il pas de cette enquête ? Ou alors Birgersson. Il serait moins délicat que ce soit lui qui la mène.

— Je vois que tu estimes que je devrais rester à la maison pendant un certain temps, dit-il. C'est ce que tu penses, en ce moment, hein ?

— En effet.

— Je te comprends mais tu te trompes, dit-il en ouvrant la portière. Le travail de deuil peut se faire de bien des façons différentes, ajouta-t-il en posant le pied sur le sol. Si je constate que les enfants ne veulent plus aller à l'école ou qu'ils ont des problèmes d'une nature ou d'une autre, je laisserai tomber. Pas avant. Tu viens ? demanda-t-il en se penchant vers Aneta.

Lars-Olof et Ann Hansson étaient assis chacun à une extrémité du canapé, en face d'Aneta Djanali et de Halders, chacun installé dans un fauteuil. Elle a l'air perturbée, Aneta

lorsque la mère d'Angelika se tourna vers le jardin comme si elle étudiait toutes les nuances de vert de celui-ci.

Lars-Olof Hansson, lui, baissait les yeux vers la table.

Sur l'un des rayonnages de la bibliothèque qui se trouvait derrière le couple trônait un portrait récent d'Angelika. Sa casquette blanche d'étudiante contrastait très violemment avec la couleur de sa peau. Elle est encore plus foncée que la mienne, pensa Aneta.

Lars-Olof Hansson avait suivi le regard d'Aneta et se retourna.

— Elle a été prise il n'y a pas plus de cinq semaines.

Aneta hocha la tête.

— Nous l'avons eue à peu près à cet âge-là, dit le père.

— Ça suffit, s'écria la mère en se levant et se précipitant hors de la pièce.

— C'était stupide de ma part, c'est vrai, reconnut-il d'une voix dépourvue d'intonation, en regardant Aneta. Êtes-vous née ici, vous ?

Il est éperdu de chagrin, pensa Halders. Il est capable de dire n'importe quoi à n'importe quel moment et sans y penser. Le travail de deuil peut se faire de bien des façons différentes.

— Eh oui, dit Aneta. À l'hôpital Est. Mais mes parents sont originaires d'Afrique.

— D'où ça ?

— De Haute-Volta. C'était ainsi que ça s'appelait quand ils sont arrivés, du moins. Désormais, le pays s'appelle Burkina-Faso.

— Mmm, commenta Hansson en baissant à nouveau les yeux vers la table avant de les lever à nouveau. Vous y êtes déjà allée ?

— Oui.

— Comment était-ce ?

— Bah... je ne connaissais rien du pays. Encore moins que je ne l'imaginais avant. C'est moi qui ai voulu y aller.

L'audition prend un tour imprévu, mais bon, pensa-t-elle.

— Angelika voulait y aller, elle aussi, déclara Lars-Olof Hansson au moment précis où sa femme revenait dans la pièce.

— N'en dis pas plus, Lasse, fit-elle.

Elle le regarda avec une expression qu'Aneta ne lui avait pas encore vue et il eut soudain l'air totalement dépourvu. Comme quelqu'un en train de se noyer, pensa-t-elle.

— En Ouganda, eut-il seulement le temps de préciser. Ensuite ils ne purent évoquer plus longuement l'origine d'Angelika – ni celle d'Aneta.

— Nous avons du mal à reconstituer l'itinéraire d'Angelika pour rentrer chez elle cette nuit-là, reprit Halders.

— Qu'est-ce que j'y peux ? demanda Lars-Olof Hansson en se levant et allant s'appuyer contre le mur, près de la porte de la terrasse. Je vous ai rapporté tout ce que je sais.

— Pourquoi est-elle restée seule en ville pendant plusieurs heures ? Sans aucun camarade ?

— C'est vous qui le dites.

— Parmi tous ceux avec lesquels nous nous sommes entretenus, il n'y a eu personne pour lui tenir compagnie pendant près de quatre heures, ce soir-là. Ou au début de la nuit.

— Je vous ai dit tout ce que je sais, répéta Hansson.

— Que faisait-elle ?

— Je n'en sais rien, je vous l'ai déjà dit.

— Elle travaillait ?

— Travaillait ?

— Enfin, un petit boulot de vacances.

— Elle nous l'aurait dit.

— Lui arrivait-il d'aller en ville seule ?

— Est-ce que c'est si extraordinaire que ça ?

— Répondez à ma question.

— Je ne l'ai jamais suivie à la trace.

Voyant que l'homme s'apprêtait à poursuivre, Halders observa une pause.

— Elle pensait beaucoup à... ses origines. Elle était... perturbée, je ne sais pas si c'est le mot exact, ajouta-t-il en regardant sa femme, qui restait muette. Et ça ne faisait qu'empirer. Peut-être songeait-elle à ça quand elle était seule. Je ne sais pas.

— Était-elle déprimée ?

— Je ne sais pas, répéta-t-il. Je ne sais pas, bon sang.

— Et des petits amis... commença à dire Aneta.

Ann Hansson leva les yeux et Aneta se tourna vers elle.

— Vous y avez sûrement... beaucoup pensé, ces jours-ci.

La femme hocha la tête. Son visage revêtit soudain la même expression que celui de son mari auparavant. Le même air désespéré.

— Nous n'avons fait que ça.

Aneta attendit un instant. Elle voulait lui fournir des pistes, comme il était recommandé de le faire en pareil cas, mais n'en trouvait pas.

— Elle n'avait pas de petit ami, dit Ann Hansson. Pas à notre connaissance, en tout cas.

— Vous en avez parlé ?

— Parlé ? Lasse et moi ?

— Angelika et vous, corrigea Aneta.

— Comment dire... bien sûr que nous en avons parlé. Mais elle n'avait pas encore de petit ami... régulier, affirma Ann Hansson en se mettant à pleurer calmement, pour la première fois depuis leur arrivée. Je n'arrive pas à croire que... qu'elle ait été enceinte. C'est comme un cauchemar au milieu du cauchemar.

— Ce n'est pas un cauchemar, coupa son mari en la regardant. C'est la réalité. Il faut avoir le courage de le dire, non ?

Bergenheim était assis dans le bureau de Winter. Il était neuf heures et demie du matin. Le ventilateur faisait un bruit infernal au-dessus de leurs têtes. Bergenheim était bronzé, après avoir passé quelques heures sur les rochers, au nord-ouest de la ville. Il a l'air en meilleure forme que depuis longtemps, pensa Winter. Plus calme.

— Elle avait peut-être un petit ami, malgré tout, dit Bergenheim. Ce matin, j'ai rencontré une de ses copines, qui rentrait juste de Paris et qui m'a dit qu'elle l'avait vue une ou deux fois avec un garçon. Deux fois, pour être précis, reprit-il après avoir regardé dans son bloc-notes. Tu auras ça par écrit après la réunion.

— Avec un garçon.

— Oui. À deux reprises, elle a vu Angelika avec lui ; une fois dans un café où elle lui avait donné rendez-vous ; une autre, elle les a vus marcher dans la rue en passant près d’eux en tramway. Dans le café, le garçon était en train de s’en aller et ils avaient seulement eu le temps de se dire « salut ».

— Elle ne l’a vu que ces deux fois-là ?

— Oui.

— Jamais seul ? Ou avec d’autres ?

— Non, ni l’un ni l’autre.

— Qu’est-ce que lui a dit Angelika à ce sujet ?

— Elles n’en ont jamais parlé.

— Mmm.

— Elle lui a posé la question, bien entendu, mais Angelika ne lui a pas répondu.

— *Comment* ne lui a-t-elle pas répondu ?

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Est-ce qu’elle a éclaté de rire, eu l’air fâchée, gênée, furieuse, déçue ? Est-ce qu’elle a semblé avoir peur ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien demande-le-lui.

— Bien sûr.

— Et cette copine ne connaissait pas le garçon ?

— Non.

— Quand la revois-tu ?

— Ce matin. Je voulais t’en parler avant.

— Bon. Vas-y avec Bertil.

Bergenheim hocha la tête.

— Je veux savoir très vite qui est ce garçon. Il est quelque part dans la nature, dit Winter.

Impossible de le trouver. Au bout de plusieurs auditions, ils n’avaient toujours pas progressé, et on aurait dit que la seule chance de mettre la main sur lui était que Cécilia, la copine d’Angelika, le voie quelque part en ville.

Elle avait seulement pu donner un signalement assez vague.

Il s’écoula un jour de plus. Ils s’apprêtaient à lancer un avis de recherches le concernant, mais tout était encore très flou et ce garçon n’avait toujours pas de visage.

— S'il n'est pas à l'étranger, il se serait sûrement manifesté de lui-même, dit Bertil Ringmar au cours de la réunion du matin.

Le bras droit, un peu plus âgé, de Winter était assis légèrement à l'écart du reste du groupe. On va être de moins en moins nombreux au fil des semaines, pensa Winter, surtout si nous n'obtenons aucun résultat, mais on ne le saura pas avant d'avoir quelque chose qui ressemble à un début de solution.

— Est-ce qu'on a mis un nom sur toutes ses connaissances ? s'enquit Bergenhem.

— On a entendu tous ceux qu'on connaît, répondit Ringmar. Ceux qui sont chez eux, en tout cas, ceux-là on les connaît tous. Ce n'est pas le cas pour ceux qui sont à l'étranger.

— Ils se sont peut-être rencontrés par hasard, dit Aneta Djanali. Et puis Cecilia peut s'être trompée. Ce n'était pas forcément le même garçon les deux fois.

— Pourquoi Angelika n'a-t-elle rien voulu dire ? demanda Bergenhem. De ce garçon qu'elle a rencontré une fois, ou deux. À moins que ce ne soit pas le même la seconde, mais ce n'est pas mon avis. Elle n'avait qu'à le dire.

Il n'est peut-être plus vivant, ce garçon, songea Halders.

La sonnerie du téléphone la réveilla et elle répondit d'une voix pâteuse.

— Allô ?

— Je ne t'ai pas réveillée, au moins ?

— Si, dit-elle en se mettant sur son séant.

Il faisait presque noir, dehors, ce qui signifiait qu'on était au milieu de la nuit. Cela sentait les algues et les fleurs, par la fenêtre restée ouverte.

— Excuse-moi.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Est-ce que tu peux bosser, demain ? Une dernière fois.

— Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas.

— Anne.

— Non.

— Bon, bon.

— Ne m'appelle plus.

— Je le ferai peut-être quand même.

Elle sentait la peur s'insinuer en elle. Sa voix la trahissait. Elle le savait et elle savait qu'il le savait.

— Tu n'as pas à avoir peur, dit-il. Je veux que tu viennes ici demain.

— Je ne veux pas bosser. Et je n'ai pas peur. Pourquoi aurais-je peur ?

— Viens, je te dis. Il faut qu'on parle.

— Inutile. Je te l'ai déjà dit.

— Mmm.

— Mille fois.

— À bientôt.

C'est Winter qui tint la conférence de presse. Il y avait autant de journalistes que chaque fois qu'il s'agissait d'un acte de violence. Il comprenait pourquoi mais n'aimait pas les conférences de presse. Pourtant, il n'avait pas d'opinion arrêtée sur les journalistes. Ils faisaient leur travail, certains plutôt bien, d'autres plutôt mal.

Il avait besoin des médias autant que ceux-ci avaient besoin de lui.

Cette fois-ci, il en aurait plus besoin que d'habitude. Même s'il n'en avait pas encore la certitude, il s'en doutait – c'était là, à l'arrière de sa tête, tandis qu'il s'efforçait de dissimuler le plus possible les détails de l'enquête à la presse réunie.

12.

Winter trouva une place de parking devant Noon et traversa le carrefour.

Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas arpenté Bellmansgatan, bien que celle-ci ne fût pas très éloignée de chez lui. Vingt ans ? Dix ? Comme toujours, ses façades de pierre étaient plongées dans l'obscurité.

Peut-être n'était-il pas venu là depuis ce jour de soleil de juin 1979 où il se tenait devant le lycée privé Sigrid Rudebeck, parmi tous les autres bacheliers de fraîche date. Le baccalauréat. La « compétence lycéenne », comme on disait maintenant, depuis que l'examen lui-même avait été supprimé. Pourtant, il ne portait pas la casquette blanche. Tous ceux de sa classe en avaient une, sauf lui et un autre, Mats, qui était mort de pneumonie – en fait du sida – cinq ans plus tôt. Winter était allé à son enterrement, en plein hiver, au bord de la mer. Mats lui manquait. Il pensa à lui en poussant la porte du bâtiment et pénétrant dans le hall, toujours aussi peu engageant. L'escalier n'avait pas changé, pas plus que la cour derrière, ni les diverses affiches et informations collées les unes sur les autres.

Ce qui manquait, à ce moment de l'année, c'était les courses dans les escaliers, le petit attroupement devant le tableau d'affichage, le vacarme des voix et le bruit des pas en direction des salles de cours, à l'étage supérieur.

Chaque élève désire être meilleur que les autres, pensa-t-il, mais c'était injuste envers eux. Il avait été des leurs. Et il n'avait pas à leur en vouloir de n'avoir pu devenir autre chose qu'un flic, rectifia-t-il intérieurement en voyant son visage reflété dans la porte vitrée d'une armoire à livres. Tout le monde ne peut pas réussir dans la vie. Il crut se voir sourire dans la glace. Cela sentait les livres restés exposés au soleil.

Le bureau du proviseur était toujours à gauche, au rez-de-chaussée. Le visage qui se tourna vers lui quand il poussa la

porte lui était vaguement familier. Les traits s'étaient un peu affaissés au fil des ans, le visage était un peu plus large et lourd, mais le fauteuil était toujours occupé par le même Gustav Hjalte, professeur de suédois en ces lieux, vingt-trois ans auparavant. Il était un peu plus jeune que je ne le suis maintenant, pensa Winter, en voyant soudain l'homme de jadis sous les traits de celui d'âge mûr. Ils ne s'étaient pas vus depuis toutes ces années. Pas de réunions d'anciens élèves. Pas de rencontre inopinée en ville. N'était-ce pas curieux ? Il n'était jamais repassé devant son ancien lycée, mais pas très loin malgré tout.

Hjalte fit le tour de son bureau, le sourire aux lèvres.

— Je suis heureux d'avoir de vos nouvelles, Erik. Même si les circonstances ne se prêtent pas aux réjouissances.

— Bah.

— On ne sait pas toujours quoi dire et comment trouver le mot exact.

— Les mots, c'est pourtant votre spécialité, en tant qu'ancien professeur de suédois.

— Je ne sais pas trop. Dans ce fauteuil, en tout cas, je m'occupe surtout de chiffres. L'administration, ce n'est pas tellement une affaire de mots et je me demande parfois ce que je fais ici, dit Hjalte en désignant à l'intention de Winter un siège qui avait l'air extrêmement inconfortable, peut-être pour abrégé les visites qu'il recevait. De moins en moins de mots et de plus en plus de chiffres, reprit-il en regardant Winter. C'était différent, dans le temps, quand j'étais votre professeur principal, ajouta-t-il avec un sourire. On peut peut-être se tutoyer, maintenant.

Winter opina du chef.

— Il m'arrive quand même d'avoir des nouvelles de toi par les journaux, dit Hjalte.

— Pas trop mauvaises, j'espère.

— Au contraire.

— Je préférerais qu'on ne parle pas de moi.

— Tu veux dire : qu'il n'y ait plus de crimes ?

— Est-ce que ce ne serait pas une société magnifique ?

— Mais tu serais sans emploi, Erik.

— Je serais prêt à faire ce sacrifice-là.

— Au lieu de ça, tu sais que ce n'est pas le travail qui manque. Et que ce n'est pas près de changer.

— Hélas non.

— Et c'est ce qui t'amène.

— Oui. Jeanette Bielke.

— Tu m'en as parlé. La pauvre. On n'était pas au courant.

Winter entendit un grincement derrière son dos.

Hjalte se leva et se faufila, dans ce bureau exigu, pour aller refermer la porte qui s'était ouverte toute seule.

— Ça n'a pas changé depuis l'époque où tu étais élève, c'est toujours autant de guingois, ici. C'est le charme des écoles privées. On pourrait nous comparer à celles qu'il y a en Angleterre.

— Pas à ce point-là, quand même.

— Merci de le dire.

— Cette élève, tu la connaissais bien ?

Hjalte ne réagit pas à ce brusque changement de sujet.

— Très superficiellement, je le crains, c'est la faute de toutes ces paperasses, dit Hjalte en balayant du geste les imprimés et autres formulaires qui encombraient son bureau. Ce qu'on appelle l'administration. Je ne sais pas si c'est un signe de l'esprit qui règne dans notre société, poursuivit-il en prenant une de ces feuilles de papier, mais j'ai parfois l'impression que tout le monde veut mettre ses enfants à l'école privée, à présent.

— C'est affreux.

— Quoi donc ? Le climat social ?

— La mode du privé.

— Je ne te le fais pas dire, soupira Hjalte en reposant le papier et regardant Winter. Sérieusement, je ne vois pas en quoi je peux te venir en aide, Erik. Tout ce que je peux dire, c'est que Jeanette est une gentille fille, sérieuse, qui vient de faire une affreuse expérience.

— C'est curieux que tu n'aies pas su ce qui est arrivé avant que je t'en parle au téléphone ? s'étonna Winter. Ce genre de nouvelles se répand rapidement, surtout dans un établissement scolaire. Et plus encore quand il est aussi petit que celui-ci.

— Oui, c'est vrai. Mais il faut dire qu'on est en pleine période de vacances.

— N'empêche... pas le moindre petit bruit, dit Winter. Vacances ou pas, on pourrait penser que la direction de l'école serait informée.

— Par qui ?

— Je ne sais pas au juste.

— Je suppose que ses connaissances n'ont rien voulu dire, par égard pour elle.

— Peut-être. Et il semble qu'elles ne soient pas très nombreuses à être élèves de cet établissement.

— Ah bon.

— Pas celles auxquelles nous avons parlé, en tout cas. La plupart ne vont même pas, ou n'allaient pas, au lycée.

— C'est ça l'explication, dit Hjalte en regardant Winter avec des yeux qui n'avaient pas vieilli. Ça cache quelque chose, non ?

— Qu'est-ce que... tu veux dire ?

Winter avait un peu de mal à tutoyer son ancien professeur. Il avait passablement ressenti le poids de l'autorité, à l'époque où il était élève. Il avait tenté de se défendre contre cela mais n'en avait pas les moyens.

— Eh bien, j'ai lu et entendu la nouvelle du meurtre de cette jeune fille... celle qui vient de terminer ses études au lycée Schiller, dit Hjalte. Est-ce qu'il y a un rapport entre les deux ?

Hannes attendait dans le bureau de son professeur principal, dans les bras de son père. Le médecin scolaire qui se tenait à côté de lui venait d'ôter la main de son épaule.

— Magda veut rester jusqu'à la fin de la journée, dit le garçon. Je lui ai demandé.

Halders serra très fort son fils.

— On peut y aller, maintenant, papa ?

Ils prirent la voiture sous la pluie, qui avait commencé à tomber au cours de l'après-midi.

— Tu n'es pas fâché, hein, papa ?

— Pourquoi est-ce que je le serais ?

— Parce que tu as dû partir de ton travail pour venir me chercher avant la fin de la classe.

— Je ne veux pas que tu restes à l'école contre ta volonté, dit Halders en serrant l'épaule de son fils avec sa main droite. Et moi, je ne suis pas obligé d'être au travail.

Le garçon parut se satisfaire de cette réponse et garda le silence pendant la fin du trajet de retour à la maison. Halders gara la voiture et ils entrèrent. Il avait maintenant eu le temps d'apporter certains de ses objets personnels de son appartement. À vrai dire, il ne savait pas trop où il était chez lui, sinon que c'était auprès de ses enfants.

— Je suis fatigué, dit Hannes.

— Allonge-toi un peu. Je vais m'asseoir dans la salle de séjour.

— Est-ce qu'on est plus fatigué, quand on est triste, papa ?

— Oui. Viens, on va se coucher un moment ensemble, avant d'aller chercher Magda.

Avant, il ne le savait pas. À présent, il le sentait dans tout son corps. Et c'était affreux.

— Je ne sais pas au détail près ce qu'elle a fait pendant toute la nuit, dit Kurt Bielke. Je ne surveille pas tous ses faits et gestes.

Il a quelque chose de louche, le père de Jeanette, avait dit Halders. Ou bien c'est entre eux. Mais il y a quelque chose de bizarre. Tu ne pourrais pas être plus précis ? avait demandé Winter. Il y a des points de divergence entre ce qu'ils disent tous les deux, avait répondu Halders. À propos de la nuit où c'est arrivé. Et du moment.

— Mais vous êtes sûr qu'elle était rentrée avant trois heures du matin ?

— Quelque chose comme ça. Je l'ai répété plusieurs fois.

— Et pas deux heures plus tard ?

— Non. Qui dit ça ?

— Un témoin l'a vue rentrer à ce moment-là.

— Ah bon. Il a mal vu, dans ce cas-là.

Ils étaient assis dans une salle de séjour, très lumineuse malgré la pluie qui tombait en abondance à l'extérieur.

— Vous avez entendu ce que dit ma femme, aussi. Jeanette était à la maison à trois heures et je ne comprends pas pourquoi il faut qu'on se tue à vous le répéter.

Bielke fixait Winter, l'air furieux.

— Elle le dit elle-même, en plus, hein ? Pourquoi mentirait-elle ? C'est absurde, à la fin.

— Parlez-nous encore une fois du coup de téléphone de ce soir-là, dit Winter.

Kurt Bielke poussa un grand soupir.

— Je suis patient, commissaire. Mais il faudra m'excuser si je me lasse. Ou si je finis par refuser de répondre à vos questions. Notre famille a été durement éprouvée. Jeanette a beaucoup souffert et vous venez nous poser tous un tas de questions à propos de coups de téléphone et d'heures de retour.

— Nous enquêtons sur une affaire grave, répondit Winter.

— On dirait que c'est moi le coupable.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Quoi ?

— Pourquoi dites-vous qu'on dirait que c'est vous le coupable ?

— Parce que c'est l'impression que j'ai.

— Parlez-moi plutôt de ce coup de téléphone.

— Elle nous a appelés vers onze heures pour nous demander si quelqu'un avait cherché à la joindre.

— Quelqu'un en particulier ?

— Non. Quelqu'un, seulement.

— Était-ce le cas ?

— Non.

— Elle avait emprunté le portable d'un camarade, dit Winter.

— C'est vous qui me l'apprenez.

— Vous ne vous en êtes pas aperçu ?

— Non.

— Vous n'avez encore jamais reçu de coups de fil passés sur un portable ?

— Pas depuis le début du dix-neuvième siècle, dit Bielke. Mais je me souviens qu'il y a une sorte de bruit de fond.

Tu peux ironiser tant que tu voudras, pensa Winter. Dans mon boulot, il faut parfois savoir laisser les mots sortir de la bouche des gens sans tenter de les arrêter.

— Ce n'était pas le cas, cette fois-là ? demanda-t-il.

— Je ne me souviens pas.

- Elle a dit qu'elle était dehors ?
- Oui.
- Quelque chose vous l'a laissé penser ?
- La conversation n'a duré que quelques secondes.

Winter avait obtenu confirmation que son propre portable, à elle, était en réparation.

- On ne sait pas qui lui a prêté le sien, dit Winter.
- Quelle importance ?
- Nous ne savons pas exactement où se trouvait Jeanette pendant une ou deux heures, cette nuit-là. Peut-être même plus longtemps encore.

— Demandez-le-lui, alors. Encore une fois. Ça ne me plaît pas mais, si vous ne pouvez pas faire autrement...

- Je vous le demande à vous.
- Vous ne vous adressez pas à la personne qu'il faut.

Winter nota que l'homme avait changé d'attitude au cours de leur conversation. Ou plutôt de son audition. Et qu'il avait également changé depuis leur première rencontre. Il était plus... agressif. Cela pouvait tenir à lui-même ou à Halders. Mais aussi à tout autre chose.

- Et ça ne vous intéresse pas ?
- Qu'est-ce que vous croyez ?

Winter ne répondit pas. Il entendit un bruit qui venait d'en haut. Des pas dans l'escalier. Comme si quelqu'un le descendait à pas feutrés ou trébuchait légèrement. Peut-être écoutait-elle ce qu'ils disaient ? Mais il l'aurait remarqué. À ce moment précis, Jeanette entra dans la pièce, venant de la cuisine. Quelqu'un d'autre se trouvait donc en haut de l'escalier. Or, Irma Bielke n'était pas à la maison, son mari le lui avait dit à son arrivée.

Dehors, la pluie avait redoublé. La verdure du jardin baignait dans une sorte de brume légère. La température avait chuté mais il faisait encore chaud. On entendait le fracas des vagues sur les rochers, à l'ouest.

Winter partit vers le sud. Il faudrait changer l'essuie-glace droit de sa voiture. De ce côté-là, le champ de vision était flou, on aurait dit que les arbres et les maisons étaient recouverts d'une mince couche de gelée gluante.

Parvenu à un carrefour, il dut attendre que des ouvriers aient fini de déposer une couche d'asphalte sur la chaussée. Ses pensées allaient plus vite que leurs gestes.

Beatrice et Angelika avaient été assassinées et trouvées au même endroit. Ou à un mètre l'une de l'autre. Et c'était aussi là que Jeanette avait été attaquée. D'après ce qu'elle disait. Pourquoi mentirait-elle ?

Qu'est-ce que cela voulait dire ? Cet endroit avait-il une signification particulière ? Il avait cherché à remonter le temps en direction de Beatrice. Quelqu'un d'autre l'avait-il fait également ? Y avait-il un *copycat* ? Il détestait ce mot.

Sauf que ce qui était arrivé à Beatrice et l'endroit où cela s'était produit n'étaient pas un secret.

Un *copycat* quelconque, se servait-il de cela ?

Peut-être ne cherchait-il pas là où il le fallait. Peut-être devrait-il regarder vers l'avant et non vers l'arrière ?

L'un des ouvriers lui fit signe de passer en longeant un véhicule ressemblant à une roulante de bataillon d'infanterie ou à un véhicule sorti d'un film de Mad Max. L'asphalte chaud fumait et grésillait, au contact de la pluie. L'odeur entrant par la fenêtre de la voiture faisait aussi penser à une attaque d'infanterie.

Ils avaient établi aussi minutieusement que possible l'emploi du temps des trois jeunes filles – y compris celui de Jeanette – au cours de leurs dernières heures. Il y avait là quelque chose d'étrange, à nouveau. Jeanette était certes vivante, mais le soir de son viol était celui le plus difficile des trois à représenter. Les témoins étaient moins nombreux et leurs souvenirs étaient moins précis.

Il était resté longtemps posté devant le plan de la ville, à tenter de déterminer un itinéraire commun menant à ce parc, à ce bloc de rochers, cette ouverture, ces buissons.

Peut-être y avait-il un itinéraire commun, en effet, ou quelque chose qui en tenait lieu. Si l'on rapprochait les témoignages des différents amis des victimes à propos des endroits où elles s'étaient trouvées, de ceux où elles allaient ou vers lesquels elles se dirigeaient au cours de la nuit, il était possible de déterminer quelque chose qui ressemblait à un

parcours que Beatrice, Jeanette et Angelika avaient pu emprunter toutes les trois au cours de la nuit où elles avaient rencontré leur assassin. Il débutait au nord du centre de la ville et chacun savait où il se terminait.

Au nord du centre de la ville. Qu'étaient-elles allées faire là, non loin du fleuve, de l'ancien port ou de l'opéra ? Ou sur l'autre rive ? Winter avait beau avoir lu et relu les divers rapports d'enquête, il n'avait pu trouver mention d'un endroit situé à proximité du lieu où ce trajet éventuellement commun avait des chances de débuter. Tout cela n'était-il que coïncidences ? Il ne le savait pas mais était décidé à poursuivre dans cette voie, à pénétrer dans la réalité de ce plan, jusque dans chaque pâté de maisons.

Il avait cherché un point de contact entre ces trois affaires et avait le sentiment, réel bien qu'encore très vague, qu'il tenait là quelque chose. Que pouvait-il faire d'autre d'ailleurs ?

Winter tourna à gauche. Le père d'Angelika Hansson se tenait sur le seuil à l'attendre, comme la fois précédente.

— Je voudrais rester seul ici, un moment, dit-il et Lars-Olof Hansson referma la porte sur lui. Il regarda autour de lui, dans ce qui était naguère la chambre d'Angelika. Il n'avait plus qu'à tout reprendre au début. Il ouvrit la porte gauche de la penderie.

13.

Il n'y avait rien dans cette penderie qu'il n'ait pas encore vu. Personne n'avait déplacé ces vêtements depuis qu'il était venu, en compagnie de Bergenhem, et qu'il avait tâté ces pulls et ces pantalons, tâche qu'il ne souhaitait à personne. Il éprouvait de la répugnance à toucher des objets ayant appartenu à des personnes décédées. Il n'était pas fait pour être membre du service scientifique de la police. Ces vêtements ne seraient plus jamais portés par qui que ce soit. Il avait déjà constaté cela auparavant : tout cela resterait là, sur ces étagères et dans ces boîtes, de même que les meubles dans la chambre, les papiers sur le bureau, les livres et les bibelots sur les rayons de la bibliothèque.

Tous ces souvenirs étaient désormais transformés en reliques dont on ne désirait plus la présence dans la maison, mais qu'on n'avait pas la force, ou la volonté, de faire disparaître. Ou encore les deux, se dit-il en renfermant la penderie.

Qu'est-ce que je cherche ? S'il le savait, il ne serait pas là à imposer sa présence à ces parents désespérés, qui attendaient dans la pièce d'à côté. S'il le savait, il l'aurait déjà trouvé et l'aurait emporté pour le regarder sous un éclairage plus favorable.

Un secret.

L'idée lui avait traversé la tête depuis son premier entretien avec le père de Jeanette. Un secret se cachait quelque part. Le père, ou la fille, nourrissait un secret, peut-être les deux. Quelque chose qu'ils n'avaient pas révélé et qu'il n'était pas possible de désigner, à la manière d'une preuve, et néanmoins lié au crime commis sur la personne de la fille, à ce viol. Il ne parvenait pas à savoir ce que c'était, pour l'instant. Mais il le sentait. Halders aussi, du reste.

Il avait besoin de Halders. Cette affaire était également pour lui, parce qu'elle était compliquée et exigeait une forme de réflexion qui allait droit au but sans s'embarrasser de trop de pistes latérales.

Or, il se trouvait en ce moment dans cette pièce où ne pouvait filtrer qu'une pénombre, à cause des stores baissés.

Il s'assit au bureau et observa une photo d'Angelika au bord de la mer, sur un ponton de baignade. Il avait regardé des milliers de clichés comme celui-ci, à la façon d'un voyant qui prévoit une tragédie sur le point de se produire. Tout ce qu'il y a dans ce genre de photographies prend une autre signification que celle qu'on voit en surface, se dit-il. Quand je la vois, c'est comme si je montais sur ce ponton, venant de l'avenir porteur d'un message de mort.

Ce n'était pas un secret de ce genre dont était porteur le père d'Angelika, que Winter entendait se racler la gorge quelque part dans la maison. Ce père – car c'était bien ainsi qu'il fallait le qualifier, même si ce n'était qu'à titre adoptif – ignorait sincèrement que sa fille était enceinte et avait peut-être un petit ami.

Mais Angelika en nourrissait-elle un ? Qui avait-elle rencontré, dans la nuit ? Comme Beatrice, elle venait de quitter des amis et était seule. À moins qu'elle n'ait retrouvé celui qui l'avait engrossée quelque huit semaines plus tôt ?

Qu'avait-elle fait, alors ? Elle avait presque terminé une scolarité de douze ans et s'appropriait à affronter la vie.

Était-elle tombée par hasard sur un violeur et assassin qui attendait ses victimes dans la nuit d'été ? Par malchance, comme on disait par euphémisme. Ou bien y avait-il un mobile derrière cela ? S'agissait-il d'un meurtre prémédité d'une autre façon ?

L'endroit avait peut-être été choisi avec soin... dans les deux cas. Par ce dément. Ou par cet assassin qui attendait une personne en particulier et nulle autre qu'elle.

Dans ce cas-là, Beatrice Wägner et Jeanette Bielke n'étaient plus concernées.

Peut-être que si, malgré tout ?

Peut-être ces trois jeunes filles avaient-elles quelque chose en commun qui avait entraîné la mort de deux d'entre elles, peut-être ne s'étaient-elles pas seulement trouvées au mauvais endroit au mauvais moment ?

Auraient-elles *fait* quelque chose qui les... réunissait ? S'agissait-il de cela ?

Mon Dieu, il faut que je me concentre sur ce meurtre-ci. Il est possible de trouver un dénominateur commun à tout.

Winter était assis, la tête entre les mains, en train de réfléchir. Puis il baissa les mains, se leva et ouvrit l'un des tiroirs de son bureau. Il éprouvait l'envie de fumer, mais la réfrénait. Contrairement à ce qu'il pensait, elle n'avait fait que croître depuis qu'il était devenu père et il fumait plus que jamais. Cela signifiait qu'il était temps d'arrêter. Les discrètes allusions d'Angela en ce sens, au début, se faisaient de plus en plus pressantes. Non qu'elle râât à proprement parler, elle se contentait de manifester une certaine irritation. Ce n'était pas seulement le fait du médecin, en elle. C'était du bon sens pur et simple.

Il se leva, traversa la maison, sortit et alluma un cigarillo.

Une fois revenu à l'intérieur, il fouilla méthodiquement la chambre. Il regarda longuement la photographie, à nouveau, et vit sa peau se détacher sur le fond clair de la mer. Il ouvrit le tiroir et en sortit les huit séries de clichés qu'il venait d'examiner. Il recommença de zéro, les tria et en fit différents tas. Elles représentaient Angelika, souriante ou sérieuse, dans divers milieux mais en général à l'extérieur. Il mit celles d'extérieur d'un côté, celles d'intérieur de l'autre. De même pour celles d'été et celles d'hiver. Les couleurs vives de l'automne et le noir et blanc de l'hiver : Angelika sur fond de neige. Angelika, au printemps, au milieu d'anémones qui brillaient du même éclat que ses dents. Angelika, d'une pâleur presque malade, après le long hiver, avec son père et sa mère, au même endroit.

Ces clichés ne portaient pas de date mais paraissaient tous pris au cours de l'année écoulée. Une supposition que les annotations figurant sur l'enveloppe confirmèrent. Il y avait près de trois cents photos, formant une sorte de journal intime de la dernière année de sa vie. Été, automne, hiver, printemps et

été à nouveau. Le dernier, qui s'était réduit à la moitié d'un, ne put-il s'empêcher de penser en voyant la série prise le jour où elle fêtait la fin de ses études secondaires. La cour du lycée, les fleurs, les ballons, un panneau brandi au-dessus de tout cela et portant dix-huit fois l'image d'Angelika à l'âge d'un an, bref : rien que du traditionnel dans ce pays. Au milieu de la foule formant un large cercle autour d'elle, Winter ne reconnut que le visage de ses parents, personne d'autre. Angelika, elle, portait la casquette blanche et souriait à l'appareil.

C'était six semaines plus tôt.

Winter continua à mettre les photos en tas. Pourquoi est-ce que je fais cela ? se demanda-t-il. Est-ce une sorte de thérapie que je pratique sur moi-même, destinée à me permettre d'affronter cette satanée enquête ? Quelque chose comme une réussite, avec un jeu de cartes. Patience et longueur de temps, tout est affaire de patience.

Au-dehors, les oiseaux chantaient. Après s'être calmée un moment, la pluie frappait de nouveau au carreau. Winter tenait maintenant entre ses mains une photo d'Angelika prise à l'intérieur d'une pièce, avec un mur en brique à l'arrière-plan. Ces briques étaient couleur de... brique. Elle regardait l'appareil mais ne souriait pas. En fait, son visage était dépourvu d'expression, pensa-t-il. Sur une table, devant elle, étaient posés des verres et des bouteilles, ainsi que deux assiettes contenant ce qui pouvait être des reliefs de repas. Dans le coin supérieur gauche, quelque chose projetait une ombre. Peut-être un abat-jour, ou quelque chose qui était accroché au mur.

Ce cliché avait manifestement été pris à l'intérieur car il ne voyait pas le moindre signe de lumière naturelle, dans cet éclairage qui semblait provenir de plusieurs sources à la fois. Il avait aussi l'impression de discerner vaguement la silhouette de la personne qui immortalisait la scène.

Il posa la photo et en prit une autre qui montrait Angelika légèrement de profil, près de la même table et devant le même mur, mais sans ombre dans le coin gauche, cette fois. Le photographe s'était déplacé.

Peut-être un restaurant ou un pub, pensa Winter.

Ces clichés avaient été rangés dans la même pochette que ceux d'hiver. Peut-être avaient-ils été pris à la même époque. Il ne trouva pourtant aucun négatif dans l'enveloppe.

Sans doute un de ses endroits favoris. Que savaient-ils des lieux où elle aimait aller s'amuser ? Ils en connaissaient certains. Dans lequel se trouvait ce mur en brique ?

Parmi les trois cents photos que Winter avait regardées et posées sur le bureau, devant lui, par tas de douze, il n'y en avait pas d'autres représentant des restaurants, des pubs et autres endroits de divertissement. Pas d'autres clichés d'intérieur, à l'exception de quelques-uns pris à la terrasse de divers lieux publics. Sur l'un d'entre eux, le serveur fait une drôle de grimace.

Il se leva, sortit de la chambre et alla trouver Lars-Olof Hansson, assis seul dans la salle de séjour, en train d'observer les traces laissées par la pluie sur les carreaux.

— Si vous avez une minute, je voudrais vous demander de regarder quelque chose avec moi, dit Winter.

— Une pas plus, répondit Hansson. Je suis en train d'attendre que la pluie cesse de frapper ce carreau. Elle n'arrive pas à se décider.

Winter hocha la tête comme s'il comprenait.

— De quoi s'agit-il ?

— De quelques photos que je voudrais vous montrer, dans la chambre d'Angelika.

— Non, je ne veux pas y aller. Je n'y suis jamais retourné depuis que c'est arrivé.

Hansson détourna le regard de la fenêtre. Cela sentait l'humidité et la chaleur, dans la pièce comme à l'extérieur. Le vent agitait la cime des arbres. Une sorte de pénombre régnait à la fois à l'intérieur et dans le jardin, au-dehors, du fait de l'eau qui coulait sur les vitres.

— Je vais aller les chercher, alors, dit Winter, qui ne tarda pas à revenir avec les clichés, qu'il tendit à Hansson.

Celui-ci les regarda mais ne parut pas les voir.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas exactement. Un restaurant ou quelque chose comme ça. Le reconnaissez-vous ?

— Reconnaître quoi ?

— Ce lieu. Ce mur. Ou autre chose. Comme Angelika est là, je me demandais si vous saviez où c'était.

Hansson regarda à nouveau la photo qu'il tenait entre ses mains.

— Non. Je n'y suis jamais allé.

— Angelika si. Quelques autres clichés pris au même endroit sont rangés dans le tiroir de son bureau.

— Aucune idée... Est-ce que ça a une importance ?

— Je ne sais pas.

— Elle fréquentait divers endroits, comme les autres de son âge. Je n'ai jamais cherché à savoir lesquels. Pourquoi est-ce si important, l'endroit où est situé ce fichu mur de brique ?

— Cela dépend de ceux qui se trouvaient là.

— Angelika, elle, y était. Peut-être seule, d'ailleurs.

— Il fallait bien quelqu'un pour tenir l'appareil.

— À moins que la photo ne soit prise avec un déclencheur automatique, objecta Hansson en riant sèchement, ce qui déclencha en lui une quinte de toux qui fit l'effet d'une série d'explosions, dans cette pièce close. Excusez-moi, dit-il, une fois qu'elle fut terminée.

— Elle était là il n'y a pas longtemps, reprit Winter.

Hansson paraissait trop las ou trop désespéré pour lui demander d'où il tenait cette certitude.

— D'autres l'ont peut-être vue, dit Winter. Et vu ceux qui étaient avec elle, pensa-t-il.

Il lui vint une autre idée. Aussi retourna-t-il dans la chambre d'Angelika pour aller chercher les photos du jour où elle fêtait la fin de ses études et les donna à Hansson, qui tendit la main d'une façon qui lui parut apathique.

— C'est le jour de son bac, ou de ce qui en tient lieu maintenant, dit ce dernier.

— Pourriez-vous m'aider à identifier les personnes figurant sur ce cliché ? demanda Winter en le regardant de près.

— Même ceux qui tournent le dos.

— Si c'est possible.

— Le gros, là-bas à gauche, dit Hansson en montrant du doigt, c'est son oncle Bengt. Mon frère. Il se détourne parce qu'il

est en train de manger une cuisse de dinde ou quelque chose comme ça. C'est un gros mangeur, ajouta-t-il en portant sa main à sa bouche.

— Qui d'autre reconnaissez-vous ?

Hansson cita les noms les uns après les autres, en posant chaque fois l'index sur le visage.

Quand il eut terminé, il ne resta plus que quatre personnes.

— Je n'ai jamais vu les autres, dit-il.

— Vous en êtes sûr ?

— Qu'est-ce que vous croyez, bon sang ?

Winter observa les visages en question. Trois hommes et une femme. Deux des hommes avaient la quarantaine. L'un était brun, l'autre blond et portait à la fois la barbe et des lunettes. Winter avait vaguement l'impression de l'avoir déjà vu quelque part. Le troisième avait à peu près l'âge d'Angelika. La femme, elle paraissait avoir la quarantaine mais était peut-être plus jeune que cela. Elle était sur le bord, comme si elle s'apprêtait à sortir du cadre. Elle détournait d'ailleurs le regard, qui allait se perdre en dehors de celui-ci. L'un des hommes se tenait près de l'adolescent et ils se ressemblaient passablement. Air méridional, visages pâles, cheveux bruns mais pas foncés. L'homme aux lunettes et à la barbe tenait un ballon au bout d'une ficelle et riait en réponse à Angelika. Winter se demanda où il pouvait l'avoir rencontré. Il ne reconnaissait pas le visage. C'était plutôt cette attitude, légèrement penchée en avant, qui lui paraissait familière.

— Je n'ai jamais vu les autres, répéta Hansson.

Winter sentit qu'il avait la chair de poule. Il venait de se passer quelque chose, en ce lieu et à cet instant précis. Il regarda à nouveau le visage des quatre inconnus. C'était comme si les autres personnes entourant Angelika lui étaient familières, maintenant que Hansson les avait identifiées. Il en restait toutefois quatre, qui pouvaient venir d'ailleurs. Il se passait quelque chose.

— C'est plutôt curieux, non ?

Hansson haussa les épaules.

— Il y a beaucoup de monde dans la cour de l'école, comme vous pouvez le voir, dit-il en touchant du doigt l'une des photos. Ceux que je ne reconnais pas se sont peut-être trompés.

— Vous croyez ? demanda Winter avec un signe de tête en direction du cliché. Ils ont l'air de ne pas être venus là par hasard. Comme s'ils connaissaient Angelika.

— Oui, il n'empêche que je ne les connais pas, moi.

— Vous ne leur avez pas parlé ?

— Je vous répète que je ne les connais pas.

— Bon.

Le silence s'installa. Winter n'entendait plus la pluie frapper au carreau. En revanche, il perçut un bruit de moteur devant la maison, ainsi que celui des pneus de la voiture sur l'asphalte mouillé.

— Qu'est-ce qu'ils pouvaient faire là ? demanda soudain Hansson. Je ne les avais pas invités, poursuivit-il en regardant Winter avec une expression soudain bien différente sur le visage. Je ne les ai pas vus, ce jour-là. J'aurais pourtant dû le faire.

— Comme vous l'avez dit, il y avait beaucoup de monde.

— Il n'est pas possible qu'ils aient été là.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Ils sont venus... après, déclara-t-il en regardant à nouveau la photo, puis Winter.

Ce dernier sentit à la fois son odeur corporelle et celle de sa peur et de son désespoir.

— Vous ne comprenez pas qu'ils sont venus après ! Ils ont été envoyés à cette satanée fête, mais personne n'a pu les voir. Personne ne les a vus, répéta-t-il en fixant Winter avec les yeux d'un aveugle. Angelika non plus. Mais ils sont venus apporter un message. Un message de l'enfer !

Il continua à regarder Winter avec des yeux qui transperçaient la tête de celui-ci sans le voir.

— Et ils sont revenus ! s'écria-t-il.

Ou il a besoin de se faire soigner, pensa Winter, ou il a raison d'une façon que je ne saisis pas.

Le visage de Hansson changea de nouveau. Il observa une fois de plus la photo qu'il tenait dans sa main en secouant la tête.

— Vous ne la trouverez jamais, cette bande-là, affirma-t-il.

— Vous croyez qu'ils... sont ensemble ? Qu'ils forment... un groupe, une bande ?

— Ça n'a aucune importance, dit Hansson. Ils n'existent pas.

14.

Halders avait choisi de jouer Led Zeppelin, à la fin de l'enterrement. Aneta Djanali ne manqua pas de reconnaître l'air mais celui-ci était nouveau pour Winter, assis trois rangées derrière, en compagnie d'Angela et d'Elsa. La musique fit très bel effet dans cette petite église.

C'est Hanne Østergaard qui célébra la cérémonie. Elle était pasteur de la police à mi-temps depuis plusieurs années. C'était quelqu'un avec qui il était bon de parler, après une telle épreuve.

Elle m'a beaucoup aidé, en fait, après la mort de Margareta, pensa Halders.

— Led Zep était son groupe favori, avait dit Halders à Aneta, une heure plus tôt. Certains de ses souvenirs sont associés à cet air-là, certains des miens aussi. Ils constituent un lien entre nous. Tu trouves cette musique déplacée ? demanda-t-il en la regardant.

— Non. De nos jours, les gens jouent souvent leur propre musique, lors des enterrements.

— Ça fait des années que je n'y suis pas allé.

— Led Zeppelin est très bien, dit-elle.

— Et puis c'est une ballade, malgré tout.

Halders se tenait près de ses enfants lorsque le cercueil fut porté en terre. Pas de crémation. Il pleuvait légèrement, mais le temps devait se lever plus tard dans la journée.

Il s'entretint avec diverses personnes, ensuite, sans prêter attention à leurs propos. Les enfants se serraient contre lui.

— Maman est au ciel, maintenant ? s'enquit Magda.

— Oui, répliqua-t-il.

Magda leva les yeux vers les nuages qui filaient de tous les côtés et laissaient un peu de bleu au milieu.

— Regarde le trou, là-haut, s'exclama-t-elle en le montrant. Maman peut passer par-là.

Il tenta de voir le ciel, mais les larmes lui brouillaient la vue.

— Tu vois le trou dans le ciel, Hannes !? demanda-t-elle à son frère.

— Il n'y a pas de trou, c'est l'espace, répondit celui-ci, qui baissa les yeux vers le sol mouillé.

— Mais si, s'obstina-t-elle en baissant la main et serrant très fort celle de Halders. Si, il y en a un !

Ils partirent vers les rochers situés au sud. Il faisait encore plus chaud maintenant, après la pluie de ces jours derniers. Angela était au volant, Elsa dans son siège de bébé, installé à l'envers, à l'avant. Winter, lui était à l'arrière et regardait les champs qui étincelaient au soleil. Il baissa la vitre et demanda à Angela d'arrêter l'air conditionné pour qu'il puisse respirer les odeurs de la campagne.

Ils se garèrent. C'est lui qui porta Elsa sur ses épaules pour traverser l'enclos aux chevaux. Ils s'arrêtèrent pour regarder le poulain, qui se reposait dans l'herbe. La mère se tenait à côté, la tête près de lui.

Leur anfractuosité favorite n'était pas occupée. Winter se changea rapidement et ils descendirent au bord de l'eau pour baigner Elsa un petit moment, à tour de rôle. Quand Angela vint le relayer, il partit à la nage vers le large. La mer était calme, il fit la planche, regardant Angela et Elsa sur la couverture, au milieu des rochers.

Le sentiment de lassitude qu'il éprouvait le quitta peu à peu et il s'était presque volatilisé lorsqu'il se mit sur le ventre pour nager vers le large. Puis il se tourna sur le dos et regarda à nouveau sa famille, un peu plus petite maintenant.

Halders avait donné l'impression de s'effondrer, à la fin de l'enterrement. Winter ne savait pas quand il reviendrait au travail. Le lendemain ou jamais, personne ne pouvait le dire.

Pour sa part, il s'était senti lourd comme une pierre, au cours de la cérémonie.

Il bougea les bras, juste sous la surface.

Il avait eu du mal à se lever de son banc, à l'église. Des souvenirs récents lui revenaient à l'esprit, Lorsque Angela avait failli... lorsque Elsa... lorsqu'il s'était trouvé comme cloué au sol,

lourd comme la pierre, devant cette porte. Il avait l'impression que la vie l'abandonnait, s'écoulait dans un puits sans fond.

Il ferma les yeux et sentit le soleil lui brûler le visage. Un bateau quelconque passa à une centaine de mètres de là mais il ne les ouvrit pas. Les mouettes lançaient leur cri. Un bruit de voix lui parvint de quelque part, en flottant sur l'eau. Il renifla une odeur d'essence en provenance du bateau, que le vent léger lui apportait. Il avait le sentiment d'être là où il fallait, en ce moment précis. Si seulement cela pouvait durer.

— On aurait dit que tu étais un petit canot en caoutchouc pris en remorque, là-bas, lui dit Angela lorsqu'il revint près d'elle, trempé comme une soupe.

— Je ne savais pas que je flottais aussi bien.

— Je sais pourquoi, moi, dit-elle en pointant le doigt sur son ventre un peu trop rond.

Pour sa part, il ne voyait rien d'anormal, quand il baissait les yeux vers celui-ci. Elsa pointa elle aussi le doigt à plusieurs reprises et cela lui fit presque mal.

— Bah, un bon petit jogging de dix kilomètres et il n'y paraîtra plus. Je peux rentrer à la maison à la course, d'ailleurs, dit-il.

Ses chaussures de gymnastique étaient dans le coffre de la voiture. Il y avait plus de dix kilomètres, pour rentrer en ville. C'était peut-être un peu loin ? Non.

— Tu oses manger ça ? demanda Angela en désignant le morceau de baguette rempli de salade de poulet qu'il tenait à la main.

— Oui, répondit-il.

Angela se mit soudain à pleurer et se passa la main sur les yeux. Winter posa son sandwich, se baissa et la prit dans ses bras. Ce fut alors au tour d'Elsa d'éclater en sanglots et il dut élargir son étreinte pour l'y inclure.

Elsa se glissa entre eux pour se dégager. Angela se passa de nouveau la main sur le visage et regarda la mer, sur laquelle des bateaux de divers modèles étaient de sortie.

— Je suis tellement triste pour Fredrik et pour les enfants, dit-elle.

— Oui. J'ai ressenti un gros poids, moi aussi.

— J'espère que tout ira bien.

— Il essaie de continuer à travailler, dit Winter en cherchant son paquet de cigarillos. Il ne veut pas se mettre en congé. Pas beaucoup, en tout cas.

— J'espère que tout ira bien, répéta Angela.

Ils rentrèrent chez eux alors que le soir commençait à tomber et que la lumière des feux rouges se confondait avec celle du coucher de soleil. Ce ne serait encore pas ce jour-là qu'il rentrerait en courant. Elsa dormait, dans son siège. Elle avait la tête penchée et un filet de salive coulait de sa bouche sur son gilet. Angela conduisait vite et bien, mieux que lui. Il se laissa retomber en arrière sur son siège. Son corps était chaud de soleil et de sel, sa peau était sèche et raide d'une façon qui était agréable.

Le silence régnait dans le quartier et il y avait beaucoup de gens aux terrasses des cafés de Vasagatan.

Angela se gara au sous-sol. Elsa dormait toujours, quand ils la mirent dans sa poussette.

— On va prendre une bière, dit Winter.

Ils s'installèrent à la première terrasse où ils virent une table libre et commandèrent une bière pression chacun. Cela sentait la nourriture et la chaleur de la journée, qui flottait dans l'air entre les immeubles.

— Tu as faim ? demanda-t-il.

Angela secoua la tête.

— Moi si, dit-il.

Quand il commanda une tranche de saumon grillé, Angela changea d'avis. Ils mangèrent leur plat tandis que Elsa continuait à dormir dans sa poussette, à côté d'eux. Ils n'étaient d'ailleurs pas les seuls dans ce cas. Trois adolescentes passèrent en riant, l'une d'entre elles disait quelque chose dans son téléphone portable et Winter ne put s'empêcher de penser à ses trois jeunes filles. C'était la première fois qu'il pensait à elles en ces termes : *ses trois jeunes filles*. Il repoussa son assiette et profita du passage du serveur à proximité pour commander une nouvelle bière. Il lança un regard à Angela, qui fit signe qu'elle désirait s'arrêter là.

— Demain matin, je vais à Pàvelund voir la famille Wägner, dit-il.

Elle ne répondit pas et se contenta d'ôter quelque chose du visage d'Elsa. D'autres adolescentes passèrent devant eux.

Le lendemain matin, à dix heures, il était chez Bengt et Lisen Wägner. C'était un samedi.

— Je vous prie de m'excuser.

— Il n'y a pas de quoi, dit Bengt Wägner. Si c'était nécessaire pour qu'on sache ce qui est arrivé à Beatrice, vous pourriez volontiers venir vivre chez nous.

— Qui, corrigea Lisen. Qui s'en est pris à elle.

— Oui, dit l'homme en regardant sa femme, qui a fait ça.

Ils le suivirent à l'intérieur. Le soleil du matin brillait à travers les stores baissés. Il faisait assez clair pour qu'ils n'aient pas besoin d'allumer la lumière.

— Je veux voir toutes les photos de Beatrice qui existent, dit Winter.

Il nota que Lisen Wägner sursautait, brièvement mais de façon très nette.

— Excusez-moi. Je me suis mal exprimé. Je veux dire celles qui ont été prises au cours de... cette dernière année.

Mon Dieu, la femme eut l'air encore plus froissée. Comment fallait-il qu'il s'exprime pour ne pas commettre d'impair ? Il avait le sentiment de ne cesser de s'en rendre coupable.

— Pourquoi ? demanda Bengt Wägner.

— Je ne sais pas au juste. Je suis à la recherche de quelque chose, pour comparer. Un milieu.

— Mais vous avez déjà tout regardé quand... c'est arrivé, objecta Lisen Wägner. Vous avez emporté presque tout, même les photographies, pour les examiner.

— Je sais.

— Pourquoi n'avez-vous rien trouvé, alors ?

Winter écarta légèrement les bras.

— Si vous ne saviez pas ce que c'était à ce moment-là... pourquoi le savez-vous maintenant ?

Winter répondit de son mieux à cette question.

— Un mur en brique ? demanda Bengt Wägner. Je ne crois pas en avoir vu un. Enfin, je ne connais pas toutes les photos qu'elle avait en sa possession, bien entendu.

— Moi non plus, dit Winter. Et je ne me souviens de rien de ce genre.

— En voici une boîte entière, dit Lisen Wägner, qui était allée la chercher dans la penderie, à l'autre bout de la pièce.

Winter tria les clichés de la même façon qu'il l'avait fait dans la chambre d'Angelika Hansson. Printemps, été, automne, hiver. Extérieur, intérieur.

Lisen Wägner lui apporta du café et une pâtisserie tiède qui sentait la vanille. Lorsque le soleil eut tourné, Winter fit légèrement pivoter le store pour laisser entrer un peu de lumière. Il vit Bengt Wägner à travers la fenêtre.

Finalement, il lui resta cinq photos sur lesquelles Beatrice était représentée assise à la table d'un restaurant ou d'un pub, à l'intérieur ou sur la terrasse. Mais nulle part il n'y avait de mur de brique, ni rien qui rappelait ce qu'il avait vu sur les clichés chez Angelika. Sur trois d'entre elles figurait l'un de ses parents ; sur une, les deux.

Il regarda à l'extérieur et vit Bengt Wägner qui continuait à s'affairer avec un sécateur, parmi ses fleurs. Il sortit de la maison et alla lui montrer les photos. Le père reconnut aussitôt l'endroit, car sa fille y allait souvent.

— Vous en avez d'autres clichés ? demanda Winter.

— Je ne sais pas au juste.

— Est-il possible qu'elle en ait conservé quelque part ?

Wägner posa son outil sur le sol et eut l'air de réfléchir. Sa femme vint alors les rejoindre dans le jardin et Winter lui posa la même question.

— En signet, dans un livre, dit-elle.

— Ah oui, c'est vrai ! s'exclama le mari.

— Il lui arrivait de se servir d'une photo comme signet, reprit la femme. Elle en avait pris l'habitude étant petite.

Dans quels livres ? se demanda Winter. Seulement dans les siens ? Ou bien dans tous ? Les ouvrages occupent quatre ou cinq mètres linéaires, dans sa chambre, et peut-être une dizaine dans la salle de séjour de la famille.

Il remonta dans la chambre de Beatrice et sortit tous les volumes des rayons, les uns après les autres. Au bout d'une demi-heure, Bengt Winter vint lui demander s'il voulait déjeuner et il accepta la proposition.

Il lui restait un mètre, quand il se remit à l'ouvrage après le repas. Il ouvrit tous les livres, mais ne trouva rien.

— Il y en a quelques-uns au grenier, aussi, dit Bengt Wägner, de retour dans la chambre. Des livres d'enfant dans une boîte.

— Pouvez-vous aller les chercher ?

Wägner s'éclipsa et revint bientôt avec un carton plus long que large. Winter fouilla dans des livres qui racontaient des histoires de petits garçons et de petites filles, et d'autres encore, plus grands. Il y avait également une collection de livres d'adolescents de couleur verte. Dans le troisième de la pile, une enveloppe avait été collée au revers intérieur de la couverture. Il regarda Bengt Wägner, qui secoua la tête.

— Je n'ai encore jamais vu ça.

— Quand cette boîte a-t-elle été montée au grenier ?

— Je ne sais pas.

— Qui l'a montée ?

— Beatrice.

— Quand ?

— Il y a longtemps, répondit Wägner en regardant les ombres des arbres, par la fenêtre. Longtemps qu'elle est morte, ajouta-t-il en se tournant à nouveau vers Winter. Peut-être l'a-t-elle fait le dernier... été. Après son baccalauréat. Comme pour mettre fin à quelque chose. Elle avait gardé tout un tas de choses de ses... années d'enfance et d'école. C'était terminé, désormais. Place pour autre chose.

Winter voyait Wägner de profil. Le soleil, venant de la gauche, se reflétait dans ses yeux, remplis de larmes.

Winter ouvrit prudemment l'enveloppe, sans la toucher avec les doigts et en fit tomber le contenu sur le sac en plastique qu'il avait étalé sur le bureau.

Il y avait deux photographies.

Il reconnut aussitôt le mur en brique. Beatrice était assise à une table garnie d'assiettes et de verres. Et il y avait une ombre dans le coin supérieur gauche.

C'était le même endroit, pris sous le même angle. Seule la jeune fille n'était pas la même.

— Ne montrez pas ça à Lisen, dit Bengt Wägner.

— Vous n'aviez jamais vu cette photo ?

— Non. Promettez-moi de ne pas la montrer à Lisen, répétait-il.

— Il se peut que j'y sois obligé.

— Oui. Mais attendez un peu.

— Connaissez-vous un endroit qui ressemble à ça ?

— Non.

— Rien qui s'en approche ? Qui vous rappelle quelque chose ?

— Ce mur, on ne peut pas éviter de le remarquer. Je ne l'aurais pas oublié, si je l'avais vu quelque part.

— J'ai une photographie d'Angelika assise exactement au même endroit.

— Vous êtes sûr ?

— Même mur, même éclairage, même angle de prise de vue.

— Je peux la voir ?

Winter sortit la photo d'Angelika. Il n'y avait pas le moindre doute.

— Mon Dieu, soupira Bengt Wägner. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je ne le sais pas encore.

— Le fait qu'elles soient allées dans le même endroit, toutes les deux, ne signifie pas forcément quelque chose, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas.

— Il faut que vous le trouviez, ce lieu.

— Oui.

— J'espère qu'il se situe en ville, dit Wägner en regardant Winter. Elle a effectué quelques courts voyages en charter toute seule. C'est-à-dire : sans nous.

— Je sais.

— Peut-être que cette autre fille, Angelika, a fait pareil.

— Oui.

— C'est peut-être là-bas. À Chypre ou à Rhodes.

— On verra.

— Pourquoi a-t-elle dissimulé cette enveloppe ?

- C'est l'impression que vous avez ? Qu'elle était cachée ?
- On le dirait bien.
- Mais elle n'a pas jeté ces photos.
- Pourquoi l'aurait-elle fait ?
- Je ne sais pas non plus.
- Est-ce qu'il peut vraiment exister un lien entre... je veux dire : ces jeunes filles ? Et entre... leur mort.
- C'est ce que je m'efforce d'établir. Ou bien d'exclure, dit Winter.
- Vous allez donc essayer de trouver cet endroit ?
- Ainsi que le photographie.
- Je ne crois pas qu'elles se connaissaient. Beatrice et... Angela.
- Angelika, rectifia Winter.
- Je ne crois pas qu'elles se connaissaient, répéta Wägner en regardant la photo d'Angelika devant le mur de brique. Beatrice m'en aurait parlé. Et j'aurais reconnu cette jeune fille si je l'avais vue. Il n'y a pas tellement de Noires, à Pàvelund. Il a l'air agréable, cet endroit, ajouta-t-il en regardant maintenant la photo de Beatrice. Elle ne paraît pas vraiment très gaie, et pourtant elle a le sourire.
- Croyez-vous pouvoir me dire quand ce cliché a été pris, à peu près.
- Ça demande un peu de réflexion.
- Environ.
- Elle est comme elle était... à la fin, dit Wägner en se tournant vers Winter avec une expression étrange sur le visage et une voix pâteuse. Vous avez entendu ce que je vous ai dit, commissaire ? Elle est *comme elle était*. C'est bien que Lisen ne voie pas ça.
- Winter ne répondit pas et la voix de Wägner redevint normale. Il se tourna à nouveau vers Winter.
- Elle a peut-être été prise peu avant, si vous voyez ce que je veux dire. Je crois qu'il va falloir qu'on en parle à Lisen, malgré tout. Elle est meilleure que moi pour... les détails.

15.

— Je reconnais la robe, dit Lisen Wägner, le visage ravagé par le chagrin, en examinant la photographie. Elle l'avait achetée une ou deux semaines avant de... disparaître.

— Tu en es sûre ? demanda son mari.

— Oui.

— Deux semaines avant ? répéta Winter.

— À peu près. Je ne pourrai jamais l'oublier, dit-elle en sentant le doute des deux hommes et regardant son mari. J'ai souvent repensé, à cette robe, sa dernière, ajouta-t-elle en se tournant cette fois vers Winter.

— Il y a plusieurs années de ça, objecta Bengt Wägner.

— Aucune importance.

— Alors, elle a dû aller chercher ces photos... commença Winter, avant d'être interrompu par Lisen Wägner.

— ... peu de temps avant d'être assassinée.

Winter détourna les yeux vers la fenêtre, pour éviter de la regarder et ne pas avoir à prononcer ce mot en ce lieu.

— Il y a une date au verso, fit remarquer Bengt Wägner, tout étonné, en regardant la surface blanche.

Winter avait vu cette date, qui confirmait que Beatrice était allée chercher ces clichés une semaine avant de mourir. Si les souvenirs de sa mère étaient exacts, ils avaient été pris quelques jours auparavant. Mais on ne fait pas développer une seule photo. Il devait donc y en avoir d'autres du même rouleau.

— Où donnez-vous vos photos à tirer, d'habitude ?

— Chez le photographe de Mariaplan.

— Beatrice également ?

— Je le suppose, répondit Bengt Wägner.

Sa femme s'était assise. Son léger bronzage avait disparu et Winter décrypta les traits de la fille sur le visage de la mère.

Il regarda le cliché qu'il tenait dans sa main. Beatrice se trouvait dans un local où il y avait un mur en brique, des tables et de la vaisselle. Sans doute un bar ou un restaurant.

Elle y était allée seulement quelques jours avant d'être assassinée et avait conservé religieusement le souvenir de ce moment.

Pourquoi ?

Angelika Hansson était également allée là-bas. C'était forcément le même endroit. Quand s'y était-elle rendue ? Sur ses photos, à elle, il n'y avait pas de date, car elles n'avaient pas été tirées dans le même magasin. Or, il les avait trouvées au milieu d'autres clichés d'hiver. Et nullement cachées. Mais c'était le même lieu, le même mur. Il avait enfin mis la main sur le lien qu'il cherchait.

Winter était dans son bureau, c'était toujours le samedi et il faisait toujours chaud. Bergenhem était assis en face de lui, encore plus bronzé qu'avant et l'air encore plus robuste.

— Cecilia, sa copine, a donc vu à deux reprises Angelika en compagnie d'un garçon, lut-il à voix haute dans le document posé devant lui.

— Deux fois, répéta Bergenhem. L'une dans un café et l'autre depuis le tramway.

— Et il ne s'est pas encore manifesté, marmonna-t-il pour lui-même.

— Non. On lui a montré un certain nombre de photos, mais ça n'a rien donné, dit Bergenhem en remontant les manches de sa chemise. Il est sans doute à l'étranger, ce garçon. Sans cela, il aurait eu connaissance de notre appel à témoin.

Il est peut-être mort, pensa Winter, se souvenant que Halders avait eu la même idée.

Ils avaient besoin d'un nom et d'un visage. Cecilia avait fait de son mieux pour décrire ce dernier. Le garçon avait à peu près l'âge d'Angelika, le teint assez pâle. Les cheveux bruns mais pas foncés. Même si elle n'avait pas prononcé le mot « méridional », c'était ce à quoi pensait Winter en sortant les photos de la fête de fin d'études qu'il avait trouvées chez les parents.

Il y avait quatre personnes que Lars-Olof Hansson n'avait pas reconnues. Trois hommes et une femme. Or, l'un des

premiers n'était pas vraiment un homme, mais un adolescent de l'âge d'Angelika.

Un visage assez pâle.

Winter avait eu la chair de poule, en voyant cette photo pour la première fois et il l'eut à nouveau.

Quelque chose était en train de se passer.

Il montra le cliché à Bergenhem.

— Je l'appelle tout de suite, dit celui-ci en joignant le geste à la parole.

— C'est lui, dit Cecilia.

Elle portait une mince chemise de lin et un short kaki et elle répandait dans le bureau de Winter une odeur douceâtre de crème solaire qu'elle rapportait des rochers au bord de la mer qu'elle avait quittés lorsque Bergenhem l'avait appelée sur son portable.

— C'est lui, répéta-t-elle d'une voix ferme, les cheveux encore raides de vent et d'eau salée.

— Prenez votre temps, dit Winter.

— Je n'en ai pas besoin.

— Ne vous précipitez pas.

— Pourquoi ça. Je suis certaine. À cent pour cent, dit-elle en observant de près la photo, la cour et les ballons comme si elle cherchait son propre visage. J'étais là, mais je ne me vois pas sur cette photo.

— Et vous ne l'avez pas remarqué, alors ?

— Non, dit-elle en regardant à nouveau le cliché. Le jeune ressemble au vieux, ajouta-t-elle en lançant un coup d'œil à Winter. On dirait le père et le fils. J'aurais pourtant dû le reconnaître.

Winter garda le silence.

— Et *lui*, le vieux, celui qui est peut-être le père du jeune, vous le reconnaissez ? demanda Bergenhem. Ou d'autres personnes ?

— Euh... je ne sais pas, vraiment, dit-elle en scrutant à nouveau le cliché. Il y a des visages qui me sont familiers et que j'ai déjà vus auparavant. Pas ces deux-là.

— Et elle ? demanda Winter en désignant la femme qui se tenait sur le bord, comme si elle s'apprêtait à sortir du cadre.

— Non.

— Et l'homme blond ? Celui à la barbe.

— Non plus.

Ces quatre personnes étaient donc aussi étrangères à Cecilia qu'au père d'Angelika.

Ils sont venus après, avait dit Lars-Olof Hansson ! *Vous ne comprenez pas ? Ils sont venus après. Personne ne les a vus. Mais ils sont venus apporter un message. Un message de l'enfer !*

Mon Dieu.

— Le garçon, en revanche, je le reconnais, dit Cecilia.

— C'était lui les deux fois. Au café et quand tu l'as vu depuis le tramway ?

— Oui, j'en suis certaine.

— Vous lui avez parlé ?

— On s'est simplement dit « salut ».

— C'est tout ?

— Oui, répéta-t-elle en regardant à nouveau la photo. C'est affreux, il est sur cette photo de la fête et je ne l'ai pas vu.

— Que vous a confié Angelika à propos de lui ?

— Je vous ai déjà dit qu'elle a refusé d'en parler.

— Elle a quand même bien dit quelque chose.

— Non, elle refusait catégoriquement. Ce que je ne comprends toujours pas, c'est pourquoi je ne l'ai pas vu ce jour-là, lors de la fête, dit-elle en se tournant à nouveau vers Winter.

— C'est bien avant ce jour-là que vous les avez vus ensemble ?

— Oui... je crois.

— Vous venez de dire que vous auriez dû le reconnaître, là, dans la cour du lycée. Dans ce cas, il faut que vous l'ayez vu auparavant.

— Oui... c'est vrai.

— Répétez-nous les circonstances. Au café et dans le tramway.

Elle réfléchit à nouveau. Oui, c'était sûrement avant. Au printemps, à la fin du printemps, au mois de mai. Les deux fois. C'était bien ce qu'elle avait dit à Bergenhem, insista-t-elle en désignant celui-ci.

Winter réfléchit. Il s'efforça d'imaginer la scène de la cour, avec cette jeune fille qui y participait. Que pouvait-elle venir faire là ? Sinon être spectatrice et fêter son amie ?

— Avez-vous des photos de ce jour-là, vous-même ? demanda-t-il.

— Euh... oui, c'est vrai.

— Pouvez-vous aller les chercher ?

— Maintenant ?

— Oui.

— Je ne sais pas...

— On vous emmène en voiture. Nous vous en serions très reconnaissants, dit Winter en se levant.

Une heure plus tard, Cecilia était de retour avec une pochette aux couleurs chatoyantes. Il vit qu'elle avait changé de robe et fait quelque chose à ses cheveux.

Winter sortit les photos de la cour du lycée et les étala sur le bureau, dont la surface se révéla tout juste suffisante.

C'était bien le même jour au même endroit. À peu près au même moment. Mais sous un autre angle. Alors que Lars-Olof Hansson avait pris ses clichés depuis un point situé en face de sa fille et des participants à la fête, Cecilia les avait pris de côté, sur la gauche par rapport à Lars-Olof Hansson.

Et plusieurs personnes faisaient écran.

Il ne vit ni le garçon ni l'homme qui était peut-être son père, pas plus que celui à la barbe et aux lunettes.

En revanche, il vit la femme, celle qui semblait en train de sortir vers la gauche. Il prit alors la photo de Hansson pour comparer puisque, sur celle de Cecilia, elle était représentée de face.

Comme si elle quittait une photo pour entrer dans l'autre.

Il montra cela à Cecilia.

— C'est quand même affreux, bon sang, dit-elle.

— Elle figure aussi sur la photo que vous avez prise.

— Je ne me souviens pas d'elle, ni de lui avoir tiré le portrait, dit-elle en regardant alternativement les clichés de Hansson et les siens, tandis que Winter et Bergenhem attendaient. Ne devrait-on pas apercevoir... les autres, aussi, sur mes photos ? demanda-t-elle en levant les yeux.

— Si c'est au même moment, oui, dit Winter.
— Mais elle est là, elle. C'est donc forcément au même moment, à la même minute, non ?

Winter ne répondit pas.

— C'est comme... des fantômes, s'exclama Cecilia.

Ils sont revenus !

— Le garçon, ce n'est pas un fantôme, lui, dit Winter, puisque vous l'avez vu deux fois, en ville, avec Angelika.

— Mais pas là. Pourquoi est-ce que je ne l'ai pas vu là ?

Winter ne répondit pas et Bergenhem non plus. Il était impossible d'apporter une réponse à cette question, pour l'instant. Pourtant, Winter eut à nouveau la chair de poule.

— Je voudrais vous montrer autre chose, dit-il.

Elle regarda longtemps le mur de brique.

— Je ne reconnais pas cet endroit.

— Prenez votre temps.

— Un mur comme ça, on ne peut pas l'oublier, quand on l'a vu.

— Elle, vous la reconnaissez ?

— Vous plaisantez ? C'est Angelika, bien sûr.

— Est-ce que vous reconnaissez aussi ce qu'elle porte ?

Cecilia observa de près la photo de son amie.

— Ce sont des vêtements d'hiver. Je veux dire : elle est habillée, à l'intérieur, comme on l'est en hiver.

Winter opina du chef.

— Ce gilet, je crois qu'elle l'a acheté l'hiver dernier.

— Quand ça ?

— L'hiver dernier.

— Oui mais, à quel moment ?

— Je crois que c'était après le nouvel an. Oui, c'est ça.

— Cette année, donc ?

— Euh... oui, forcément.

Bergenhem prit note.

— Vous vous voyiez souvent, Angelika et toi ? demanda Winter.

— Très souvent.

— Qu'est-ce que ça veut dire, en termes de fréquence ?

— Je ne sais pas... pourquoi me demandez-vous ça ?

— Étiez-vous amies intimes ?

Sa réponse se fit attendre. Il vit qu'elle réfléchissait, tout en regardant la photo d'Angelika, assise à cette table devant le mur de brique.

— Angelika était un peu spéciale. Elle ne se confiait pas beaucoup à propos de ce qu'elle faisait... par ailleurs.

Winter attendit la suite.

— Comme avec ce garçon. Elle ne voulait pas en parler, c'est tout.

— Et cet endroit ? demanda Winter avec un geste en direction de la photo qu'elle tenait toujours dans sa main.

— C'est la même chose, vous savez. Elle ne m'a jamais parlé d'un lieu où il y a un mur en brique. Pourquoi l'aurait-elle fait ? dit-elle en regardant Winter. Si elle allait quelque part sans moi, pourquoi m'en aurait-elle parlé ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, vous voyez. Ce n'est pas parce qu'elle ne m'en parlait pas que c'est un secret.

— Qui vous a parlé d'un secret ?

— À vous entendre, on en a un peu l'impression.

— Mais est-ce que, entre amies, on ne se dit pas où on va, d'habitude ?

— Si... peut-être.

— Alors, pourquoi pas à propos de ceci ?

— Elle l'a peut-être fait, en réalité. Je veux dire : sans mentionner nécessairement qu'il y avait un mur de brique à cet endroit. J'y suis peut-être même allée moi-même, mais dans une autre pièce.

— Pourriez-vous établir la liste des établissements de la ville où Angelika et vous êtes allées, ainsi que ceux dont vous avez connaissance ?

— Il suffit de regarder dans le guide des spectacles.

— Sortiez-vous beaucoup ?

— Non, non. Mais tous les endroits où on allait figurent dans ce guide.

— Pouvez-vous faire une croix devant ?

— Quand ça ?

— Dès que possible.

— Bon.

Bergenhem était parti. Winter tendit la main pour prendre son paquet de cigarillos sur l'étagère du lavabo et vit qu'il était vide. Il aurait pourtant eu besoin de fumer.

C'était une bonne occasion d'aller en acheter un nouveau et de rentrer à la maison avant qu'Elsa ne s'endorme.

La soirée était belle. Il longea le fleuve. Devant la gare, la circulation n'était pas très dense. En revanche, il y avait beaucoup de monde devant chez Eggers. Un groupe sortit de l'hôtel avec des valises et se dirigea vers la gare. Winter crut lire une certaine déception sur leur visage quand ils passèrent devant la terrasse. Prendre le train un soir pareil, alors qu'on pourrait rester assis là.

Il salua au passage quelques collègues qui montaient dans le car de patrouille. Celui-ci répondit au moyen d'un appel de phares et s'éloigna.

Disparut. Il avait certaines des photos dans la poche de sa veste et les revit en esprit, en particulier le visage des quatre personnes que nul n'avait reconnues et qui y étaient là sans y être. Qui avaient disparu, quoi. Sauf la femme. Elle figurait sur les deux séries de clichés.

Le garçon y était, au moins sur ceux de Hansson. Ils avaient lancé leur appel à témoin aussitôt après avoir entendu Cecilia et son visage n'allait pas tarder à être affiché un peu partout, Bergenhem était parti s'en occuper.

Winter traversa Brunnsparken et entra chez sa marchande de tabac, dans l'Arcade.

— Hélas, dit-elle. Je vous avais prévenu, mais je ne savais pas moi-même que le moment était arrivé.

— Comment ça ?

— Ils ne commercialisent plus vos cigarillos.

— Qu'est-ce que vous dites ? s'exclama Winter, la bouche soudain très sèche, en avalant sa salive avec une petite démangeaison au menton.

— Au moment où j'allais vous mettre mon dernier paquet de côté, un client est arrivé. Comme je le tenais à la main, je ne pouvais pas le dissimuler pour vous le garder.

— Non, bien entendu.

— N'est-ce pas ?

— Non, non. Merci de l'intention.

— Il faut réclamer auprès du fabricant.

Winter s'efforça de sourire.

— J'ai appelé mes concurrents, poursuivit la buraliste, mais plus personne n'en a. Depuis longtemps, selon eux. J'étais la seule à en avoir et vous le seul à en vouloir. Et puis celui qui est arrivé avant vous.

Une autre victime, pensa Winter. Il se sentait pris de court, sans plus. Pas de panique.

L'idée lui était venue de cesser de fumer. L'occasion s'offrait. C'était comme un signe venu du ciel. La Providence qui lui rendait un service, sous la forme de ce distributeur qui ne voulait plus distribuer. Tout le monde se liguaient pour veiller sur sa santé. Sa famille avait besoin de lui, son enfant avait besoin de lui. Le moment était venu d'opter pour une vie sans nicotine empoisonnée.

Si seulement il n'avait pas eu aussi affreusement envie de fumer, bon sang.

— Il existe d'autres marques, commissaire, vous savez, dit la femme en désignant l'étagère pleine, derrière elle.

— Ça fait quinze ans que je fume des Corps Diplomatique et rien d'autre, dit-il en espérant ne pas laisser entendre qu'il avait des sanglots dans la voix.

— Mais il y en a d'autres.

— Pas pour moi, répliqua Winter avant de prendre congé et de sortir.

Il s'agissait maintenant de rentrer sain et sauf à la maison et d'envisager la suite des événements avec Angela. Médecin, elle connaissait les remèdes. Elle avait des patchs, comme on disait, des pastilles à sucer, voire de la morphine.

Le soleil s'était caché. Pour tous les autres, il brillait du haut d'un ciel sans nuage, pour lui il était noir.

Il n'y avait pas que les cigarillos Corps Diplomatique, dans la vie, il existait d'autres marques et il pouvait même cesser de fumer. Il manquait certes de caractère mais d'autres, encore plus faibles que lui, y étaient bien parvenus.

En traversant Salutorget, il sentit un poids sur sa poitrine. Une fois dans le parc, il comprit ce que c'était : de la peine. Il venait de perdre un ami très cher.

16.

Anne arriva au club à minuit trois. Au bar, elle reconnut divers visages qui avaient le regard ailleurs, peut-être tourné vers le mur dans l'autre pièce. On voyait celui-ci de l'une des extrémités du comptoir.

La musique emplissait l'espace, un peu à la manière d'une toux ou de quelque chose de désagréable qui vous montait à la gorge, lui sembla-t-il. Pas le genre qu'on pouvait écouter avec plaisir, rejeté en arrière sur son siège, mais ce n'était pas ce que souhaitaient ceux qui étaient assis là.

Leurs visages étaient blancs, verts et violets, en fonction de la lumière des lampes suspendues au plafond.

Il sortit du bureau situé derrière le bar. Le Bureau. Ha ha. Disons plutôt : un placard au fond d'un autre placard.

— On se demandait où tu étais passée, dit-il.

— Me voilà.

— Tu n'es pas décidée à laisser tomber, hein ?

— Si.

— Sûr ?

— Bah.

Elle attendit un moment pour le formuler, et se décida.

— Pourquoi ne dis-tu rien, à propos d'Angelika ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu n'as pas dit un seul mot sur elle depuis que... c'est arrivé.

— Qu'est-ce que tu veux que je dise ?

— Ce serait naturel, non ?

— Y en a d'autres, qui causent.

— Cet endroit t'appartient, non ?

— Où est-ce que tu veux en venir, au juste, Anne ?

— Tu ne saisis pas ?

— Je ne suis pas du genre à bavarder.

— Oh non.

— Mais si tu veux parler, toi, je t'écoute.

— Bah.

— Tu comprends bien que je n'ai rien à voir là-dedans, n'est-ce pas ?

— Dans ce cas, je ne serais pas là en ce moment. Si je l'avais pensé.

— Ça ne veut pas dire que ça me laisse indifférent.

— Tu es triste ?

— Triste. Naturellement. Elle était des nôtres.

— Des nôtres ?

— C'est à toi d'y aller, maintenant.

Elle vit que la porte sur le côté de la scène était ouverte. La scène, oui, bien sûr. Il lui adressa un signe de tête dans cette direction. Elle se retourna et nota que l'un des visages, au bar, semblait être tourné vers elle.

— Oh non, pas lui, encore une fois.

— Quelle importance ?

— Tu n'as que tes habitués, ou comment dire, en tête, hein ?

— Ça fait longtemps qu'il vient.

— Tu ne sais pas l'effet que ça fait. Ce n'est pas toi qui te produis.

— Tu sais bien que tu n'as pas à avoir peur.

— Facile à dire pour toi. Mais ce n'est pas ça.

— Qu'est-ce que c'est, alors ?

— Je ne peux pas t'expliquer.

— Tu n'as qu'à fermer les yeux.

Peut-être eut-il un petit rire, avant de se diriger vers la porte. Le visage parut se rapprocher lentement depuis le bar où il se trouvait, gros, blanc, écoeurant. Elle eut le temps de se réfugier dans la loge avant qu'il ne soit trop près. Elle se prépara, passa dans la cage, ferma les yeux et se mit à bouger au rythme de la musique du haut-parleur. L'air avait changé. *Je te veux dans la pénombre, ce soir.*

Le groupe était en train de prendre le café. Il pleuvait à nouveau. Ringmar avait fermé la fenêtre mais, au bout de cinq minutes, la chaleur fut étouffante. Il alla donc l'ouvrir à nouveau et il ne tarda pas à se former une petite mare sur le sol, en dessous. Winter sentit un léger souffle de vent. C'était délicieux.

Il se mit à mâcher un morceau de chewing-gum à la nicotine qui avait un goût affreux. Au bout d'un moment, il le retira de sa bouche et le jeta dans la corbeille à papier. Les maux de tête avaient commencé à se faire sentir une demi-heure après le petit déjeuner, comme l'avait prédit Angela.

— Combien de temps est-ce que je vais tenir à ce régime ? avait-il demandé pendant qu'ils prenaient le café, elle et lui.

— Jusqu'à ce que le diable ait été chassé de ton corps.

— Ça fait longtemps qu'il y est.

— Tu y arriveras, Erik.

— Il existe d'autres marques.

— C'est l'occasion. La Providence a fini par t'accorder une chance.

— Dis plutôt : le distributeur de tabac.

Il tenta de renouveler l'opération chewing-gum mais dut y renoncer à nouveau. Les photos circulaient parmi le groupe. Une nouvelle enquête et donc une nouvelle série de photos qui circulait parmi eux. Des images de cadavres, de parties de corps. Des enfants. Des dessins d'enfants. Des maisons. Des voitures. Des arbres. Des rochers. La mer. Des bosquets. D'autres cadavres. Des visages morts : enflés, déchiquetés par des balles ou par des coups. Année après année. Cela ne s'arrêtait jamais.

Des murs en brique. Des réussites scolaires qu'on fêtait. Des visages vivants mais qui, quelques semaines plus tard, seraient morts. Ils avaient la solution de l'énigme entre les mains, en quelque sorte, et pourtant non, car c'était une solution qui ne comportait pas les réponses. Ceci est arrivé, certes, mais on ne sait ni pourquoi ni quand ni comment ni par la faute de qui...

— Un club clandestin, dit Halders.

De retour, trois jours après l'enterrement, il paraissait plus mince, plus fragile. Plus de propos en l'air, plus de plaisanteries douteuses. Quelqu'un d'autre. Plus de prise de bec avec Aneta, assise à quelques chaises de là. Winter se demanda si cela lui manquait, à elle. Peut-être finiraient-ils par constater que le vieux Halders leur manquait. Une chose certaine, en tout cas : ils ne le reverraient pas.

— Ça sent le club clandestin à plein nez, dit-il en regardant la photo qui était maintenant projetée sur l'écran. Möllerström

avait baissé le store et mis le projecteur en marche. D'abord Beatrice. Puis Angelika. Le même mur.

— Il faut qu'on vérifie tout, dit Halders.

— Il y a des gens dont c'est le boulot, dit Ringmar, Inspecter les restaurants et les bars. Les autorités sanitaires et les pompiers, entre autres, il me semble.

— Oui, dit Winter. Je t'en charge. Et auprès des collègues de l'ordre public.

— Naturellement.

— Reviens-nous avec le nom de cet endroit.

— Je vais le trouver.

— Les clubs clandestins, c'est comme la mauvaise herbe, dit Halders. On en arrache une et il en repousse deux.

— Pas celui-là, dit Winter. À supposer que ce soit un club clandestin. Cette photo a été prise il y a au moins cinq ans, dit-il en se tournant vers la photo, sur laquelle on voyait Beatrice avec le mur derrière elle. On dirait que c'est le même endroit.

— Le même mur, rectifia Halders. Mais ce n'est pas encore établi. Il peut s'agir d'un autre, hein ? dit-il en se retournant. Ils ont pu déplacer le mur, emporter les briques et le reconstruire dans un autre local. Pas vrai ?

Bergenheim haussa les épaules.

— De nos jours, celui qui tient ce genre d'endroit est prêt à tout, poursuivit Halders.

— Je le trouverai, ce mur, dit Bergenheim en se tournant vers Halders.

Ils étaient maintenant dans le bureau de Winter. Celui-ci faisait les cent pas entre la fenêtre et le bureau. Ringmar, lui, ne bougeait pas, sur sa chaise.

— Tu m'as l'air bien nerveux, dit-il.

— Tu vois des cigarillos, dans cette pièce ?

— Non.

— Eh bien, tu as la réponse.

— Essaie les patchs.

Winter souleva sa chemise et montra son ventre.

— Le chewing-gum, alors.

Winter ouvrit la bouche.

— L'exercice.

— Pas le temps.
— Le boulot.
— Oui, dit-il en s'asseyant. Qui tenait l'appareil photo ?
— Tu crois que c'est la même personne dans les deux cas ?
— Non, on n'aurait pas une chance pareille.
— C'est sans doute celui de Beatrice. Les photos ont dû être prises avec ?

— Il faut voir ça avec nos experts en photographie. Est-ce qu'on peut déterminer de quel appareil il s'agit ?

— C'est difficile.

— Et ensuite ?

— Qui le tenait, dit Ringmar.

— Pour ça, il faut qu'on trouve l'endroit.

— Des gens gagnent leur vie à tirer le portrait des autres.

— Les paparazzi.

— Peut-être pas tout à fait dans le cas présent. Mais il peut s'agir de quelqu'un qui s'est fait payer pour les prendre en photo.

— Ou alors elles se sont photographiées mutuellement, suggéra Winter.

— Tout le monde pense qu'elles ne se connaissaient pas.

— Ce n'est pourtant pas exclu.

Il avait montré la photo de Beatrice à Cecilia, l'amie d'Angelika. Mais elle ne l'avait pas reconnue et affirmait ne l'avoir jamais vue.

— J'ai beau ne pas être expert en la matière, ces photos m'ont tout l'air d'avoir été prises par un amateur, dit Ringmar.

Ils se regardèrent. Ils savaient tous deux qu'il n'y avait pas d'appareil photo chez Angelika. Elle en possédait un, qu'ils l'avaient pas retrouvé. Ils ne savaient pas non plus quel laboratoire avait tiré ses clichés.

Celui de Beatrice, en revanche, était toujours chez ses parents. Il était probable qu'il avait servi à prendre les photos qu'ils y avaient trouvées. Ils détenaient à la fois les négatifs et l'appareil.

Qui avait pris Beatrice ? Qui tenait l'appareil ? Qui avait pris Angelika ? Qui tenait l'appareil ? Et quel appareil était-ce ?

*

Halders et Aneta Djanali allèrent de nouveau rendre visite aux Bielke. Bien que manifestement agacé, le père les laissa entrer. Jeanette descendit l'escalier et sortit dans le jardin. Halders était en bras de chemise. Aneta, elle, portait un mince corsage. Jeanette avait l'air d'avoir froid.

Elle examina le mur, sur les photos qu'Aneta lui avait remises. D'abord celui derrière Angelika, puis le même derrière Beatrice.

— Je reconnais cette Noire, dit-elle, mais il est vrai que sa photo a été dans le journal. Elle y est d'ailleurs encore, car des articles paraissent toujours sur cette affaire.

Halders acquiesça.

— Pourquoi venez-vous me montrer tout ça ?

— Parce que vous pouvez peut-être nous aider à trouver ce club, ou je ne sais quoi, où elles sont. Nous ne sommes pas encore au bout de nos peines, vous savez, ajouta-t-il en reprenant les clichés.

— Ah bon. Je croyais que vous aviez tout sur les clubs et les boîtes ?

— On ne connaît pas celui-ci. Malgré nos recherches, nous ne l'avons pas encore trouvé.

— *Keep looking*, dit-elle.

— Il est très particulier, ce mur.

— Je ne l'ai jamais vu.

— Êtes-vous déjà allée dans un club clandestin, Jeanette ?

— Un quoi ? demanda-t-elle à Aneta Djanali, qui lui avait posé cette question. Qu'est-ce que vous avez dit ?

— Un club clandestin. Il y en a plusieurs dans cette ville. Êtes-vous jamais allée dans l'un d'eux ?

— Non.

— Mais vous avez entendu parler de ce genre d'endroit ?

— Oui.

— Par qui ?

— Comment ça ?

— Comment en avez-vous entendu parler ?

— Dans les journaux, par exemple. Ils mentionnent ce genre de choses.

— Connaissez-vous quelqu'un qui y soit allé ?

— Non.

— Et quelqu'un qui vous en ait parlé ?

— Non.

— Vous en avez donc seulement connaissance par ce qui en a été dit dans la presse ?

— Oui.

— Vous pouvez me citer des noms ? demanda Halders.

— Comment pourrais-je le faire, puisque je n'y suis jamais allée ?

— Le soir où vous avez été attaquée, vous n'étiez pas dans un endroit de ce genre ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ? explosa Jeanette. Vous allez continuer encore longtemps ?

— Je vais être honnête avec vous, dit Halders en la regardant avec toute la gravité dont il était capable. Et mettre les points sur les i. Quand on a connu quelque chose comme ce que vous venez de vivre... il n'est pas rare qu'on ait peur de ne pas se présenter sous un jour très favorable. Après ce qui s'est passé. Certaines personnes ne veulent pas dire qu'elles ont bu. Ou qu'elles sont allées avec quelqu'un qu'elles n'auraient pas dû accompagner. Ou aller dans un endroit qu'elles n'auraient pas dû fréquenter.

— Comme dans un club clandestin.

— Ce n'est pas mon cas. Je n'y suis jamais allée.

Jeanette regarda un moineau qui sautillait sur la pelouse. Soudain, il parut s'embraser sous les rayons du soleil. Il prit son envol et disparut.

— Où est-ce qu'il est, ce bon Dieu de gamin ? lança Ringmar.

— Ou son paternel, compléta Winter. Si c'est lui qui est sur cette photo.

— On aurait dû nous contacter, maintenant que l'appel à témoin a été lancé dans tout le pays, reprit Halders en regardant Winter. Nous avons déjà eu un cas où personne n'a voulu se manifester à propos d'un... visage. Je n'aimerais pas renouveler l'expérience.

Anne effectua son travail au son de la musique, puis regagna le vestiaire. En ressortant, elle vit à nouveau le visage, là-bas, au

bar. Il la dévisageait avec des yeux qu'elle ne pouvait ni ne voulait voir, car ils avaient quelque chose de dément.

Quand elle se retrouva dehors, la lumière était déjà revenue et, dans le ciel, des nuages en forme de doigt pointaient tous dans la direction où elle allait. Elle descendit l'escalier, qui sentait aussi mauvais qu'auparavant. Il n'y avait pas beaucoup de monde, dans la rue, en bas. La lueur des réverbères se mêlait à celle de la nuit.

En traversant la rue, elle se retourna et vit l'homme au visage descendre l'escalier. Elle pressa le pas et se retourna à nouveau. Il n'était plus là.

À ce moment, son portable sonna, dans son sac.

— Où es-tu ?

— Je m'en vais. C'était la dernière fois.

17.

Anne commanda une bière. Des fleurs étaient accrochées un peu partout sur cette terrasse. Il faisait toujours chaud, presque lourd. Un nuage noir était visible à l'est et les oiseaux volaient bas.

— Fausse alerte, dit Andy, qui avait suivi son regard. Il ne va pas pleuvoir.

— Ce n'est pas moi qui le regretterai, répondit-elle.

— Quelques gouttes ne feraient pas de mal. Faut qu'i pleuve, comme disent les paysans.

— Ah bon.

— Si, c'est ce qu'ils disent toujours.

— Comment le sais-tu ? Il y a au moins dix ans que tu n'es pas sorti de la ville, Andy.

— Je suis capable de parler aux paysans à leur façon.

— Voici ma bière.

Il leva son verre.

— J'attendais ça depuis longtemps, dit-elle.

— C'était si dur que ça ?

— Encore une semaine et je plaque tout.

— Quand tu m'as parlé au téléphone, tu m'as dit que c'était la dernière fois que tu te produisais.

— J'arrête la semaine prochaine.

— Pourquoi ne l'as-tu pas encore fait ?

— Tu le sais bien.

— L'argent, c'est pas tout, dans la vie, commenta-t-il en buvant et observant les hirondelles, qui volaient de plus en plus haut dans le ciel.

La bande noire, au-dessus de l'horizon oriental, commençait à redescendre.

— J'en avais besoin à ce moment précis.

— L'argent a une certaine propension à créer des besoins.

— Ce n'est pas tant que ça.

— Suffisamment.

— Ce n'est pas ce que tu crois. Je n'en ai plus besoin, maintenant. Pas de cette façon-là ni pour cette raison-là.

— Et puis il faut dire qu'il n'est pas aussi facile à gagner que tu le pensais.

— Non.

— Tu le pensais vraiment ?

Elle haussa les épaules.

— Vas-y, dis-le.

— On peut fermer les yeux.

— Pas tout le temps. Il faut que tu les ouvres de temps en temps pour ne pas perdre l'équilibre.

— Il est revenu, dit-elle après une petite pause.

— Relaxe-toi !

— Il a un regard... bizarre.

— Ils l'ont tous, non ?

— Mais lui, il est vraiment dégueulasse.

— Ils ne le sont pas tous ?

Elle but un peu de sa bière et attendit qu'un groupe ait fini de se faufiler près d'eux pour gagner la grande table située derrière. Ils étaient tous bronzés et vêtus de blanc. Leurs dents blanches luisaient, leurs yeux brillaient et leurs cheveux avaient des reflets.

— J'ai peur.

— C'est un sentiment qui est très sain.

— On dirait qu'il... sait quelque chose. Comme s'il voulait dire quelque chose.

— Quoi donc ?

— Il a quelquefois un sourire entendu. Comme s'il savait que je sais.

— Quoi ?

Il attendit sa réponse en la regardant. Les nouveaux venus se mirent à chanter. L'un d'eux avait l'air fier, peut-être un peu gêné.

— Je n'ai rien dit, Andy.

— De quoi parles-tu ? Je ne te suis vraiment pas.

— La fille qui a été assassinée. Violée puis assassinée. Angelika Hansson.

- J'ai vu ça. Impossible de l'ignorer si on ouvre un journal.
- Je la connaissais.
- Ah bon.
- Oui, au club.
- Au club ? Elle y bossait ?
- Oui.
- Elle dansait ?
- Non. Elle tenait le bar.
- Quand... c'est arrivé ? Je veux dire : est-ce qu'elle travaillait le soir où c'est arrivé ? Cette nuit-là ?
- Je crois. Je l'ai vue environ un jour avant.
- Et alors ?
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Tu en as tiré des conclusions ?
- Je ne veux pas.
- À savoir que c'est lié à cet endroit, ce qui lui est arrivé.
- Je ne veux pas y penser.
- Pourquoi serait-ce le cas ?
- C'est bien ce que je me dis.
- Ça n'a rien à voir avec l'endroit, déclara Andy.
- Non.
- Quelle raison y aurait-il pour ça ?
- Oui, pourquoi ?
- C'est des coïncidences.
- Oui, dit-elle en voyant devant elle ce visage et ce sourire.
- Tu as pitié de moi ? demanda Halders.
- Qu'est-ce que c'est que cette question ? dit Aneta.
- Tu réponds à une question par une autre question.
- Il est difficile de dire aux gens qu'ils sont à plaindre.
- Je ne suis pas à plaindre, objecta Halders. Pas de cette façon-là. C'est une catastrophe, mais elle est encore bien pire pour les enfants. Vingt fois pire. Mille fois pire.
- Elle vous frappe tous.
- C'est pire pour eux.

Ils étaient assis sur la terrasse de la maison où les enfants de Halders avaient toujours vécu et où ils resteraient vivre, s'ils avaient leur mot à dire – mais c'était lui qui avait l'intention de décider.

Hannes et Magda dormaient. Il venait d'aller les voir. Hannes avait marmonné quelque chose dans son sommeil. Et pendant qu'il était assis dans la chambre, Magda avait dit quelque chose, elle aussi, un peu comme s'ils se parlaient, tous les deux.

Aneta se leva.

— Il est temps que je rentre chez moi.

Il hocha la tête.

— Tu n'as besoin de rien ?

Cette fois, il la secoua.

— Je suis assez grand. Demain est un autre jour etc., etc., dit-il en regardant le ciel qui s'obscurcissait, à l'est.

Un avion qui décollait leur adressa un petit signal lumineux du haut du ciel.

— Qu'est-ce que tu fais, demain ?

— Je vais aller parler au petit ami de Jeanette.

— Mattias.

— Oui.

— Il était un peu rétif, non ?

— Je me demande pourquoi.

— Ça t'étonne ? Il voulait continuer à fréquenter Jeanette, comme tu le sais.

— Ce n'est pas ça, je le sais parce que je lui ai parlé. C'est autre chose.

— Mmm.

— Il avait une idée derrière la tête, à propos d'elle, dont il n'a pas voulu me parler. *Nous* parler. Quelque chose qu'il lui a dit, à elle.

Aneta resta debout à attendre. Une voiture passa sur le chemin qui se trouvait derrière la haie, en produisant un bruit de gravier écrasé.

— Il y a quelque chose... il était furieux, mais ce n'était pas seulement parce qu'elle avait rompu, poursuivit Halders en regardant Aneta. Tu comprends ? On le sent.

— Oui.

Halders se leva à son tour.

— Je t'accompagne jusqu'à ta voiture.

Une fois qu'elle fut installée au volant, il se pencha vers elle.

— Merci d'être venue.

— Va te coucher, maintenant, Fredrik.

Il lui prit la main et ne la lâcha que lorsque la voiture commença à rouler.

Winter était assis dans le bureau de Beier. Autour de lui, il entendait les bruits des expériences auxquelles on se livrait dans le service : tirs à balles réelles, essais d'aspirateurs, eau qui coulait quelque part, bruits de vêtements qu'on sortait de leur housse, papiers qu'on feuilletait, éclairs de flashes.

Beier venait de parler au téléphone.

— Le laboratoire a terminé.

— C'est le même homme ?

— Non. Mais... il n'est pas possible de l'affirmer à cent pour cent.

— Je le savais.

— En tout cas, tu en es certain, maintenant.

Il avait fallu deux semaines pour procéder aux analyses d'A.D.N. Ou plutôt, le laboratoire avait décidé qu'il lui faudrait deux semaines. Ce n'était pas une affaire urgente, mais il s'en fallait de peu.

— En ce qui concerne la jeune Bielke, ils disent qu'ils n'ont pas assez d'éléments.

— Jeanette. De quoi disposaient-ils ?

— De rien, vraiment, rétorqua Beier en buvant un peu de ce café qu'il avait offert à Winter à son arrivée. Elle s'est lavée à fond, après les faits, et elle a frotté fort. Quant à Angelika, elle n'a pas été violée, dit-il en posant sa tasse et en se passant la main sur la bouche. Donc, aucune trace de ce genre et rien à analyser.

— Alors, ce n'est pas le même salaud, dit Winter. Beatrice Wägner il y a cinq ans et Angelika Hansson maintenant. Cinq ans entre les deux. Même endroit. Même... arme. Tu ne peux rien me dire de plus à propos des ceintures ? demanda-t-il en se penchant en avant. Rien de plus concret.

— Non. Elles ont été étranglées, mais impossible de dire avec quoi, exactement.

— On peut quand même voir là un progrès dans l'enquête, dit Winter. Ça élimine certaines possibilités et ça exclut certaines questions.

— Oui.

— La prochaine étape, c'est les appareils photo.

— J'ai aussitôt vérifié, quand tu en as parlé. C'est exact.

Il n'était pas possible de déterminer quel appareil avait pris la photo d'Angelika, pas à partir du papier utilisé pour le tirage, seul élément dont ils disposaient. Il y avait un petit point, sur la photo, Winter l'avait remarqué. Les hommes de Beier avaient regardé cela de près et ils étaient parvenus à la conclusion qu'il s'agissait probablement d'un défaut de la lentille.

— J'ai comparé avec d'autres clichés qui ont peut-être été pris avec l'appareil d'Angelika mais, sur ceux-là, ce défaut n'apparaît pas.

— Je comprends.

— Nous ne savons pas où est son appareil. Quoi qu'il en soit, la photo qui la représente dans ce bar ou je ne sais quoi n'a pas été prise avec celui-ci.

— C'est au moins une certitude.

— Nous avons vérifié celui de l'autre fille aussi, Jeanette, et nous n'avons pas trouvé trace de défaut de la lentille.

Winter hocha la tête.

— Et nous n'avons pas trouvé d'autre objectif chez l'une ni chez l'autre.

— Il y a donc quelque part un appareil défectueux avec lequel a été prise la photo d'Angelika.

— Si tu mets la main dessus, tu ne seras peut-être pas loin de l'assassin, conclut Beier.

Ils se turent. Winter sentait le soleil lui brûler la nuque à travers la fenêtre. Il était près de deux heures, mais il n'avait plus faim.

— Quant au bouton, c'est un modèle standard utilisé pour les chemises que tu achètes chez Hennes & Mauritz, par exemple.

Le bouton que Winter avait trouvé figurait parmi les autres objets posés sur le bureau, devant eux.

— Je n'achète rien de ce genre, dit Winter.

— Je ne voulais pas dire toi personnellement.

— Ah bon.

— J'avais à l'esprit des gens qui achètent d'autres marques que Baldassarini.

Pour sa part, Beier portait un costume Oskar Jakobsson, une chemise blanche et une cravate.

— Ç'aurait été plus simple, Baldassarini.

— Ici, tu peux voir un échantillon de tout ce qu'on a trouvé sur place, dit Beier en désignant le fatras posé sur le bureau. Lesquels de ses objets appartenaient au coupable ?

— *You tell me.*

— Aucun, à notre connaissance.

— Mmm.

— Fournis-moi des empreintes digitales correctes et je pourrai te venir en aide.

— Continue à chercher.

— On cherche, on cherche.

— Une dernière chose, dit Winter. Qu'est-ce que tu penses de ces personnes qui étaient présentes sans qu'on les voie ?

— Je ne suis pas en mesure de l'expliquer. Elles figurent sur la photo de la fête prise par le père d'Angelika Hansson. Elles sont là, c'est incontestable. Il ne les a peut-être pas reconnues, mais elles n'ont pas échappé à la pellicule. Elles étaient donc bel et bien là.

— Nous l'avons toujours pensé, dit Winter. Les êtres vivants placés devant un appareil photo se retrouvent normalement sur la pellicule.

— Ce qui est le cas ici.

— Pas sur le cliché que Cecilia a pris. Sous un autre angle, mais le sujet, la scène, sont les mêmes.

— L'explication la plus simple est que, lorsqu'elle a pris sa photo, les trois autres étaient partis.

— J'ai envisagé ça, dit Winter.

— Je l'espérais bien.

— Il n'empêche que, lorsqu'on regarde ces deux photos, on a du mal à ne pas croire qu'elles ont été prises en même temps.

— Il peut se passer pas mal de choses en l'espace d'une seconde.

— Oui, sans doute.

- Et côté bars et clubs ?
- Toujours rien.
- C'est sûrement un club clandestin.
- Sans aucun doute.
- Vous ne les connaissez pas tous ?
- Nous ne savons pas comment ils sont à l'intérieur.
- Alors, il faut aller sur le terrain.
- On y est.
- Il peut s'agir de milieux intéressants.
- Pour qui ?

Beier se leva, gagna la fenêtre et releva le store. Une lumière blanche inonda la pièce.

— Tu devrais être inquiet de ne pas parvenir à établir l'emploi du temps de ces filles pendant l'heure qui a précédé les faits.

— Je le suis, dit Winter. Je crois qu'elles étaient dans ce bistrot, ce club ou je ne sais quoi. Elles y étaient, elles l'ont quitté et quelqu'un qui s'y trouvait aussi les a accompagnées. Ou bien suivies. Bon, on va trouver cet endroit, comme ça on sera moins inquiets, dit-il en regardant la silhouette de Beier, qui se détachait en noir sur ce fond lumineux.

— Ou l'inverse, rétorqua Beier.

18.

Un témoin du sexe masculin avait dit avoir entendu des cris en provenance du parc. Il était environ deux heures du matin, peut-être pas loin de deux heures et demie. Une demi-heure ou une heure après que Beatrice eut disparu sous les arbres.

Winter n'arrêtait pas de compulsurer sa bible, à savoir le dossier de ces meurtres. Un témoin du sexe masculin avait raconté cette histoire cent fois entendue. Winter la lut et la relut. En vain, il n'en sortit rien. Les mots ne lui révélaient rien de dissimulé, malgré les efforts qu'il déployait pour tenter de percer le secret qu'ils recouvraient, il ne le discernait pas.

Pourtant, quelque chose s'était passé.

Les dernières heures de Beatrice. Il avait commencé à entendre certains des anciens témoins et vieux amis. Cela remontait à loin. Ils tentaient de se souvenir, exactement comme lui en ce moment. Ils avaient vieilli et atteindraient bientôt l'âge de vingt-cinq ans. Il avait parlé à quatre de ceux qui étaient dans le groupe, ce soir-là. Deux avaient terminé leurs études et avaient des enfants. Une vie différente. Un autre pouvait toujours passer pour avoir dix-neuf ans, un autre avait l'air d'en avoir trente. Où se serait trouvée Beatrice, sur cette échelle ? À quoi aurait-elle ressemblé ? Elle me manque, elle me manque beaucoup, avait dit une des femmes.

Winter compara avec les témoignages de l'époque.

Il y avait un détail qui ne collait pas, pas totalement.

Peut-être un souvenir plus vague, rendu plus flou par le temps qui passait. Peut-être pas.

Le dernier soir ? Que pouvait-il en dire de plus, cet homme prénommé Klas, qui avait terminé ses études. Sait-il qu'il est un survivant ? Pense-t-il à cela ? Par habitude, Winter avait tâté sa poche intérieure, en quête de son paquet de cigarillos. Ce paquet lui causait des douleurs psychosomatiques, à la manière d'une excroissance qu'on lui aurait ôtée de la poitrine au

bistouri. Sa gorge le gênait. En fait, il se sentait moins bien depuis qu'il avait cessé de fumer. Un rhume latent avait élu domicile un peu partout dans son corps, à l'affût, et s'était manifesté lorsque la nicotine ne le protégeait plus. Qui avait protégé Beatrice ? Le dernier soir. Il y avait un détail qui ne collait pas. Les souvenirs de Klas étaient différents, maintenant. À moins qu'ils n'aient posé la question différemment. Beatrice n'était pas restée avec le groupe pendant toute la soirée. Oui, ils s'étaient rencontrés. Mais par la suite, en quelque sorte. La plupart étaient allés manger en ville, elle les avait rejoints ensuite et, après cela, ils s'étaient séparés à nouveau. Il avait bien fallu une ou deux heures pour que le reste de la bande se sépare et rentre à la maison.

Attendez une seconde. Winter avait réfléchi à ce qui se trouvait dans le dossier. Ne l'avaient-ils pas interrogé sur ce qui s'était passé au cours de *toute* la soirée ?

Vous n'étiez pas ensemble pendant toute la soirée.

Pas d'après mes souvenirs.

Qu'est-ce qu'elle a fait alors ?

Son truc, je suppose.

Quel truc ?

Aucune idée.

Allons, voyons.

Non.

Qu'est-ce qui se passe ? Vous ne comprenez pas que c'est important ?

Vous fâchez pas, commissaire.

Quel truc ?

Un endroit où elle allait, je crois.

Un endroit ?

Quelqu'un a dit qu'elle allait quelque part, dans un club quelconque, non ? Je vous l'ai sûrement dit quand... c'est arrivé. Quand elle a été assassinée.

Non.

Alors c'est parce que je ne le savais pas. Elle ne m'en a jamais parlé.

Et alors ?

Je vous ai dit que je ne savais pas. Je ne voulais pas parler de ce que je ne savais pas.

Winter le regarda fixement.

Qui savait ?

Personne.

Mais quelqu'un avait dit quelque chose.

Je ne sais pas qui. C'est vrai. JE VOUS JURE.

Une gifle, voilà ce que vous méritez.

Winter avait dit cela parce qu'il se sentait tout à fait... exposé, et inquiet. Il n'avait plus à sa disposition la nicotine, qui faisait office de barrière, de protection intérieure. Il y avait d'autres marques. On a le droit de changer d'avis dans la vie.

Klas l'avait regardé avec de grands yeux.

Quoi ?

Pardon. Mais il aurait fallu nous dire ça plus tôt.

C'est un détail sans importance. Et puis, c'est votre boulot de... reconstituer l'emploi du temps de la victime.

En effet. Il y a des trous. Winter revint au texte qui se trouvait devant lui. Le témoin de sexe masculin. D'abord, il se leva et fit le tour de la pièce en tentant de se débarrasser de son envie de poison. Il brancha la bouilloire électrique, se prépara une tasse de café et alla s'asseoir.

Le témoin avait entendu des cris. Il relut pour la dixième fois sa déposition : il avait pris peur, avait couru chercher de l'aide et avait croisé un couple d'environ trente-cinq ans qui portait des vêtements blancs. La femme avait dit qu'elle venait de traverser le parc et qu'elle pensait avoir vu quelqu'un. D'après le témoin.

Ils n'avaient pas pu interroger ce couple, car il ne s'était jamais manifesté.

Il repensa à ce point précis. Pourquoi ce couple n'avait-il pas voulu se faire connaître ?

Un homme et un garçon chargeaient une voiture, près du parc, cette nuit-là, peut-être même à cet instant précis. Il ne s'était pas fait connaître non plus. Pourquoi ?

Winter partit pour Lunden en voiture, la vitre de gauche baissée. Il passa devant la maison de Halders, mais ce n'était pas là qu'il se rendait. Celui-ci n'était d'ailleurs pas chez lui. Il vivait au jour le jour, heure par heure. Devant la maison

s'élevait une haie d'un mètre et demi de haut. Winter entendit un chien aboyer.

À trois pâtés de maisons au nord de chez Halders, il bifurqua vers la droite et s'arrêta devant une autre maison, protégée par une autre haie. Une BMW neuve était garée dans la rue, devant la boîte aux lettres. Elle brillait au soleil. Winter sentit la sueur lui couler dans le dos et sur les reins. Il franchit la barrière, restée ouverte et s'engagea sur la droite. Une allée dallée contournait la maison en descendant graduellement. Là, le gangster allongé sur une chaise longue, une bière à la main, le regardait arriver. Le soleil se réfléchissait sur l'eau de la piscine.

— Tu es trop couvert, dit-il en levant sa bière en guise de salut.

— Je travaille, moi.

— Pour ma part, je suis en vacances.

— De quel boulot ?

— Assieds-toi, Erik.

Winter s'assit sur la chaise longue voisine.

— Tu veux une bière ?

— Oui.

Benny Vennerhag se leva et pénétra dans la maison par la porte de la terrasse. Il ne tarda pas à revenir avec une bouteille de bière qui parut agréablement fraîche à Winter, quand il la prit dans sa main.

Vennerhag s'assit. Le maillot de bain ne lui allait pas très bien. C'était une vieille connaissance, pouvait-on dire. Il avait jadis été marié avec Lotta, la sœur de Winter. Mais cela n'avait pas duré longtemps. Qu'avait-elle bien pu voir en lui, grand Dieu ?

— J'ai entendu parler de tes meurtres.

— Ce ne sont pas les miens, dit Winter en avalant une gorgée de bière.

— Les miens non plus. Mais je ne te l'ai pas caché quand tu m'as appelé.

— Et l'autre chose ?

— Les clubs clandestins ? C'est pas mon truc.

— C'est curieux, Benny : quel que soit le sujet dont je te parle, c'est jamais ton truc.

— Qu'est-ce qu'il y a de curieux à ça ?
— Comment joins-tu les deux bouts, si tu n'as aucune activité ?

— Secret commercial.

— Tes secrets ne nous sont pas totalement inconnus, Benny.

— Et pourtant, je suis en maillot de bain, en train de me prélasser, dit Vennerhag avec un geste en direction de la piscine, de la mosaïque et de l'herbe bien verte, autour d'eux.

Winter ôta sa chemise et son pantalon.

— *Here we go again*, dit Vennerhag lorsque Winter piqua une tête dans la piscine. En effet, ce n'était pas la première fois qu'il se baignait à cet endroit.

Quand Winter sortit de l'eau, Vennerhag se leva, s'approcha du bord du bassin et lui tendit la bouteille de bière. L'eau coulait sur le visage de Winter, depuis ses cheveux collés sur le sommet de son crâne.

— Les clubs clandestins, c'est délicat.

— Comment ça ?

— Je ne suis pas du genre à dégoïser sur ce sujet. Je considère que c'est une activité légitime qui répond aux besoins d'un certain nombre de gens très bien.

— Arrête tes conneries.

— Tu devrais aller y faire un tour, un jour, Erik.

— Pour l'instant, tout ce dont j'ai besoin, c'est d'un cigarillo.

— Tu veux que j'aille en chercher un dans ta chemise ?

— Y en a plus. J'ai cessé de fumer.

— C'est pas prudent.

— Ils n'importent plus les Corps Diplomatique.

— Il y a d'autres marques.

— C'est ce qu'on dit.

— Attention à ce que tu fais, ne pas devenir violent et te mettre à égorger les gens, dit Vennerhag en feignant de se protéger.

Ce ne serait pas la première fois.

Winter se hissa hors de la piscine.

— Un endroit qui existait déjà il y a cinq ans.

— Mmm.

— Au moins cinq ans.

— Pourquoi les boîtes clandestines ? Certaines sont parfaitement légales. Vous y êtes allés ?

— On est en train.

— Ces photos dont tu parlais, tu les as sur toi ?

— Oui.

— Je peux les voir ?

— Dans un instant.

— Ah bon.

— Ta réponse, d'abord ?

— Des boîtes clandestines, il y a cinq ans ?

— Et qui existent toujours.

— Je crois pas qu'il y en ait.

— Tu le crois ou tu le sais ?

— Je crois, dit Vennerhag avec un petit rire.

— Tu peux vérifier ?

— Je peux essayer, répondit Vennerhag en lançant un coup d'œil en coin à Winter. Maintenant que tu m'as dit de quoi il s'agissait, je vais pas te refuser mon aide.

— C'est bien, Benny.

— Les meurtres, c'est pas mon truc.

— Je sais.

— Les viols non plus.

— Parfait.

— Si on peut mettre le grappin sur ce salaud, je serai le premier à applaudir.

— C'est nous qui lui mettrons le grappin dessus. Toi, tu n'es pas dans le coup.

— J'ai dit « on », pas « moi ».

— Je vais chercher les photos, déclara Winter en joignant le geste à la parole.

— Pas mal, ce mur, fit observer Vennerhag.

Winter hocha la tête.

— Les filles non plus, d'ailleurs. C'est moche, cette affaire. Vraiment moche.

Winter opina du chef.

— J'ai jamais vu cet endroit-là, dit Vennerhag en levant les yeux vers Winter. C'est presque un rempart, ce mur.

— Parles-en à tes relations d'affaires.

— Pour ça, il me faut les photos.
— Tu les as dans la main.
— Je peux les garder.
— Oui.
— T'as le droit de faire ça ?
— T'inquiète pas.
— Bon, dit Vennerhag en posant les clichés sur l'herbe.
— De combien de temps as-tu besoin ?
— Aucune idée. Mais si cet endroit existe, quelqu'un doit être capable de le reconnaître.

— Bien.
— On peut pas le confondre avec un autre, ce mur.
Winter hocha de nouveau la tête.
Vennerhag se leva et regagna sa chaise longue. Winter l'imita et but le reste de la bouteille en traversant la pelouse.

— Une autre ?
Winter secoua la tête.
— Un cigarillo ? proposa Vennerhag en allumant un Mercator, avec un sourire à destination de Winter, à travers la fumée.

Winter secoua à nouveau la tête. Puis il se pencha en avant, arracha le paquet des mains de Vennerhag et ramassa le briquet qui luisait sur le sol, près du gros pied gauche, plutôt pâlot, de l'autre.

— Tu trembles, ma parole, dit Vennerhag en le voyant allumer le cigarillo.

Il tira une voluptueuse bouffée.

— Tu es aussi mordu que nous autres.

Winter se livra aux délices du poison, en silence. Un seul, un petit, rien que pour se rappeler comme c'était moche d'être dépendant.

Vennerhag le regardait.

— Les clubs clandestins, ils ont changé de profil, au fil des ans ? demanda Winter au bout d'un moment.

— Je sais pas. C'est pas mon truc, je t'ai dit.

Winter tira plusieurs bouffées et suivit des yeux la fumée qui montait vers le ciel bleu. Pas un seul nuage. Le soleil était plus blanc que jaune. Par la suite, il virerait à l'orange et le ciel de

même. Cela signifiait qu'il se lèverait de nouveau, le lendemain. Le ciel serait de nouveau bleu et il n'y aurait pas de nuages non plus.

— Qu'est-ce que tu veux dire, au fait ? demanda Vennerhag, soudain pris d'un doute.

— C'est une idée qui m'est venue. Par exemple s'ils se seraient lancés dans le porno ?

— Ah ça, c'est encore moins mon...

— Ton truc. Oui, je sais.

— Mais c'est pas impossible.

— Mmm.

Vennerhag tira une bouffée sur son cigarillo.

— Maintenant que tu le dis, je crois me souvenir qu'il y en a peut-être eu un ou deux qui, hm... ont eu ça au programme ces dernières années.

— Au programme ? Du porno, c'est ça ?

— Du divertissement pour adultes.

— Ah ah.

— *Adult entertainment*, comme on dit en anglais.

— Bien sûr.

— Peut-être un ou deux. Enfin, faudrait que je vérifie.

— Je t'appelle dans l'après-midi.

— Ce soir, plutôt.

Vennerhag tendit la main pour prendre à nouveau les photos et les regarder attentivement, l'une après l'autre.

— D'après toi, ça pourrait être un petit club clandestin un peu osé ?

— C'est une hypothèse que je formule.

— Qu'est-ce que ces mômes faisaient là, alors ?

— Elles travaillaient.

— Travaillaient ? Tu as l'imagination encore plus délirante que moi, Erik.

— L'imagination, c'est pas ton truc, Benny.

— Espèce de sale pessimiste, dit Vennerhag en regardant les photos puis Winter, à nouveau. Moi, j'ai une très haute opinion de mes semblables.

— Ces filles-là aussi, peut-être, répliqua Winter en désignant de la tête les photos que Vennerhag tenait dans sa main droite.

— Et c'est pourquoi elles travaillaient dans un club clandestin, au noir, sous la forme de... services particuliers.

— Je ne sais pas.

— Tu te fourres le doigt dans l'œil.

— Aide-moi à le retirer, alors, dit Winter en se levant et passant sa chemise.

19.

Halders rencontra le garçon à un endroit que celui-ci avait choisi. Le soleil dardait ses rayons de tous côtés, sur les rochers. Les voiles, au large, étaient blanches. Au-delà du port, la mer, plus profonde, prenait une teinte noire. Halders se sentait comme engourdi intérieurement. Il avait déposé ses enfants à l'école, les avait serrés dans ses bras et leur avait fait signe de la voiture. Magda avait joué à la marelle, une fois, puis était rentrée dans le bâtiment.

Mattias leva les yeux vers le soleil en les plissant à moitié. Halders fit de même.

— Jour après jour, dit-il.

Mattias suivit du regard un voilier qui gagnait le large, puis le tourna vers Halders.

— Été record, dit le garçon. Été sensas.

Halders releva la visière de sa casquette d'un centimètre et se gratta le front, qui souffrait lui aussi de la chaleur, malgré cette protection.

— Qu'est-ce que tu fais de tout ça, toi ? demanda-t-il.

— De cet été ? Je bosse. Je vous l'ai déjà dit.

— À part ça.

— Rien.

— Tu as pourtant dit que c'était un été sensas.

— Pas pour moi.

— La déprime ?

— Quoi ?

— Tu es déprimé ?

— Non ! Pourquoi ça ?

— Tu en as l'air.

— Vous n'avez pas l'air particulièrement gai vous-même.

— Non.

— Vous l'êtes ?

— Non.

- Eh bien, alors.
- Tu lui as parlé à nouveau ? demanda Halders.
- Pas depuis la dernière fois, dit Mattias, qui parut sourire de ses propres propos.
- Tu comprends bien ce que je veux dire.
- Pas après le viol. Pas avec lui dans la maison.
- Lui ? De qui parles-tu ?
- Vous saisissez pas ?
- Dis-le. Qui ?
- Son paternel, fit Mattias en observant l'horizon, où divers bateaux étaient en train de disparaître.
- Tu ne l'aimes pas ?

Le garçon marmonna quelque chose en regardant la mer. Son nez pelait. Ses cheveux sont comme de la paille, pensa Halders. Jadis, mes cheveux l'étaient aussi, pendant un été. Il passa de nouveau la main sur le sommet de son crâne. Le peu de cheveux qui restait sous sa casquette était coupé court. Il vit devant lui Kurt Bielke, le père de Jeanette. Un siège confortable sur la terrasse. Mais Jeanette n'y venait jamais. Elle restait dans sa chambre, parfois dans le jardin, mais jamais sur la terrasse.

- Je n'ai pas entendu ce que tu as dit.
 - C'est vrai que je l'aime pas.
 - Pourquoi ?
 - Demandez à Jeanette.
 - Je te pose la question à toi.
- Le garçon haussa les épaules.
- Je te pose la question à toi, répéta Halders.
 - Quelle importance ?
 - Si, ça en a.
 - Alors, c'est que vous l'avez trouvé vachement louche, vous aussi.
 - Pourquoi le trouves-tu louches, toi ?
 - C'est pas seulement une question d'opinion.
 - Alors, dis-moi.
 - Demandez à Jeanette, encore une fois.
 - Pourquoi ne cesses-tu de répéter qu'il faut que je demande à Jeanette ?
 - Vous ne comprenez pas ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, Mattias ?

Le garçon ne répondit pas. La mer avait pris une teinte un peu plus foncée. Halders ferma les yeux.

— Tu étais furieux, la dernière fois que tu as parlé à Jeanette.

— Ah bon ?

— Elle venait de rompre avec toi.

— Ah bon ?

— Tu lui en voulais parce qu'elle avait rompu.

— Ah bon ?

— Ça suffit !

— Ah bon ?

Halders attrapa le jeune homme par le collet.

— Ne fais pas le malin avec moi, mon petit.

— Bon Dieu...

— Si tu ne coopères pas, je te flanque à l'eau, espèce de petit merdeux.

— Coopérer ? Pour quoi ?

Halders serra un peu plus fort et l'autre ne put se méprendre sur l'expression qu'il lisait dans ses yeux.

— T'es complètement cinglé, merde...

Halders serra encore plus fort mais relâcha soudain son étreinte, se leva et s'éloigna.

Le soir, Benny Vennerhag appela. Elsa dormait et Winter était debout sur le balcon. Angela regardait cela avec un sourire peut-être un peu pincé. Winter sentait l'odeur de cuir et de fruits des tropiques qu'exhalait le cigare qu'il tenait à la main, un Corona qu'il avait acheté avec quelques autres sur le chemin du retour, une heure auparavant.

Il quitta le balcon pour rentrer à l'intérieur.

— J'ai un ou deux noms, dit Vennerhag.

— Je t'écoute.

Il cita le nom de deux clubs.

— On y est allés, mais il n'y a pas de mur comme celui des photos.

— C'est tout ce que j'ai pour l'instant.

— Merci quand même.

— Pourquoi prends-tu ce ton ?

— Je te croyais plus renseigné que ça, Benny.

— Je peux te retourner le compliment, tu sais.

— Tu feras mieux la prochaine fois, je suis sûr.

Vennerhag raccrocha sans un mot. Angela l'appela depuis la cuisine. Il s'y rendit, ouvrit le réfrigérateur et sortit une bière.

— Je me mets à l'ordinateur, un moment.

— Je pensais qu'on pourrait s'asseoir sur le balcon.

— Bon.

Le parc était désert. Le ciel dressait son immensité au-dessus d'eux. En bas, la circulation dessinait des traînées lumineuses dans tout ce bleu. Ils percevaient divers bruits qui flottaient dans l'air en passant par-dessus les façades des maisons. Winter ralluma son cigare.

— Tu n'as pas plus de force de caractère que ça ?

— Hélas non.

— On dirait que tu en es content.

— Je me suis aperçu que, sans nicotine, je suis incapable de me concentrer.

— Alors, tu te portes déjà mieux.

— Oui. Les idées me reviennent.

— C'est toi qui t'imagines ça.

Winter fuma à nouveau. Les odeurs se dispersèrent.

— Peut-être. Mais je ne peux pas me permettre de courir de risque, dans cette affaire. Les jeunes filles. Quelqu'un là-bas. En dessous, dit-il avec un geste de la main qui tenait le cigare.

— Il y a toujours quelqu'un là-bas, dit Angela. Et il y en aura toujours.

— Et moi, je serai toujours ici, dit-il en riant. *The Story of my life*. Quelqu'un là-bas et moi ici. Ensuite, je partirai là-bas, vers lui. Ça fait un peu mélo, hein, tu ne trouves pas ? dit-il en la regardant, après avoir quitté le cigare des yeux.

— Avant de te rencontrer, je croyais que tous les policiers pensaient comme ça, répondit Angela en buvant un peu de bière. Qu'ils tentaient de... définir leur rôle.

— Tu pensais vraiment à la façon dont fonctionne le cerveau des policiers, avant de me rencontrer ?

— Non, répliqua-t-elle en buvant à nouveau. Je ne pensais pas que ça existait, ce genre de choses.

— Ensuite tu as compris.

— Ensuite, j'ai eu confirmation de ce que je pensais.

— Quel effet est-ce que ça t'a fait ?

— Effrayant.

— Alors maintenant, tu sais.

Elle hocha la tête.

— C'est pour ça que j'ai besoin de ceci, conclut-il en montrant le cigare. Ça m'aide à mobiliser le peu de concentration dont je suis encore capable.

— Aujourd'hui, j'ai failli jeter un jeune gars à l'eau, dit Halders.

Ils étaient assis devant la maison. Hannes et Magda étaient à l'intérieur.

— Mais tu ne l'as pas fait, dit Aneta Djanali.

— Non.

— Félicitations.

Halders eut un rire rauque.

— Ça ne m'a pas empêché de me ridiculiser.

— Mmm.

— Il était sur le point de me révéler quelque chose d'important. À propos du père de Jeanette. Mais il n'a pas été jusqu'au bout.

— De quoi s'agissait-il, à ton avis ?

— Tu veux un verre de jus de fruits ?

— Réponds à ma question, Fredrik.

— Je te répondrai quand je lui aurai parlé à nouveau.

— Qu'est-ce qu'il pense du fait qu'elle a rompu ?

— La question n'est plus là.

Ils rentrèrent et Halders leur servit du jus de fruits. Ils entendaient les voix des enfants, quelque part à l'intérieur. Un copain de Hannes était venu lui rendre visite et ils jouaient à quelque chose sur sa console. Un rire. Un bruit de coups de feu en provenance de l'ordinateur. D'abord isolés, puis en rafales. Halders regarda Aneta, qui écoutait cette guerre.

— Il vaut mieux qu'ils tirent maintenant que quand ils seront plus grands, lança Halders.

Elle sourit.

Les coups de feu s'interrompirent et ils entendirent une poursuite en voiture, à la place.

*

Aneta Djanali repartit en voiture et Halders se versa une nouvelle bière. Magda revint du jardin en pleurant. Elle s'était égratigné le genou sur les dalles. On tirait à nouveau des coups de feu, dans le jeu électronique de Hannes et de son copain. Cela n'arrêtait pas. Halders soigna le genou de sa fille, sans lui mettre de pansement. Ensuite, il resta à la table de la cuisine pendant un moment, à boire en ne pensant à rien.

20.

Birgersson fit venir Winter. Le patron ne tenait pas son éternelle cigarette à la main, lorsque ce dernier pénétra dans le bureau.

— Eh oui, j'ai arrêté, annonça-t-il presque comme s'il s'excusait. Mes poumons ne pouvaient pas en supporter plus.

— Moi, j'ai recommencé, répliqua Winter.

— Ah bon, je ne savais même pas que tu avais arrêté, reprit Birgersson en tirant sur son inhalateur de nicotine, sorte de fume-cigarette blanc. C'est ridicule, ce truc, ajouta-t-il en regardant Winter. Alors, qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il enfin en désignant le fauteuil placé devant son bureau. Assieds-toi. Parle-moi de ce gars.

— On n'a pas la moindre piste.

— C'est un fantôme ?

Winter ne répondit pas.

— Il vient de descendre du ciel ?

— Je ne sais pas, Sture.

— Il y a forcément une explication.

— Oui.

— Un immigrant clandestin ?

— Dans ce cas, pourquoi n'est-il pas resté dans l'ombre ?

— C'est bien ce qu'il a fait, non ? Et, par-dessus le marché, il a parfaitement réussi.

— Il voyait Angelika. Et même ouvertement.

— Ah, l'amour...

— Non. Il y a une limite et c'est là qu'elle passe.

— Ah bon.

— Tu n'as pas manqué de constater que cette affaire n'a cessé de s'élargir.

— Elle s'élargit vers l'extérieur et rapetisse vers l'intérieur. Plus il se passe de choses, moins on en sait.

— Il aurait mieux valu le contraire.

Winter eut un sourire. Birgersson tripotait son fume-cigarette. Le soleil brillait comme d'habitude, à travers les stores. La situation était aussi passionnante que d'habitude. Ils étaient là, à évoquer les tragiques événements de ces derniers temps, à se demander ce qui allait se passer, s'il y avait une solution à ces énigmes et si tous les fils finiraient par converger. Mais où commencent-ils ? Suis-je sûr de les tenir dans ma main ? Winter regarda le fume-cigarette qui sautillait absurdement entre les lèvres de Birgersson au gré de ses paroles. C'était idiot. Il aurait pu être ailleurs. Sur les rochers. Elsa et lui, à cinq mètres du bord. Elle cherche à reprendre son souffle. Ils remontent boire. Du sable dans le beurre. Quelqu'un donne un coup de pied dans un ballon. La vie est douce et tranquille. Pas comme ici : grossière, dangereuse, couverte de sueur. Des jeunes gens morts qui étaient encore des enfants voici peu. Personne ne se soucie d'eux, sauf ceux qui essayent de saisir les fils, c'est-à-dire nous, mais nous le faisons uniquement parce que nous sommes payés pour ça.

Ça suffit.

Ce n'est pas seulement pour ça.

— Comment va Halders ? demanda Birgersson.

— Pas très bien, je crois.

— En d'autres termes : rien à signaler.

Winter ne répondit pas.

— Est-il en état de travailler ? Véritablement ?

— Oui.

— De parler aux gens ?

— On dirait qu'il le fait mieux que jamais.

— Ah bon.

— Il n'arrive pas à chasser la famille Bielke de son esprit.

— Tu crois qu'on devrait le faire ?

— Pour l'instant, peut-être. On a une nouvelle affaire de meurtre sur les bras.

— Et c'est bientôt la fin des congés payés.

— Ce qui signifie que... ?

— Tout va recommencer.

— On peut dire les choses ainsi, si on est porté à la philosophie.

Birgersson ôta son fume-cigarette de sa bouche et le posa sur son bureau.

— Ce bistro ou ce club. On devrait quand même l'avoir trouvé, maintenant ?

— S'il existe.

— Qu'est-ce que c'est que ce défaitisme ?

Il n'est pas toujours facile de fréquenter des gens qui sont en pleine cure de désintoxication, pensa Winter.

— Remplace Bergenhem par quelqu'un d'autre.

— Non. Pas encore.

— Qui est-ce qui commande, ici, Erik ? Toi ou moi ?

— Moi.

Bergenhem était assis au bar. C'était le dixième de la journée. D'autres collègues étaient dans d'autres bars. On avait alerté tout le monde : pompiers, inspection sanitaire, bistrotiers, syndicats, sans oublier le public. Buveurs et gros mangeurs notoires. Gens dans le vent. Putains et clients de putains. Jeunes gens. Ceux qui ont survécu, du moins, se dit Bergenhem en montrant la photo au propriétaire de bistro assis à côté de lui. Celui-ci regarda ce mur que personne n'avait reconnu, jusque-là.

— C'est ici, en ville ? demanda l'homme en regardant de près la table et le mur, les couverts et les verres, la jeune fille qui était assise. Beatrice. Puis Angelika. Bergenhem se garda de mentionner que cinq années séparaient les deux clichés.

— On ne sait pas.

— Alors, ça peut être n'importe où dans le monde.

— Oui.

— Je reconnais ça, dit l'homme qui s'appelait Bengt Nordin.

Bergenhem attendit la suite. Ils étaient seuls dans le bar. Le serveur était en train de préparer du café et de mettre des bouteilles de bière dans le réfrigérateur, derrière le comptoir.

— Je ne sais pas... ce mur est très particulier. Personne ne l'a reconnu jusqu'ici ?

— Et vous ? demanda Bergenhem.

— Moi, si. Dans le quartier de Nordstan un petit club en sous-sol ressemblait beaucoup à ça. Il y avait un mur pareil d'un côté et puis des tables devant. Vous voyez l'ombre, sur le bord ?

demanda-t-il en regardant une nouvelle fois la photo. On dirait des grappes de raisin. Eh bien, c'en était. Ils avaient accroché des grappes en porcelaine à cet endroit. C'était affreux, dit-il en riant. Exactement comme le nom de cet endroit, du moins à la fin. Il s'appelait *Le Baroque*. Vous avez déjà entendu un nom pareil ?

— Vous y êtes allé ?

— Oui, j'étais un des rares. Du moins à la fin.

— Il n'était pas très fréquenté ?

— Si, mais il n'était pas ouvert au public, si vous comprenez ce que je veux dire. D'ailleurs, cet endroit était assez drôle, parce que les types qui le tenaient en modifiaient souvent l'aspect intérieur, avec des tentures ou ce genre de choses. Cette pièce paraît plus grande sur la photo qu'elle n'était en réalité, même si on n'en voit qu'une partie. C'était plutôt une sorte de réduit à l'intérieur de l'établissement. Pour le personnel, en quelque sorte, même si on y faisait aussi le service.

— Où est-ce qu'il se trouve ?

— Bah... ces photos doivent être assez anciennes, parce qu'il a été démolì il y a plusieurs années. L'immeuble entier a été abattu, avec le reste de l'ancien quartier de Nordstan. Je crois que c'est la maison qui a tenu le plus longtemps.

— Vous êtes certain qu'elle est démolie ?

— Qu'est-ce que vous croyez ? Ce serait idiot de mentir à propos de ce genre de choses. Elle a été abattue il y a au moins trois ans. Minimum absolu.

— Je ne dis pas que vous mentez. Mais cette photo-ci a été prise l'hiver dernier, dit Bergenhem en montrant le cliché représentant Angelika.

Winter et Bergenhem étaient maintenant à l'ancienne adresse, entourés de bâtiments neufs : immeubles de bureau en brique rouge, pavés nouveau modèle adaptés aux chaussures de l'époque. À l'endroit où se trouvait jadis ce club, il y avait maintenant une agence de voyages. On voyait à peine le ciel, au milieu de toutes ces ombres. Mais il faisait chaud, entre ces bâtiments, et non pas frais comme on aurait pu s'y attendre. Cela devrait pourtant être frais, avec toute cette ombre, se dit Winter.

— On fouille un peu ? demanda Bergenhem. On explore le sous-sol.

— L'aventure continue, commenta Winter.

Une femme sortit alors de l'agence de voyages, dont la vitrine exposait des photos de plages de sable fin et de palmiers. Ils feraient mieux de proposer de la neige, en ce moment, pensa Winter en sentant la sueur couler le long de son dos.

Bergenhem n'avait pas traîné en besogne. L'ancien bâtiment avait en effet été abattu quatre ans auparavant. Peut-être y avait-il eu un club au sous-sol, mais il avait été impossible de l'établir avec certitude. De toute façon, il était clandestin et n'avait donc rien de très honorable, même s'il avait été déclaré au moment où l'immeuble avait été rasé.

— Où se trouve notre Angelika, dans tout ça ? demanda Winter.

À ce moment-là, il vit un homme sortir de l'immeuble par la porte située à côté de l'agence de voyages. Il avait le visage pâle et n'avait pas l'air gai. Du genre à avoir pris ses vacances au mois de mai, alors que le pays battait le record de pluie du siècle tout entier. Maintenant, il s'enterre dans la rédaction de procès-verbaux. Comme moi.

— Il faut qu'on retrouve la piste des propriétaires, dit Bergenhem.

— Tu es sûr que c'est le mot qui convient ? demanda Winter.

— Ils ont dû continuer quelque part ailleurs.

— Ou alors ils sont toujours là, en bas.

— Ha ha.

— Trouve-moi ça, dit Winter. Prends trois gars avec toi.

— Bon.

— Moi, j'ai quelqu'un à qui aller parler.

Winter retrouva Vennerhag au café du coin. Il portait un short, comme lui-même.

— C'est vraiment compatible avec le service, commissaire ?

— Est-ce que tu es déjà allé dans un endroit appelé *Le Baroque*, Benny ? questionna Winter en désignant de la tête l'agence de voyages, à une cinquantaine de mètres de là. C'est le nom qu'il portait. L'un des noms, au moins.

— Non.

— Pas de mensonge, hein, Benny ?

— Si j'y étais allé, j'aurais reconnu l'endroit d'après la photo et je te l'aurais dit quand on en a parlé pour la première fois. Il faut avoir confiance en moi, Erik.

Winter ne répondit pas.

— Je suis ton ami.

Winter but un Zingo.

— On sait déjà où, maintenant il faut qu'on sache qui, poursuivit Winter en regardant Vennerhag par-dessus le goulot de sa bouteille. Et pour ça, j'ai besoin de mes amis.

— Merci.

— Tu ne connais même pas le nom ?

— Non. Ce n'est pas si étrange que ça, Erik. Il y a clubs... et clubs, tu sais. Ou il y avait. On en connaît certains, mais il y en a d'autres qui ne présentent aucun intérêt financier, tu vois. Pas pour moi, en tout cas.

— Pour vous, Benny, pour vous.

— Bon, bon. Ton *Baroque*, si c'est bien comme ça qu'il s'appelait, je le connais pas. Je savais qu'il y avait quelque chose dans le secteur, mais ça s'appelait autrement, je me rappelle plus comment.

— Qu'est-ce que tu crois que font ceux qui tenaient cet établissement, maintenant ?

— Tu me poses une colle ?

— Je veux ton avis.

— En fait, j'en ai aucune idée. Bon, maintenant que je sais où ça se trouvait et comment ça s'appelait, on peut peut-être partir de là. *Le Baroque*, répéta-t-il. Plutôt... baroque, comme nom.

— Merci de ton aide.

— Mon Dieu, j'espère que tu te goures pas, Erik, et que cette boîte va t'être utile dans ton enquête préliminaire. Dans ta recherche des bonnes réponses.

— En tout cas, tu as de quoi occuper intelligemment ton temps, Benny.

Halders était assis dans le bureau de Winter. Ce dernier était en train de fumer, à la fenêtre. La brise du soir apportait une légère fraîcheur dans la pièce. Halders se passa la main sur ses cheveux coupés court. Il avait l'air en forme. Comme il était là,

cela signifiait que quelqu'un d'autre s'occupait des enfants, chez lui.

— Aneta garde les petits, ce soir, dit-il.

— Bien.

— Elle fait ça pendant ses heures de liberté.

Winter ne répondit pas et Halders se leva.

— Il tenait une sorte de restaurant, ce type.

— Oui, c'est ce que tu m'as dit.

— J'ai essayé de regarder ça d'un peu plus près et j'ai trouvé certaines choses.

— Ça restait dans le cadre de loi, non ?

— Où commence et où finit la loi, dans les activités dites de restauration ?

— Allons, ne te laisse pas emporter par tes mauvaises expériences de bouffe, dit Winter.

— Apparemment, il a l'habitude de ce genre d'activité parallèle, bien qu'il n'en ait rien dit.

— Nous ne lui avons pas posé la question.

— On va le faire.

— Attends.

— Pourquoi ?

— Ne t'emballe pas.

— Et pourquoi ça ?

— Je ne veux pas tirer sur trop de fils à la fois, expliqua Winter en inspirant une bouffée de son cigarillo. Encore un dernier et puis : terminé pour cette heure-ci, pensa-t-il. Nous avons un meurtre récent et un autre de plus longue date, reprit-il à l'adresse de Halders, et j'ai pensé comme toi que Jeanette Bielke a peut-être un rapport avec cette affaire, d'une façon ou d'une autre. Sauf que je ne vois pas très bien quoi et il y a d'autres éléments qui sont plus évidents. Ou plus urgents. Je voudrais que tu mettes un peu le nez dans les affaires de Kurt Bielke, mais attends un peu pour lui parler.

Halders ne répondit pas.

— D'accord ?

— Ils ont emporté le mur, dit Halders.

— À supposer que c'en soit un.

— Tu crois que ça pourrait être un décor ?

— Quelque chose comme ça.

— Ou alors, ce sont les histoires de fantômes qui continuent.
Tu crois aux fantômes, Erik ?

— Dans la vie également, les gens vont et viennent. Des choses existent et puis disparaissent. Des endroits aussi se volatilisent brusquement, sans cesser d'exister pour autant.

— Où est-ce qu'ils sont, alors ?

— Quelque part, là où nous allons nous-mêmes.

Anne était en chemin, elle aussi, en ce début de la nuit ou cette fin de soirée, selon l'idée que chacun pouvait s'en faire. Ce centre grouillait de monde, lorsqu'elle y passa. Quelqu'un lança un appel, mais ce n'était pas à son intention. Andy n'était pas là, elle avait quitté l'autre endroit sans rien lui dire. Elle s'attarda un moment au pied de la terrasse de l'établissement.

— C'est complet, lui dit le gardien, à l'entrée.

Il avait le visage rouge, après ces heures passées au soleil, et l'éclairage au néon accentuait encore cette rougeur. Il avait l'air d'un imbécile, avec ses cheveux d'un blond décoloré hérissés sur son crâne. On aurait dit un personnage de dessin animé en train de voir quelque chose d'affreux.

C'est peut-être moi, qu'il voit.

— De toute façon, je n'avais pas l'intention d'entrer, dit-elle en tournant les talons.

Le long de l'Avenue, cela sentait la nourriture et la boisson. Huile solaire, noix de coco et autres saletés de ce genre.

Elle laissa passer le tramway, sauta sur son vélo et se mit à pédaler le long de l'Allée. La légère brise nocturne lui faisait l'effet d'un bain tiède.

Je vais en prendre un en rentrant à la maison, se dit-elle. J'allumerai une bougie dans la salle de bains et je la laisserai brûler.

Il n'y avait qu'une ou deux voitures, dans la rue. Une derrière elle, à sa droite, qui la doubla avant de s'arrêter au feu rouge. Pour sa part, elle ignora résolument l'obstacle, sur ses deux roues, et tourna à gauche en direction de chez elle.

21.

Elle marchait à côté de son vélo. Cet été-là, la ville paraissait en état de siège. Il y avait des travaux de voirie partout, des câbles qui pénétraient sous terre et en ressortaient, des machines à asphalter. Plus personne dans la rue, maintenant. Silence complet. Seulement le bruit des voitures, de l'autre côté de ces grands immeubles sombres. Des gens qui dormaient derrière leurs fenêtres obscures. Certains travaillent, au milieu de la chaleur de l'été, et doivent se lever de bonne heure, pensait-elle.

À gauche et à droite du parc, c'était éclairé. Au centre, en revanche, il faisait noir. La piste cyclable passait au milieu, elle le savait, n'étant pas née de la dernière pluie. Il y avait une autre piste, non loin de là, un peu plus longue mais un peu mieux éclairée, aussi. De l'autre côté du bassin, il y avait de la circulation. Des voitures tardives, des enseignes de taxis qui brillaient dans la nuit.

Cela sentait l'essence. Quelqu'un avait dû passer par là à bord d'un véhicule à moteur. À moins que l'odeur ne vienne de la rue située à gauche. Une voiture était garée sous un arbre, à l'abri de l'éclairage assez parcimonieux, d'un jaune sale ou plutôt blanc, qui ne servait à rien. Elle pressa l'allure et son pied glissa sur la pédale. La bicyclette fit un écart vers la gauche et le guidon se braqua. Elle eut un coup au cœur mais parvint à redresser sa course, retrouva à peu près l'équilibre et gagna en zigzaguant le réverbère suivant, pas plus efficace que les autres. Elle ressentit alors une douleur au côté. Quelques instants auparavant, elle avait vu une ombre, sur sa droite. Elle prit peur. Il y eut un nouveau choc, qui la projeta à bas de son vélo. Sa peur se mua en un bloc de pierre, dans son corps, tandis que son cœur battait à tout rompre.

Trois heures plus tôt : Winter avait cherché à toucher Hans Bülow et lui avait laissé un message. Il l'appela de nouveau alors

qu'il traversait Heden. Soudain, un ballon de football arriva droit vers lui. Il le renvoya d'un grand coup de pied et le jeu reprit sur l'un des terrains. Il aurait aimé en être et suer de délicieuse façon, par cette douce soirée.

Il était tard. Derrière lui, l'horloge lumineuse digitale venait d'afficher 22 heures et quelque.

— Bülow, à l'appareil.

— Winter.

— Ça fait longtemps que j'attendais de tes nouvelles.

— J'ai pas eu le temps.

— Si tu veux qu'on t'aide, il faut que tu fasses des efforts, toi aussi, insista le journaliste.

Winter attendait près de Södra Vägen. Une de ces vieilles voitures américaines conduites par des jeunes passa près de lui, avec la radio qui hurlait *Ain't no cure for the summertime blues*, d'Eddie Cochrane. Des filles en jumper. De toute façon, une voiture de ce genre sans filles à bord, cela ne mérite pas qu'on en parle.

— Un instant.

Il traversa la rue et passa près de la terrasse de *La Comète*. Une table se libéra près du trottoir, un groupe de quatre personnes était en train de se lever, en laissant la note sur la table.

— Si tu arrives à t'arracher à ton boulot, viens me retrouver à *La Comète*.

— J'y suis dans dix minutes.

Winter commanda une grande bière pression.

Sitôt arrivé, Bülow l'imita.

— Tu as toujours été spécialisé dans les affaires criminelles ? demanda Winter en lui laissant le temps de boire et d'allumer une cigarette.

— Depuis que je sais écrire.

— Je vais te faire une grande confidence.

— Ce n'est pas trop tôt.

— Mais ce n'est pas la première fois.

Bülow but, fuma et attendit. Sa bicyclette était posée contre la rambarde.

— Il est possible qu'un jeune ait été assassiné.

Bülow posa son verre.

— Qui ? Quand ?

Winter ne répondit pas.

— Mon Dieu, Erik.

— Personne n'est au courant.

— Tu ne devrais pas dire ce genre de choses.

— Je t'ai dit que c'était une grande confiance.

— Non.

— Tu n'en veux pas ?

— Mais tu viens de me la faire, bon Dieu. Tu ne veux tout de même pas que je ferme ma gueule à propos d'un meurtre, non ? encore une fois !

— Moins fort, s'il te plaît.

Bülow regarda autour de lui. Personne ne semblait leur prêter attention. La table voisine venait de recevoir de nouveaux clients qui étaient occupés à commander et qui bavardaient en se coupant la parole.

— Je t'écoute, dit Bülow.

— On peut le trouver. C'est mon avis personnel, si tu comprends ce que je veux dire. Mais il faut faire quelque chose pour y arriver, ajouta-t-il en regardant Bülow droit dans les yeux. Il faut que j'essaie de le faire sortir de sa planque.

— Qui ça ? Le jeune en question ?

— Je ne sais pas encore.

— Alors, pourquoi me racontes-tu tout ça ?

— Je voudrais que tu pondes un article.

— Je croyais que tu me demandais le contraire, il y a un instant ?

Son cœur battait, battait, battait. Cela tirait, tirait, tirait. Elle entendit des cris à l'intérieur de sa tête, sentit une haleine contre son visage, une odeur qu'elle ne connaissait pas encore, une forte odeur de sueur. Son cœur battait, battait et se démenait comme un beau diable dans sa poitrine. Cette haleine, cette voix qui disait quelque chose tout près d'elle mais en même temps très loin de là. Et cela tirait, tirait toujours.

Elle gisait sur le sol et voyait son vélo posé à côté d'elle, avec la roue qui tournait encore et un bruit qui pouvait être celui de la roue ou bien... quelqu'un tirait, la traînait, elle sentit qu'on la

soulevait et l'emportait et il n'y avait personne à proximité. Oh mon Dieu, pourquoi personne ne vient-il et qu'est-ce que... Elle tenta de glisser sa main dans son sac, qui paraissait ouvert, elle ne savait pas pourquoi, et elle s'efforça d'attraper son portable. Si elle ne parvenait pas à appeler, elle pourrait lui en donner un coup sur la tête... Elle sentit qu'on la soulevait et que les branches des buissons lui éraflaient la tête, elle voulut crier mais une main vint se poser sur son visage avant qu'elle n'ait eu le temps d'ouvrir à nouveau la bouche.

Elle sentit qu'on lui assenait un coup sur la tête. Et cette haleine, à nouveau, toute proche. Quelqu'un dit quelque chose. Une respiration qui ressemblait à une voix. Oui, une voix maintenant, c'était ça. Une voix, des mots, des mots, toujours les mêmes, une sorte de ritournelle. Des bruits, impossibles à distinguer, mon Dieu.

Un autre coup. Du rouge, du blanc, du rouge dans sa tête.

— Un immigrant clandestin ? suggéra Bülow.

— Non.

— Vraiment ?

— C'est autre chose.

— Vous ne le trouverez pas.

— Il faut que quelque chose se manifeste bientôt.

— Et moi, je dois rédiger cet article comme s'il était mort ?

— Comme s'il était possible qu'il le soit.

— Pourquoi ne me le dicterais-tu pas, dans ce cas ?

Winter ne répondit pas. Toutes les tables étaient prises, maintenant et les gens étaient plus ou moins ivres, autour d'eux.

— Tu as payé ? demanda-t-il.

— C'est moi qui régale.

Winter se leva.

— On rentre à pied, dit-il.

Bülow prit son vélo par la main. Devant Pølsemannen, trois hommes étaient en train de se battre, leurs coups mal assurés déchiraient l'air, qui sentait la saucisse grillée. L'un avait le front ensanglanté. L'autre commençait à rendre et des gerbes de vomissures lui sortaient de la bouche. Le troisième riait comme un fou.

Winter et Bülow formèrent un cercle autour d'eux.

— *Saturday night is alright*⁵, dit Bülow.

— On est samedi ?

— Non.

— On se prépare pour le Grand Festin de Göteborg ? demanda Winter.

— Ça ? C'est rien.

La place Vasa était déserte. Un tramway descendait de Landala et on entendait de la musique en provenance de l'un des cafés au coin de la rue.

— C'est d'accord ? demanda Winter.

Bülow éclata de rire.

— On dirait que tu as une confiance illimitée en moi.

— Bonne nuit.

Winter poussa la porte de son immeuble.

— Bonjour à toute la famille, lança le journaliste, mais la porte s'était déjà refermée derrière Winter.

Quatre sonneries. Le répondeur se déclencha et le message d'accueil déchira le silence. Il n'y avait personne pour l'entendre.

La voix d'Anne :

« Je suis absente pour l'instant, mais si tu... »

Puis : le message.

La respiration, le halètement, comme celui d'une bête sauvage, sa voix à elle, puis peut-être une prière... un son qui aurait pu s'élever d'un temple, une ritournelle, une sorte de psalmodie ou de glossolalie, une grosse voix qui semblait venir d'un autre monde, non d'ici, de là, chmép, chméppl !! chmepplu !!!

Quand il rentra, elles dormaient toutes les deux. Il ôta ses sandales, passa dans la cuisine sur la pointe des pieds et ferma la porte derrière lui. Mais celle-ci coinça et grinça légèrement.

Il se prépara du café.

— Tu n'as pas l'intention de dormir, cette nuit ? demanda Angela.

⁵ Du titre d'une chanson d'Elton John parlant d'une sortie enivrée un samedi soir. (N.d.Scan.)

L'ayant rejoint, elle était maintenant assise à la table et, les cheveux dans les yeux, elle bâillait.

— Ce n'est pas comme toi. Parce que tu dors. Assise.

— Tu ne peux pas venir te coucher ? Tu as besoin d'être en forme, demain, non ?

— Je le suis !

— J'ai dit : demain.

— Il faut que je réfléchisse.

— On le fait mieux quand on est en forme.

— Puisque je te dis que je suis en forme !

— Tu n'as pas besoin de crier.

— Je n'ai pas crié.

— Ah b...

— Je n'ai pas crié.

— Elsa dort. Si tu ne l'as pas réveillée.

— Le silence régnait, ici, jusqu'à ce que tu arrives.

— Ha ha.

— Si tu veux bien me laisser tranquille une petite heure, il va revenir et ensuite j'irai me coucher. D'accord ?

Angela ne répondit pas.

— D'accord ?

Elle se leva et cacha son visage entre ses mains. Il entendit un sanglot.

— Mais...

Elle sortit de la pièce et referma la porte derrière elle.

Winter posa sa tasse et eut un instant l'envie de se cogner la tête contre la porte du réfrigérateur. La fenêtre de la cuisine était ouverte et quatre étages le séparaient du sol de la cour. On entendait clairement le bruit des voix. Faudrait-il qu'il se jette par la fenêtre en criant que sa famille avait besoin de dormir ? Silence.

Il alla fumer sur le balcon. Cela sentait la fumée, d'un autre genre toutefois, celle d'un incendie.

Les tramways avaient cessé de circuler.

Angela sortit.

— Excuse-moi, dit-il.

— Nous sommes là, nous aussi.

— Je sais que je me comporte parfois comme un imbécile. Je négli...

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Mais on n'est pas forcément une gêne, pour toi. On peut t'apporter de l'aide, aussi.

Elle était comme translucide, à la lumière des réverbères, en dessous, et du ciel, au-dessus.

— Je ne vous ai jamais considérées comme une gêne.

— Je n'ai jamais rien dit à propos de ton travail, n'est-ce pas ?

— Non, non.

— Ne le laisse pas te dévorer.

— J'essaie, Angela.

— Il faudrait peut-être que tu en parles à quelqu'un.

— À qui ? Et de quoi ?

— Il s'est passé bien des choses ces derniers temps.

Est-ce que ce ne serait pas plutôt à elle, se demanda-t-il. De parler à quelqu'un. Il s'était produit en elle quelque chose qu'il ne parvenait pas à se représenter. Il était capable de s'imaginer une ribambelle de morts, mais *cela*, il n'en était pas capable. Elle avait besoin de parler. Avec quelqu'un d'autre. Et moi, espèce d'idiot, j'exige le silence.

— Tu penses à ton père ?

— Je ne sais pas. Non.

— On n'est pas bien ensemble, Erik ?

— Ce n'est pas ça. Je suis fatigué, c'est tout.

Elle hocha la tête, lui souhaita bonne nuit et rentra à nouveau. Il dirait quelque chose de mieux le lendemain. Il posa son cigarillo et regarda l'extrémité qui brûlait doucement. L'odeur de brûlé en provenance de quelque part persistait. À l'intérieur, le téléphone sonna. Il entendit Angela répondre.

22.

En descendant la côte au volant de sa voiture, Winter vit la lueur au-dessus des hauteurs, de l'autre côté du parc. La lumière formait une sorte de brume pâle sous un ciel plus clair et pur. Annonce d'une nouvelle journée qui promettait d'être chaude. Il faisait déjà vingt-deux degrés alors que, à strictement parler, c'était encore la nuit.

Cette nouvelle journée, la jeune fille ne la verrait pas. Winter avait déjà vu des gens étranglés, mais le bas-ventre de cette victime-là était dénudé. Ses collègues, auxiliaires de la mort, arpentaient le lieu du crime. Le médecin légiste se penchait sur elle comme un ange du trépas. Ce n'était pas Pia E:son Fröberg. Winter se souvint qu'elle était en vacances. C'était un homme qui paraissait grand et lourd, dans son short et sa casquette de base-ball, peut-être parce que la jeune fille était si frêle, sur le sol où elle gisait.

Comme un moineau mort sur le bord de la route.

Winter revint sur ses pas. Le vélo reposait au milieu de la voie, plutôt une piste cyclable, en fait. Le guidon était tourné à l'envers et il eut l'impression que l'une de ses roues tournait encore. Un policier en uniforme se tenait juste à côté, devant une voiture de service. Les gyrophares tournaient sur le toit de celle-ci et leur faisceau lumineux faisait l'effet d'un manège. Le visage de la victime était éclairé, retombait dans l'ombre puis était éclairé à nouveau. Winter aurait préféré l'obscurité complète.

Il alla trouver l'agent, qu'il ne connaissait pas. C'était un jeune, qui n'avait guère que deux ans de plus que la victime. On pouvait à peine le qualifier de policier, c'était plutôt un adolescent qui jouait les agents.

— C'est vous qui êtes arrivés en premier, il paraît.

— Oui, c'est nous qui... l'avons trouvée.

Winter hocha la tête.

- Comment t'appelles-tu ?
- Peter. Peter Larsson.
- Comment l'avez-vous remarquée ?
- Le vélo. Nous l'avons vu en arrivant ici.
- Vous passez par ici tous les soirs, Peter ?
- Presque.

Winter observa le tronçon de route jusqu'au tournant. Plus loin, elle contournait un bassin et, de l'autre côté de celui-ci, il y avait un petit bois. Derrière ce bois se trouvait une nouvelle pièce d'eau, puis des buissons, quelques arbres et un gros bloc de rochers. Un lieu où deux crimes avaient déjà été commis.

On ne pouvait pas tout à fait dire jamais deux sans trois mais il s'en fallait de peu : cinq cents mètres à vol d'oiseau. Il pensa à la jeune fille, ce pauvre petit moineau.

- Vous n'avez vu personne d'autre ?
- Personne.
- Comment avez-vous découvert la jeune fille ?

— Comme je viens de le dire, nous avons remarqué le vélo et nous nous sommes arrêtés. C'est moi qui suis descendu et j'ai scruté les environs. On voyait que quelqu'un était passé par là et il n'y avait pas à chercher très loin pour la trouver. Vous voyez vous-même.

- Oui.
- Et puis, après ce qui s'est déjà passé, on ouvre l'œil.
- Très bien, Peter.

L'agent regarda Winter puis les buissons et les arbres.

- C'est le même ?
- Quoi ?
- C'est lui qui a fait le coup, encore une fois ?
- Aucune idée, répondit Winter en revenant vers la jeune fille.

— Est-ce qu'il y a eu viol ? demanda Ringmar, qui venait juste d'arriver.

Le médecin haussa les épaules.

- Il vous a posé une question, insista Winter.
- Probablement, dit l'homme en se levant.

Sa casquette pointait sur son crâne. Elle n'a rien à faire là, pensa Winter. Elle n'est à sa place nulle part. Le médecin regarda Winter.

— Je sais de quoi il s'agit, dit-il. Ou il peut s'agir. Je vous mettrai au courant dès que possible.

— Ça vaut également pour le laboratoire, dit Ringmar. Où est Beier, au fait ?

— À New York.

— New York !

— Séminaire international. Tu ne le savais pas ?

— New York, répéta Ringmar. Il doit y faire encore plus chaud qu'ici.

— Je prends le cadavre, dit le médecin.

— Elle s'appelle Anne Nöjd. Elle a un nom, précisa Winter.

Son sac à main était toujours sur le sol. Elle avait un nom et une adresse, située à l'ouest de la ville. Winter éprouva un sentiment étrange, en s'engageant sur la rocade puis dans le tunnel. Toutes les victimes habitaient à l'ouest de la ville.

Il faisait plus clair, par là, parce que c'était plus près de l'horizon, même si le soleil se levait derrière eux. Par la fenêtre, qu'il avait ouverte en grand, cela sentait la mer. Ils prirent de petites rues se faufilant entre les constructions côtières.

On avait l'impression que la maison était sise au milieu d'un terrain de Lilliputiens. Un numéro surmontait le perron couvert.

— C'est sûrement là, dit Ringmar.

L'endroit était entouré d'une haie. À cinquante mètres de là, des bateaux étaient tirés au sec. L'odeur de mer était encore plus forte et Winter entendit le bruit de celle-ci. Il savait que, derrière la pointe, là-bas, se trouvait l'une des baignades favorites de bien des jeunes. Il lui suffisait de la gagner pour voir les rochers où se baignait Jeanette ainsi que Beatrice, dans un autre temps et un autre siècle. Angelika aussi s'y était baignée, et Anne Nöjd, bien entendu. Cela avait-il une signification quelconque ?

La maison était plongée dans les ténèbres.

Elle avait vingt ans et habitait manifestement à cette adresse. Ils ne savaient rien d'autre à son sujet. De près, la maison avait

l'air moins impressionnante, alors que cela aurait dû être l'inverse. Winter put se pencher, regarder par la fenêtre et distinguer les contours de divers objets. Ringmar frappa à la porte, puis cogna à nouveau, plus fort. Personne ne vint ouvrir.

Ringmar sortit alors le trousseau qui se trouvait dans le sac à main de la victime. Quatre clés y étaient accrochées. Deux, identiques, rentraient dans la serrure. Lorsqu'il introduisit la seconde et la tourna, elle mordit. Il ouvrit la porte et appela d'une voix forte, à plusieurs reprises, en regardant Winter. Celui-ci hocha la tête. Au moment où ils franchirent le seuil, il entendit le cri de la première mouette du matin.

À l'intérieur, il faisait plus clair qu'on n'aurait pu le croire depuis l'extérieur. Ils se retrouvèrent dans un petit hall et se dirigèrent vers la gauche et une cuisine qui ne devait pas faire plus de trois mètres carrés. Un journal était posé sur la table, à côté d'une tasse à café. Sur le plan de travail, à côté de l'évier, il y avait une bouteille de vin à moitié vide qui luisait dans cette lumière matinale devenant de plus en plus forte au fil des minutes. Winter se pencha sur la table et vit la mer osciller dans la lumière, changeant d'aspect et de couleur.

Ce devait être très agréable d'être assis là et de regarder le matin se refléter sur la mer.

Soudain, Ringmar appela de l'intérieur de la maison. Winter regagne le hall et entra dans une petite pièce, à gauche, à vrai dire plutôt un cagibi, meublée d'une petite table et d'une chaise. La pièce suivante était une chambre à coucher, avec lit, table de chevet et chaise. Le sol était en bois de pin mat. Cela sentait les fleurs. Ringmar dit à nouveau quelque chose. Winter passa dans la salle de séjour, qui complétait la maison. Cette pièce couvrait au plus vingt mètres carrés et ses fenêtres donnaient sur la rue, où ils pouvaient voir les pneus de leur voiture. À l'intérieur il y avait un canapé au cadre en bois et un beau tapis dont il ne parvenait pas à discerner les couleurs. Dans une heure, oui, mais pas encore. Aux murs étaient accrochés des tableaux de tailles diverses. Il faisait assez sombre pour que les tableaux fassent plutôt l'effet de trous sur les parois. Devant Ringmar se trouvait une table et, sur cette table, un téléphone et un répondeur dont le voyant rouge clignotait. Ringmar regarda

Winter avec une expression d'étonnement sur le visage. Winter se mit à réfléchir, tandis que le voyant continuait à clignoter.

Il n'y avait pas de portable, dans le sac à main de la jeune fille. Pourtant, Winter était certain qu'Anne Nöjd en possédait un. Tous les jeunes avaient des portables, de nos jours, les autres aussi d'ailleurs.

Il faudrait qu'ils passent au peigne fin l'endroit où son corps avait été trouvé et qu'ils vérifient si elle avait un contrat auprès d'une compagnie de téléphone.

Le voyant clignotait. De l'autre côté de la fenêtre, un goéland poussa son cri. Winter hocha la tête et Ringmar appuya sur le bouton avec précaution, d'un doigt revêtu d'un gant. Un petit bip, un bruissement et une voix :

« C'est Andy. J'ai été retardé. Enfin, tu sais. Appelle-moi dès que tu es rentrée. Ciao, baby. »

À nouveau le bruissement et le bip.

Rien.

Puis quelque chose.

Ringmar se pencha pour entendre. Winter avança d'un pas.

Ils entendirent alors sa voix, à elle. Un cri, suivi d'un autre. Un... grognement, ou... un bruit d'un genre ou d'un autre, sourd, celui de branches qui frottaient contre quelque chose, un buisson...

— Bon sang ! s'exclama Ringmar.

— Silence, fit Winter, penché sur le répondeur. C'est elle.

Le visage de Ringmar était comme pétrifié. Son regard ne cessait de naviguer entre Winter et le répondeur.

— Mais qu'est-ce que...

Winter leva la main. Il sentit qu'elle tremblait.

Chmepplu !!!

Une ritournelle débitée machinalement. Il ne parvint pas, sur le coup, à se souvenir qui lui avait parlé d'une ri... n'était-ce pas Janette, la survivante ?

Il fixait le répondeur comme s'il s'agissait d'un animal vivant, noir, dangereux.

Ils écoutèrent les cris, les bruits, les grognements, le hurlement, et cette voix qui revenait, recommençait à chanter sa

ritournelle : chmepplu ! Assez bas les deux premières fois, ensuite de plus en plus fort.

Tout à coup, silence. Winter regarda sa montre. Il ne s'était pas écoulé beaucoup de temps, mais... le message aurait dû s'interrompre beaucoup plus tôt. Ils attendirent. Rien d'autre. Un déclic dans l'appareil et la bande se rembobina. Ringmar appuya à nouveau sur le bouton.

— C'est Andy...

Ils écoutèrent la suite et Ringmar prit note.

Puis ce fut le silence.

— C'est lui, dit Winter.

— Et elle, dit Ringmar.

Un goéland — ou peut-être une mouette — poussa à nouveau son cri. Le soleil était monté au-dessus des hauteurs, à l'est, et éclairait maintenant l'autre versant et la maison. Soudain, la surface mate du répondeur se mit à briller.

Halders changea le disque. Dans vingt-deux minutes, l'aube se lèverait. Aneta Djanali sentit l'odeur de whisky de son haleine quand il revint s'asseoir près d'elle sur le canapé.

La musique commença à jouer. Quelques accords de piano un peu hésitants, puis la voix de Bob Dylan. *I know no one can sing the blues like Blind Willie McTell.*

— *Smell that sweet magnolia blooming*, entonna Halders, *Hear that undertakers bell.* Puis il marmonna quelque chose.

— Qu'est-ce que tu dis, Fredrik ?

— *No one can sing the blues like Bob Dylan.*

Elle ne répondit pas.

— *Well God is in his heaven*, chanta Halders avec Dylan.

— Tu devrais peut-être aller te coucher, Fredrik.

Il se pencha en avant, prit le verre et but.

— Tu trouves que je me conduis mal ?

— Tu as l'air fatigué.

— Fatigué ? Ha !

— Arrête de boire.

— Ça me regarde. J'en ai peut-être besoin.

— Garde ça pour demain.

— Demain ? Tu restes ?

Elle se leva, passa dans la cuisine et revint avec un verre d'eau. Le ciel, que l'on apercevait par la porte de la terrasse, était maintenant zébré de traits de lumière.

— *But nobody can sing the blues like Blind Willie McTell*, s'obstinait à chanter Halders (et Bob Dylan). *There's a chaingang on the highway, I can hear them rebels yell*.

— N'oublie pas d'emmener les enfants à l'école, demain.

— Tu n'as pas besoin de me le rappeler.

— Nous avons quelque chose à faire à huit heures.

— Je viens de te dire que tu n'as pas besoin de me rappeler de...

La musique se tut, Halders se leva et remit la même plage en se tournant vers Aneta, qui était toujours debout.

Il chanta *There's no one can sing the blues like Blind Fredrik McTell*. Puis il bascula par-dessus le bord du canapé et se retrouva la tête très près du sol.

Aneta se précipita vers lui. Halders avait les yeux ouverts.

— Fredrik ?

Il marmonna quelque chose en remuant la tête, puis se leva.

— Je ne suis... is pas i... ivre.

Il se mit à pleurer. Aneta le prit dans ses bras et sentit ses lourdes épaules agitées de sanglots. Son cou était tendu comme un câble d'acier. Il bougea, se dégagea et se leva puis se rassit.

— Tout fout le camp, Aneta.

Elle s'assit.

— Est-ce que tu as vraiment pris le temps de faire ton deuil, Fredrik ?

Il la regarda comme s'il ne comprenait pas. Ou ne voulait pas comprendre, pensa-t-elle.

— C'est de toi qu'il s'agit, Fredrik. De toi et de personne d'autre. Et puis de tes enfants. Ne joue pas la comédie. C'est dangereux. Il faut que tu sois toi-même et que tu ressenties ce que tu dois éprouver. Vraiment éprouver. Tu comprends ? L'éprouver... et le montrer.

Il s'était rassis et marmonnait quelque chose.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Éprouver.

— Ah.

— Qu'est-ce que c'est ? Éprouver ?

Le répondeur avait été remis à la police scientifique. Winter avait fait faire un double de l'enregistrement, qu'il écouta de nouveau. Qui était ce Andy ?

Ils pouvaient déterminer s'il avait appelé sur un portable ou sur un fixe, mais un portable est... mobile et se déplace avec celui qui parle dedans.

Manifestement, Anne Nöjd vivait seule. Les hommes de la police scientifique étaient sur place, il y en avait partout.

Ils avaient trouvé des noms qui pouvaient être ceux de ses parents ou d'autres membres de sa famille. Et Winter avait dû passer quelques coups de téléphone extrêmement désagréables. Comme, par exemple, à sa mère, peu auparavant.

C'est alors que son propre portable se mit à sonner. Il était près de cinq heures.

— Je m'inquiétais, dit Angela.

— Je n'ai pas eu le temps de t'appeler.

— Rentre dès que tu pourras et je te ferai un bon café au lait. Je descends à la boulangerie dans une heure pour acheter des petits pains.

— Je vais essayer de rentrer pour cette heure-là. Un petit moment, au moins.

Le téléphone qui se trouvait sur la table sonna. Il prit rapidement congé d'Angela et souleva le combiné. C'étaient ses collègues de la scientifique qui l'appelaient depuis la maison de Långedrag.

— Il y a un jeune qui s'appelle Andy quelque chose et qui cherchait à joindre... la fille.

— Où est-il ?

— Ici, à côté de moi.

— Passe-le-moi.

Winter entendit une autre voix, plus jeune mais aussi apeurée.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Winter se présenta.

— Peux-tu venir ici tout de suite ?

— Qu'est-ce qui est... arrivé à Anne ?

— Je te demande de monter dans une des voitures qui sont là-bas en ce moment et de venir ici tout de suite. Je te dirai tout.

— Mais Anne ?

Winter réfléchit un instant avant de se résoudre à révéler la vérité.

— Elle a été assassinée au cours de la nuit. C'est pourquoi il est extrêmement important que tu viennes ici le plus vite possible, Andy. Nous avons besoin de ton aide.

Il entendit un cri, peut-être un appel à l'aide. Il y avait de la friture sur la ligne, on avait l'impression que le portable de l'agent était en train de voler.

— Allô. Allô.

Winter entendit à nouveau la voix de son collègue.

— On te l'amène tout de suite.

23.

Winter attendait dans son bureau, éclairé par la lueur grise de l'aube, reflet de son propre état d'âme. C'était un sentiment étrange car il se mêlait à l'excitation qu'il éprouvait à l'idée de ce qui allait se dérouler maintenant. Il se passait quelque chose et il était lui-même dans une expectative glacée et... indigne, à sa façon, comme s'il traversait un paysage dévasté n'inspirant que le désespoir et qu'il ressentît pourtant quelque chose ressemblant à de l'espoir.

Un parfum de chaleur récemment éveillée venait de l'extérieur. Les oiseaux recommençaient à chanter. De l'autre côté de la rivière, une voiture de la voirie était en train de balayer la rue. Il entendait le bruit de ses grosses brosses rotatives depuis l'endroit où il se trouvait.

La porte de son bureau était ouverte. Un homme de vingt-cinq ans entra en compagnie d'un agent de la scientifique qui salua et repartit.

On aurait dit que le visage d'Andy s'était effondré sur lui-même et c'était véritablement le cas.

Winter lui fit signe de s'asseoir.

— Je préfère rester debout. Qu'est-ce qui... s'est passé ?

Winter l'informa du mieux qu'il put, non sans lui avoir demandé son nom.

— Andy.

— Nom de famille ?

— Grebbe. Andy Grebbe.

Il s'assit. Il portait un T-shirt déchiré à l'aisselle gauche. Ses cheveux étaient coupés court et avaient pourtant l'air de ne pas être peignés. Il avait un cerne noir sous l'œil gauche mais pas sous le droit. Winter sentit une odeur d'alcool de la veille, de l'autre côté du bureau. Andy était dégrisé, mais il était très fatigué et tendu.

— Quand avez-vous parlé à Anne pour la dernière fois ?

— Ce soir... je veux dire : hier. Hier soir.

— Quand ?

— Quoi ? Je viens de...

— À quelle heure ?

— Quelle heure ?... Vers huit heures, je crois. À peu près.

— Où ?

— Où ? Nulle part en particulier. Au téléphone. Je l'ai appelée de chez moi.

— Elle a répondu ?

— Bien sûr. Puisque je vous ai dit que je lui ai parlé.

Winter hocha la tête.

— Et puis je l'ai appelée cette nuit, mais elle n'était pas chez elle.

Winter hocha de nouveau la tête.

— J'ai laissé un message sur son répondeur. Il y est sûrement encore, dit Andy en regardant Winter d'un œil à la fois blanc, rouge et noir, las et peut-être traqué. Si vous l'écoutez, vous pourrez vérifier.

— C'est déjà fait.

Winter s'efforça de capter le regard d'Andy. Allait-il s'effondrer ? Était-ce maintenant qu'il allait se passer quelque chose ?

— Ah bon, alors vous savez.

— Oui. Quand avez-vous appelé ?

— Eh bien... après deux heures. Deux heures et demie peut-être.

— D'où ça ?

— D'un endroit situé dans le quartier de Vasastan.

Il cita le nom du bar, que Winter connaissait.

— Pourquoi lui avez-vous téléphoné ?

— C'est un interrogatoire ?

— Non, je vous pose simplement quelques questions.

— Est-ce que j'ai besoin d'un avocat ?

— Vous pensez que oui ?

— Non.

— Pourquoi avez-vous téléphoné ?

— Eh bien... on devait se voir mais je ne pouvais pas, à ce moment-là ; ensuite elle n'est pas venue au bar et je lui ai dit qu'elle pouvait m'appeler quand elle serait rentrée chez elle.

— Où deviez-vous vous rencontrer ?

— Au bar.

— Je veux dire : la première fois.

— Dans un café.

Andy en fournit le nom à Winter sans que celui-ci ait besoin de le lui demander.

— Vous n'y êtes pas allé ?

— Si, mais trop tard. Elle n'était plus là.

— Elle était donc venue ?

Andy ne répliqua pas.

— Était-elle venue ? répéta Winter.

— Je ne sais pas. J'ai regardé à l'intérieur, mais elle n'était pas là et je ne connaissais personne à qui je pouvais poser la question.

— Qu'est-ce que vous avez fait, alors ?

— Je suis allé faire un tour en ville et ensuite je me suis rendu au bar.

— Elle ne s'est pas manifestée de la soirée ?

— Non.

— Où était-elle ?

Andy ne répondit pas. Il but l'eau que Winter était allé chercher pour lui. Ses pensées paraissaient soudain être ailleurs, dans un autre paysage.

— Où était Anne hier soir ? interrogea Winter à nouveau.

— Je ne sais pas, murmura Andy en regardant quelque chose près de Winter.

Dans le bureau, la grisaille se confondait à présent avec la lumière plus vive du matin et Winter se dit qu'un tel éclairage ne pouvait que créer la confusion. La lumière ne savait pas vraiment où se diriger, lorsqu'un tel choc se produisait au centre de la pièce, et tombait maintenant sur le visage d'Andy. Winter se demanda pourquoi il mentait.

Halder se demandait pourquoi elle mentait. Ils étaient assis dans le jardin. Son père, lui, était sur la terrasse. Son ombre pèse sur elle, pensa Halder. Il est à trente mètres de là, mais

son ombre pèse sur elle malgré tout. Elle donne l'impression d'avoir froid, alors qu'il fait trente degrés.

— Vous ne voulez pas qu'on arrête ce salaud ? insista Halders.

— Bien sûr que si, rétorqua Jeanette.

— Ça ne semble pas tellement vous intéresser.

— Je vous ai dit tout ce que je sais. Tout ce que j'ai... vécu. Et comment je l'ai vécu.

— Que pensez-vous de ces meurtres ?

L'expression du visage de Jeanette ne changea pas. On aurait dit qu'elle n'avait pas entendu la question.

— Je n'en sais pas plus que les autres, déclara-t-elle, avant que Halders n'ait eu le temps de la répéter.

— Vous ne connaissiez pas cette jeune fille, Anne Nöjd ?

Jeanette Bielke secoua la tête.

— Vous ne l'avez jamais vue ? demanda Halders en lui montrant une photo qu'ils avaient trouvée au domicile de la victime.

— Je ne sais pas.

— Et la maison ?

Elle haussa de nouveau les épaules.

— Ce n'est pas très loin d'ici.

— Toutes ces petites maisons se ressemblent un peu.

Halders acquiesça.

— C'est un vrai fouillis.

Kurt Bielke était descendu de la terrasse et les avait rejoints sous cet érable qui formait une sorte de voûte de verdure, au-dessus d'eux.

— Je crois que Jeanette a besoin qu'on la laisse tranquille, dit-il.

Halders ne répondit pas. Kurt Bielke regarda sa fille.

— Tu peux remonter dans ta chambre, dit-il.

Elle commença à se lever sans regarder son père. Halders eut l'impression qu'elle effectuait ce mouvement au ralenti.

— Je n'ai pas fini, dit-il. J'ai encore des questions à lui poser.

— Vous n'avez *jamais* fini.

Jeanette regarda Halders. Il hocha la tête dans sa direction et se leva.

— Eh bien, au revoir, Jeanette, dit-il en lui tendant la main.
La sienne était glaciale. Elle s'éloigna.

— Comment va-t-elle ? demanda Halders en se tournant vers Bielke.

— Qu'est-ce que vous croyez ?

— Que va-t-elle faire à l'automne ? Entrer à l'université ?

— On verra.

— Et les affaires, ça marche ?

Bielke, qui était sur le point de s'éloigner, s'arrêta dans son mouvement et se tourna vers Halders.

— Je ne comprends pas.

— Les affaires ? Vous avez des intérêts dans certains établissements de la ville, je crois.

— Ah bon ?

— Ce n'est pas un secret, n'est-ce pas ?

— Ah non ?

— C'en est un, alors ?

— Il y a des questions auxquelles on ne peut pas répondre par oui ou par non, répliqua Bielke. Par exemple : avez-vous cessé de battre votre femme ? Ou bien celle que vous venez de poser, monsieur l'agent.

— Vous avez déjà battu votre femme ?

Bielke approcha d'un pas.

— Ou votre fille ?

— Mais enfin, bon D... !

Halders recula d'un pas et se retourna. Il en avait trop dit. J'ai peut-être eu tort, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. Je suppose que c'est ce que je voulais faire depuis le début sans le savoir.

— Au revoir, jeta-t-il par-dessus son épaule.

— Je vais en parler à ton patron, cria Bielke, en se lançant sur ses talons.

Halders monta dans sa voiture, garée à l'ombre du chêne, de l'autre côté de la clôture. Bielke l'observait à distance respectueuse.

— Il s'appelle Winter, Erik Winter, lança-t-il avant de fermer la portière.

Halders partit vers le sud. La chaussée était couverte de taches ressemblant à des flaques d'eau qui étaient en réalité des mirages. C'était l'effet du soleil. Il ferma les yeux, derrière le pare-soleil, lorsque celui-ci se mit à attaquer la voiture.

Les maisons de Frölunda vibraient sous la chaleur. Il se gara sur le grand parking à moitié terminé. On procédait encore à des travaux de terrassement à une extrémité, alors que les machines à asphalter étaient déjà à l'œuvre à l'autre. Halders sentit cette odeur forte, encore accentuée par la chaleur de l'air. Les ouvriers, en short et grosses chaussures, portaient des gants. C'est l'aspect que doivent avoir des ouvriers, se dit Halders. Il faut que les ouvriers aient la peau noire et les gens chic la peau blanche. Comme Kurt Bielke.

Il y avait foule, au marché. Certains étaient déjà rentrés de vacances, mais pas tout le monde, pensa-t-il en achetant des poires à un vieil homme venu du Syristan ou d'un pays comme ça.

Parmi les vendeurs, ils n'étaient pas tellement nombreux à pouvoir partir pour leur résidence secondaire ou pour l'étranger. Le Syristan ou quoi que ce soit. Ce vieil homme à la peau ridée avait sûrement beaucoup plus bourlingué à travers le monde que la plupart de ces pauvres Suédois moyens qui étaient là, penchés en avant, le regard hébété, avec leur gros derrière et leurs vêtements bon marché. Merde alors, se dit-il. Qu'est-ce que ça signifie ? Il est *kaputt*, ce pays.

Mattias l'attendait devant l'escalier de la salle de sport. De l'autre côté, on voyait tituber les habitués ivrognes du secteur. Une femme était assise la tête entre les mains. Deux hommes essayaient vainement de se battre. Un autre, à vrai dire plutôt un adolescent, buvait au goulot d'une bouteille d'eau-de-vie qu'un de ses copains tentait de lui arracher. En passant devant eux, Halders sentit une odeur d'urine et d'ivrognerie. Au moins, ils sont au chaud, par un temps pareil, se dit-il.

— Ça fait longtemps que tu attends ? demanda-t-il à Mattias.

— Bah.

— On y va ?

— Pourquoi pas ici ?

— Ça pue, dit Halders en commençant à monter l'escalier. La puanteur des cloaques de la société.

Mattias se décida à le suivre et monta à côté de lui.

— Pourquoi ne pas tous les fusiller ? demanda-t-il en regardant Halders.

Mattias était grand, beaucoup plus que Halders, et d'une corpulence impressionnante.

— On n'a pas assez de militaires pour ça.

— On peut toujours commencer. Mais qui opérera la sélection ?

— Moi, dit Halders en s'asseyant dans le café qui se trouvait devant le grand bâtiment rouge.

— Personne ne se baigne à l'intérieur, par une journée pareille, fit observer Mattias.

— C'est pourtant délicieux, un sauna, quand il fait chaud.

— Ah bon.

— C'est vrai. J'ai bossé au Moyen-Orient, pour les Nations unies pendant un certain temps et, à Nicosie, par exemple, on prenait un sauna par quarante-cinq degrés à l'ombre. Après, on avait une délicieuse impression de fraîcheur.

— Si vous le dites...

— Et toi, qu'est-ce que tu en dis, Mattias ?

— De quoi ?

— De Jeanette.

— Je vous l'ai déjà dit quand vous m'avez appelé. J'ai rien à ajouter, je suis sec, merde.

— Je lui ai parlé, aujourd'hui.

— Mmm.

— Y a pas longtemps. À lui aussi.

— Son vieux ?

— Oui.

Mattias leva les yeux vers un ciel immobile car sans nuage. Une jeune fille vint vers eux pour prendre leur commande. Halders demanda un café et Mattias une glace. Puis elle partit.

— Tu as raison, dit Halders.

— Quoi ?

— À propos de Kurt Bielke.

— Raison ? À quel sujet ? J'ai jamais rien dit.

— Il a quelque chose de louche. Tu saisis ?

Le jeune homme garda le silence. On leur apporta leur commande. La glace avait déjà commencé à fondre. Mattias la regarda mais n'y toucha pas.

— Y a qu'à l'inclure, dit-il.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Quand vous désignerez ceux qu'il faut fusiller.

Le problème de la police, en matière d'enquêtes criminelles, c'est les vacances.

Winter dépouillait sa bible, maintenant sous forme de coupures de presse.

— Le porte-à-porte n'a pas donné grand-chose, parce que la plupart des gens ne sont pas chez eux, en ce moment, dit le commissaire Sture Birgersson.

Aujourd'hui, la police continue son enquête, voire même à rechercher des témoignages.

On dit : *voire*, tout court, pensa Winter. Les gens négligent vraiment la correction la plus élémentaire, en matière de langue. Et encore, cela datait de cinq ans.

Cinq ans, pensa-t-il, cela fait un bail. Et aujourd'hui, cinq ans après, la police continue à s'interroger à propos des témoins, *même* ceux qui ne se sont pas manifestés.

Le téléphone sonna. C'était sa mère, pour la première fois depuis longtemps. La ligne n'était pas très bonne, depuis la *Costa del sol*.

— Il paraît qu'il fait toujours plus chaud en Scandinavie qu'en Espagne, dit-elle.

— Magnifique.

— Si ça dure, tu ne vas pas tarder à trouver ça insupportable. Je suis bien placée pour savoir.

— C'est pour ça que tu restes là-bas ?

— Je viendrai au mois d'août, tu le sais bien. Parce qu'il fait une chaleur vraiment intolérable, ici, à cette époque-là.

— Tu es la bienvenue.

— Est-ce que vous avez réfléchi, à propos de cette maison, Erik ?

— Non.

— Pourtant Angela a dit...

— Quoi donc ?

Il fut surpris de la vivacité du ton qu'il avait employé.

— Qu'est-ce qu'il y a, Erik ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Qu'est-ce qu'a dit Angela ?

— Simplement que vous viendriez peut-être voir un peu, à l'automne. Peut-être.

— Ah bon ?

— Qu'est-ce qu'il y a, Erik ?

— Rien. Il fait chaud, c'est tout, et je suis débordé de travail.

— Je sais.

— Ah bon.

Il y eut à nouveau de la friture sur la ligne, écho des ces centaines de milliers de voix qui se croisaient à travers l'Europe.

— Erik ?

— Je suis là.

— Ça va toujours bien, entre vous ? Angela et toi ?

24.

Le silence régnait. Winter se concentra pour écouter le récit d'un meurtre. Il avait apporté un nouveau Metheny⁶, l'avant-veille, mais il ne l'avait pas encore passé et il était toujours dans le tas posé sur l'étagère, au-dessus de son Panasonic, à gauche de la fenêtre.

Il posa le magnétophone. Les oiseaux ne chantaient pas, à l'extérieur. Il enclencha la lecture de l'enregistrement du répondeur d'Anne Nöjd.

Les cris, puis... cette autre voix, qui semblait surgir de l'enfer. Et qui avait quelque chose d'inhumain, selon lui.

Si on parvenait à séparer les deux. Les mettre l'une à côté de l'autre pour les écouter séparément.

Il y avait là un message inconscient. Comme partout, d'ailleurs.

Jeanette avait parlé d'une ritournelle que répétait son agresseur, peut-être à trois reprises. Elle n'était pas parvenue à le voir, mais elle avait entendu sa voix. Si c'était le terme qui convenait. Le bruit, en tout cas. À supposer que ce soit le même homme.

Contenait-il des mots, de vrais mots, ce message ? Était-il possible de les séparer, eux aussi, pour les entendre ? Ou au moins des bribes de phrases. De filtrer ce bruit. Cela devait être possible. À une cinquantaine de mètres de là, il y avait des spécialistes de ce genre de choses, sans compter ceux de la radio d'État.

On frappa à la porte et Ringmar entra. Il n'était pas seul, mais la femme qui l'accompagnait semblait avoir peur.

Bergenheim et Möllerström se consacraient au club et à ses propriétaires. Cela leur prit pas mal de temps. *Le Baroque* n'avait jamais fait l'objet d'une déclaration en bonne et due

⁶ Il s'agit de Pat Metheny, guitariste de jazz, et de son trio. (N.d.T.)

forme. Certains collègues connaissaient naturellement son existence, mais nul n'était capable de dire qui le possédait. Ils n'avaient pas encore pu tirer cela au clair, parmi tous les noms de propriétaires connus de leurs services. C'était une affaire de temps. Néanmoins, le travail à effectuer était considérable, de même que le nombre des personnes à interroger, et cela prendrait des jours.

— Il y a beaucoup de noms, dit Möllerström.

Il y en avait un en particulier, qui était lié à un restaurant dancing, un peu au sud du fleuve. Ce nom était un de ceux que l'on retrouvait le plus fréquemment, et depuis longtemps, à propos des établissements de ce genre dans la ville. Il y en avait d'autres mais ils avaient examiné toute la liste et s'étaient arrêtés sur celui-là. Ils avaient l'intention d'entendre la personne en question avant d'aller plus loin. Pourtant, Bergenhem ne nourrissait guère d'espoirs.

— Qu'est-ce que c'est qu'un restaurant dancing, au juste, de nos jours ? demanda Möllerström.

— Un endroit où les gens mangent et dansent, répondit Bergenhem.

— Est-ce que ce n'est pas un peu démodé ?

— De manger et de danser ?

Möllerström sourit.

— Non : les restaurants dancings. Ça fait un peu Hôtel du Commerce, non ?

— On verra bien, dit Bergenhem.

Ils fendaient des hordes des touristes. Nombre d'entre eux avaient l'air las et égarés, en passant devant leur voiture. Des visiteurs venus de cités lointaines, se dit Möllerström en pensant à l'Hôtel du Commerce de sa ville natale.

Les réservoirs à pétrole brillaient méchamment, de l'autre côté du fleuve. L'adresse qu'ils cherchaient était située dans l'une des maisons de brique jaune, le long de l'une des rues du port.

À l'intérieur, cela sentait la poussière et la fumée de longue date ; l'endroit avait en effet l'air d'un restaurant dancing : une vaste piste formait un demi-cercle autour d'une scène et était elle-même entourée d'un autre demi-cercle de tables et de

chaises. Au fond de la salle se trouvait un bar en forme de fer à cheval. Les tables étaient recouvertes de nappes blanches et chacune d'elles était décorée d'un vase et d'une fleur.

Personne ne tenait le bar. Des instruments de musique étaient posés sur la scène. Une femme passait une serpillière, au bout d'un manche, sur le sol. De temps en temps, elle plongeait le morceau de tissu dans un seau d'eau. Le soleil dardait ses rayons par une fenêtre et ceux-ci venaient frapper le visage de la femme comme si elle s'était trouvée sur la scène, à quelques mètres de là, prête à chanter la première chanson d'amour de la soirée. Elle écarta sa tête du rayon lumineux et continua à fixer le sol à carreaux blancs et noirs. Il faisait sombre, dans cette vaste salle, et pourtant aussi clair que possible. Soudain, un rayon de soleil vint frapper un saxophone placé sur la scène et le fit briller comme de l'or.

— Voilà ce que c'est qu'un restaurant dancing, dit Möllerström.

Une porte s'ouvrit sur la gauche du bar et un homme se dirigea vers eux. Il leur tendit la main et se présenta. Il était plus grand que Bergenhem et Möllerström, avait le crâne chauve et les joues glabres. Il portait un T-shirt blanc, sous une veste de couleur sombre, et un pantalon noir.

Bergenhem garda sa main dans la sienne, tout en se présentant ainsi que Möllerström. Ce visage lui paraissait familier.

— Enchanté, dit Johan Samic.

Bergenhem lui exposa le motif de leur venue.

— Vous ne vous êtes pas trompé d'adresse, dit-il.

Bergenhem attendit la suite. Möllerström, lui, avait l'air surpris.

— Nous étions propriétaires de cet endroit, les derniers temps, dit Samic. Ce n'est un secret pour personne.

— Nous n'avons jamais parlé de secret.

— Le *Baroque* était un club convenable, ajouta Samic.

Qu'est-ce qu'il entend par là, bon sang ? se demanda Bergenhem.

— Nous en avons fait un endroit respectable.

— Il ne l'était pas avant ?

Samic eut un sourire.

— Nous pouvons jeter un coup d'œil ?

— Non.

— Non ?

— Je n'aime pas qu'on vienne là avant l'heure de l'ouverture pour fouiner partout.

— Nous sommes chargés d'une enquête.

— Je sais, mais qu'est-ce que ça a à voir avec mon restaurant ?

— Nous venons de vous l'expliquer.

— En effet. Alors, qu'est-ce que vous faites ici ?

— Nous avons encore quelques questions à vous poser.

— Lesquelles ?

— Nous pourrions le faire ailleurs.

— C'est-à-dire ?

— Au commissariat de police.

— Ha ha.

— Eh bien, allons-y. Vous êtes prêt ?

— Mais enfin, bon sang...

— Vous savez que vous n'avez pas le droit de refuser de nous suivre, Samic.

— Bon... mon Dieu, moi qui suis tellement débordé, en ce moment. Alors, allez-y, fouillez partout où vous voudrez. Les toilettes sont par là-bas, ajouta-t-il avec un geste du pouce. Je vous autorise à aller dans celles de dames.

— Plutôt arrogant, le bougre, dit Möllerström tandis qu'ils fendaient de nouveaux groupes de touristes. À moins que ce ne soient les mêmes qui tournent en rond, pensa-t-il.

— Je crois le connaître, dit Bergenhem.

— Ce genre de type, tu veux dire ?

— Non, l'individu lui-même.

— Tu lui as montré la photo des filles ? Et du mur ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Les circonstances ne s'y prêtaient pas, répondit Bergenhem en se tournant vers Möllerström, qui conduisait. Il aurait nié, de toute façon.

— Tu crois ?

— Il me rappelle quelque chose, reprit Bergenhem en humant l'air qui venait lui fouetter le visage, ce n'était pas très agréable mais pas déplaisant non plus. Il faut que je regarde à nouveau les photos de Winter.

Jeanette Bielke écoutait l'enregistrement. Winter avait tenté de la préparer de son mieux, mais ce n'était pas possible.

— Je ne veux pas, dit-elle au bout de trois secondes.

— On n'a pas encore commencé.

— Je sais ce que c'est.

— Vous sa...

— Vous pouvez pas me fiche la paix ? hurla-t-elle en se mettant debout.

Ringmar n'était plus là. Winter se leva à son tour. Soudain, Jeanette bascula en arrière et s'effondra. Winter fit le tour du bureau en toute hâte. Elle gisait sur le sol, les yeux fermés. Il se pencha rapidement sur elle et elle les ouvrit à nouveau.

— Je me suis retenue avec la main, dit-elle en se mettant sur son séant et agitant un poignet douloureux. Ne faites pas attention. Allez-y, passez la bande, ajouta-t-elle en regardant Winter.

— Vous n'êtes pas obligée.

— Je suis venue ici pour ça, non ?

Winter la regarda dans les yeux. Il n'y vit personne. Elle était à la fois présente et absente.

Ils se levèrent et elle alla se rasseoir sur la chaise en regardant la platine puis Winter. Il mit la lecture en marche.

Elle écouta ce : chmépplu...

Puis Winter éteignit.

— Je ne reconnais rien, dit-elle d'une voix qui faisait l'effet d'être bien répétée et comme enregistrée sur bande, elle aussi.

Elle regarda Winter.

— C'est affreux. C'est un véritable enregistrement ?

Winter hocha la tête.

— Mais ce n'est pas moi.

Elle regarda à nouveau Winter.

— Ce n'est pas moi, sur cette bande, dit-elle en détournant les yeux vers la fenêtre ouverte. Il commence à pleuvoir.

Winter ne la lâchait pas du regard. Elle continuait à braquer le sien en direction de la fenêtre, derrière laquelle il pleuvait. L'eau venait clapoter dans le cendrier posé sur le rebord.

— Qu'est-ce que vous voulez dire : ce n'est pas moi ?

Elle regarda Winter.

— C'est quelqu'un d'autre.

Que faire ? se demanda Winter. Jeanette regardait la pluie, ailleurs, en fait. Il remit la bande en marche, mais elle n'écoutait pas.

Richard Yngvesson, lui, regardait Winter. C'était un des hommes de la police scientifique et il était assis devant son ordinateur, lequel était couplé à une table de mixage et à d'autres appareils dont Winter ne connaissait pas le nom.

— Il n'est pas nécessaire de faire appel à la radio d'État, dit Yngvesson. Je regrette que tu aies cité leur nom.

— Je te prie de m'excuser.

— Vous nous croyez aussi nuls que ça ?

— Allons, Richard. Est-ce qu'il est possible de tirer quelque chose de cet enregistrement, oui ou non ?

— Qu'est-ce que tu veux ?

— N'importe quoi qui soit compréhensible. Une phrase ou un mot. Une voix discernable. Autre chose que ce magma sonore, quoi.

— Le problème, c'est que le son n'est pas stéréo, là-dessus, répliqua Yngvesson. Ce qui passe sur le répondeur est mono, tout se trouve au centre, ajouta-t-il en regardant Winter, qui avait pris place à côté de lui. Tu comprends ? On a un seul signal pour tout.

— Je sais à peu près ce que c'est que le son mono.

Yngvesson appuya sur divers boutons, brancha divers fils et enfonça la cassette dans un appareil qui n'avait pas du tout l'air d'une platine. Le son commença à résonner.

Yngvesson écoutait attentivement.

— Ce qu'il va falloir, c'est filtrer ça, pour que ce soit propre.

— C'est possible ?

— Bien entendu.

— Bon.

— Ne te fais pas trop d'illusions. Il s'agit surtout d'éliminer les basses pour qu'elles ne soient pas aussi graves et d'accentuer les aigus dans le registre médian.

— Quand peux-tu faire ça ?

Yngvesson regarda une liste affichée sur le tableau d'affichage, à côté de son ordinateur.

— Dans une semaine.

— Oh non !

— Tu n'es pas le seul, expliqua Yngvesson. On dirait que tu crois qu'on peut lâcher ce qu'on a entre les mains, quand tu t'amènes. Il s'en passe d'autres, en ville...

— D'autres meurtres ?

— Ou...

— Donne-moi cette bande.

— Quoi ?

— Je vais aller à la radio.

— Attends, quoi, mer...

— Je me pose parfois des questions, dit Winter. Je suis chargé d'une affaire compliquée, c'est le moins qu'on puisse dire, des jeunes filles qui se font violer et assassiner en pleine ville, en ce bel été, et toi tu es là à me parler d'autres affaires plus urgentes.

— T'as fini ton discours ? demanda Yngvesson. Si oui, préviens-moi, pour que je puisse me mettre à bosser.

— Sur quoi ?

— Sur ton meurtre, tiens, répondit Yngvesson en se tournant vers l'un des écrans et observant Winter comme dans un miroir.

— *Mes meurtres, il y en a plusieurs.*

Yngvesson inséra à nouveau la cassette et l'écouta une fois de plus.

— Trois minutes, dit-il.

— Oui.

— Trois minutes d'agonie.

— C'est très long, pour un enregistrement sur répondeur.

Yngvesson haussa les épaules.

— Quand penses-tu disposer d'un résultat ?

— Qui a parlé de résultat ? lança Yngvesson en tapotant sur son clavier. Accorde-moi trois jours.

— Trois jours ?

— N'exagère pas, Winter. Normalement, tu aurais dû attendre une semaine ou deux et maintenant on est tombé à trois jours. D'accord ?

— D'accord.

— Trois jours pour trois minutes. Prépare-toi à ce que ça puisse durer encore un peu plus.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je vais enregistrer ça sur l'ordinateur et je travaillerai le son au moyen de divers programmes informatiques. Il y a des applications spéciales pour nettoyer les bandes-son et les analyser. Si, par exemple, on a un bruit de fond constant, un bourdonnement ou un ventilateur, on peut enlever ces fréquences-là.

— Mmm.

— C'est pour ça que ça prend du temps. Il faut que je travaille le son unité par unité. Tu comprends ?

— Oui.

— Ce que j'ai entendu, jusqu'à présent, c'est ce qu'on appelle un effet « gilet », c'est-à-dire des sons qui ne donnent rien de précis. Il va falloir que j'essaie d'accentuer les aigus pour faire ressortir ce qui t'intéresse, je suppose.

— Tout m'intéresse.

— Je veux dire : la voix. C'est bien des mots que tu voudrais faire ressortir, n'est-ce pas ? Ou au moins une voix, des bribes de mots ou des choses de ce genre.

— En effet.

— Il y a des voix, sur cette bande, mais on ne peut rien distinguer d'autre que les appels à l'aide de la fille. Des appels qui sont plutôt des murmures, d'ailleurs. Et puis on a cet autre bruit... ce grognement ou je ne sais quoi.

— C'est surtout ça qui m'intéresse.

— Bon. Il va falloir que je me concentre sur le registre médian, que je travaille la compression. Que j'élève les parties basses et que je baisse les hautes.

Winter ne répondit rien à cela et Yngvesson écouta une nouvelle fois la bande.

— On verra si on peut parvenir à tirer des bribes de phrases de tout ça. On dirait que le portable était posé sur quelque chose. Il était dans son sac à main, hein ?

— Je ne sais pas. Il a disparu.

— Ça rend la chose encore plus délicate. Je veux dire : s'il était dans son sac à main. On a aussi l'impression qu'ils sont à des distances différentes du micro.

Winter imaginait la scène : le sac à main, le sol, l'homme, la jeune fille, la lutte, les coups, les mains, la laisse. La mort. La laisse ? Pourquoi avait-il pensé à une laisse ? Ce n'était pas le mot « ceinture » qui lui était venu à l'esprit. Ce qu'il voyait autour du cou de la jeune fille, c'était une laisse. Quelle était la différence entre une laisse et une ceinture, au juste ?

— Mais il y a du positif, aussi, reprit Yngvesson. Elle avait un kit mains libres.

— Tu crois ?

— Certainement, parce qu'on a l'impression que le micro est à l'extérieur, au moins à la fin. Le son est plus net, pour ainsi dire. Le micro a capté un son plus clair.

— On n'a rien trouvé de ce genre. Pas d'écouteurs, non plus.

Il se demanda où ils pouvaient se trouver. Quelqu'un utiliserait-il jamais ce portable à nouveau ?

Il mit Brecker à plein volume et regarda les nuages s'éloigner, peut-être pour de bon. Comme si la musique les chassait.

Il appela Angela.

— Le soleil revient. Regarde dehors.

— C'est pour me dire ça que tu m'appelles ?

— C'est suffisant, non ?

— Je te passe Elsa.

Il parla à sa fille, puis Angela reprit l'appareil.

— On est invités samedi, au fait.

— Chez qui.

— Agneta et Pelle.

— Aha. Une *beach party*.

— Tu es libre, non ?

— Samedi ? J'espère bien.

25.

Bergenheim était en train de raconter sa visite.

— Samic ?

— Tu connais le nom ?

— Non.

— Ça fait pourtant un bail qu'il est dans le business.

— Je vais voir ça.

— On n'a rien sur lui. J'ai déjà procédé à diverses recherches sur nos ordinateurs.

Winter alluma un cigarillo mais n'eut pas la force d'aller jusqu'à la fenêtre. Bergenheim avait passé un short dans son bureau.

— Je viens de regarder les photos de la fête dans la cour du lycée, une fois de plus, dit-il en sortant ses copies, se penchant sur la table et montrant quelque chose du doigt. Regarde.

Winter observa l'homme brun qui se trouvait à côté du garçon.

— On dirait Samic, fit remarquer Bergenheim.

— Ce peut être n'importe qui.

— Oui.

— Il faut que tu sois sûr de toi.

— Ce n'est pas le cas.

— Quelles sont les ressemblances ?

— Les traits du visage. Mais Samic n'a presque pas de cheveux et celui-ci en a.

— Il porte peut-être une perruque.

— Ou une simple moumoute. Ça doit être possible à déterminer.

— Comment ?

— Il y a des types qui sont spécialistes en la matière et qui sont capables de dire si des cheveux sont vrais ou faux, non ?

— Simplement en regardant une photo ?

— Il y a des experts en tout, déclara Bergenheim.

Sauf pour trouver les meurtriers avant que la panique ne s'installe parmi la population, se dit Winter. Il pensa aussi à Hans Bülow, le journaliste. Il venait de lire l'article que celui-ci avait fait paraître ce matin-là. Et vu la photo du jeune disparu. Mais personne n'avait encore appelé.

— J'y vais, décida Winter.

— Au restaurant dancing ?

Winter hocha la tête avant de regarder la photo de près, à nouveau.

Il l'avait dans sa poche intérieure lorsque, une demi-heure plus tard, il se trouva face à face avec Johan Samic et lui serra la main. Un serveur vint enlever des chaises d'une table et on entendit un bruit de verres en provenance du comptoir, où le barman coupait des tranches de citron et préparait des cubes de glace.

— Le patron en personne, commenta Samic.

— Connaissez-vous cette jeune fille ? demanda Winter en lui montrant la photo d'Angelika devant le mur.

Samic regarda le cliché sans que Winter puisse déceler quoi que soit sur son visage.

— Qui est-ce ?

— Je vous ai demandé si vous la connaissez.

— Non.

— Elle n'est jamais venue ici ?

— Non, dit Samic avec un sourire. Elle est trop jeune.

— Qu'est-ce que vous pensez du cadre ?

— Moche.

— Particulier, disons.

— À mon avis, c'est une *bodega* quelque part sur la Costa del Sol.

— Ou une boîte clandestine à Göteborg.

— C'est très possible.

— Vous ne reconnaissez rien sur cette photo ?

— Rien du tout.

— Vous ne savez pas où ça se trouve ?

— Je ne vois pas comment je pourrais être plus net dans mes réponses.

— *Le Baroque*.

— C'est *Le Baroque* ? Cette vieille taule ?

— Oui.

— J'y suis allé une centaine de fois. Ce n'est pas là.

— Non ?

— Sûrement pas !

— N'en étiez-vous pas copropriétaire, pendant un certain temps ?

— Si, concéda Samic en regardant Winter. Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

— Quoi ?

— Ces affirmations pour le moins étranges que vous lancez ?

— Des questions.

— Oui oui. Mais *Le Baroque*... Et puis quoi encore ?

— Une autre question. Avez-vous une idée de l'endroit où cette photo a pu être prise ?

— Je préfère ce ton-là.

— Où cette photo a-t-elle pu être prise ? répéta Winter.

Samic la regarda une nouvelle fois.

— Pas la moindre idée.

— Ceci n'est pas un interrogatoire, précisa Winter. J'ai besoin de votre aide.

— Même si vous l'affirmez, je n'en ai pas l'impression.

On se reverra, pensa Winter en gagnant la sortie.

Samic avait fort bien pu porter une sorte de perruque lors d'une petite fête entre amis, au début de l'été. Mais il n'était pas le seul dans ce cas et il était impossible de dire si c'était l'homme de la photo.

Au-dehors, les gens faisaient cuire des œufs sur le trottoir.

Winter avait faim. Il entra dans un restaurant vietnamien et commanda le plat du jour, un des cinq proposés comme tels, qui paraissaient tous identiques. Il prit du riz et des brochettes de viande et se vit indiquer une table sous les parasols, sur la terrasse. Les tramways avaient l'air un peu endormis, par cette chaleur. Pas le moindre nuage dans le ciel, en revanche des avions. Cela sentait l'essence et l'asphalte et peut-être un rien d'odeur de mer en provenance du fleuve tout proche. Les gens étaient vêtus aussi légèrement que possible. Pour sa part, il

portait un short et une chemise kaki qu'Angela lui avait achetée la semaine précédente.

Cela faisait deux heures qu'il n'avait pas pensé à elle. À Elsa, oui, pas à Angela.

On lui apporta son plat, mais il n'avait plus le même appétit et cela avait goût de conservateur et autres produits chimiques. Il laissa donc son assiette à moitié pleine, se contentant de boire son eau minérale et d'allumer un cigarillo. En levant les yeux, il vit le profil de Samic, lorsque celui-ci passa devant lui au volant d'une Mercedes de la même couleur que la sienne, garée devant l'entrepôt, de l'autre côté de la rue.

Benny Vennerhag devait en savoir long sur le compte de Samic.

Est-ce les questions que je lui ai posées qui lui ont fait prendre le volant ?

Une femme passa, tenant en laisse deux chiens. Elle était beaucoup trop habillée et bien trop luxueusement. L'un des deux animaux s'accroupit pour faire sa crotte sur le trottoir. La femme se retourna en donnant des signes d'impatience. Puis elle s'éloigna, laissant le petit tas là où il était. Winter hésita un instant à se lever, l'appeler et lui dire ce qu'il en pensait. Pourquoi pas ?

Mais il resta assis et laissa les deux animaux domestiques continuer à trotter derrière leur maîtresse.

La police croyait qu'il s'agissait d'une laisse. Il le pensait lui-même. Le meurtrier avait étranglé ses victimes avec une laisse de chien. Ou une ceinture. Ou une laisse.

Le meurtrier avait-il un chien ? Sans doute que non. Rien qu'une laisse qu'il promenait partout avec lui. Et qu'il laissait pendre, quand il traversait les parcs, comme le propriétaire d'un chien qui aurait détaché celui-ci pour le laisser courir un peu en liberté, mais qui le suivait d'un pas nonchalant et n'allait pas tarder à le rappeler à lui. Une laisse qui pendait. Peut-être par-dessus son bras.

Quelqu'un qui faisait les cent pas avec cette laisse. Et qui la saisissait peut-être quand il était *proche*, aussi proche que possible. Il fallait qu'il soit proche. Qu'il fasse demi-tour.

Son portable sonna, dans la pochette de sa chemise kaki.

— Où es-tu ? demanda Angela.
— Je viens de prendre un déjeuner vraiment pas terrible dans Nordstan.
— Tu aurais pu rentrer.
— Pas le temps, Angela. J'en ai même déjà perdu beaucoup trop.
— Est-ce qu'on va pouvoir sortir dîner et se baigner, ce soir ?
— Naturellement.
— Je me le demandais.
— Tiens-toi prête pour six heures.
— À six heures dans la rue ?
— Avec tous les bagages. N'oublie pas mon maillot de bain.
Et les sandwiches.

Il mit fin à la communication, mais cela sonna à nouveau.
— On vient d'avoir quelqu'un qui croit reconnaître le jeune homme, dit Bergenhem.
— Une seule personne ?
— Une qui a l'air digne de foi.
— Où ça ?
— À Frölunda. Les immeubles derrière Frölundatorg.
— Tu as l'adresse ?

Bergenhem la lui donna, il paya et partit au volant en direction de l'ouest.

Le thermomètre digital de la place indiquait 34°. Les grands immeubles qui bordaient le parking n'avaient plus de couleur et paraissaient planer en l'air, lui-même semblable à des couches de verre.

Bergenhem l'attendait devant le kiosque à journaux et ils s'enfoncèrent ensemble entre les maisons. Les gens étaient assis par groupes, à l'ombre. Winter sentit une odeur de nourriture. Beaucoup d'habitants de ce quartier étaient originaires de lointaines contrées méridionales. Ce soir, ils iraient au bord de la mer et resteraient assis là, bien plus longtemps que les Suédois, qui seraient repartis avant sept heures. Sauf Angela, Elsa et lui. Odeur de viande grillée. Familles nombreuses de tous âges, football, cris et animation.

Ils passèrent devant la Maison de la culture et les constructions se firent un peu plus rares. Bergenhem consulta

son papier, désigna l'entrée d'un immeuble et sonna à une porte au premier étage.

Un homme portant un gilet de mailles et un bermuda vint leur ouvrir. Il mâchait quelque chose.

Bergenheim se présenta, ainsi que Winter.

— Je crois qu'il habite dans l'immeuble d'en face, dit l'homme sans s'arrêter de mâcher. Y a plein de bougnouls, là-bas. Beaucoup trop, ajouta-t-il en regardant Winter, un peu dissimulé par Bergenheim. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Où est-ce ? demanda Winter.

— Comment ?

— Voudriez-vous nous indiquer dans quel immeuble.

— Oui, bon. Laissez-moi seulement mettre mes sandales.

Ils traversèrent la cour.

— C'est au numéro 18, dit l'homme.

Deux jeunes enfants étaient en train de se balancer au soleil. Une femme en noir était assise sur un banc, à côté d'eux.

— Vous voyez. Y en a partout, dit l'homme avec un signe de tête.

— Ta gueule, dit Winter.

— Mais... haleta l'homme en s'arrêtant.

Les enfants posèrent les pieds par terre et cessèrent de se balancer en regardant ces hommes qui venaient de s'immobiliser devant eux.

— Je ne vous permets pas... commença l'homme.

Winter continua à se diriger vers le numéro 18, suivi par Bergenheim. L'homme se retourna et regarda ce dernier, puis Winter, qui avait pris de l'avance.

— Je vais en référer à vos supérieurs, leur cria l'homme à travers la cour.

Ils pénétrèrent dans l'immeuble et sonnèrent à toutes les portes. La moitié de celles-ci s'ouvrirent mais personne ne reconnut le visage de la photo que leur montra Bergenheim. Personne n'avait lu l'article de Bülow, non plus.

Quatre portes restèrent fermées.

— Ah bon, dit Bergenheim.

— Allons voir le syndic, dit Winter.

— On a déjà parlé de ça avec eux.

— Retournons-y.

Ils revinrent sur leurs pas. Winter voyait la sueur qui coulait le long du dos de Bergenhem, à travers sa chemise.

Ils traversèrent la cour bordée des immeubles les plus hauts.

— Mais c'est là qu'habite Mattias, l'ancien petit ami de Jeanette Bielke, dit Bergenhem.

— Oui.

— Dans cet immeuble-là.

— Je sais.

— Tu es déjà allé chez lui ?

— Pas encore.

Le portable de Winter se mit à sonner.

— Le viol n'a pas été consommé sur la personne d'Anne Nöjd, annonça le médecin assurant l'intérim de Pia Fröberg.

— Compris.

— Avez-vous des nouvelles du labo ?

— Pas encore, malheureusement.

Une courte pause s'ensuivit. Winter entendit qu'on feuilletait des papiers, à l'autre bout du fil.

— Une ceinture ou un autre objet long et mince, reprit le médecin.

— Une laisse de chien, par exemple ? Est-il possible qu'elle ait été étranglée au moyen d'une laisse ?

— Oui. Par exemple.

— Pouvez-vous être plus précis ?

— Non, pas pour l'instant.

À six heures vingt, ils étaient au bord de la mer. Les autres Suédois étaient déjà en train de rentrer chez eux faire griller leurs côtelettes, alors que les nouveaux les emportaient avec eux.

— Demain, on emportera un minigrill. On peut en acheter qui ne servent qu'une fois, dans les stations-service, dit Angela en commençant à dévêtir Elsa. Je ne peux plus résister à la bonne odeur de leurs côtelettes, ajouta-t-elle en lorgnant deux femmes en noir qui préparaient le dîner de la famille, au bord de la mer.

— Je suis d'accord, dit Winter en prenant dans ses bras Elsa, qui se mit à pousser de petits cris de joie tandis qu'il la faisait

monter et descendre et se dirigeait vers la mer, qui refluaît de plus en plus loin, en cette fin de journée.

Il entra dans l'eau avec elle sur ses épaules et alla s'accroupir à une certaine distance, pour lui permettre de se sentir le contact de cette eau presque tiède. Il y avait trop de méduses, mais l'eau était délicieuse. Il prit ensuite Elsa dans ses bras et passa ceux-ci sous son ventre pour la faire pivoter. Le soleil lançait des éclairs à la surface de l'eau et l'horizon disparaissait. Pris de vertige, il dut s'arrêter un instant. Quand celui-ci fut dissipé, il eut le sentiment qu'une idée venait de lui traverser le cerveau. Il tenta désespérément de trouver de quoi il pouvait s'agir, tandis qu'Elsa gigotait entre ses bras.

Il avait entendu et vu quelque chose qui brillait d'un éclat aussi vif que lorsqu'il pivotait sur lui-même, un instant auparavant. Il avait vu cela l'espace d'une ou deux secondes.

Il entendit des voix et baissa les yeux. Deux adolescentes lui demandèrent si elles pouvaient prendre Elsa dans leurs bras.

— Demandez-lui, dit-il.

Elle accepta.

*

Ils rentrèrent chez eux alors que le crépuscule tombait. Il monta Elsa dans ses bras, car elle avait le sommeil lourd.

Angela servit du vin blanc et ils restèrent assis, dans la cuisine, à écouter le soir.

— Tu as besoin de prendre des vacances, dit-elle.

— Plus que deux semaines.

— Tu pourras vraiment te mettre en congé, si tu n'as pas encore résolu cette affaire ? Ou ces affaires, plutôt.

— Oui.

— Vraiment ?

— Peut-être que ce sera bon pour l'enquête ?

— Je ne pense pas.

— Il a pas fait long feu, ce verre, dit-il en le regardant.

— Je vais chercher la bouteille.

Quand elle l'eut rempli, il but à nouveau.

— À quoi penses-tu, Erik ?

— En ce moment précis ?

— Quel autre ?

— Au fait que la soirée est magnifique.

— Il y en a eu des centaines d'autres. Mais tu pensais à autre chose.

— Oui.

— Et ça ne te donnait pas l'air gai.

Il but à nouveau et reposa le verre.

— Je réfléchissais à ces crimes, bien entendu. À ces jeunes filles. Il n'est pas facile de se chasser cette idée de la tête, hein ? questionna-t-il en la regardant.

— Non, sans doute pas.

— Ceux qui disent ça se trompent, corrigea-t-il. Il est possible de le chasser, de faire autre chose. Mais ça revient toujours.

Elle hocha la tête.

— Ce soir, deux adolescentes sont venues me demander à prendre Elsa dans leurs bras. C'est alors que ces images me sont revenues à l'esprit.

— En effet, tu avais l'air absent, quand tu es remonté de l'eau.

— J'ai pensé à quelque chose.

— On peut te demander quoi ?

— Ce n'est pas encore très clair dans ma cervelle. Mais j'ai trouvé quelque chose de... nouveau. Je crois. Et d'important.

26.

Winter appela Halders. Celui-ci venait de se lever et était assis sur la terrasse. Des oiseaux invisibles chantaient dans un ciel où deux avions de chasse étaient en train de tracer une croix à grands coups de pinceau.

— Je vais voir ce que je peux faire, dit Halders.

— Comment ça va ?

— Il fait déjà chaud.

— À part ça ?

— Je t'ai dit que j'allais voir ce que je pouvais faire.

— Bon, bon.

Halders leva les yeux et vit une nouvelle croix. La première avait eu le temps de se dissiper.

— Tu vois, le vieux bougon de Halders est toujours là, dit-il.

— Il y a de l'espoir, alors.

— J'arrive dans une ou deux heures.

— Pendant ce temps-là, on essaie de trouver l'appartement.

— Vous devriez en être capable. J'irai faire un tour par là, ensuite.

Il prit la voie rapide qui longeait le fleuve. La coque blanche des bateaux d'excursion brillait comme des torches, à la surface de l'eau. L'asphalte était presque mou, sous les pneus de la voiture. L'air lui-même avait un parfum étranger. Sur le lecteur de CD de la voiture, Julie Miller était en train de chanter *Out in the rain I keep on walking, out in the rain like the broken-hearted do, I could be wrong but that's where you find me, out in the rain just looking for you*. Halders monta le volume et reprit ces paroles tout le long du trajet, sous un soleil qui martelait le toit de la voiture.

*

Lorsqu'il bifurqua au rond-point, le son de la radio explosa brusquement et les têtes se tournèrent vers lui.

Les grands immeubles de Frölunda semblaient vaciller comme des ivrognes, dans cet air ténu. Il se gara devant l'un d'eux, non loin du McDonald.

L'ascenseur ne marchait pas. Il dut donc prendre l'escalier pour monter au sixième. Il y avait des graffiti sur les murs, des lettres tracées sur du béton effrité. Partout des taches, semblables à du sang séché. L'odeur d'urine et de nourriture semblait être restée figée entre les étages. Par les portes fermées, on entendait des enfants pleurer et des adultes crier dans un millier de langues différentes. Il croisa un homme en turban et une femme voilée, puis un autre homme en maillot de corps qui se tapit contre le mur pour le laisser passer. Il lut la démente dans ces yeux-là.

Au cinquième, une porte s'ouvrit et une jeune femme sortit d'un appartement en poussant une grande poussette sur laquelle étaient assis deux enfants qui levèrent les yeux vers lui en silence. La femme appuya sur le bouton de l'ascenseur.

— Il faut bien que j'aille acheter à manger, dit-elle.

Halders monta encore un étage et sonna. La troisième fois, Mattias vint ouvrir.

— Je n'étais pas assez bien pour eux, dit-il une fois qu'ils furent assis sur le canapé, en dessous d'une vaste fenêtre.

Halders hocha la tête.

— Vous comprenez ?

— Oh oui, je peux même dire que je connais ça.

— Vous avez fait la même expérience ?

Halders hocha de nouveau la tête. Il vit le ciel et une reproduction de tableau représentant un champ de tournesols, près de la fenêtre.

— Tu étais là-bas, hier, n'est-ce pas ? demanda-t-il. Ou pas très loin.

— Qui vous a dit ça ?

Halders ne répondit pas.

— C'est ce vieux salaud, hein ?

Halders haussa les épaules.

— Jeanette n'a rien dit, hein ?

— Pourquoi ne la lâches-tu pas, Mattias ?

— Comment ça, lâcher ?

- Tu comprends bien ce que je veux dire.
- Il y a longtemps que j'ai... lâché tout ça.
- Ah bon.
- Vous n'arrêtez pas de revenir à la charge.
- C'est parce qu'il s'est passé quelque chose d'autre.
- Je sais, j'ai lu ça. Mais j'ai d'abord...

Il se tut en voyant la photo du jeune, que Halders lui montrait. C'était un agrandissement de celle qui avait été prise le jour de la fête.

- Tu le reconnais ?
- Non, répondit Mattias au bout de quelques secondes. Qui est-ce ?
- Alors, tu n'as pas entendu parler de ça ?
- Non. De quoi ?
- De ce témoin que nous voudrions entendre mais qui a disparu.
- Ah bon.
- Et on vient de nous dire qu'il habite ici.
- Ici ? répéta Mattias en regardant autour de lui, comme si ce jeune allait soudain surgir dans la pièce.
- Dans les parages.
- C'est plutôt vaste. Cent mille personnes. Cent mille imbéciles.

Halders cita l'adresse.

- C'est de l'autre côté de la Maison de la culture, non ?
- Une femme avait ouvert sa porte, à l'étage supérieur, le quatrième.

— Je crois qu'il habite en dessous, avait-elle dit après avoir regardé la photo que lui montrait Winter, la même que celle que Halders était en train de montrer à Mattias, de l'autre côté de la Maison de la culture.

- Vous reconnaissez ce visage ?
- Oui... je crois. En tout cas, j'ai déjà rencontré quelqu'un qui lui ressemble, dans l'escalier.

Ils descendirent.

— Je l'ai vu entrer ici, dit-elle en désignant la porte du milieu.

Une plaque au nom de Svensson était apposée dessus.

Winter appuya sur le bouton de la sonnette mais n'entendit rien. Personne ne vint ouvrir. Il frappa à deux reprises. La femme était toujours là, derrière lui.

— Merci bien, lui dit-il en se retournant vers elle.

Elle eut l'air plutôt déçue.

— Nous ferons de nouveau appel à vous, si le besoin s'en fait sentir, dit Winter.

— Euh... bon, eh bien... dit-elle avant de remonter l'escalier, non sans se retourner une dernière fois.

Winter frappa de nouveau à la porte, sans plus de succès.

— Vous vous êtes intéressés de près au vieux ? demanda Mattias.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Vous en avez parlé à Jeanette ?

— Et toi ?

— Inutile.

Halders ne commenta pas cette réponse.

— Il faut le coffrer, c'est tout, reprit Mattias.

— Pour quelle raison ?

— Prenez-le en filature.

— En filature ?

— Oui, pour voir ce qu'il mijote, au juste.

— C'est ce que tu as fait, toi ?

Winter attendait devant la maison. Il crut voir le bouffeur de bougnouls de la barre d'en face passer devant lui en le regardant d'un œil torve, par-dessus le terrain de jeux. Plus aucun enfant n'y jouait, par cette canicule du milieu de la journée. Les fenêtres étaient ouvertes partout mais cela ne servait à rien. Winter avait très soif et il regarda sa montre.

Il vit Halders traverser le terrain de jeux dans sa direction. Il lui tendit un gobelet de Coca-Cola avec des glaçons.

— Ça vient du McDo, dit-il en buvant le sien.

— Tu me sauves la vie, dit Winter en avalant d'un seul coup la moitié du gobelet.

— Tu exagères, dit Halders en levant les yeux vers les façades des maisons. Tu as trouvé ?

— Une femme croit avoir vu ce garçon entrer dans l'un des appartements du troisième.

— Elle croit ?

Winter haussa les épaules.

— Tu trouves que c'est suffisant ? Après tout, c'est toi qui mènes l'enquête, dit Halders.

Winter se désaltéra à nouveau.

— Oui, dit-il.

— Tu as appelé le gardien ?

— Il arrive, dit Winter en désignant de la tête un homme qui venait vers eux.

L'appartement sentait le renfermé. Si on était capable de déterminer depuis combien de temps, cela simplifierait beaucoup de choses, se dit Winter. Ici, personne n'était venu depuis le 18 juin. C'est alors que les fenêtres avaient été fermées.

— C'est douillet, commenta Halders, quand ils eurent fait le tour de l'appartement, après avoir mis des housses à leurs chaussures.

Dans l'une des deux pièces, la petite, il y avait un lit qui n'avait pas été fait et, dans l'autre, une table solitaire et une sorte de fauteuil. La cuisine, elle, était meublée d'une assez grande table et de deux chaises ordinaires. C'était tout. Pas de bibelots, pas de fleurs, pas de tableaux, rien qui trahît une forme quelconque de personnalité. Pas de rideaux non plus, uniquement des stores baissés.

Dans la salle de bains, il n'y avait rien non plus. Pas de brosse à dents, de dentifrice ni de flacon de shampoing.

— Tu n'emporteras rien là où tu vas, déclara Halders, sur le ton de la citation, en regardant autour de lui et en éveillant un singulier écho dans ces pièces presque vides.

Winter vit la sueur perler sur son front.

— Il va falloir qu'on le trouve, ce Svensson, dit Winter.

— Moi, je suis capable de reconnaître un appartement loué en sixième main quand j'en vois un, dit Halders avec un petit rire sarcastique.

— De toute façon, il faut un bail de première main, dit Winter. Le début de la chaîne.

— Souhaitons-nous bonne chance, conclut Halders.

En sortant, Winter remonta sonner chez la voisine du dessus. Elle eut l'air heureusement surprise de le voir.

Il lui montra une autre photographie et elle hocha la tête à plusieurs reprises.

— Je suis tout à fait sûre, déclara-t-elle.

— Angelika Hansson est venue ici, dit Winter en regagnant la voiture. La voisine l'a vue avec ce jeune.

— Elle n'a pas ses yeux dans sa poche.

— En effet.

— Certaines personnes voient plus de choses qu'on ne le leur demande, commenta Halders.

— Elle me semble digne de foi.

— Dans ce cas, Angelika Hansson est bel et bien venue ici.

Ils étaient debout près de la voiture de Winter. Celui-ci faillit se brûler la main en posant la main sur la carrosserie.

— Ce n'est pas un hasard s'il figurait sur la photo de sa fête. Ils se connaissaient.

— Mais ses parents, eux, ne le connaissaient pas.

— Ça peut s'expliquer de bien des façons.

— Dans un cas pareil ? Alors que nous recherchons l'assassin de leur fille ?

— Il se passe parfois des choses bien étranges, avec les gens, dit Winter en tâtant de nouveau la carrosserie. Qu'est-ce qui est véritablement explicable et dans quelles proportions ?

— On y va, dit Halders. Je monte avec toi. Les collègues de Frölunda ramèneront ma voiture en ville.

Ils empruntèrent le tunnel et longèrent Långedrag. En face, la circulation en direction de la mer était très dense.

— J'ai vendu l'appartement, dit Halders. *From now on*, ce sera la maison.

Le portable de Winter se mit à sonner, sur son support posé sur le tableau de bord. Il écouta, dit « merci » et raccrocha.

— Il y a bien un bail de première main au nom de Svensson, dit-il. Mais ce n'est pas lui qui occupe l'appartement.

— Où est-ce qu'il habite, alors ? En première main ?

— On attend la suite. Pour l'instant, Sara recherche le sous-locataire.

— Qui pourra nous conduire au sous-sous-locataire.

— On a parfois la chance de tomber sur un nom qu'on connaît.

Ils arrivaient au rond-point situé près du parc.

— Prenons par-là, dit Halders.

Winter se gara à une centaine de mètres et ils traversèrent l'étendue d'herbe. Une légère odeur de fruit leur parvenait du bassin. Plusieurs personnes étaient debout dans celui-ci, de l'eau jusqu'aux cuisses. D'autres cherchaient l'ombre sous les arbres. On ne pouvait pas parler de fraîcheur, mais on y était au moins à l'abri des rayons directs du soleil. Un groupe d'enfants faisait la queue devant un marchand de glaces ambulant.

Le périmètre de sécurité avait été supprimé.

On a l'impression d'être dans un autre temps et que les choses se sont passées il y a des lustres, pensa Winter.

— On peut presque voir jusqu'à l'endroit où Anne Nöjd a été tuée, dit Halders.

Winter regarda dans cette direction, malgré les arbres qui bouchaient la vue. En fait, c'était le même endroit, et on pouvait s'y rendre à pied, à condition de le vouloir et d'avoir un peu le sens de l'orientation.

— Toujours rien à propos de l'enregistrement ? demanda Halders.

Winter secoua la tête en regardant la crevasse. Elle avait l'air très froide, car une obscurité profonde régnait à l'intérieur. Un autre monde.

— Un jour, on le verra traverser cette zone herbeuse et s'arrêter devant ce satané rocher, dit Halders.

Winter ne commenta pas.

— Il sortira la laisse et cherchera autour de lui ce chien qu'il ne possède pas, poursuivit Halders.

Winter ferma les yeux. Halders gardait le silence. Winter entendit de légers bruits en provenance du bassin, comme si quelqu'un agitait les pieds dans l'eau. Si ténu que fût ce bruit, il était synonyme de vie. Winter ouvrit à nouveau les yeux et regarda la crevasse et les arbres qui l'entouraient. C'était un lieu de mort et ce le serait toujours. Il n'aurait pas dû pousser d'herbe, à cet endroit. Ni de feuilles sur les arbres. Uniquement des pierres. Des ténèbres. Il entendit dans sa tête le bruit de

l'enregistrement, ce grognement qui éliminait tous les autres sons, plus doux et pleins de vie, qui le cernaient. Il serait là jusqu'à la fin, ce grognement.

27.

Winter partit vers le centre de la ville. Les gaz d'échappement concentrés dans le tunnel lui piquèrent les narines et Halders se mit à tousser.

Halders avait sorti son disque de sa voiture. Il l'introduisit dans le lecteur de CD de celle de Winter.

— C'est du *Modern Country*, dit-il. Julie Miller.

— C'est triste, dit Winter. *Out in the rain*.

— Ça rafraîchit.

Ils firent le tour d'un nouveau rond-point.

Où avait disparu ce jeune ? Savait-il quoi que ce soit sur ce qui s'était passé, pourquoi et comment ?

Qui était-il ?

Avait-il lui aussi été étranglé, comme Angelika Hansson et Anne Nöjd ? Et Beatrice Wägner. Il ne fallait pas oublier Beatrice.

Pas plus que Jeanette Bielke. Ni son père.

Ni sa mère.

— Quelle impression t'a faite la mère de Jeanette ? demanda Winter.

Halders eut une nouvelle quinte de toux.

— Pas extraordinaire. C'est une ombre, cette femme. Elle est restée totalement à l'écart quand je suis allé chez eux.

Il se racla la gorge, après une nouvelle quinte de toux, ouvrit la fenêtre et cracha à l'extérieur.

Ils étaient arrêtés au feu rouge de l'Opéra. Dans le port de plaisance, les voiles des bateaux pendaient, inertes. Les terrasses des cafés étaient pleines de gens bronzés en maillot de bain. Tout était bleu, blanc, jaune, brun et rouge brique.

— Il y a un certain nombre d'indices, dans cette affaire, dit Winter.

— En effet.

— Il est grand temps d'en trouver d'autres.

— À moins qu'il ne s'agisse d'une fausse piste.

— Les fausses pistes sont faites pour être suivies jusqu'au moment où elles se révèlent être des impasses.

Halders ne répondit pas. Il suivait du regard deux familles qui traversaient la rue devant eux. Deux hommes dans la trentaine poussant chacun une voiture d'enfants.

— On peut en dire autant de la plupart, dit-il au moment où ils démarraient à nouveau.

— De quoi ? Des fausses pistes ?

— Euh... la plupart des choses, dans cette vie, ne sont que des fausses pistes qui sont là pour qu'on les suive et qui vous mènent presque toujours dans une impasse.

Winter ne répondit pas. La mort de Margareta n'avait bien sûr pas contribué à rendre Halders moins pessimiste.

En même temps, c'était un assez bon résumé de leur travail. Des fausses pistes. Des impasses. Des ruelles. À la fin, ils se retrouvaient souvent dans une simple ruelle mais, avec un peu de chance et beaucoup d'opiniâtreté, ils découvraient une dernière piste à suivre qui ne serait pas une impasse. C'était vers elle qu'ils se dirigeaient depuis le début. C'était leur boulot. S'égarer autant qu'ils voulaient dans des endroits où ils risquaient de trouver des réponses. Pas des réponses à tout. Cela, on ne l'obtient jamais. Des explications, c'est déjà beaucoup. Celles des secrets humains ne sont pas très nombreuses. Qui pouvait prétendre qu'il détenait tous les secrets de la vie ? Ce n'était pas un livre qui vous fournissait toutes les solutions, à la fin. Elle se terminait simplement, parfois brutalement et pour beaucoup de gens bien trop tôt, un peu à la manière d'un soleil qui serait tombé du haut de son ciel.

Yngvesson était au travail, dans son studio, quand Winter arriva. C'était une petite pièce située à l'intérieur d'une autre. Une ligne dentelée s'affichait à l'écran d'un des ordinateurs, un peu comme le tracé d'un pouls en train de battre.

— C'est pas drôle, ton truc, dit Yngvesson en faisant pivoter son siège.

— Qu'est-ce que tu entends ?

— Par exemple, ce bruit particulier qui se produit lorsqu'il lui serre le cou.

— Qu'est-ce qu'elle a dit, avant ?

Yngvesson détourna le regard vers son pupitre, qui était de fort petite taille.

— C'est surtout un bruit de lutte. Des ahanements. Pas d'appels à l'aide, même s'il a pu y en avoir aussi.

— Une lutte ? L'issue en était-elle incertaine, selon toi ?

— Qu'est-ce que tu en penses toi-même d'après ce que tu as entendu jusque-là ?

— Non.

— Non, répéta Yngvesson. Mais lors des viols, par exemple, il y a souvent un moment où la victime a l'occasion de s'enfuir. De se libérer. Il y a eu beaucoup de témoignages en ce sens, par la suite. C'est comme s'il se produisait... une pause dans la lutte, dans l'attaque, au cours de laquelle le coupable hésite. Ou paraît hésiter.

— Demande pardon ? suggéra Winter.

— Non, pas encore. C'est par la suite. Quand ça se produit.

— Qu'est-ce que tu entends, dans le cas présent ?

— Aucune hésitation. Aucune.

Le silence régnait dans le studio. Aucun bruit ne leur parvenait du monde extérieur.

— Je me demande si elle le connaissait, dit Winter.

— Mais encore ?

— S'il est possible de conclure de ces divers bruits qu'elle le reconnaissait. Qu'elle l'avait déjà vu.

— Je ne peux pas répondre à cette question. Pas encore, en tout cas. Il va falloir vous fier un peu à vous-mêmes, pour ça. Et puis affûter les questions à poser à ses connaissances.

— Oui, oui.

— Je peux aller jusqu'à affirmer qu'il lui dit quelque chose.

— Il est possible de savoir quoi ?

— Oui, si je parviens à filtrer ce son au moment où il est le plus clair.

— C'est-à-dire ?

— Quand ils sont près de son sac. C'est à ce moment que le son est le meilleur.

— Il lui dit donc quelque chose.

— À moins que ce ne soit à lui-même. Tu veux écouter ça ?

Winter hocha la tête et s'assit sur le siège, à côté du plus gros des ordinateurs.

La voix leur parvint par les haut-parleurs. Ce n'est pas du *black metal*, ça, pensa Winter. C'est du vrai.

Chmepplu !!

Winter regarda Yngvesson. Il avait un profit très professionnel, calme, concentré. Dieu seul savait ce qu'il pensait.

— Peut-être prononce-t-il son nom, qu'il dit, suggéra Yngvesson sans tourner la tête. Elle s'appelait Anne. Ce chmepplu... ça pourrait être son nom.

Winter prêta l'oreille.

— Est-ce que tu peux rendre ça un peu plus net ?

— J'essaie, je fais de mon mieux. Pas maintenant. Il va falloir que travaille encore ce bruit qui est assez fort et que je tente de le réduire. Il y a pas mal de choses à nettoyer autour, aussi.

— Telles que ?

— Divers bruissements. Sans doute le vent. Et la rumeur de la circulation.

— La circulation ?

— Oui. On entend une voiture passer. À une trentaine de mètres de là, cinquante au maximum.

— Il y a plusieurs centaines de mètres jusqu'à la voie rapide.

— Pas sur cet enregistrement. Je crois que c'est une voiture et qu'elle n'est pas loin.

— Il est possible de circuler en voiture sur la piste cyclable qui passe à côté.

— Tu vois.

— Il est donc possible qu'une voiture soit passée à proximité pendant que cela se déroulait ?

— On le dirait.

— Alors, ils auraient dû voir le vélo, sur le sol.

— Les gens se fichent pas mal de ça.

— Quelqu'un aurait dû entendre ce qui se passait dans la voiture.

— Ça te fait un témoin de plus à rechercher.

— Tu es capable de déterminer la marque de la voiture ?

— Naturellement. Attends une seconde et l'ordinateur va aussi nous cracher le numéro d'immatriculation.

Yngvesson passa une fois de plus la séquence sonore.

— Là.

Il rembobina et fit entendre encore une fois la bande.

— Là. On entend une sorte de phrase. Du moins quelques mots qui se suivent. Pas seulement les borborygmes d'un dément.

Winter entendit ce bruit sinistre, chaque fois plus déplaisant. Comme ces films sur lesquels on mettait des êtres à mort pour de vrai.

— Il faut que j'y arrive, bon sang, lança Yngvesson.

— Est-il possible de dire s'il est jeune ou vieux ?

— Chaque chose en son temps.

— Mais est-ce possible ?

Son collègue, de nouveau absorbé par son travail, haussa les épaules de façon à peine perceptible.

Ringmar alla chercher du café. Il marmonna quelque chose et se dirigea vers la porte du couloir, restée entrouverte.

— C'est ton tour d'y aller, tu sais, lui cria Winter.

Ringmar revint, mais sans rapporter de lait et dut faire un second tour. Winter était à la fenêtre en train de fumer. Les Mercator, ce n'était pas comme les Corps Diplomatique. Il était possible de les faire venir soi-même de Belgique. Il suffisait pour cela de prendre contact avec l'un de ces milliers de fonctionnaires internationaux qui faisaient la navette entre la Suède et Bruxelles.

Un canoë passa sur la rivière. Winter vit les remous soulevés par les mouvements de la pagaie. C'était la seule chose qui bougeait, à l'extérieur, en cet après-midi. Ni voitures, ni tramways, ni avions, ni piétons ; aucun bruit, aucun souffle de vent, aucune odeur, rien d'autre que l'eau agitée par cet homme qui pagayait en direction de l'est, avec le soleil pointé vers son dos comme un javelot, lorsque ses rayons réussissaient à se faufiler entre les maisons de Drottningtorget.

— Comme ça ? demanda Ringmar, derrière lui, en posant la tasse à café sur la table.

— Qu'est-ce que tu dirais de prendre ce Samic en filature ?
proposa Winter sans se retourner.

Il tira une dernière bouffée et posa son cigarillo sur un cendrier posé sur le rebord de la fenêtre.

— Pourquoi pas ? À condition de le faire discrètement.

— Je pense à Sara.

Sara Helander. C'était l'une des nouvelles, simple inspecteur pour l'instant mais promise à un avenir de commissaire. Encore peu connue en ville. Assez jolie, pas au point d'attirer l'attention toutefois. Cela vous disqualifiait pour ce genre de boulot, pensa Winter. Ou alors il faudrait que ce soit moi qui m'en charge. Mais j'ai passé l'âge, c'est terminé.

Il baissa les yeux vers sa chemise kaki, son short et ses pieds nus dans ses espadrilles.

— Tu lui en as parlé ? s'enquit Ringmar.

— Oui, dit Winter. Elle en sait aussi long que nous autres et est désireuse de le faire.

— Quand ?

— À partir de maintenant, à la minute, répondit-il en consultant sa montre.

— Pourquoi me poses-tu la question, alors ?

Winter eut un geste évasif de la main.

Ringmar but son café.

— Elle est seule ?

— Pour l'instant. Par la suite, on verra.

— Donne-lui du renfort, Erik.

— Je n'ai personne sous la main.

— Trouve quelqu'un.

— Bon, bon.

— Quelle voiture a-t-elle prise ?

— La tienne.

Ringmar s'étrangla et projeta la moitié d'une tasse de café sur le bureau de Winter, heureusement à un endroit où il n'y avait pas de papiers.

Les ombres étaient allongées et aplaties, quand il partit chez Bielke. Les vieilles maisons particulières étaient plongées dans l'ombre de leurs haies, qui barraient la route à la lumière cherchant à s'introduire sur leur terrain.

La grande terrasse couverte était déserte. Winter se gara juste en dessous et entendit le gravier crisser sous ses pas, entre la voiture et le perron.

Irma Bielke sortit d'une porte située sur la droite avant que Winter ne soit parvenu sur la terrasse. Il eut une seconde l'impression de voir la femme de la photo de la fête d'Angelika. Le même âge. Il la regarda à nouveau, mais la ressemblance avait disparu.

Elle avait la cinquantaine, mais paraissait plus jeune. Il aurait cru qu'elle avait presque son âge.

Il était venu sans s'annoncer.

— Jeanette n'est pas à la maison, dit-elle. Kurt non plus, d'ailleurs.

— Je suis venu discuter avec vous, répondit Winter.

— Avec moi ? De quoi ?

— Pouvons-nous nous asseoir un moment ?

— J'allais sortir.

Sortir sur la terrasse, pensa Winter. Elle portait des vêtements convenant aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, comme tous les autres : chemise ou corsage, short, pieds nus dans des chaussures souples.

Dans la pièce située derrière son dos brûlait une bougie. Winter vit cela par l'ouverture de la porte. Une table assez étroite était placée près de la fenêtre.

— Vous avez le droit de vous présenter comme ça chez les gens ? demanda-t-elle.

— Pouvons-nous nous asseoir un moment ? répéta Winter.

— Il n'y a plus rien à dire, ici. Ni à Jeanette ni à Kurt. Et surtout pas à moi.

— Je n'ai pas l'intention d'avancer quoi que ce soit. Je désire vous poser quelques questions, au contraire.

— Comment peut-il vous en rester ?

— Ce ne sera pas long, promit-il.

Elle eut alors un geste en direction d'un fauteuil en rotin, un peu plus loin sur la terrasse.

— Épargnez-moi toutes vos banalités habituelles selon lesquelles c'est pour le bien de Jeanette, prévint-elle d'une voix soudain plus dure. Et que, plus nous vous aiderons en

répondant aux questions de tous ceux qui n'arrêtent pas de venir ici, plus vite le coupable sera sous les verrous.

Winter s'assit sans répondre. Elle resta debout, adossée au mur, légèrement à l'ombre. Il n'y avait aucune lueur dans ses yeux. Winter se releva. Cela sentait le bois et l'herbe sèche, là où il était. Dans la pièce, la lueur de la bougie s'accentua.

— Comment va-t-elle ?

— Qu'est-ce que vous croyez ?

Bon, pensa Winter, ça s'engage mal.

— Elle renonce à ses études, poursuivit Irma Bielke.

— Ah ?

— Les papiers étaient déjà arrivés et son inscription acceptée, mais elle a décidé d'y renoncer.

— Qu'est-ce qu'elle va faire à la place ?

— Rien, je pense.

— Elle va travailler, non ?

— J'ai dit : rien !

Elle s'assit et le dévisagea.

— Vous ne me demandez pas quel effet ça me fait ?

— Et alors ?

Elle détourna le regard vers la pièce dans laquelle brûlait la bougie.

— Ce n'est pas la fin du monde. Il y a pire, dit-elle en levant les yeux vers Winter, qui se rassit. Vous ne me demandez pas quoi ?

— Quoi ?

— Le sida, par exemple. Nous avons eu aujourd'hui la réponse concernant les derniers tests.

Winter attendit la suite.

— Ils sont négatifs, Dieu merci. Je n'ai jamais été aussi soulagée d'avoir une réponse négative.

Winter eut l'impression qu'elle disait cela avec un petit rire.

— Vous avez choisi le bon moment pour venir. Nous sommes heureux à nouveau.

Elle se déplaça dans la pénombre. Winter réfléchit à ce qu'il allait dire.

— Où est Jeanette, ce soir ?

— Partie se baigner avec une camarade. C'est la première fois depuis que... c'est arrivé.

— Et votre mari ?

— Kurt ? Pourquoi cette question ?

Winter ne répondit pas.

— Pourquoi me demandez-vous ça ? répéta-t-elle.

C'est le moment décisif, se dit Winter. Dans la pièce, la bougie s'était soudain éteinte. Et l'odeur de mer s'était accentuée.

28.

Irma Bielke le regardait sans le voir, car ses yeux étaient fixés sur quelque chose, dans le jardin. Winter entendait le bruit du vent qui agitait la cime des arbres. Le visage de la femme était vide de toute expression.

— Je ne sais pas où il est, dit-elle avec ce qui paraissait être un petit rire mais n'en était sans doute pas un. Je le sais rarement, d'ailleurs.

— Est-ce qu'il est avec Jeanette ?

— Je ne crois pas, dit-elle en se levant. En avez-vous terminé, maintenant ?

— Pas exactement.

— Je n'ai plus envie de vous parler.

— Quand avez-vous eu des nouvelles de Mattias pour la dernière fois ?

Elle se figea au milieu d'un pas, comme lorsqu'on arrête l'image d'un magnétoscope, pensa Winter, mais avec plus de netteté.

— Pardon ?

— Mattias. Il semble qu'il ait eu du mal à se tenir à l'écart.

— Vous parlez de l'ancien petit ami de Jeanette ?

— Y en a-t-il d'autres ?

— Pas que je sache.

— C'est donc bien de lui que je parle.

— J'ai oublié votre question.

— Quand avez-vous eu de ses nouvelles pour la dernière fois ?

— Je... je ne sais pas.

— Que s'est-il passé entre eux ?

— Quelle importance ? demanda-t-elle avec une expression de surprise qui paraissait sincère. Qu'est-ce que ça peut faire, maintenant ?

— Vous ne le comprenez vraiment pas ?

— Non.

— Vous n'y avez jamais pensé ?

Elle réfléchit longuement.

— Mattias ? Non. Ce n'est pas possible.

Winter ne répondit pas. Elle le regarda droit dans les yeux.

— Vous n'allez tout de même pas croire ça ? Que Mattias aurait pu... faire quelque chose à Jeanette.

Non, pensa Winter. Pas lui. Mais il se garda de répondre à la question. Au lieu de cela, il détourna la conversation vers un bruit de moteur, dans la rue.

— Est-ce votre mari, qui arrive ?

— C'est sa voiture en tout cas, dit-elle en l'ignorant à nouveau du regard.

Une portière s'ouvrit et se referma. Des pas sur le gravier, puis dans l'escalier. Enfin une voix :

— Qu'est-ce qu'il fiche encore ici ?

Winter se retourna. Kurt Bielke se tenait sur la plus haute marche de l'escalier. Il portait une chemise blanche, un pantalon gris et des chaussures de ville noires. Son visage était en sueur. Quand il approcha, Winter sentit une odeur d'alcool dans son haleine. Bielke comprit sûrement qu'il l'avait remarquée, mais cela n'avait aucune importance pour lui.

— On a à peine le temps de se retourner, qu'un autre de ces f... de ces policiers est déjà là, lança-t-il en faisant un pas en avant, vacillant l'espace d'une seconde, reprenant son équilibre pour un nouveau pas et demandant à sa femme :

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

Elle ne répondit pas.

Bielke regarda alors Winter.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda-t-il cette fois.

— Où est Jeanette ?

Bielke se tourna vers sa femme.

— Veux-tu aller me chercher une bière ? J'ai dit *une*, ajouta-t-il en la voyant regarder Winter. Monsieur le commissaire s'en dispensera. De toute façon, il s'en va et il ne faut pas boire d'alcool quand on conduit.

Du calme, pensa Winter. C'est un moment important. Il me révèle quelque chose, à propos de Bielke et de sa femme. Peut-être de Jeanette, aussi.

Irma Bielke n'avait toujours pas bougé.

— Est-ce qu'il faut que j'y aille moi-même ? questionna Bielke.

Il eut un sourire qu'il tourna vers Winter et alluma l'éclairage de la terrasse. À la lumière artificielle, son visage prit une teinte blafarde. Il fit un signe de tête à l'adresse de Winter, haussa les sourcils et éclata de rire, comme à une plaisanterie que quelqu'un racontait au fond de son cœur.

Sara Helander déambulait dans la chaleur de la soirée. Deux couples étaient assis, l'un près de l'autre, sur l'escalier descendant au canal. La lune se reflétait dans l'eau, qu'elle partageait en deux au moyen d'un trait d'or. Les silhouettes des maisons se détachaient en noir sur le ciel clair, à la manière de dessins au charbon. Divers effluves montèrent vers elle, tandis qu'elle traversait l'une des rues du port. Un taxi s'éloigna lentement vers le sud et son enseigne laissa une traînée de lumière derrière lui. Les terrasses des cafés étaient noires de monde. Des bruits de verres, de couverts et de voix se fondaient pour constituer cette sorte de langage bâtard qu'on entend à la terrasse de tous les cafés du monde.

Devant l'entrée du restaurant dancing, les voitures ne cessaient d'aller et de venir. Il possédait une terrasse, lui aussi, mais personne n'y dansait. Il n'y avait pas une seule table de libre. Elle alla donc prendre place au bar et commanda une citronnade.

— Puis-je vous l'offrir ? demanda l'homme assis sur le siège voisin du sien.

Sa commande était déjà devant elle.

Elle déclina poliment l'offre et but une gorgée. S'apercevant qu'elle avait soif après le long trajet en voiture, puis à pied, depuis le parking, elle en prit une seconde.

L'homme la regarda. Il avait la trentaine, comme elle. Pas mal. Mais elle n'était pas là pour s'amuser.

— Ne buvez pas trop vite, conseilla-t-il. L'effet s'en fera sentir après coup.

— Ce n'est jamais que de l'eau minérale, dit-elle.
— C'est à la glace qu'il faut faire attention.
— C'est pour ça que je n'en ai pas demandé.
— Mais il ne faut pas que ce soit tiède non plus, reprit-il avec un sourire.

— Peu vous importe ce que je dis, n'est-ce pas ?
— Non.
— Alors, si vous voulez bien m'ex...
— C'est bon, je me tais, dit-il en souriant une nouvelle fois et faisant signe au barman de lui apporter une autre bière.

Il regarda son verre mais elle secoua la tête.

— Vous êtes sûre ?

— Je croyais que vous vous taisiez. Bon, ajouta-t-elle en buvant. Remettez-moi ça. Frais, sans glace.

— Battue ou simplement mélangée ? demanda l'homme.

Le barman attendait la réponse avec un sourire amusé.

Sara Helander regardait en direction de l'entrée. Johan Samic était là, en train de parler avec un couple qui venait d'arriver. Elle continua à bavarder avec l'étranger près duquel elle était assise, sans oublier pour autant la raison pour laquelle elle était là. Ce n'était peut-être pas une mauvaise couverture que de donner l'impression qu'elle était en compagnie de quelqu'un.

Johan Samic regardait la foule des clients. Il était onze heures moins cinq et il y avait la queue jusque sur le trottoir.

Des notes de musique de danse s'élevèrent à l'intérieur du local. C'est bien la dernière chose que je ferais, pensa-t-elle, danser sur une musique pareille.

Le barman apporta sa bière à son voisin et, soudain, le volume sonore s'éleva.

— Vous dansez ? demanda l'homme.

— Non, je suis assise sur cette chaise.

Il but une gorgée de bière, peut-être un peu vexé de cette réponse. Tu n'as pas besoin de faire ta pimbêche, se morigéna Sara.

— Ce n'est pas vraiment mon genre de musique, ajouta-t-elle en manière d'excuse.

— Moi non plus. Je préfère le rock.

Elle acquiesça.

— Mais on oublie votre boisson, dit-il en prenant le verre qu'elle n'avait pas encore touché. Battue ou simplement mélangée ?

— Battue, dit-elle en voyant au même instant Samic aller se placer devant la porte, les mains derrière le dos. Son voisin agita délicatement son verre avant de le reposer.

— Je me présente : Martin Petrén, dit-il en lui tendant la main.

Elle la prit, machinalement et l'air un peu absent, car elle voyait maintenant Samic se déplacer entre les tables et peut-être en train de quitter les lieux.

— Et vous ?

— Euh... quoi ?

Samic avait fait demi-tour et revenait vers le centre de la salle.

— Comment vous appelez-vous ?

— Euh... ah oui. S... Susanne Hellberg.

— À la vôtre, Susanne.

Il leva son verre et elle se dit qu'il fallait qu'elle l'imité. Il est agréable et pas vilain. Peut-être que...

— Salut !

Elle sentit soudain une bourrade sur son épaule et lâcha le verre qu'elle était en train de porter à sa bouche. Heureusement, une main le rattrapa au vol avant qu'il n'aille s'écraser par terre.

Elle n'avait pas vu Bergenhem arriver. Il savait s'y prendre, sans aucun doute.

— Salut, répéta-t-il, le verre toujours à la main. Quelle surprise, ajouta-t-il très sérieusement.

L'homme qui s'était présenté sous le nom de Martin Petrén avait posé son verre et commençait à se lever.

— Vous ne payez pas ? lui demanda Bergenhem.

— Quoi ?

— Prends ça mais, surtout, ne bois pas, dit Bergenhem à Sara Helander en lui tendant le verre et se penchant vers l'homme qui avait le même âge que lui. Tout le monde avait la trentaine, en cette soirée pas comme les autres.

— J'ai vu ce que t'as fait, murmura Bergenhem. Je suis dans la police. J'ai ma carte, si tu tiens à la voir. Je suggère que nous quittions discrètement cet endroit pour aller discuter de ça ailleurs. Je me trompe peut-être, mais on ne va pas prendre de risque, ni toi ni moi.

L'homme regarda autour de lui.

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez, dit-il à mi-voix lui aussi.

— Je vous ai vu glisser un comprimé dans son verre. Et il y en a peut-être d'autres dans vos poches. Alors, on y va ?

L'homme ne bougea pas. Bergenhem se pencha un peu plus et lui souffla, sur un ton encore plus confidentiel :

— On y va, oui ou non ?

— Bon, s...

— Je me lève et vous me suivez.

Sara Helander vit l'homme se lever. Elle n'avait pas entendu tout ce que disait Bergenhem et aucune des réponses. Elle comprenait pourtant de quoi il retournait.

— Paie pour vous deux, lança Bergenhem. Puis regagne ta voiture, mais sans te presser. Emporte le verre, ne le bois pas, ajouta-t-il en désignant l'objet qu'il tenait toujours à la main.

— Je comprends, répondit-elle à voix basse. Je suis une parfaite idiote, hein ?

— Eh bien, allons-y, cher ami, dit-il en s'éloignant en compagnie de l'autre.

Et on aurait véritablement dit deux amis, dont l'un passait le bras autour de l'épaule de l'autre. Ou encore deux homos distingués, pensa Sara Helander en réglant les consommations et demandant à emporter le verre. Elle paya ce qu'il fallait pour cela, prétextant qu'elle voulait aller le boire tranquillement au bord de l'eau. Le barman haussa les épaules et lui dit qu'elle « l'avait déjà payé, en fait » et que cela suffisait ainsi.

Bergenhem l'attendait sur le parking, non loin de là.

— Où est-il ? demanda-t-elle.

— Donne-moi le verre, dit Bergenhem en le couvrant et posant dans un réceptacle spécial.

— Où est passé ce salaud ?

— La patrouille l'a embarqué.

— Mon Dieu, Lars, tu es sûr de toi ?

— Oui. Mais je ne sais pas ce que c'est. Pas des vitamines, en tout cas.

— Du GHB ?

— Sans doute. Ou de l'héroïne, on verra ça.

— Je ne suis même pas digne de mettre des contraves, dit Sara, piteuse.

— C'est dangereux, le genre de boulot que tu fais.

— Tu saisis, hein, Lars ? Je suis une triple idiote qui vient de bousiller une enquête.

— Au contraire, dit Bergenhem. À nous deux, nous avons réussi à prendre sur le fait un de ces salauds qui sont en train de propager leur poison dans le monde. Et il est coincé.

Elle regarda Bergenhem.

— C'est ce qu'il y aura de marqué dans le rapport ?

— Bien entendu.

— Tu es un ange, Lars.

— Alors, tu me paieras un verre, un jour.

— Quand tu voudras.

— Fais attention, quand on t'offre à boire.

— Je te jure que...

— Au boulot, coupa Bergenhem en cognant du doigt contre le verre. Il faut que je ramène cette saloperie au bureau.

— Tu crois que je peux retourner là-bas ?

— Personne n'a rien remarqué.

— Tu es sûr ?

— On est des pros, non ?

— Toi, au moins.

— Tous les deux. Allez, retourne là-bas.

C'était le même barman.

— Alors, ce clair de lune ? demanda-t-il.

— Magnifique.

— Une autre boisson ?

— Oui, merci.

— Et quelque chose à manger ?

— Non, pas pour l'instant.

Il s'écoula une demi-heure. La foule ne cessait d'affluer. Sara se retrouva coincée contre le bar, cessa de boire et fut obligée de

décliner diverses propositions plus ou moins bien intentionnées. Un nouveau barman fit son entrée, mais il n'avait pas le temps de prêter attention aux visages pour savoir s'ils étaient familiers ou non.

Elle se tenait un peu à l'écart quand elle aperçut de nouveau Samic. Il portait une belle veste d'été, de teinte claire, qu'il n'avait pas auparavant. Il zigzagua entre les tables et se dirigea vers la rue. S'il prenait un taxi, cela n'avait guère d'importance. Ils n'avaient pas l'intention de le pister dans une voiture, ce soir-là.

Samic se dirigea vers le nord, seul. Sara Helander eut du mal à ne pas le perdre de vue, parmi tous ces gens qui allaient et venaient entre le fleuve et le centre.

Puis il traversa la voie rapide et tourna à droite en direction du port de plaisance. Le bâtiment de l'Opéra dominait la scène de toute sa splendeur. La terrasse en forme de demi-cercle qui l'entourait était noire de monde.

Sara Helander vit Samic s'arrêter, l'air de réfléchir, de l'autre côté du bassin. Derrière lui se trouvait une crêperie qui s'apprêtait à fermer pour la nuit. Il était maintenant une heure et demie du matin. Soudain une femme vint lui parler. À cette distance, Sara ne put distinguer les traits de son visage. Au bout de cinq minutes, ils se dirigèrent tous deux vers l'extrémité du quai. Sara contourna le bassin le plus vite qu'elle le put, sans les perdre de vue. Cela lui fut possible parce qu'il y avait maintenant beaucoup moins de monde aux terrasses, qui s'apprêtaient à fermer elles aussi.

Elle vit Samic et la femme disparaître, au coin, à une trentaine de mètres d'elle. Elle s'arrêta pour réfléchir, car elle allait maintenant se trouver en terrain totalement découvert. Elle avança de quelques pas et entendit de la musique en provenance d'une terrasse. En revanche, elle n'entendit pas le moteur, elle vit seulement le bateau sortir de l'endroit où Samic et la femme avaient disparu et mettre cap au nord, sur le fleuve. C'était un engin à moteur de taille moyenne, qui pouvait être blanc ou beige ou bleu clair, voire jaune, mais paraissait orange sous cet éclairage nocturne. Samic était à la barre, sans regarder

derrière lui. La femme se tenait à côté de lui et laissait ses cheveux flotter au vent.

Lorsque Lars-Olof et Ann Hansson rentrèrent chez eux, tôt le matin, après avoir passé la nuit chez des amis dans l'archipel, ils virent tout de suite qu'il s'était passé quelque chose. La maison sentait toujours légèrement la nuit, dès l'entrée. Mais la fenêtre de la chambre d'Angelika avait été forcée et restait entrouverte. Le sol était encombré de papiers, de livres et de débris de porcelaine. Les tiroirs avaient été sortis. Dans la penderie, dont la porte était aussi restée entrouverte, les vêtements d'Angelika étaient en désordre. Le lit avait été défait et le matelas, dépouillé de sa literie, était posé en travers.

Ann Hansson s'effondra. Son mari appela Winter.

Une fois dans la chambre, en compagnie de Ringmar, il remarqua que les fleurs de fraîche date qui se trouvaient dans un vase, sur la commode, gisaient maintenant sur le sol, en demi-cercle.

— On dirait que quelqu'un est venu chercher quelque chose, constata Ringmar.

— À ton avis ?

— La photo.

Winter hocha la tête.

— Et il ne s'est pas soucié de ranger.

— Il sait ce que nous cherchons nous-mêmes, conclut Winter.

— Il peut s'agir d'un banal cambrioleur, dit Ringmar.

— Il y a un poste de télévision, là-bas, fit remarquer Winter. Le téléphone est sur la table de chevet et ses bijoux sont toujours dans le premier tiroir de la commode, ajouta-t-il avec un geste de la tête.

— Le reste, c'est l'affaire des gars de Beier, dit Ringmar.

— Ils ne trouveront rien eux non plus.

29.

Winter continuait à tenter de déchiffrer quelque chose sur le visage d'Andy. Mais les signes étaient assez contradictoires.

— De quel côté du fleuve ? demanda-t-il.

— Je ne vous suis pas.

— Il y a bien un bar, là-bas, n'est-ce pas ? Où se rendait Anne, de temps en temps.

Le visage d'Andy exprimait suffisamment qu'il considérait que Winter n'avait pas à se mêler de cela, que cela n'avait rien à voir avec l'affaire.

— Si, cela a un rapport, dit Winter.

— Quoi ?

— Tu ne comprends pas que c'est vraiment lié à sa mort ?

Espèce de sale petit tas de merde.

Ringmar vit ce que pensait Winter. Son visage à lui aussi ressemblait à une carte, maintenant, ou plutôt à un livre ouvert.

Winter posa les photos sur la table et laissa tout son temps à Andy.

— Je ne connais ni l'une ni l'autre, dit celui-ci.

— Elles sont mortes toutes les deux, insista Winter.

Andy garda le silence.

— Exactement comme Anne.

Le visage d'Andy changea de couleur.

Était-ce lui ? Était-ce Andy ?

Pourquoi doutait-il ?

— Je ne connais ni l'une ni l'autre, répéta-t-il.

— Est-ce que tu reconnais autre chose, alors ?

Andy regarda Winter dans les yeux.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Le cadre. L'entourage.

— Non.

— Prends tout ton temps.

— Je ne reconnais rien.

Winter resta un instant silencieux, écoutant les petits bruits de l'été. Ils étaient dans une salle d'audition dépourvue de tout ce qu'il y avait à l'extérieur. Aucune couleur, des bruits feutrés, filtrés par l'air conditionné et réduits à un bruissement qui pouvait être n'importe quoi.

Winter chercha son paquet de cigarillos dans la pochette de sa chemise. Il vit la sueur perler sur le front d'Andy, malgré la fraîcheur de la pièce.

C'était peut-être pour maintenant.

— Je ne reconnais rien, répéta Andy, qui ajouta : Je n'y suis jamais allé.

Winter tenait son paquet à la main, à mi-chemin de sa poitrine.

— Pardon ?

— Je n'y suis jamais allé.

— Où ça ?

— Là, dit Andy en désignant de la main les photos posées sur la table.

— Où est-ce, là ?

— Là... là où elles allaient.

— Elles ?

— Oui, elles. Y en a d'autres, non ?

Winter laissa passer un certain temps. Il entendit une patrouille partir, dans la cour, et une voix qui criait plus fort que la normale. Mais peut-être le ton était-il normal et était-ce l'air qui portait mieux.

— Tu y es allé, Andy.

Le jeune homme ne répondit pas.

— Où est-ce, Andy ?

Il regarda Winter et son visage changea lentement d'expression.

— Quelle importance ?

— Tu n'as donc toujours pas saisi ?

— Je pense seulement à... elle.

Winter hocha la tête.

— Vous comprenez ?

— Tu peux lui venir en aide, dit Winter.

— C'était bien innocent.

— Qu'est-ce qui était innocent, Andy ?
— Leur... danse.
— Leur danse, répéta Winter comme s'il attendait ce mot depuis des heures. Comme si tout ce qui précédait avait pour seul et unique but de le conduire à ce mot de danse.
Une danse devant leur assassin ?
— Parle-moi de cette danse, Andy.
— C'était un petit job, quoi.
— Parle-moi de ce petit job.
— Je ne sais pas exactement ce que c'était.
— Parle-moi de la danse, alors.
— Un peu de strip, quoi, rien du tout...
— Un peu de strip ? Tu veux dire : du strip-tease ?
Andy hocha la tête.
— Elle était danseuse de strip-tease ? C'est ça que tu veux dire ?

— Oui... c'est ce qu'elle m'a dit, en tout cas.
Winter ne le lâcha pas du regard. Pourquoi Andy n'avait-il pas dit cela depuis le début ? Aussitôt après avoir appris ce qui était arrivé à Anne ? Être danseuse de strip-tease, ce n'est pas le comble de la perdition, même pas quand on fait cela devant des vieux... comme lui, comme Winter, des vieux de quarante et un ans, bientôt quarante-deux. Ce n'était sans doute pas le petit boulot d'été le plus recommandable, mais cela ne méritait pas la damnation éternelle, non plus.

Pourtant, cela avait entraîné la mort éternelle, pour Anne. Et pour les autres ? Les autres filles étaient-elles danseuses de strip-tease, elles aussi, à leurs moments perdus ?

Winter n'était pas choqué de constater que des jeunes filles de vingt ans étaient strip-teaseuses dans des clubs du centre de la ville. Ce n'était pas une nouveauté. C'était plutôt banal à pleurer. En revanche, il était beaucoup plus affligé des progrès de la prostitution parmi ces mêmes jeunes filles. Non pas tant dans les bars et les clubs. Là, ils parvenaient à contrôler plus ou moins la situation. Mais sur Internet, cet instrument censé propager la joie et faciliter la communication socialement utile entre les êtres humains.

Dès le début de l'enquête, il avait donné des instructions pour que soit renforcé le contrôle de ces endroits peu reluisants du quartier de Masthugget et des voies de chemin de fer. Ils croyaient avoir une assez bonne idée de la situation. Connaître les filles qui travaillaient là-bas et dont certaines venaient d'entrer au lycée.

Winter observa les photos d'Angelika et de Beatrice. Était-ce là ? S'étaient-elles trémoussées derrière ce faux mur au son d'une insipide musique disco ?

Il réfléchit un instant et, soudain, il vit quelque chose de très différent. Ce n'était ni un club, ni un restaurant, ni un bar, ni une boîte de strip-tease. Rien de clandestin, en tout cas.

C'était une maison.

Une maison tout à fait ordinaire.

Dans ce cas, ils allaient devoir tout reprendre de zéro. D'une façon nouvelle et impossible.

Car cela pouvait être chez n'importe qui. Chez n'importe quel vieux bonhomme.

— Tu m'as dit que tu ne savais pas où c'était exactement, reprit Winter.

— Oui.

— Mais à peu près ?

— Je sais dans quelle partie de la ville.

Quand il dit laquelle, Winter constata que ce n'était pas du tout celle qu'il aurait crue, là où ils avaient tenté de trouver un point de départ commun, là où les pistes prenaient leur origine. C'était dans une autre partie de la ville. De l'autre côté du fleuve, dans les quartiers résidentiels. De l'autre côté des viaducs et des rocade, et donc dans une zone immense comparée au quartier de Nordstan. À en croire Andy. Il avait déjà décidé de prolonger sa garde à vue de six heures et ne pensait pas devoir obtenir l'accord du procureur pour cela. Mais ce qu'il pensait n'avait aucune importance.

— Tu n'as jamais accompagné Anne ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle ne voulait pas.

— C'était suffisant ?

Il hocha la tête.

— Et puis ça n'a pas été très souvent.

— Très souvent quoi ?

— Qu'elle est allée danser là-bas.

— C'est tout ce qu'elle faisait ? Danser ?

— Qu'est-ce... que vous voulez dire ?

— Je me demande pourquoi il t'a fallu autant de temps pour te décider à nous parler de ça, Andy.

— Pas si longtemps que ça.

— Tu en sais peut-être plus long que tu ne nous en as dit ?

— Savoir quoi ? Qu'est-ce que je sais, selon vous ?

Winter ne répondit pas.

— Je ne sais rien d'autre, répéta Andy.

— Et à propos des autres filles ? s'enquit Winter.

— Je ne les ai jamais vues.

— Où se trouve cet... endroit.

— Je ne sais pas, je vous l'ai déjà dit.

— Pourquoi ne t'a-t-elle pas dit où il se trouvait ?

— Pourquoi me l'aurait-elle dit ?

— Elle n'avait pas peur ?

— Euh... quoi ?

— Elle n'a jamais eu peur, Andy ?

— On laisse tomber Samic pour l'instant, dit Ringmar. Je ne crois pas, moi non plus, qu'il puisse nous mener au but.

— Je suppose que tu as raison, dit Winter. Tu en parles à Sara ?

— C'est déjà fait. J'ai préparé le terrain. Ça n'a pas eu l'air de lui faire plaisir.

— Qu'elle continue un soir ou deux, alors.

— C'est un ordre ?

— Non.

— Qu'en pense Birgersson ?

— Je crois qu'il est d'avis que non.

— Eh bien alors.

— Ce qu'elle fait de ses loisirs ne nous regarde pas.

— On dirait que tu es prêt à exploiter ton personnel jusqu'à la corde, Erik.

— Naturellement.

Ringmar passa la main sur son visage. Il était légèrement bronzé, seulement, ce qui prouvait qu'il avait surtout travaillé à l'intérieur, ces derniers temps, devant des ordinateurs ou penché sur des documents.

— Pourtant Samic est un individu fort déplaisant qui mérite non seulement toutes les filatures du monde, mais aussi toutes les inculpations et les peines, dit-il en caressant sa barbe de deux jours, qui allait croître encore au cours de ses vacances, qui débutaient dans deux jours.

— Ha ha !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— S'il fallait qu'on coffre tous les individus déplaisants...

Ringmar se gratta à nouveau la barbe. Il se préparait à son congé. Sans doute le déluge commencerait-il à s'abattre au moment où il poserait le pied en dehors de l'hôtel de police. Tant mieux, il fallait penser aux paysans.

— Il vaudrait mieux filer Kurt Bielke, pour l'instant.

— Pourquoi ça ? demanda Winter, qui s'en doutait un peu mais désirait l'entendre de la bouche de Ringmar. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Rien.

— Qu'est-ce que le viol de sa fille a à voir avec ça ?

— C'est un soupçon qui m'est venu.

— Tu as des preuves ?

— Aucune.

— Des indices ?

— Aucun.

— C'est un excellent point de départ.

— Est-il possible qu'il ait violé sa propre fille, Erik ?

Winter se mit à fumer à nouveau. Il en était au huitième de la journée. L'odeur de son cigarillo se mêlait de façon agréable à l'air du soir. Les bruits qui leur parvenaient par la fenêtre ouverte avaient quelque chose d'agréable. L'éclairage aussi était agréable, avec sa douceur dans le bleu du crépuscule. Il vit deux couples traverser la rivière et eux aussi avaient l'air agréables. La rivière elle-même coulait de façon agréable.

En revanche, la question que venait de poser Bertil Ringmar n'avait rien d'agréable. Et les pensées qui lui avaient traversé

l'esprit cinq minutes auparavant non plus. De toute façon, rien de ce sur quoi ils travaillaient ou dont ils s'entretenaient n'était agréable. S'il existait un concept en totale contradiction avec celui « d'agréable », ils l'avaient rencontré au cours de leur errance dans le quotidien.

— Les relations sont plutôt tendues, dans cette famille, dit Winter. Mais je suppose que ça n'a rien que de très normal.

— Normal pour qui ?

— Normal pour eux.

— Ou alors ça va claquer, exploser, dit Ringmar.

— Avec quelles conséquences ?

Ringmar ne répondit pas.

— Si on faisait venir Bielke pour lui poser quelques questions ? suggéra Winter.

— Il vaudrait mieux voir ce qu'il fait, au juste.

— Pourquoi pas les deux ?

— Ou bien ni l'un ni l'autre, dit Ringmar.

Winter désigna de la main le tas de papiers qui se trouvait devant lui, sur la table. Il bâilla, s'efforça de se retenir mais sentit ses mâchoires se tendre comme pour l'avertir d'une crampe qui le menaçait. Attention à ne pas ouvrir trop grand la bouche.

— Je vais essayer de dépouiller tout ça ce soir, dit-il. Et on verra demain.

— Tu vas faire ça ici ?

— Oui, pourquoi ?

— Euh...

— Tu veux dire : plutôt que le ramener à la maison ?

Ringmar eut l'esquisse d'un hochement de tête.

— C'est plus calme, ici.

— Pour qui, Erik ?

Winter s'assit et prit un papier dans la main gauche tout en levant les yeux vers Ringmar, qui était encore là.

— Je croyais que tu rentrais chez toi, Bertil ?

Sara Helander rentrait chez elle, également. Lâcher la filature, ah ça non. Pas après ce qui s'était passé l'avant-veille au soir.

Le salaud au GHB était sous mandat d'arrêt et serait transféré au dépôt au cours des quatre jours suivants.

Pour sa part, elle était rentrée chez elle avec l'impression persistante d'être une imbécile et n'avait pas cessé de penser à Samic. Mais peut-être surtout à la femme qui était debout à côté de lui, dans ce bateau à moteur qui avait l'air de valoir un bon prix. Ses cheveux qui volaient au vent, ce demi-profil qui ne permettrait pas de reconnaître son visage.

Elle tenait quelque chose. À propos de Samic. Et elle le trouverait. Elle n'était pas bête à ce point. Et pas téméraire non plus. Mais elle... avait besoin de quelque chose, de faire quelque chose. Rien d'héroïque, parce que ce n'était pas professionnel. Mais quelque chose... bientôt. Le début d'une ouverture.

Il était presque neuf heures. Le ciel revêtait des nuances diverses et le soleil était en train de passer de l'autre côté de la terre. *Down Under*. Sa sœur était allée à Sydney et avait eu du mal à éviter de marcher sur les drogués qui grouillaient sur le sol près de King's Cross. Bah. C'était bien, aussi. Du beau temps, du soleil, comme ici. Des distances qui semblaient ne faire que s'accroître dès qu'on sortait des villes. Le rouge de la terre. Le cœur rouge. Elle avait reçu une carte d'Alice Springs sur laquelle il était marqué *A Town like Alice*. Elle n'avait pas compris l'allusion et c'est Aneta qui lui avait parlé du livre quand elle la lui avait montrée.

Elle avança jusqu'au port de Lilla Bommen. Il y avait des centaines de personnes, maintenant, sur les bateaux, sur les quais, aux terrasses des cafés, devant les marchands de glaces. L'Opéra brillait sous les derniers rayons du soleil, qui passaient à travers les bras des grues abandonnées, de l'autre côté du fleuve.

Elle tourna le coin de la rue. Moins de monde. Plusieurs rangées de bateaux, tous à moteur, à ce qu'elle pouvait voir. Un ou deux voiliers, un peu plus loin. Il faisait aussi chaud en cet endroit que là-bas. Un couple, assis sur un banc, contemplait l'eau. Les gens allaient et venaient. On entendait des moteurs crépiter sur l'eau. Des drapeaux flottaient sans grande énergie, dans ce vent tiède : des bleus et jaunes, naturellement, mais aussi des danois, norvégiens, et un allemand. Ainsi qu'une croix

bleue, blanche et rouge dans un coin. Est-ce que ce n'était pas l'Australie, justement ? Un dur à cuir qui serait venu à la voile de *Down Under* ?

Elle longea le quai à pas lents, comme si elle était en train d'effectuer une simple promenade de détente, après une rude journée de travail. Ce qui n'avait d'ailleurs rien de faux. C'était même exactement le cas. Elle tenta de reconnaître le bateau à moteur qu'elle avait vu partir avec Samic à la barre et hésita entre deux ou trois. Celui-ci, celui-ci ou celui-ci.

Elle se rappelait avoir vu un signe quelconque, à gauche du nom, à la poupe. Une sorte de décoration. Une fleur de couleur assez sombre. Elle l'avait aperçue à la lueur fugitive d'un tube au néon, au-dessus.

L'un des bateaux avait un lys, à côté de son nom : NASADIKÀ. Couvert, il avait un moteur et une barre, à l'arrière. Elle ignorait tout en la matière. Il avait l'air de valoir assez cher, mais c'était le cas de la plupart.

Un drapeau suédois flottait à l'arrière. Elle était en train de l'observer du haut du quai lorsqu'elle entendit quelqu'un lui demander :

— Est-ce que je peux vous être utile ?

Elle se retourna, espérant que la personne qui lui avait adressé ainsi la parole ne l'avait pas vue sursauter.

— Euh... ex... excusez-moi, dit-elle en s'efforçant de bouger les pieds de façon à ne pas tomber à l'eau.

La femme donna l'impression de sourire. Son visage était bronzé mais pas trop, ses cheveux blonds. Peut-être étaient-ils capables de flotter au vent. Il pouvait parfaitement s'agir de la femme de l'avant-veille.

— Vous gênez l'accès à l'échelle, dit la femme.

— Oh... pardon ! dit-elle en reculant d'un pas de plus.

— Merci.

— Je cherche le bateau de quelqu'un que je connais, expliqua Sara Helander. Mais je viens de voir qu'il a changé de nom. Il va falloir que j'aille là-bas, dit-elle en faisant un geste en direction de port des visiteurs.

La femme hocha la tête et descendit sur le pont d'un pas agile. Elle avait dans les quarante, quarante-cinq ans. Pas plus

jeune, peut-être plus vieille. Elle avait l'air en bonne forme. Sara voyait son visage, maintenant, et même son profil. Elle n'eut donc pas de peine à le reconnaître pour l'avoir vu sur la photo de la fête que lui avait montrée Winter. Son nez était tellement beau qu'on ne pouvait l'oublier. Ils avaient cherché partout, posé des questions, et moi je la trouve sans le faire exprès, pensa Sara avec un sentiment de fièvre et d'excitation. Je la reconnais.

La *beach party* avait été repoussée jusque dans la soirée. Winter avait l'impression qu'on lui avait fait un cadeau, lors de son départ vers le sud, sur son vélo, avec Elsa dans son siège d'enfant, derrière lui. Angela pédalait à une dizaine de mètres devant eux. Il pensait surtout au vent et au soleil, tandis qu'ils contournaient la petite baie et venaient se ranger près d'une trentaine d'autres bicyclettes, avant de descendre vers la plage.

Quelqu'un avait commencé à préparer les brochettes et l'un des jeunes apporta une bière à Winter. C'était Anders Liljeberg, qu'il n'avait pas vu depuis des mois. Il en allait de même, d'ailleurs de la plupart des autres, qui faisaient du tapage alentour, et il fut content d'être parmi eux. Il but et s'assit sur le sable. Angela descendit dans l'eau avec Elsa. Il se rejeta en arrière et le bruit des voix ne lui parvint plus que sous la forme d'une sorte de bruissement. Cela sentait les brochettes mais aussi le sable. Il s'appuya sur le coude et avala le reste de sa bière. Angela et Elsa étaient toujours dans l'eau. Liljeberg avait enfilé une jupe en raphia que Winter jugea brun sombre, à travers ses lunettes de soleil, et il se mit à danser sa version personnelle de la samba, imité par d'autres. Winter se leva et ôta sa chemise, avant de se voir offrir une nouvelle bière. La musique venait des Caraïbes et la chaleur paraissait avoir la même origine.

30.

La musique se déplaçait au-dessus d'eux. Allongée sur le sol, elle voyait le contour des maisons et le profil de leur toit, de l'autre côté de la route. Ainsi que quelque chose d'arrondi, peut-être un arbre. Le son n'était pas fort : une guitare acoustique, un alto, un violoncelle, un piano.

— C'est beau, dit-elle.

— Une carte du monde, répondit-il.

— Mmm.

— C'est le titre du disque : *A Map of the World*. De Pat Metheny. Je crois que c'est une musique de film.

— Je ne l'ai pas encore vu dans ta discothèque.

— Je l'ai acheté aujourd'hui et c'est la première fois que je l'écoute.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est beau, en effet. Je ne l'aurais pas découvert tout seul, mais c'est Winter qui me l'a recommandé.

Aneta Djanali ne répondit pas. Elle se déplaça légèrement vers la droite, pour se rapprocher de Halders, couché sur le dos sur le lit.

Les enfants dormaient depuis plusieurs heures. Il avait dormi une vingtaine de minutes, peut-être, du moins sa respiration l'avait-elle laissé penser. En revanche, elle était restée éveillée.

Comment s'étaient-ils retrouvés sur ce lit ?

Pourquoi pas ?

Ils étaient toujours habillés. Ce n'était pas... ce qu'on pouvait imaginer. Pas encore, du moins, se dit-elle lorsque le disque changea de piste et laissa la place à un solo de guitare.

Comment aurait-elle réagi si Fredrik avait défait le bouton supérieur de son corsage ?

Il ne ferait jamais cela. Elle n'était même pas sûre qu'il le désirât. Peut-être n'avait-il pas été très loin. Fallait-il que ce soit elle qui prenne l'initiative ?

Ou alors devaient-ils continuer à être simplement frère et sœur, ou presque ? À ceci près que les frères et sœurs adultes ne passaient pas des journées et des soirées entières ensemble, ainsi que la moitié de la nuit.

Aimait-il encore sa femme ? C'était le cas, au début. Il l'avait forcément aimée. Mais ensuite ils s'étaient perdus.

Elle leva la main gauche et regarda le cadran phosphorescent de sa montre, qui indiquait deux heures. Le matin était en train de se lever. La lumière commençait à l'emporter de nouveau sur une nuit sans force. Quelques heures auparavant, cela avait été le contraire et Fredrik avait cité Dylan Thomas, comme il l'avait déjà fait un autre soir. Peut-être la citation était-elle exacte, à moins qu'elle ne soit fausse : *Don't go gently into that good night, rage, rage, against the dying of the light.*

— C'est tout ce dont je me souviens, avait-il dit, mais je me rappelle l'avoir vu sur la couverture d'un disque de Chris Hillman, il y a un ou deux ans.

Il renifla à côté d'elle, cet homme qui tenait sa culture littéraire de la couverture de disques de musique *country*.

S'il avait aimé sa femme, même au cours de ses années de solitude, il n'en avait rien dit. C'était surtout les enfants. Il parlait des enfants. Parfois un peu plus, parfois un peu moins. C'étaient toujours les enfants qui passaient en premier, maintenant également. Ils étaient là, dans la chambre de l'autre côté du couloir. Il allait souvent les voir, quand ils se couchaient et une fois qu'ils étaient endormis.

Il lui était arrivé de penser que rien d'autre ne comptait aux yeux de Fredrik Halders. Il ne le montrait pas, n'en parlait pas. Il était de ces hommes qui ont besoin de présence mais ont peur du contact. Qui se dissimulent derrière des mots durs, lisses, sûrs, vides.

Qui sont capables de s'expédier dans l'autre monde, pensa-t-elle, tandis qu'on commençait à déceler l'arrivée du soleil au-dessus des toits. Qui veulent soudain sortir, vite, immédiatement, ne tiennent plus en place.

Winter avait pris la direction de l'ouest dans le petit matin. Bengt et Lisen l'avaient attendu avec le café, qu'il avait pris dans leur cuisine, où régnait une odeur de petits pains qu'il avait volontiers acceptés, tout juste sortis du four.

— Après le... départ de Beatrice, je cuisinais pendant des heures d'affilée, avait dit Lisen Wägner. Comme une possédée. J'étais capable de me relever au milieu de la nuit pour faire un cake. Et je jetais tout ça alors que c'était encore chaud, avait-elle ajouté en regardant la plaque du four.

Winter avait mâché son petit pain, encore chaud.

Comment s'y prendre pour leur demander ça, bon sang ? s'interrogea-t-il.

Est-ce que Beatrice faisait du strip-tease, pendant ses heures de loisir, à votre connaissance ? Est-ce que c'était à la mode parmi les lycéennes, il y a cinq ans ?

Il avait vu leurs visages et compris qu'ils ne savaient pas, qu'ils n'avaient jamais su.

Son collègue et lui avaient-ils procédé à suffisamment de vérifications parmi les autres membres de sa famille ? Ils n'avaient pas pu se rendre chez tous ceux qui étaient apparentés à Beatrice ou à ses parents.

Ils ne disposaient pas, à cette époque-là, de la photo de Beatrice dans le même cadre qu'Angelika cinq ans plus tard.

Il avait fini son petit pain et ressorti le cliché.

— Nous ne parvenons pas à trouver cet endroit en ville, avait-il commencé par dire.

— Ce n'est peut-être pas là, avait répondu Bengt Wägner.

— Je pense que si, avait répliqué Winter en citant à nouveau le nom d'Angelika et la photo de celle-ci.

— Oui, c'est assez probable.

— Il est possible que ce soit dans une maison particulière.

— Chez qui ? avait demandé Lisen Wägner.

— Est-ce que ça ne se trouverait pas chez quelqu'un que vous connaissez ?

— Chez qui est-ce que ça pourrait être ? avait-elle dit.

— Mon Dieu, avait dit son mari, qu'est-ce que c'est que cette réflexion ?

Elle avait tourné le dos pour s'absorber dans la contemplation de sa planche à pâtisserie et de la plaque de four qui était en train de refroidir, avec ses petits pains. Puis elle avait regardé Winter.

— Si nous l'avions reconnu aussitôt, nous vous l'aurions déjà dit depuis longtemps. Est-ce que ça a de l'importance que ce soit chez quelqu'un ou non ?

— Aucune.

— Est-ce que je peux garder cette photo ?

— Bien entendu.

— On ne sait jamais.

Winter lui donna la copie, qu'il avait apportée dans l'intention de la lui laisser.

Tard la veille, il était allé voir Lars-Olof et Ann Hansson. La conversation avait été à peu près identique à celle qu'il venait d'avoir avec les Wägner.

Sara Helander était assise à la grande table de la salle de réunion. Elle était beaucoup plus bronzée que lui.

— Et alors la vedette fluviale est arrivée à point nommé, dit-elle. J'ai couru jusque-là, elle est partie et j'ai pu les garder à l'œil pendant tout ce temps.

— Bien, Sara.

— Leur bateau était à une dizaine de mètres de l'arrêt. Au départ de la vedette, je les ai vus le quitter.

Winter attendait la suite, ainsi que Halders, Bergenhem, Ringmar, Anna Djanali, Möllerström, bref : tout le monde.

Sara Helander leur avait parlé de la femme ; les photos de la fête de fin d'études d'Angelika avaient circulé parmi eux. Bien sûr que c'était elle, avait confirmé Sara. C'est elle.

— Après ça, je les ai suivis, enchaîna-t-elle. Ce n'était pas loin. Beaucoup de gens montaient et descendaient du ponton et de l'arrêt, alors je n'ai pas eu de difficulté.

— Il ne doit jamais y avoir de difficulté, coupa Halders.

— Ensuite, ça s'est un peu compliqué, mais ça s'est bien passé quand même, enchaîna-t-elle en lançant un coup d'œil rapide à Halders. Ils sont entrés dans une maison, de l'autre côté de la rue, au-delà de la crête. Je suis passée devant. C'était une très grande demeure en bois.

— Ils sont entrés là tous les deux ?

— Oui.

— Samic ne serait-il pas le type brun, d'un certain âge, sur la photo ?

— Peut-être, dit Ringmar. Avec une bonne moumoute. Ça peut fort bien être lui. Mais on n'a pas pu vérifier avec précision.

— D'après nos experts en matière capillaire, il ne peut s'agir d'une moumoute, intervint Halders avec une sorte de sourire.

Je me demande l'air qu'aurait Fredrik s'il en portait une, pensa rapidement Aneta Djanali. Ça n'a rien de très attirant, un homme affublé de ça. Pas plus que d'une coiffure à la Robin Hood.

Samic ne portait de moumoute ni sur le bateau ni au restaurant. Pourquoi en aurait-il eu une lors de cette fête, à supposer qu'il y soit allé, pensa-t-elle. Et pourquoi serait-il venu dans la cour de ce lycée ?

— Il faut qu'on aille voir cette baraque, décida Winter.

— J'y vais, déclara Halders en regardant les autres.

— Il va te reconnaître, s'il te voit, objecta Bergenhem.

— Il ne me verra pas.

— Ah bon.

— Je peux mettre une moumoute, moi aussi.

Quelqu'un éclata brusquement mais brièvement de rire.

— Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux qu'on soit plusieurs ? demanda Sara.

Winter réfléchit. Prudence. Oui. Ou bien ils entraient en force dans cette maison et interpellaient Samic pour les besoins de l'enquête, afin de l'entendre pendant les six heures auxquelles ils avaient droit, ou bien ils attendaient. D'un côté ils cherchaient une adresse que nul ne connaissait, de l'autre, ils disposaient d'un nom connu de tous. Peut-être y avait-il un rapport entre les deux. C'était ainsi qu'ils travaillaient. Ce n'était pas un hasard si Sara avait vu Samic et l'avait suivi. Si la vedette n'était pas arrivée à ce moment-là, ils auraient fini par localiser la maison malgré tout, mais cela leur aurait pris plus de temps.

Samic mentait, il n'était pas le seul.

Winter désirait savoir ce qu'il y avait dans cette maison avant d'agir.

— Tu y vas avec Fredrik, répondit-il à Sara.

— Quand ?

— Ce soir.

— Comment va-t-on f...

— Ta gueule, Sara, dit Halders en se levant. On est capables de réfléchir par nous-mêmes, non ?

Yngvesson appela alors que Winter était en train de regagner son bureau. Les sonneries retentissaient très fort dans le couloir de brique désert.

— J'ai peut-être quelque chose pour toi, dit-il.

Winter n'en eut pas pour cinq minutes à aller le retrouver.

— Écoute ça, dit Yngvesson.

Il mit en marche l'enregistrement. Winter prêta l'oreille et fut étonné de constater que le volume sonore de ce qu'il entendait avait diminué. Yngvesson avait filtré le son, comme il disait, et ôté tous ces bruits qu'il qualifiait de parasites. Winter repensa à ces bribes de voix en forme de bruissement qu'il avait entendues sur la plage, la veille au soir.

Il regarda la bande. Là où il avait jadis imaginé un parc, il avait maintenant l'impression d'entendre une pièce vide et déserte.

Il entendit la voix d'Anne :

— Nnnnnn, noooon, nnnnooonnn, criait-elle du fond de la gorge et le son s'interrompit lorsque quelque chose vint se serrer autour de celle-ci.

Puis une voix qui marmonnait une sorte de prière, ou de mantra, très fort, plus fort que cela n'avait semblé être précédemment, alors que c'était perturbé par d'autres bruits, ceux du parc et de la circulation. Il s'agissait maintenant d'autres sons, qui ne pouvaient être rattachés à rien et qu'il fallait éliminer, pensa Winter, pour que personne ne soit obligé d'entendre cela.

Quoi qu'il en soit, le meurtrier était là. Et la victime aussi. Elle ne pouvait couper aucun son.

— Écoute, dit Yngvesson.

Winter entendit d'abord la même chose qu'auparavant, plus clairement cependant. C'était le même... son, mais on aurait dit

qu'il était proféré dans un vaste tunnel, très long, en forme de cor alpestre. Jamai... Jamaipl... Jamaiplu.

— Jamais plus, dit Yngvesson en arrêtant la bande.

— Oui.

— Je ne crois pas qu'on puisse obtenir mieux que ça.

— Jamais plus, répéta Winter.

Yngvesson se remit à son ordinateur. Celui-ci ronronnait agréablement, totalement inconscient de ses propres capacités. Ce ne serait pas mal d'être un ordinateur, pensa Winter. On serait efficace et toujours de bonne humeur.

— Ce n'est pas elle, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Quoi ?

— Ce n'est pas elle qui dit ça, hein ?

— Non.

— Jamais plus. C'est l'assassin qui dit : Jamais plus.

— Ça a été son dernier meurtre, en effet. Jusqu'ici, du moins.

— Il ne s'agit pas de ça.

— Je n'ose pas formuler de supposition.

— Il ne dit pas ça pour lui, reprit Winter. Il... indique à sa victime que ça n'arrivera jamais plus.

— Qu'est-ce qui n'arrivera plus jamais ? demanda Yngvesson en se retournant sur sa chaise. Ça n'arrivera jamais plus ? Jamais plus ?

— Ce qu'elle a fait. Il la punit pour ce qu'elle a fait.

— Ce qu'elle... lui a fait ?

Winter réfléchit une seconde. Dans quelques instants, il allait écouter à nouveau cet enregistrement, il désirait donc s'y préparer.

— Oui. Soit directement. Soit... indirectement.

— Indirectement ? Quelque chose qu'elle aurait fait à d'autres, alors ?

Winter se sentit soudain infiniment déprimé. Il aurait voulu s'enfoncer dans la mer et ne jamais en ressortir. Le soleil pouvait se lever à nouveau, pas lui.

— Je ne sais pas, Yngvesson. J'ai la tête qui tourne, il faut que je sois assis, dit-il en joignant le geste à la parole. Qu'est-ce qu'on disait ? Indirectement ? Elle a fait quelque chose et il la punit pour ça.

— Mmm.

— Mon Dieu, Yngvesson, je suis capable de dire n'importe quoi. C'est impossible à analyser pour l'instant.

— Mais ce n'est pas... personnel, selon toi ? Pas de cette façon-là ? Il ne la connaissait pas ?

— Peut-être que oui, peut-être que non, je ne sais pas.

— Ça fait une sacrée différence, non ?

Sara Helander et Halders étaient assis dans la voiture de celui-ci, bien dissimulée parmi les autres, sur ce parking. Ils étaient au moins à soixante-quinze mètres de la maison dans laquelle Samic et la femme étaient entrés.

Elle était en bois, en effet. Cela ne l'empêchait pas de s'élever sur quatre ou cinq niveaux, sans compter le sous-sol qui courait sans doute sous l'ensemble.

Il y en avait quatre identiques, l'une à côté de l'autre. Elle masquait le soleil mais seulement de façon partielle. Ils avaient ses rayons droit dans les yeux. Sara abrita les siens de la main. Halders, lui, portait des lunettes noires.

— On aurait peut-être dû aller se placer de l'autre côté, dit-elle.

— Non.

— Tu as raison, on est cachés par la circulation.

Même si elle n'était pas très dense, des voitures passaient cependant régulièrement, pour descendre vers l'appontement du ferry et les nouveaux appartements construits à quelques mètres seulement de l'eau.

Une voiture était à l'arrêt sur l'entrée de garage, lequel n'allait d'ailleurs pas avec la maison, tant il faisait l'effet d'avoir été construit au cours d'un siècle différent. À moins qu'il n'y en eût deux d'écart, en fait. Halders ne quittait pas la maison des yeux, et en particulier les nombreuses fenêtres, presque invisibles sous cet éclairage contraire.

Il faisait plus sombre qu'auparavant. Sara avait sorti à boire et à manger. Ils n'avaient plus le soleil dans les yeux. Personne n'était entré dans la maison ni n'en était sorti. Halders mâchait un sandwich qui était peut-être à l'œuf mayonnaise, à moins que ce ne soit au jambon et au cornichon, il n'aurait su le dire. Il regarda sa montre. Bientôt minuit.

Deux voitures passèrent à vitesse réduite mais sans s'arrêter. Elles venaient d'en face, ce qui signifiait qu'elles avaient emprunté un sens interdit.

— Vite, dit Halders.

Sara se laissa glisser sur le siège en même temps que lui. Les phares du premier des deux véhicules étaient braqués droit vers eux. Ils entendirent des voix mais ne purent distinguer ce qu'elles disaient. Des portières s'ouvrirent et se refermèrent doucement. Les moteurs n'avaient pas été coupés. Puis les voitures s'éloignèrent et le faisceau de lumière de leurs phares passa à vingt centimètres au-dessus de la tête de Sara et de Halders.

— C'est excitant, hein ? marmonna ce dernier.

— Quelqu'un est entré dans la maison, dit Sara.

Ils attendirent un peu avant de se redresser lentement sur leur siège. Tout était comme avant, sauf qu'il y avait de la lumière à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée.

— Quand tu es venue hier soir, beaucoup d'entre elles étaient éclairées ? demanda Halders.

— Non.

— D'autres que celle-ci ?

— Oui.

Mmm.

— Tu crois que c'est Samic qui vient d'arriver ?

— Est-ce qu'il ne vient pas en bateau ou à pied ?

Elle ne répondit pas et ils gardèrent le silence pendant un bon moment.

L'obscurité s'épaississait encore et il faisait maintenant plus noir que la veille à la même heure. Aussi chaud, mais plus noir. C'était l'obscurité d'une autre saison qui était en train d'entrer en fonction. *Don't go gently into that good night, rage, rage, against the dying of the light*, pensa Halders.

— Voilà une autre voiture, annonça Sara.

Elle arrivait par-derrière.

— On ne bouge pas, dit Halders en se laissant glisser légèrement.

La voiture s'arrêta devant la maison. La portière s'ouvrit et une femme en descendit.

— C'est elle ? demanda Halders, mais surtout pour lui-même.

— Non, répondit Sara à voix basse.

La femme paraissait assez jeune. Elle pénétra dans la maison mais aucune autre lumière ne s'alluma. La voiture repartit.

Ils attendirent à nouveau. Une légère fumée s'échappa de la Thermos quand Halders l'ouvrit pour en boire.

— Voilà quelqu'un, annonça à nouveau Sara. À pied, cette fois.

Une silhouette se détacha de l'ombre en montant du fleuve, devant eux. La personne monta l'escalier qui donnait accès à la rue où ils étaient garés et se trouvait presque en face de la maison. C'était un homme. Il regarda derrière lui avant de s'engager dans la voie déserte, maintenant éclairée par la lune et les étoiles, en plus des réverbères. Il s'arrêta devant la maison et parut lever les yeux vers le réverbère, à moins que ce ne fût vers le ciel. Il portait un costume sombre et ses cheveux étaient de la même teinte que l'éclairage. Il n'était pas jeune. Soudain, il se tourna vers la droite et ils eurent un instant l'impression qu'il regardait vers eux, dissimulés dans les ténèbres de la voiture.

— Il ne peut pas nous voir, dit Halders. Ne bouge pas, ajouta-t-il en posant une feuille de papier sur le goulot de la Thermos fumante.

L'homme se tourna vers la maison et y pénétra.

— C'est Kurt Bielke, dit Halders à voix basse.

31.

La rue avait retrouvé son calme. L'homme avait disparu dans cette étrange maison et Sara Helander n'avait pas croisé Kurt Bielke.

La nuit était déjà avancée. Sara voyait les lumières du dernier ferry de la journée en provenance du Danemark, qui gagnait le quai, de l'autre côté du fleuve.

Halders sortit de la voiture.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? lui demanda-t-elle à voix basse.

— Jeter un coup d'œil à cet endroit.

— Il n'est peut-être pas très sûr.

— Je ne suis pas très sûr de moi non plus.

— Tu veux que j'appelle le P.C. ?

— Non, bon sang. Je te dis que je vais simplement jeter un coup d'œil.

— Pas de bêtises, Fredrik. Je t'appelle sur ton portable dans vingt minutes. Mets le vibreur.

— Non, c'est moi qui t'appellerai, dit-il. Si tu le fais et que je ne puisse pas te répondre, j'éteindrai l'appareil pour que tu saches que tout va bien.

— Dans vingt minutes.

Il s'éloigna en silence, sans répondre. Elle ne le vit pas traverser la rue mais, peu après, elle crut discerner une silhouette, dans le jardin, à l'arrière de la maison.

Halders se tenait sous l'un des arbres, à une dizaine de mètres de la maison. Malgré les deux fenêtres éclairées, il ne voyait personne et n'entendait pas le moindre bruit.

Et maintenant ?

Il n'y avait pas de porte, sur l'arrière du bâtiment, pas plus que de descente de cave. Cela aurait été trop simple.

Il traversa la pelouse d'un pas rapide. Les deux fenêtres de gauche étaient plongées dans l'obscurité. D'un modèle assez

ancien, à double vitrage, elles paraissaient fermées, mais il nota que celle qui était la plus à gauche était en fait légèrement entrouverte. Sans doute était-elle sur espagnolette, bien qu'il ne pût apercevoir celle-ci. Il sortit de sa poche une baguette qu'il avait gardée lors de sa dernière visite dans un restaurant chinois et la glissa de façon à pouvoir la soulever. Il y parvint, non sans mal, car la fenêtre était presque à deux mètres au-dessus du sol.

Puis il regarda autour de lui. À quelques mètres sur sa gauche il y avait une barrique destinée à recueillir l'eau de pluie. Il alla la soulever et se réjouit qu'il ait si peu plu ces derniers temps. Ainsi, elle était assez légère pour qu'il puisse la déplacer jusque sous la fenêtre.

Puis il monta dessus et regarda dans la pièce. Malgré la pénombre qui y régnait, il distingua le contour de quelques meubles et une porte d'un blanc grisâtre, à l'extrémité la plus éloignée. Mais pas âme qui vive.

Il se hissa à l'intérieur et regarda aussitôt derrière lui. Personne ne surgit sur ses talons en braquant vers lui une mitraillette. Personne ne pénétra brusquement dans la pièce par la porte, non plus.

Il n'entendait que les bruits habituels de la nuit.

Et maintenant ?

Il alla coller l'oreille à la porte. Silence complet à l'exception d'un bourdonnement confus, quelque part, peut-être de la musique. Remarquant qu'aucune lumière ne filtrait sous la porte, il décida de l'ouvrir.

Il se retrouva dans une entrée déserte sur laquelle s'ouvraient d'autres portes. On dirait une poupée russe, pensa-t-il. Une porte derrière une porte, elle-même derrière une autre porte. Ça vous permet d'entrer, mais pas de sortir.

Il vit de la lumière derrière celle située sur sa droite et un rai plus discret sous celle de gauche, comme si elle venait de plus loin. Il alla rapidement tâter la poignée, ouvrit lentement et se retrouva en haut d'un escalier éclairé.

Sara Helander attendait le retour de Halders, cette espèce d'idiot, d'un moment à l'autre.

C'était pourtant moi qui devais tenir le rôle principal, songea-t-elle. C'est moi qui ai trouvé la maison, c'était donc à moi d'aller voir ce qui s'y passe.

Une voiture arriva derrière elle. Elle l'entendit mais ne la vit que lorsqu'elle l'eut dépassée et se fut garée devant la maison. Elle eut la chair de poule en constatant qu'elle circulait tous feux éteints. Et si ses occupants s'étaient aperçus de sa présence ?

Tout d'abord, personne ne descendit. Elle se fit toute petite, mais eut cependant le temps de distinguer, sur le siège avant, une silhouette dont le bras formait un angle – la personne parlait peut-être dans un téléphone portable. Pour avertir qu'il y avait quelqu'un dans une voiture garée non loin de là ?

Cela commence à devenir dangereux, se dit-elle. Plus qu'on ne le croyait. J'appelle Halders dès que possible. De toute façon, les vingt minutes sont déjà écoulées.

Halders descendit l'escalier à pas de velours, en ayant l'impression d'être en train de jouer dans un film, car il n'était pas dans ses habitudes d'être aussi discret. Quand l'avait-il fait pour la dernière fois ? Parvenu sur la quatrième marche, il pensa soudain à ses enfants et revit Margareta. Je suis en train de revivre ma vie passée, se dit-il, est-ce que ça signifie que je vais mourir ? Bah, nous sommes tous sur le point de trépasser, à un degré ou à un autre. Est-ce que j'ai peur ? Non. J'ai mon SigSauer sur moi et je me sens fort. N'empêche que je suis plutôt stupide de m'introduire dans cette maison. Il y a une femme que j'aime, je crois. Elle est noire, mais elle est peut-être capable d'éclairer ma vie.

Il était maintenant au sous-sol, devant une nouvelle porte de la série, fermée elle aussi. Bien qu'elle fût située à dix mètres de lui, il pouvait la gagner sans projeter d'ombre décelable. Il entendit alors de la musique, sous la forme d'un air débile datant des années 70, et vit une ombre. Le son se renforçait au fur et à mesure qu'il approchait de la porte. Une fois devant celle-ci, il constata qu'elle donnait sur un nouveau couloir, assez étroit, et que quelqu'un bougeait derrière elle. Il sortit son arme, dont il sentit la présence rassurante, malgré sa froideur, dans sa main. Où suis-je en train de mettre les pieds ? se demanda-t-il. Il entendit alors une voix de femme, puis celle d'un homme qui

appelait, ou plutôt qui criait. Non, en fait elle sanglotait, maintenant. Mon Dieu, cette voix montait et descendait et cette musique débile rebondissait sur les parois de ce couloir de brique qui paraissait de plus en plus étroit au fur et à mesure qu'il l'enfilait. C'est alors qu'il vit la femme qui bougeait en rythme. Uniquement vêtue d'un string, elle mâchait du chewing-gum, l'air de penser à autre chose. Halders approcha. Une paroi de verre la séparait d'un homme nu, à quatre pattes, qui hurlait à la lune avec une laisse autour du cou. C'était Kurt Bielke. Il regardait autour de lui sans rien voir, mais Halders ne put manquer, lui, de remarquer que son corps était secoué de spasmes, comme celui d'un fanatique religieux en pleine extase, et qu'il se balançait d'avant en arrière. Je vais lui tirer une balle entre les yeux, à ce salaud, pensa Halders, avant d'estimer qu'il en avait assez vu pour cette fois et de reculer d'un pas puis de deux. Il eut le temps de percevoir le coup avant qu'il ne l'atteigne, de le *voir* avec les yeux de sa nuque, comme au ralenti et comme si tout était déjà terminé avant qu'il n'écrase son crâne.

Un chien se mit à aboyer, de l'autre côté de la rue, mais se tut brusquement, comme sous l'effet d'un coup. Winter descendit de voiture et traversa la rue, en short et en chemise. Celle-ci le bridait quelque peu. Il venait de s'entretenir au téléphone avec Angela, qui avait eu une voix monocorde. Le lendemain, ils essaieraient d'aller au bord de la mer, au cours de la soirée. Il fallait seulement qu'il dorme un peu d'abord, mais il ne savait pas quand ce serait possible. « Il fait trop chaud dans l'appartement », avait-elle soupiré. En fait, elle voulait dire : une maison serait plus fraîche. Enfin, tout cela ne tarderait pas à ne plus être qu'un souvenir et un tel été ne risquait pas de se reproduire avant le prochain millénaire. Ils seraient bien vieux, alors, que ce soit en appartement ou dans une maison.

La porte d'entrée était ouverte, ainsi que toutes les fenêtres qu'il voyait. Comme d'habitude, Benny Vennerhag était à l'arrière de la maison, près de la piscine, dont l'eau était noire. Il se retourna.

— Si tu veux prendre un bain de minuit, te gêne pas.

Pourquoi pas ?

Ensuite, il s'essuya à l'aide de la serviette de bain que Vennerhag lui apportait et enfila son short sans se donner la peine de passer son slip, qu'il glissa dans sa chemise, car il n'avait pas l'intention de la remettre ce soir-là.

— Tu veux que je te prête une liquette ?

Winter secoua la tête.

— C'était bon ?

Cette fois, il la hocha.

— Une bière ?

— Volontiers.

Vennerhag se leva péniblement et pénétra dans la maison d'un pas chancelant. Il en ressortit bientôt avec deux bières à la main, avant de s'asseoir lourdement.

— Tu es saoul ?

— Un peu.

Vennerhag ouvrit les bouteilles et en tendit une à Winter.

— Un petit dîner entre intimes, avec beaucoup de bonnes choses à boire, ajouta-t-il.

— Mais rien à manger ?

— De la cotriade, répondit Vennerhag en levant sa bouteille. Qu'est-ce que tu croyais, espèce de fichu snob ? Que je bouffais des œufs au bacon à tous les repas ?

— Je n'ai rien dit de ce genre.

Vennerhag but une nouvelle gorgée, bâilla et regarda Winter par-dessus le goulot de sa bouteille.

— Ça ne pouvait pas attendre jusqu'à demain ?

Un téléphone – à moins que ce ne fût plusieurs, car le bruit était très net – se mit à sonner, à l'intérieur de la maison. Winter regarda le portable de Vennerhag, posé sur la table en plastique, sous le parasol, mais il était éteint. Son propriétaire préférait ne pas prendre de risques inutiles en présence d'un commissaire de police.

— Il faut que je te demande de m'aider à en savoir plus sur le compte de ce jeune, dit Winter. Tu as de bonnes relations, au sein des Suédois issus de l'immigration ?

— Excellente expression !

— Tu préfères peut-être parler de bougnouls ?

— Oh non, je m'en tiens au politiquement correct, comme tout le monde.

— Il ne s'agit pas de ça. « Politiquement correct », c'est un terme péjoratif utilisé par les lâches pour dissimuler leur veulerie en l'appliquant à tous les autres.

— Bien entendu.

— Alors : tu peux ou tu peux pas ?

— La réponse est évidente, hein ?

Le téléphone sonna de nouveau à plusieurs reprises. Vennerhag ne bougea pas et se contenta de fixer du regard son portable, qui ne risquait pas d'émettre le moindre bruit, sans qu'on le touche. La sonnerie se répercutait avec tant de force à l'intérieur de la maison qu'on aurait dit le signal d'alarme d'une voiture. Vennerhag avait depuis longtemps renoncé à avoir un répondeur. Selon lui, cela valait mieux pour la santé.

— Tu ne réponds pas, Benny ?

— Pas aux imbéciles qui appellent à cette heure-là de la journée.

— Ils ont peut-être des choses importantes à dire.

— C'est aussi par égard pour mon visiteur.

Winter inclina la tête pour remercier.

— Tu as fini ton verre, au fait ?

— Autre délicate attention. Mais, en réalité, tu veux dire : fiche le camp, hein ?

— À ma façon, oui.

Le téléphone sonna à nouveau. Vennerhag regarda son visiteur, puis son portable. Ils commencent à s'impatiser, les imbéciles, pensa Winter en se levant.

— Il ne faut pas que je gâche tes coups, dit-il.

— C'est pas pour ça que je répondrai, dit Vennerhag.

— Je t'admire.

Winter traversa la maison maintenant silencieuse en sentant cette bonne odeur de cuisine qui s'attarde pendant des heures dans une maison.

Benny aurait-il kidnappé un chef de renom ?

En s'éloignant au volant de sa voiture, il entendit à nouveau, par les portes et les fenêtres, la sonnerie du téléphone.

Vennerhag resta assis près de la piscine, avec l'impression d'entendre la voiture de Winter filer dans la campagne avoisinante. Il finit de boire sa bière avant de tendre la main pour attraper son portable. Il trouva quatre messages dont il prit aussitôt connaissance. Ils avaient tous été passés par la même personne et étaient identiques. Il éprouva soudain une vague nausée.

La sonnerie retentit à nouveau dans la maison. Du coup, il se leva et y pénétra d'un pas mal assuré pour s'emparer du premier poste venu.

— Pourquoi est-ce que tu réponds pas, bon Dieu ?

— Je viens de prendre connaissance de ton message. Qu'est-ce qui se passe ?

— Le beau-père a disparu, répondit l'autre en langage codé.

Vennerhag avait toujours trouvé cela ridicule, mais il était difficile de faire autrement. Son domicile n'était pas sur écoutes, pas plus que sa ligne téléphonique, du moins pas de la part des flics. Sauf que n'importe qui peut se brancher sur une ligne traditionnelle, pour ne pas parler des portables.

— J'avais de la visite, figure-toi, dit-il.

— Bon, mais qu'est-ce qu'on fait pour le beau-père ?

— J'arrive. Chez maman ?

— Oui.

— Dans quelques minutes.

Johan Samic entendit le bruit que fit Vennerhag en raccrochant.

Sara Helander attendait toujours. Deux voitures arrivèrent et repartirent. Une autre s'arrêta un peu plus loin. Elle appela le portable de Halders sans obtenir de réponse. Et personne n'éteignit l'appareil.

Elle regarda sa montre. Un bon moment s'était écoulé. Fredrik était certes un imbécile, mais pas *de cette façon-là*.

Elle laissa passer quelques minutes. Un break roula près d'elle et tourna le coin de la rue, mais elle crut l'entendre poursuivre sa route par l'interstice de la vitre.

Il faisait très chaud à l'intérieur du véhicule ; ce n'était guère mieux à l'extérieur, cependant. Elle crut voir une ombre allongée à l'arrière de la maison. Les arbres étaient gris et noirs.

Peut-être quelqu'un était-il en train de se déplacer, là-bas. Soudain, une mouette lança son cri. L'aube n'allait pas tarder maintenant, et bientôt elle ne pourrait plus voir la lumière aux fenêtres de la maison.

Combien de fois suis-je restée dans cette position ? se demanda-t-elle. *Stake-outs*. Cette fois, c'est différent et il faut qu'on file, le jour commence à pointer.

Soudain, elle sentit une vibration sur son sein gauche. Enfin.

— Alors, comment ça va ? demanda Winter.

— Oh, je croyais que c'était Fredrik.

— Il n'est pas là ?

— Non, il... s'est approché de la maison pour... voir un peu.

— Voir un peu quoi ?

Elle ne sut quoi répondre.

— Quand ça ? interrogea Winter d'une voix lasse, comme s'il se raclait les cordes vocales.

— Quand est-il parti ? répéta-t-elle pour s'assurer qu'elle avait bien compris.

À ce moment, une jeune femme sortit de la maison et monta à bord d'une voiture qui venait d'arriver à sa hauteur et repartit en faisant un demi-tour sur place. Sara se laissa glisser sur son siège.

— Sara ?

— Oui, j'ai seulement été obligée de me baisser. Euh... il y a environ une heure.

— Une heure ?!

— Fredrik sait ce qu'il fait. Et puis il y a pas vraiment une heure.

— Combien, alors ?

— Bon : une heure.

— Et il n'a pas donné de ses nouvelles ?

— Non. Je l'ai appelé à plusieurs reprises, mais je n'ai obtenu aucune réponse.

— J'arrive, dit Winter.

— Le jour ne va pas tarder.

— Je sais.

— Alors, je ne suis pas sûre que...

— Je m'en fiche. On y va. Reste dans la voiture, mais sans te cacher pour autant. Surveille les entrées et les sorties.

— Je n'arrête pas.

— Quand tu me verras me garer devant la maison, sors de la voiture.

32.

Elle vit Winter se garer devant la maison, descendre de voiture et l'attendre le temps qu'elle traverse la rue.

— On a vu Kurt Bielke entrer, lui dit-elle.

— Oui.

— Tu n'as pas l'air d'être surpris.

— On sonne.

Ils montèrent le perron. Partout alentour, les mouettes criaient pour se moquer d'eux, tandis que Winter appuyait sur ce bouton placé au milieu de la porte.

— C'est Fredrik qui l'a reconnu.

— Il était sûr de lui ?

— Oui.

Winter sonna à nouveau, mais personne ne vint ouvrir. Il cogna alors avec le poing contre le solide panneau de bois sans obtenir davantage de résultat. Il allait bientôt faire jour. Par la fenêtre située à droite de la porte on apercevait les contours de divers meubles.

— On fait le tour, déclara Winter.

À l'arrière, ils ne trouvèrent qu'une barrique sous une fenêtre entrouverte.

— C'est par-là qu'il est entré, dit Winter.

— Il est entré ?

Winter ne répondit pas. Il baissa les yeux vers le sol et remarqua quelques perles de rosée sur ses espadrilles. Il garda le regard fixé sur le sol, puis le déplaça tout en bougeant lui-même. Sur cette pelouse qui n'avait pas eu besoin d'être coupée depuis des semaines, il distingua des traces de roues.

— Tu as vu une voiture venir par-là, ce soir ?

— Je crois bien. Une grande ombre, dit-elle en jetant un regard en arrière vers la rue. Un break est passé, il n'y a pas longtemps. Peut-être un Volvo. Je crois qu'il est venu tourner ici.

Elle désigna de la tête le terrain voisin, dissimulé par la maison derrière laquelle ils se trouvaient. Il n'était pas entièrement construit et il était possible pour une voiture de rouler dessus.

Winter gagna la fenêtre et monta sur la barrique. Il eut plus de mal qu'il ne l'aurait cru à conserver son équilibre et nota que l'herbe humide, sous la fenêtre, avait été piétinée.

— Y a quelqu'un ? cria-t-il.

Il put pousser la fenêtre avec le coude, car l'espagnolette n'était pas mise.

— Y a quelqu'un ? répéta-t-il.

Vennerhag alla chercher Samic sous le viaduc et ils partirent vers l'ouest. Il commença par avertir son passager que, quoi qu'il ait pu se passer, il ne voulait pas y être mêlé. Samic le mit au courant.

— J'ai rien à y voir, répéta Vennerhag.

— Tu es aussi mal barré que moi, repartit Samic.

— J'étais un propriétaire parmi d'autres de cet endroit, au millénaire précédent, ça s'arrête là.

Le soleil annonçait son arrivée, derrière eux, en pointant ses rayons par-dessus l'horizon. Ils étaient seuls sur la route.

— Où va-t-on ? demanda Samic.

— Aussi loin de la ville que possible.

— Tu pues l'alcool.

— Tu as vu un flic ?

— Non.

— Alors, ta gueule.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Rien.

— C'est pas possible, dit Samic.

— Ils ne savent rien. Il reste plus rien, là-bas, hein ?

— J'espère bien que non.

— Et je ne veux savoir que le strict nécessaire.

— On dirait que tu ressens un conflit d'intérêts !

Vennerhag ne répondit pas et se contenta de continuer à conduire.

— On va dans l'archipel ? demanda Samic.

— Peu importe, du moment que tu es planqué.

— Est-ce que ça ne va pas paraître suspect ?

Vennerhag éclata de rire mais il n'y avait nulle trace de joie dans ses yeux, qui observaient Samic dans le rétroviseur.

— Voilà le pont, dit ce dernier.

Ils le franchirent. Vennerhag tourna rapidement la tête pour contempler la surface paisible de la mer qui s'étendait à perte de vue.

— Il faut qu'on planque le bateau, dit Samic.

— C'est déjà fait.

— Vous ne l'avez pas amené ici, au moins ?

— Ta gueule.

Vennerhag quitta le pont et poursuivit sa route en silence. Au bout de deux kilomètres il bifurqua et s'enfonça dans un sous-bois.

Winter se hissa à l'intérieur, sous le regard de Sara. Celle-ci entendit une voiture, dans la rue.

— Si c'est Lars et Bertil, dis-leur que je vais essayer de leur ouvrir la porte de devant dès que je la trouverai.

— Et si tu n'es pas seul ?

— Je serai seul.

Il éprouvait un curieux sentiment de prudence, à moins que ce ne fût de l'inquiétude pour ce qui avait pu arriver à Halders.

Celui-ci n'avait toujours pas donné de ses nouvelles. Il était entré dans cette maison mais n'en était pas ressorti, du moins à ce qu'en savait Sara.

La porte était ouverte, le couloir était sombre et désert, et il n'y avait pas d'autre éclairage qu'un pâle rayon de lumière du jour qui passait sous la porte, à l'autre extrémité. Il alla ouvrir celle-ci et elle lui donna accès à une vaste pièce d'où il pouvait voir la rue, à travers la fenêtre. On cogna à la porte d'entrée. Il alla tourner la clé qui se trouvait dans la serrure et ouvrit. Ringmar, Bergenhem et Sara attendaient à l'extérieur.

— Tout est calme, dit Winter.

— On prend chacun un étage ? suggéra Bergenhem.

Ils se répartirent la tâche. Winter revint sur ses pas pour faire l'essai d'une autre porte.

Il faisait noir comme dans un four, dans cet escalier plutôt raide. Il alluma sa lampe de poche pour voir clair et aboutit

dans un étroit couloir menant à une pièce vide. Il vit un chiffon et une sorte de paroi de verre, ainsi qu'une chaîne stéréo. Le cône de sa lampe de poche explora les murs les uns après les autres, soulevant des ombres dans cette pièce qui sentait la sueur et le renfermé. Voire pire, pensa-t-il : la peur.

Il finit par trouver un interrupteur. Il le tourna et dut s'adosser au mur pour soutenir la violence de l'éclairage.

Vennerhag revint en arrière, le soleil dans les yeux, cette fois. À la radio, une femme annonçait l'incroyable : la chaleur allait encore augmenter.

Il avait coupé l'air conditionné afin de sentir la fraîcheur de l'air matinal par la vitre baissée. Il reconnaissait diverses odeurs sans être capable de mettre un nom dessus.

Il réfléchissait à certaines choses. Il était calme, mais la situation était compliquée.

Ha ha.

Ce n'était pas de sa faute. Les choses n'avaient fait qu'empirer, sans qu'il y fût pour quoi que ce soit, pas de cette façon-là, à moins que le silence ne fût en lui-même une erreur. Si, bien sûr. On ne garde pas le silence à propos du *genre* de choses qu'on connaît. Même si ça n'a rien à voir avec vous. Pas de cette façon-là.

Il descendit les dernières côtes et se dirigea vers le centre en se demandant ce qu'ils allaient faire d'elle. *Elle*. Samic ne lui avait été d'aucune aide. Samic était dangereux pour tous, bien plus que *lui*. Lui, ils pourraient l'avoir.

Mieux valait attendre. Il fallait réfléchir. Dormir.

Devant cette paroi de verre, Winter comprit de quoi il s'agissait. Ils allaient en trouver d'autres dans divers endroits de la maison.

Une des réponses se trouvait là : les jeunes filles étaient venues y faire ce qu'on leur demandait, à savoir danser.

Les hommes de Beier n'allaient pas manquer d'ouvrage.

La maison était déserte. Pourquoi ? À cause de Halders ? Sûrement. Il était entré et avait causé la disparition de tous les autres. Tous ? Que signifiait ce mot ?

Où était Halders ?

Winter regarda autour de lui. La poussière révélerait aux hommes de la police scientifique ses secrets en matière de traces, de taches et d'objets.

Il remonta l'escalier et revint dans la pièce principale du rez-de-chaussée, qui faisait aussi fonction de hall, avec des escaliers montant vers les étages.

Ringmar passa la tête en haut de l'un de ceux-ci.

— Viens voir, Erik.

Ringmar l'attendait au sommet de l'escalier. Ils se trouvaient dans un nouveau hall, avec la lumière du jour qui leur parvenait par la porte d'une autre pièce.

C'était un bar, le décor leur était familier. Le mur semblait fait de briques véritables mais, lorsque Winter posa la main dessus, il sentit que c'était du plastique. Il y avait une table et des chaises, tandis que le mur était décoré de façon étrange.

— Exactement comme sur les photos, dit Ringmar.

— C'est grâce à Sara.

Celle-ci venait d'entrer dans la pièce et put entendre ce qui venait d'être dit.

— Attendez d'avoir retrouvé Halders avant de me remercier, dit-elle. J'aurais dû l'empêcher.

— Empêcher Halders ? s'étonna Ringmar.

Bergenheim se présenta alors sur le seuil.

— J'ai fait le tour complet de la maison et, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'y a personne.

— Alors, on va coffrer Bielke, dit Winter.

Ils sonnèrent à la porte. La femme de Bielke vint leur ouvrir dans une robe de chambre blanche. Son visage était encore ensommeillé.

Bielke était assis, sans rien dire, sur le siège arrière de la voiture de Winter. Un véhicule radio les suivait. Bielke se retourna une fois.

— Je proteste contre cet abus de pouvoir, dit-il, une fois dans la salle d'audition dépourvue de fenêtre, en compagnie de Winter et de Ringmar.

— Nous avons certaines questions à vous poser, dit Winter.

Bielke donnait l'impression de ne pas écouter.

— Nous avons obtenu certaines informations.

— Je refuse de parler en dehors de la présence de mon avocat, dit Bielke, dont les traits du visage étaient accentués par la dureté de l'éclairage au néon.

Son bronzage était strié de lignes diagonales blanches.

— Comme vous voudrez, répondit Winter en mettant fin à l'audition.

L'avocat de Bielke semblait avoir été bien souvent confronté à cette situation. Il arriva à huit heures du matin, habillé comme pour un dîner en ville. Peut-être s'interrogea-t-il sur les raisons de la fatigue qui se lisait dans les yeux des deux policiers.

Winter, lui, remarqua le manque de confiance en lui que traduisaient les gestes et le regard de cet homme relativement jeune.

C'est Winter qui donna le signal de la deuxième partie de l'interrogatoire :

— J'aimerais obtenir de vous certains éclaircissements à propos de divers événements de la nuit dernière, dit-il.

Bielke attendit la suite.

Winter précisa de quoi il s'agissait.

— Il est impossible de... commença l'avocat.

— Si vous continuez à interférer, c'est la porte.

— Quoi ? s'exclama l'avocat, interloqué.

— Vous perturbez l'audition du témoin. Vous pourrez poser des questions, si vous le désirez, quand je vous le dirai. Si vous le faites avant, je vous mets à la porte.

L'avocat regarda Ringmar qui hocha doucement la tête.

— Ils ont le droit de faire ça ? demanda Bielke en regardant son avocat, puis Winter.

Ce dernier posa une nouvelle question.

Bielke se reposait. Son avocat était parti mais avait promis de revenir.

— Je crois que tu as besoin de dormir, Erik, dit Ringmar.

— C'est vrai.

— Rentre chez toi.

— Je vais dormir ici. Deux heures.

— Trois, corrigea Ringmar. Vas-y doucement. On a le droit de le garder à vue six heures de plus.

— Je veux le faire mettre en examen, dit Winter.

— C'est un euphémisme de dire que Molina ne se contentera pas de ce qu'on lui fournira, objecta Ringmar.

Le procureur Molina en veut toujours plus, pensa Winter.

— Envoie Bergenhem et quelques gars chez lui.

— C'est toi qui en prends la responsabilité ?

— J'en prends la responsabilité.

— Qu'est-ce que tu veux qu'ils cherchent ?

— L'appareil photo d'Angelika.

— Quoi ?

— Une laisse, des ceintures, des appareils photo. Tout ce qui nous permettra de coincer ce salaud.

— Je crois qu'il est malade, dit Ringmar.

— Ça, c'est vraiment le moins qu'on puisse dire, ironisa Winter en regardant Bertil. Dans une heure, Cohen s'occupera de lui et de son avocat, s'il ose revenir.

— Bon.

Cohen était fort expérimenté en matière d'interrogatoire et Winter avait souvent recours à lui quand il ne tenait pas à poser lui-même les questions.

— Il faut qu'on en sache plus sur le sort de Fredrik, dit Winter. J'ai passé le tuyau à Cohen.

— Je ne crois pas que Bielke soit au courant de ce qui s'est passé, dit Ringmar. À mon avis, il n'a pas vu Fredrik dans cette maison.

— Mais Fredrik l'a peut-être vu, lui.

33.

Ce fut Aneta Djanali qui alla chercher Hannes et Magda à l'école. La mère de Margareta devait revenir plus tard dans la soirée pour rester auprès de ses petits-enfants qui, pour l'instant, étaient orphelins. Aneta se répéta ce mot : orphelins, au moins provisoirement.

— Combien de temps pensez-vous que cela va durer ? avait demandé la grand-mère, lorsqu'elles étaient entrées en contact, avec, dans la voix, quelque chose qui ressemblait à de l'espoir.

Que répondre à cela ?

Lorsqu'elle vit les enfants s'approcher d'elle, Aneta éprouva un certain vertige, comme si tout cela se déroulait ailleurs ou si elle le contemplait à travers un filtre optique. On dirait que je traverse ce paysage en train et que je le vois défiler à l'extérieur, pensa-t-elle.

— Où est papa ? questionna Hannes.

Que répondre à cela ?

— Il est... au travail, dit-elle.

— Quand est-ce qu'il revient ?

— On ne sait pas au juste. C'est pour ça que je suis venue vous chercher, Magda et toi.

Le garçon et sa sœur parurent se satisfaire de cette explication et montèrent dans la voiture radio. Je ne veux pas prendre le volant moi-même, avait dit Aneta à Winter.

Ils en descendirent devant la maison de Halders. Elle entra avec les enfants et regarda la pendule. Dans deux heures leur grand-mère serait là.

— Vous avez faim ? s'enquit-elle.

Elle sortit du congélateur ce qu'il fallait pour confectionner des hamburgers. Magda lui montra du doigt où se trouvait le ketchup. Sur l'étagère, en dessous, il y avait un oignon et une tête de salade qui commençait à virer au brun sur les bords.

Elle fit griller la viande grise, qui brunit, et la glissa entre les tranches de pain. Pas d'oignon pour Magda.

— C'est vrai que tu viens d'Afrique ? demanda celle-ci la bouche pleine.

— D'Afrique, corrigea son frère, l'air gêné. C'est comme ça qu'on dit.

— Mon papa et ma maman viennent d'un pays d'Afrique qui s'appelle maintenant le Burkina Faso. Jadis, c'était la Haute-Volta.

— C'est au-dessus de la Basse-Volta ! pouffa Magda.

Son frère lui donna un coup de coude rageur. Aneta, elle, sursauta surtout intérieurement. Fredrik, Fredrik. Si seulement tu pouvais entrer dans cette pièce et dire quelque chose de stupide à propos de Ouagadougou. N'importe quoi, n'importe quand. On se marierait juste après. On achèterait une maison dans un quartier à population mixte. On resterait habiter ici. On partirait pour la Basse-Volta. On ferait la navette pour Ouagadougou. Entre, Fredrik. Appelle-moi sur mon portable, espèce de grand idiot adoré.

— Comment c'est ? interrogea Hannes.

— Le Burkina Faso ? Il y a beaucoup de sable, dit-elle en regardant son propre hamburger, qui commençait à se dessécher, sur son assiette. Je n'y suis allée qu'une seule fois. Il y a dix ans.

— Tu n'y es pas retournée ?

— Euh, non. Je suis née ici, à Göteborg, tu sais. Je suis suédoise.

— Y a des lions ? s'exclama Magda.

— Pas beaucoup. Surtout des chameaux.

— C'est un désert.

— En grande partie, oui.

— Tu connais l'histoire de l'avion qui s'est écrasé dans le désert ? demanda Hannes.

— Elle est drôle, coupa Magda.

— Non, répliqua Aneta en le regardant.

— Le capitaine envoie les passagers chercher de la nourriture, dit le garçon avec un grand sourire. Parce que tout le monde a survécu à l'accident, tu comprends. Il les envoie et ils

reviennent en disant : on a une bonne et une mauvaise nouvelle. Tu me suis ?

— Oui.

— Bon, dit le capitaine, commencez par la mauvaise. Alors, les passagers lui annoncent : il n'y a que de la crotte de chameau à manger. Et la bonne ? demande le capitaine. Il y en a beaucoup, répondent les passagers.

Aneta éclata de rire.

— C'est papa qui nous l'a racontée, dit Magda.

Les enfants allèrent dans leur chambre pendant qu'elle faisait la vaisselle. Elle avait le soleil dans les yeux et baissa le store.

Depuis la salle de séjour, elle entendait le petit ronronnement de l'ordinateur, dans la chambre de Hannes, et la voix caverneuse et métallique qui accompagnait l'un de ses jeux vidéo.

Elle fouilla parmi les CD. Fredrik avait bon goût, pensa-t-elle, avant de se reprendre : *a bon goût. Il a bon goût. Pas mal de chansons à texte américaines et un peu d'alternative country.*

Elle resta pensive, quelques pochettes de disques à la main. Au-dehors, le jardin était plongé dans la torpeur de l'après-midi. Les oiseaux dormaient sur les branches. Peut-être les enfants faisaient-ils maintenant une sieste fort bienvenue, car elle n'entendait plus le bruit de l'ordinateur dans la chambre de Hannes.

Elle mit un disque de Buddy Miller, dans l'espoir que Fredrik l'entende, entre en coup de vent et demande : qui est-ce qui touche à mes disques, bon sang ? *Nothing can stop me stop me stop my loving you. I'll crawl through the fire, walk to the river, you'll be the taker, I'll be the giver.*

Winter avait dormi d'un sommeil agité, l'espace d'une heure et demie, et fait des rêves de violence qu'il avait oubliés en se réveillant mais qui cognaient encore à ses tempes à la manière d'un accès de fièvre.

Le visage de Fredrik Halders fut la première chose qu'il vit, avant d'avoir ouvert les yeux. Une fois que ce fut fait, il n'eut plus devant lui que ce mur vide et d'un jaune d'urine.

Il se mit sur son séant et se frotta le visage en regardant sa montre. Puis il tendit la main vers le téléphone posé sur la petite table de la salle de repos et appela chez lui.

Angela lui répondit d'une voix inquiète.

— Comment ça va, Erik ?

— Ne t'inquiète pas pour moi. Plutôt pour Fredrik.

— Rien de nouveau ?

— Non. Elsa est là ?

— Elle est en train de faire sa sieste.

— Comme moi, alors.

— Quand est-ce que tu rentres ?

Quand ce sera terminé, pensa-t-il. Ça peut aller très vite.

— Il faut qu'on interroge un témoin.

— Ah bon.

— Ça concerne peut-être Fredrik, également.

— Il sait ce qui lui est arrivé, ce témoin ?

— Aucune idée, dit Bielke.

Son visage était toujours aussi figé et strié de blanc. Il n'avait pas dormi. Winter lui avait refusé le droit de fumer. Assis près de lui, son avocat écoutait et prenait des notes. Il paraissait bien décidé à faire face aux accusations éventuelles. Winter lut quelques lignes sur un papier posé devant lui.

— Je vous répète que je n'ai pas vu ce policier, s'obstina Bielke.

— Il était dans cette maison en même temps que vous.

— C'est impossible, puisque j'étais chez moi en train de dormir, vous ne comprenez pas ça ?

— L'un d'entre nous vous a vu entrer dans la maison dont nous parlons.

— C'est faux, puisque je n'y étais pas. Je ne sais même pas où elle se trouve et vous aurez beau m'en parler, je ne le saurai toujours pas.

— Pourquoi mentir ? demanda Winter.

— En effet : pourquoi mentez-vous ?

Bielke ne perdait pas le nord, mais il n'était pas aussi arrogant que certains autres. C'est un sociopathe qui n'est pas né de la dernière pluie, songea Winter.

Soudain, il sentit la lassitude l'envahir. Il était plus fatigué qu'il ne l'était avant de s'allonger sur ce lit trop mou. Sara n'avait jamais vu Bielke auparavant. C'était une erreur qui pouvait être lourde de conséquences, mais ils n'étaient que des êtres humains, après tout. Et Bielke, qu'était-il, lui ?

Il pensa au procureur Molina. Il leur fallait d'autres éléments pour obtenir la mise en examen de Bielke et il ne leur restait plus que cinq heures. Pour l'instant, l'homme de Långedrag risquait fort d'être remis en liberté, en dépit des efforts déployés. Alors qu'une mise en examen leur fournirait la tranquillité d'esprit nécessaire en vue de la procédure d'incarcération. Il désirait faire partager au procureur les soupçons raisonnables qu'il nourrissait à l'égard de Bielke. Et pouvoir ensuite les transformer en une probabilité. Mais de quoi soupçonner Bielke ? De complicité dans la disparition de Fredrik Halders ? Du meurtre de trois jeunes femmes ? De viol sur la personne de sa fille ? Ce qu'il savait de cet homme ne lui permettait d'exclure aucune de ces hypothèses. Bielke est la clé de l'affaire. Il ne faut plus que je commette d'erreurs.

Il avait besoin d'un témoin, d'un indice, d'un lien.

Car Bielke nierait effrontément, il en était capable.

Winter pensa de nouveau à Halders. À cette tête rasée et dure comme les rochers de Saltholmen sur lesquels les gens étaient en train de prendre des bains de soleil, en ce moment.

Ils avaient aussitôt cherché à mettre la main sur Samic, mais celui-ci avait disparu. Il n'était ni chez lui, ni à son restaurant, ni chez des connaissances. Ringmar avait dit qu'il n'en était pas surpris et Bergenhem avait complété en affirmant qu'il était là où se trouvait Halders. Au royaume des morts, peut-être ? Winter n'avait rien répondu et avait seulement poursuivi sa traque par les rues écrasées de soleil de la ville.

Bergenhem s'était rendu chez Bielke en compagnie de ses collègues les inspecteurs Johan Setter et Sara Helander. Je suis partout, pensa cette dernière, peut-être que ça va aller mieux ici. Elle ne voulait pas dormir avant qu'ils n'aient retrouvé Fredrik.

La femme de Bielke resta enfermée tant dans son mutisme que dans sa chambre.

— Il ne faut pas la déranger, dit Bergenhem.

— Où est-ce qu'on va, alors ? demanda Setter.
— Où est leur fille ? enchaîna Sara Helander.
— Elle prend son bain du matin, lui répondit Bergenhem.
— Eh bien alors, commençons par sa chambre, suggéra Setter.

— On y est déjà allés et on a tout passé au peigne fin, objecta Bergenhem.

— Oui, mais les choses ont changé depuis, dit Setter.

— Est-ce qu'elle est au courant ? questionna Sara.

— De quoi ?

— De la raison pour laquelle on est venu chercher son père, ce matin.

— Est-ce qu'on la connaît, nous ?

La maison est plus petite qu'elle n'en a l'air de l'extérieur, pensa-t-elle. Plusieurs fenêtres étaient entrouvertes et laissaient pénétrer une odeur de sel marin et de rochers, de poussière séchée et d'herbe brûlée par le soleil. La poussière formait même une sorte de brume, dans cette maison. Peut-être personne n'a-t-il eu la force de faire le ménage depuis le début de cette affaire.

— Je vais voir dans le garage, dit Bergenhem.

Tout y était parfaitement rangé, bien que Bielke possédât l'ensemble de ce que pouvait désirer le propriétaire d'une maison ancienne.

Le garage contenait deux voitures.

Pourtant, Bielke était arrivé à pied, à cette maison en ville. Sara n'avait vu aucune voiture. Peut-être était-elle restée au garage pendant tout ce temps. Ils finiraient bien par le savoir.

Bergenhem examina les boîtes et les caisses les unes après les autres. C'était un travail de routine mais il arrivait qu'il donne des résultats. Ceux-ci étaient parfois surprenants, comme le fait qu'un suspect dissimule chez lui un objet compromettant à un endroit... tout à fait banal. Et ce qui n'était que vraisemblable se révélait souvent juste. Un fusil avait été remis à sa place sur un râtelier, à côté d'une tête d'élan. Un couteau avait été remplacé parmi les autres, sur son support magnétique. Une laisse était posée sur une chaise, dans l'entrée, comme toujours. La côte d'agneau avait été remise au congélateur.

Quant à un objet contondant, le mieux était de le glisser dans un four chaud. Où est-ce qu'il avait lu cela, déjà ?

Une laisse. Étant donné que Bielke ne possédait pas de chien, si on en trouvait une chez lui, ou un autre objet pouvant servir à étrangler, ce serait parfait.

Il tâta la poignée de la portière avant de la plus petite des deux voitures, un break. Celle-ci s'ouvrit. Les clés étaient sur le tableau de bord. Il suffisait de fermer la porte du garage, en effet.

Il fallait qu'il prenne une décision quant au moment où faire intervenir les vrais spécialistes en la matière, les hommes de Beier.

Bergenheim ouvrit la portière avec ses gants blancs et examina rapidement la boîte à gants, le sol et les sièges. Des miettes, des bouts de papier, de la poussière et une carte pliante de l'Europe. Un chewing-gum usagé dans le cendrier. Mais pas d'odeur de tabac.

Puis il prit les clés et ouvrit le coffre. Une chaise pliante, une couverture plutôt en bouchon que pliée, un panier en rotin ou une matière de ce genre, deux gants de travail portant des taches d'huile ou d'une saleté quelconque, deux vieux journaux passablement jaunis, un bac à bouteilles de boissons rafraîchissantes qui était vide et une unique pantoufle, percée au gros orteil. Peut-être mordue par un chien, se dit Bergenheim.

Il écarta délicatement ces objets et ouvrit le compartiment du fond : la roue de secours, la housse du cric et une autre contenant diverses clés. Rien d'autre. Il referma le compartiment.

Au moment de refermer le coffre, il aperçut du coin de l'œil un autre compartiment, sur la gauche, à vrai dire plutôt sous la forme d'une ombre dans cet espace. Celui-ci portait une marque qu'il ne put interpréter. Il tira dessus, sans succès. Il redoubla alors d'efforts et le compartiment s'ouvrit avec une sorte de soupir. À l'intérieur, il y avait la place pour un triangle de sécurité plié ainsi que pour une trousse de premiers soins de forme plate. Il sortit les deux mais ne vit rien d'autre. Par acquit de conscience, il plongea cependant la main à l'intérieur de

l'espace vide et elle rencontra quelque chose de dur. Il sortit l'objet et, avant même de le voir, il sut ce que c'était.

Bien que poussiéreux, l'appareil photo était assez neuf, petit, compact et facile à utiliser. C'était le genre de ceux que les spécialistes qualifient d'appareil pour débiles mentaux, pensa-t-il.

À l'intérieur, il y avait une pellicule en partie exposée.

Curieux endroit pour placer un appareil photo : à côté du triangle de sécurité. Attention, Lars, c'est aussi un signal d'alarme.

Il entendit alors une voix derrière lui.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Bergenheim se retourna et vit la jeune fille tenant son vélo à la main. Elle portait un short, un T-shirt et des sandales. Elle était belle, bronzée, et avait relevé ses lunettes de soleil sur son front. Dans le panier de son porte-bagages, il y avait une serviette de bain et une bouteille de boisson rafraîchissante.

— Vous êtes journaliste ? demanda-t-elle.

Bergenheim comprit le sens de cette question en se rappelant qu'il tenait un appareil photo à la main.

— Non, policier, dit-il. Je me présente : Lars Bergenheim, de la police criminelle.

Il ne l'avait encore jamais vue et s'approcha d'elle.

— Pourquoi n'emménagez-vous pas chez nous ?

Je préfère que ce soit ton père qui emménage chez nous, pensa-t-il. Elle a l'air bien calme. Je me demande pourquoi.

— Qu'est-ce que vous voulez à mon père ? reprit-elle.

— Nous avons un certain nombre de questions à lui poser.

— Vous avez toujours des questions.

— Est-ce le vôtre ? demanda-t-il en montrant l'appareil photo.

— Non.

— Celui de votre père ?

— Où était-il ?

— Dans la voiture, là. L'Opel.

— C'est celle dont maman se sert pour faire ses courses.

Bergenheim hocha la tête.

— Je ne connais pas cet appareil, dit-elle. J'en ai un pareil, mais il est dans ma chambre. Il y était ce matin avant que je parte, en tout cas.

Impossible de tirer quoi que ce soit de sensé de Bielke. Les questions qu'on lui posait ne servaient qu'à en susciter d'autres de sa part. Winter avait donc décidé de s'accorder une pause, dans l'espoir d'avoir plus de chance avec Andy, le petit ami d'Anne Nöjd, qui avait répondu à la convocation.

Winter était toutefois convaincu qu'il avait dit tout ce qu'il savait. Il avait d'ailleurs été frappé de plein fouet par ce qui était arrivé et paraissait en état de catatonie.

C'est alors que Bergenhem appela.

— La famille ne connaît pas cet appareil, dit-il. La fille a le sien et il y en a un autre, dans la cuisine, qui appartient à tout le monde, selon eux.

— Apporte-les ici tout de suite, dit Winter.

— La mère et la fille ?

— Non : les appareils photo.

*

Le seul contenant une pellicule était celui que Bergenhem avait trouvé dans le coffre de la voiture. La moitié avait été exposée. Ils eurent les clichés au bout de quarante minutes. Winter était en compagnie de Bergenhem, Ringmar, Sara Helander et Aneta Djanali.

On aurait entendu une mouche voler dans la pièce, lorsque Winter déposa le petit tas de clichés sur la grande table de la salle de réunion et les prit les uns après les autres. Bergenhem ne put s'empêcher de rompre ce silence dès le deuxième.

— C'est Angelika Hansson, bon sang.

Le visage noir de celle-ci luisait en effet de tout son éclat et faisait concurrence au soleil qui colorait ce qui se trouvait autour d'elle, sur cette plage. Beaucoup de sable, pensa Aneta. Pas de chameau, ni de crotte du même animal.

Il y avait quatre photos différentes d'Angelika Hansson, toutes prises sur la même plage mais sous des angles différents. Toujours cette profusion inutile, pensa Aneta.

Sur une autre, un jeune homme solitaire souriait, à l'endroit où se trouvait Angelika peu avant.

— C'est lui, dit Winter, c'est le petit ami d'Angelika.

— Il figure également sur celle-ci, prise à la lisière d'une forêt, dit Ringmar.

— Cet endroit me rappelle quelque chose, coupa Sara.

Si Fredrik avait été là, il aurait dit « C'est la côte ouest », pensa Aneta.

— On peut voir le terrain de football, derrière, sur cette photo, dit Bergenhem.

— C'est la baignade de Hovåsbadet, confirma Winter.

— Et ça ? demanda Sara.

— La maison d'Angelika, répondit Winter.

Il n'y avait personne devant le bâtiment et la photo avait été prise l'après-midi, car les ombres étaient allongées.

— Voici celle de la famille Bielke, annonça Bergenhem lors de la suivante. Et une autre photo de leur maison.

Winter retourna un nouveau cliché, à la manière d'un croupier de casino. Il était excellent pour la concentration de tous de procéder ainsi. Il ne restait plus que quelques photos.

Il avait maintenant devant lui l'image d'une autre maison, au nord de celle d'Angelika Hansson mais au sud de celle de Jeanette Bielke.

— Bon Dieu ! ne put s'empêcher de s'exclamer Ringmar.

— C'est la maison des parents de Beatrice Wägner, dit Winter.

— Quoi ? demanda Sara.

— La maison de Beatrice Wägner, répéta Winter sur un ton qui s'efforçait de modifier l'image, de rompre le charme.

Personne là non plus, bien que ce fût également l'été, assez tard, avec des ombres allongées. Winter regarda le reste des photos qu'il tenait dans sa main droite. Que leur réservaient-elles ?

Il tenait maintenant sa mise en examen et peut-être même en détention. Et pourtant, il était loin d'en être heureux.

— Mon Dieu ! s'exclama Aneta Djanali.

— *What's next ?* demanda Bergenhem.

Winter retourna les trois derniers clichés et ils les observèrent tous en silence.

— Eh bien, on le tient, commenta Bergenhem.

— Mais pourquoi ? s'étonna Sara, à l'instar de tous.

C'est de la folie, se dirent-ils aussi. La folie explique à la fois tout et rien, pensa Winter.

Il fixa de nouveau les photos du regard en commençant par celle de gauche.

C'était la maison de l'autre côté du fleuve, où Halders avait disparu.

Puis la crevasse en forme de grotte où on avait trouvé les corps d'Angelika et de Beatrice, et près de laquelle Jeanette avait été attaquée.

Enfin, l'endroit où avait été trouvé Anne Nöjd. Où elle avait proféré ses dernières paroles, non : ce dernier... cri, ce cri d'angoisse qu'avait enregistré son propre répondeur.

Sur tous ces clichés les ombres étaient allongées.

Et ils avaient été pris alors qu'aucun périmètre de sécurité n'était en place.

C'est Ringmar qui exprima la pensée de tous :

— Est-ce qu'il savait ce qu'il faisait ? Est-ce que toutes ces photos ont été prises... avant ? Avant que ça n'arrive.

Mon Dieu, pensa Aneta Djanali pour la énième fois. La seule chose qui manque sur ces photos, c'est un endroit qu'on ne connaît pas et où on pourrait retrouver Fredrik. Mon Dieu. Si seulement on avait eu ces clichés... avant. Avant que ces crimes ne soient commis. Là, là et là, un crime va être commis et, si vous trouvez rapidement ces endroits, vous serez peut-être en mesure de contribuer à la paix civile.

L'appareil photo était maintenant chez Beier.

Bielke, lui, était à l'ombre — et au frais.

— On a du boulot, dit Winter.

Dehors, les ombres commençaient à s'allonger. Le soir n'allait pas tarder à arriver. On n'est pas loin du but, songea-t-il.

34.

Winter alla trouver Yngvesson dans son studio. Il y régnait une odeur de sécheresse, comme de l'année passée. La poussière formait des tunnels de lumière, au-dessus de l'ordinateur. Les bandes tournaient, avec leurs cris à jamais éteints. Il était difficile de respirer.

Quand tout sera terminé, je cesserai de fumer.

Nous achèterons une maison au bord de la mer, je prendrai un congé d'un an et ensuite on verra.

— Je n'ai toujours que des fragments, dit Yngvesson.

Des fragments de crime, pensa Winter.

— Tu préfères que je revienne ?

— Cet après-midi.

— Jusqu'ici, on n'est jamais parvenu à reconnaître une voix, je veux dire : à *identifier* une voix qu'on a déjà entendue. Tu crois que ce sera possible ?

— J'essaie de me rapprocher au plus près des échantillons de voix que nous avons, Erik.

Kurt Bielke fixait un point situé au-dessus de la tête de Winter. Sur la table, entre eux, était posé l'appareil photo, que les hommes de Beier avaient fini d'examiner. Ils avaient trouvé dessus plusieurs empreintes digitales correspondant à d'autres, encore non identifiées, qui avaient été relevées à son domicile. On n'avait pas encore pris les siennes, mais cela n'allait pas tarder. Winter s'était entretenu avec Molina à propos de la mise en examen. « Accordez-moi une heure, avait demandé celui-ci. Non : accordez-vous encore une heure avec lui. Et ensuite appelez-moi ».

Après ça, on lui fera une prise de sang, pensa Winter. Ensuite, ce sera terminé.

Le regard de Bielke ne vacillait pas.

— Je renouvelle ma question : Savez-vous à qui appartient cet appareil photo ?

— Je ne l'ai jamais vu.

— Nous l'avons trouvé chez vous.

Pas de réponse.

Winter regarda le magnétophone.

— Je répète ce que je viens de dire : Nous l'avons trouvé chez vous, Kurt Bielke.

Un simple haussement d'épaules.

— Pourquoi était-il là ?

— Où ça ?

— Chez vous.

— Où ça, chez moi ?

— Dans l'une des voitures qui étaient dans le garage.

— Je n'en ai aucune idée.

Winter réfléchit un instant. L'air circulait en rond dans cette pièce, déjà trop petite et trop chaude.

Il voulait obtenir un aveu. Sur-le-champ.

Chacun d'entre eux était désireux de rentrer chez lui, dans cet été qui brillait de tous ses feux, au-dehors.

— Vous avez été identifié sur le lieu d'un crime.

Bielke ne répondit pas. Il lui aurait pourtant été facile de demander : « Le lieu de quel crime ? » Mais il préférerait se taire.

— Parlez-en à ma famille, se contenta-t-il de dire.

— Pardon ?

— Parlez-en à ma famille.

— Pourquoi ?

— Elles savent où j'étais.

— Je vous pose la question à vous.

Bielke ne répondit pas à cela non plus. Nulle réponse ne pouvait être lue dans ses yeux, dont la teinte faisait penser à un jean délavé, à savoir un bleu presque blanc et sur le point de disparaître.

Et si les empreintes, l'A.D.N. et tout le saint-frusquin ne donnent rien, pensa Winter. S'il peut sortir libre d'ici ?

Il reprit la litanie de ses questions, auxquelles Bielke répondait parfois.

Au bout d'une heure, Winter appela de nouveau Molina et obtint sa mise en examen. Il gagnait ainsi du temps, à savoir les quatre jours qui les séparaient de l'audience d'incarcération.

— Pas de blagues, hein ? dit le procureur.

Winter raccrocha sans répondre, légèrement soulagé. Il laissa ensuite ce sentiment s'envoler par la fenêtre, avec la fumée de son cigarillo, et repensa à ce qu'avait dit Bielke.

La famille.

Cet homme était dément. Tout ce qu'il disait pouvait revêtir une certaine signification, mais uniquement pour lui.

Winter appela le service scientifique. C'est Beier qui lui répondit.

— Tes gars sont-ils toujours chez Bielke ?

— Pas en ce moment. Pourquoi cette question ?

— J'y vais.

— Tu le tiens ?

— Je ne sais pas. Quand est-ce qu'on aura des nouvelles du laboratoire ?

— À propos du verre ? Ils ont promis de faire des heures supplémentaires, mais tu sais ce que c'est.

Ils avaient passé les vêtements et les chaussures de Bielke au peigne fin à l'aide d'un aspirateur muni d'un filtre non réutilisable et d'un réceptacle de même nature et ils avaient trouvé de tout petits morceaux de verre qu'ils avaient l'intention de comparer avec ceux qu'ils avaient recueillis après le cambriolage au domicile des Hansson. Cela ne donnerait pas forcément quelque chose. Néanmoins, ils pourraient déterminer l'indice de réfraction de ce verre et dire si c'était le même que celui des fragments qu'ils avaient trouvés dans les chaussures et la pochette de Bielke. C'était un indice possible, rien de plus. Mais, ajouté à d'autres, cela pouvait finir par donner des résultats.

Il était au volant de sa voiture, dans une fin d'après-midi brûlante et dépourvue de promesse de fraîcheur au cours de la soirée. Le soleil était toujours puissant, alors qu'il était en train de disparaître derrière cet horizon occidental vers lequel il se dirigeait.

Tout ce qui était de nature végétale se recroquevillait sous cette chaleur, commençait à dépérir et émettait ce genre d'odeur sèche et acide perceptible dans les asiles de vieux, où des corps humains étaient en train de se dessécher et de rabougir pour se

préparer à la mort. C'était la même odeur de putréfaction mêlée à de puissants détergents.

Winter alla se garer dans la cour de la maison des Bielke.

Il n'y avait personne sur la terrasse couverte mais il vit que la fenêtre de la chambre de Jeanette était grande ouverte.

La famille.

Peut-être les yeux déments de Bielke avaient-ils cherché à exprimer quelque chose. Jeanette. Était-ce elle qui était la clé de toutes ces énigmes ? Les rapports qu'elle entretenait avec son père avaient l'air assez complexes – adjectif plutôt déplacé dans un pareil contexte. Il se tenait devant la porte d'entrée de la maison, très légèrement entrebâillée. Était-elle folle, elle aussi ? Et sa mère ? Qu'est-ce qui était normal ? Ses pensées lui inspirèrent une grimace et un sourire d'ironie envers lui-même : quel sens tout cela pouvait-il avoir, où allons-nous, existe-t-il vraiment des carrefours, dans quel monde la vie a-t-elle le plus de sens ?

Il frappa à la porte, qui s'ouvrit encore un peu plus sous cette légère poussée, puis appela. Pas de réponse. Il franchit alors le seuil et renouvela son appel. À sa gauche, il voyait l'ouest du jardin, à travers une fenêtre de la pièce qui se trouvait de l'autre côté de ce hall vaste et lumineux. Les ombres avaient maintenant atteint leur maximum. Les oiseaux de mer, eux, poussaient leurs cris les plus intenses, dans leur chasse aux détritiques des jardins.

Soudain, il vit quelque chose bouger à l'extérieur. Il rebroussa chemin et fit le tour de la maison à toute allure, le long de l'allée gravillonnée, en s'efforçant de regarder de tous les côtés à la fois. Pourquoi suis-je en train de faire cela ? se demanda-t-il. Parce qu'il y avait quelqu'un, là-bas, à l'extérieur, et que cela a forcément un rapport avec ce qui se passe à l'intérieur. Ou plutôt ce qui s'est passé.

Les mouettes se moquaient de lui. Il n'y avait personne, à cet endroit. Les ombres recouvraient à présent le sol dans sa totalité, à la manière d'une sorte de linceul noir. Il avança jusqu'à la haie marquant la limite du terrain, dans laquelle il y avait des trous assez grands pour qu'un être humain puisse se glisser à travers.

Et maintenant ?

Il se retourna vers la maison. Toujours pas le moindre signe de vie, aucun bruit, aucune voix, aucun visage, aucun corps.

Les occupants de la maison devraient pourtant réagir, puisque la porte était ouverte.

Winter franchit à nouveau le seuil. Il n'entendait toujours pas le moindre bruit en provenance de l'intérieur, seulement les cris des oiseaux au-dehors et la rumeur de la circulation automobile en fond sonore. Mais pas de radio, de lave-vaisselle, de hotte aspirante, de cliquetis de couverts contre des assiettes, de télévision, de mixer, de voix, de rires, de pleurs, de cris ni de coups.

— Y a quelqu'un ? Y a quelqu'un ?

Toujours pas de réponse.

— Y a quelqu'un ?

Il commença à monter l'escalier. Dans le hall qui se trouvait à l'étage, il faisait un peu plus sombre. Une porte entrouverte, celle de la chambre de Jeanette.

Il entendait maintenant un léger bourdonnement, qui semblait se déplacer lentement au plafond.

— Y a quelqu'un ? Jeanette ?

Il traversa rapidement le hall pour se précipiter dans la chambre de la jeune fille. La fenêtre était toujours ouverte et il la gagna très rapidement pour regarder dans le jardin, vers la haie et le bois qui se trouvait derrière. Il vit alors quelque chose qui bougeait, derrière un arbre, une forme indistincte qui avait disparu l'instant d'après, une sorte de boule dans le crépuscule. Il resta sur place à observer ces mouvements dans les buissons et les fourrés, mais il ne pouvait pas se précipiter à nouveau au rez-de-chaussée avant de savoir ce qu'il voyait vraiment. Puis le calme revint, il attendit à nouveau mais le visage ne reparut pas. C'était bien un visage qu'il avait vu, ou du moins ses contours, il en était maintenant convaincu. Pourtant, il n'avait rien observé qu'il fût en mesure de reconnaître, pas à une distance pareille.

Il bougea un peu et entendit à nouveau le bourdonnement, toujours assez paisible mais plus fort. On aurait dit... il détourna le regard vers l'alcôve, sur la droite, là où la porte de la salle de bains... Mon Dieu ! Il vit alors un petit filet d'eau qui

commençait à passer sous la porte et qui commençait à faire briller le parquet, dans cette merveilleuse lumière vespérale. Il put alors identifier le bruit de l'eau, qui coulait à la manière d'une véritable cascade. Il se précipita vers la porte, mais elle était fermée à clé. Il tira de toutes ses forces en criant le nom de Jeanette, puis recula de deux pas et donna un grand coup pied en plein milieu, à l'endroit où le panneau est le moins résistant. Au bout de trois, puis quatre coups de ce genre, celui-ci céda et il put se glisser dans la salle de bains, dont le sol était couvert d'eau et de sang. Mais il dérapa, se cogna contre le carrelage et sentit quelque chose se briser dans son coude. Il se releva en feignant que cette douleur n'était pas la sienne mais celle de quelqu'un d'autre. Ses vêtements kaki étaient maintenant roses de ce sang et de cette eau qui continuaient à couler de la baignoire dans laquelle Jeanette était assise, avec des yeux qui pouvaient être ouverts ou fermés, il était incapable de le dire car il ne voyait que son visage et son cou qui émergeaient puis plongeaient dans cette mer écarlate. Il se glissa jusqu'à elle, comme sur des patins à glace, se pencha, souleva ce corps qui était plus lourd qu'aucun de ceux qu'il avait tenus jusque-là dans ses bras et la douleur de son coude lui fit l'effet de pierres brûlantes qu'on aurait posées sur une plaie à vif.

Il était plus de minuit quand il rentra chez lui le bras en écharpe, dont la douleur n'était qu'une caresse, comparée à ce qu'elle était auparavant. Presque plus pâle que lui, Angela le tenait dans ses bras. C'est elle qui l'avait conduit aux urgences, plus rapidement qu'il n'aurait pu le faire lui-même, puisque c'était son lieu de travail, à elle.

La baby-sitter les attendait dans le hall. Le visage de Winter l'effraya quelque peu. Elle reçut son salaire.

— Donne-moi un whisky, dit-il depuis la chaise sur laquelle il était assis, dans la cuisine.

— Ce n'est pas bon de boire de l'alcool, quand on a ce que tu as.

— Un double.

Elle lui versa la ration demandée et lui tendit le verre.

— Ouuh, s'exclama-t-il après la première gorgée.

Il sentit l'effet de l'alcool dans son corps, puis dans sa tête et jusque dans son coude, et but à nouveau.

— Tu aurais dû rester aux urgences, dit-elle. Il va falloir qu'ils te plâtrant, quand l'enflure aura disparu.

— Elle est vivante, dit-il en tendant son verre, dans lequel Angela versa un centimètre de whisky. Encore un.

Elle s'exécuta et il but à nouveau.

— Elle n'est pas morte, elle vit, répéta-t-il.

— Il s'en est fallu de peu.

— Elle va s'en tirer, c'est l'essentiel.

— Il semble bien. Elle a pourtant perdu beaucoup de sang, beaucoup trop pour survivre, en fait.

Winter revit cette baignoire pleine d'eau, ce sol inondé, et sentit à nouveau la douleur de son coude et le poids dans ses bras. Puis le corps nu de la jeune fille sur le carrelage, tandis qu'il cherchait fébrilement son portable, qu'il avait laissé tomber dans cette affreuse eau bouillonnante agitée par le flot qui continuait à jaillir du robinet. Il avait alors cessé ses plongées et était passé dans la chambre pour appeler depuis le téléphone de la jeune fille, au chevet de son lit. Puis il était retourné dans la salle de bains pour lui garrotter les poignets à l'aide de sa ceinture et d'un morceau de rideau qu'il avait arraché à la fenêtre de la chambre. Il avait écouté son cœur et cru l'entendre battre. Il avait ensuite pratiqué la respiration artificielle, mais elle ne bougeait toujours pas d'elle-même. Il avait alors vérifié ses poignets et cherché d'autres plaies. Bref, il avait fait ce qu'il pouvait, jusqu'à ce qu'il entende la sirène de l'ambulance par la fenêtre.

— Erik ?

— Oui... quoi ?

— Il faut que tu dormes.

— Comment ?

— Je vais t'aider.

Elle se pencha au-dessus de lui. Elle était forte, plus forte que moi, pensa-t-il.

— Tu lui as sauvé la vie.

— J'ai été trop lent.

— Si tu n'étais pas arrivé, elle serait morte.

— Elle l'est presque.

— Voyons, Erik.

Il la laissa faire, se recoucha et sombra dans le sommeil.

La première chose qu'il perçut fut l'odeur du café. Puis la voix d'Elsa, qui demandait quelque chose, en se servant de l'un de ces nouveaux mots dont elle avait fait l'acquisition, et Angela qui lui répondait. Il tenta de se redresser, mais son coude l'en empêcha.

Elsa était assise sur sa chaise de bébé, dans la cuisine.

— Papa, papa !

Winter alla la retrouver et resta longtemps près d'elle.

Il avait appelé l'hôpital. À présent il était assis sur la couverture dans la salle de séjour, tentant de protéger son coude des assauts d'Elsa. Angela vint la prendre dans ses bras et lui faire faire l'avion.

— Le plus dur est passé, répéta-t-il.

— Attends une seconde, dit-elle.

Elle revint seule.

— Elle est magnifique. Elle dort quand on le lui demande.

— C'est tout de même elle qui décide, dit Winter avec un sourire.

— Maintenant, tu vas rester à la maison, fit Angela.

— Elle s'est réveillée.

— Non.

— Je parlais de Jeanette.

— Tu veux aller la voir ?

— Bertil et Lars sont là-bas.

— C'est tout ce que tu trouves à dire ?

— Tu peux m'aider à passer mes vêtements ?

Une fois dans la chambre à coucher, Angela se mit à pleurer.

— J'ai beaucoup pensé à Fredrik, dit-elle.

— Et moi alors, tu ne crois pas...

— Si, si... c'est tellement irréal. Où est-il ? Est-ce qu'il est déjà arrivé quelque chose comme ça ?

Il vit qu'elle se rendait soudain compte de ce qu'elle avait dit. Ses propres expériences. Ces journées entières passées dans cet appartement étranger puant la haine et la folie. Des milliers de

sentiments se reflétèrent sur son visage, tandis qu'ils étaient assis là, puis elle donna l'impression de sortir d'un cauchemar.

Ils en avaient beaucoup parlé et allaient continuer à la faire.

— Ce n'est pas quelque chose d'habituel, dit-il.

— Je pense à ses enfants. On ne peut rien faire pour eux ?

— La mère de son anc... de Margareta est là. Et Aneta, de temps en temps. Ainsi que Hanne.

— Tu y es allé ?

Pas eu le temps. Trop pénible... d'y aller. Pour eux aussi. Un flic qui leur rappellerait leur papa.

— Non, pas encore.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle tendit le bras pour prendre la chemise qu'elle venait de repasser et qui était posée sur une chaise, à côté du lit.

— Il n'a quand même pas... été tué ? demanda-t-elle en le regardant.

Winter ne répondit pas.

— Je sais que tu ne peux rien dire avec certitude. Mais tu dois bien avoir une idée, un sentiment.

— J'ai un sentiment qui me dicte que l'on doit faire tout son possible, aussi vite qu'on pourra, de préférence en même temps, si on veut revoir Fredrik. Et on le fera revenir.

Toute la question est de savoir dans quel état, se dit-il dans l'ascenseur qu'il prit pour gagner la voiture radio qui l'attendait devant sa porte. Fredrik n'est pas au nombre des vivants.

35.

Lorsque Winter arriva au service des urgences, Jeanette Bielke avait de nouveau été plongée dans le coma.

— Le risque était trop grand, dit le médecin.

— Quand se réveillera-t-elle ?

— Vous voulez dire : « Quand la réveillerons-nous ? »

Winter regarda le médecin avec une expression qui incita celui-ci à se concentrer sur sa réponse.

— Dans deux heures, environ.

— Alors, je reviens dans deux heures très exactement, dit Winter en regardant la montre attachée au poignet qui n'était pas entouré de pansements et tenu en écharpe. J'ai besoin de savoir une ou deux choses, seulement.

— Je ne peux rien vous promettre.

Winter fit prendre à la voiture radio la direction de Frölunda Torg. Il ne connaissait pas le conducteur, un jeune. La brume solaire recouvrant le grand parking faisait penser à un violent incendie. Le vent du sud forcissait mais le thermomètre sur le toit du centre commercial semblait se refuser à afficher un chiffre autre que 39. Les gens cherchaient la fraîcheur sous les toiles tendues au-dessus des étals de marchands de quatre saisons ou allaient s'abriter sous les voûtes du centre commercial, où la sueur leur collait alors au corps et le froid en faisait tousser plus d'un.

Lorsqu'il sonna chez Mattias, personne ne vint ouvrir. Ils savaient qu'il vivait chez sa mère, mais ils n'avaient pas encore eu l'occasion de s'entretenir avec celle-ci.

Comment est-elle ? se demanda Winter. Il y a peut-être une bonne raison de lui parler. Et si c'était elle qui se trouvait à côté de Samic dans le bateau ?

Il n'avait pas vu Mattias à l'hôpital. Était-il au courant de ce qui était arrivé ? Quelqu'un l'en avait-il informé par téléphone ?

Était-ce son visage qu'il avait aperçu dans le jardin ? Ce n'était pas impossible, car il continuait à tourner autour de la maison des Bielke comme un chien abandonné, refusant d'accepter les faits.

Mattias s'était-il entretenu avec Jeanette avant que celle-ci ne commette son geste ? Cette tentative de suicide qui risquait de ne pas s'arrêter là.

Il sonna de nouveau et entendit les sonneries se répercuter à l'intérieur de l'appartement, derrière la porte en contreplaqué. Toutes les fenêtres de l'immeuble étaient ouvertes, que les gens soient chez eux ou non, et l'air était tellement sec, dans l'escalier, qu'il y régnait une odeur d'incendie.

À l'extérieur, c'était plus supportable, mais pas de beaucoup. Son jeune collègue s'était réfugié à l'ombre d'un arbre, plongé dans la contemplation de son véhicule.

— Attends-moi là, lui dit-il, je vais en face.

Il contourna la Maison de la culture.

L'appartement du jeune était toujours aussi vide, triste et désert. Ils n'allaient pas tarder à devoir en remettre les clés au gardien et l'énigme serait enfouie sous de nouveaux meubles, rideaux et tableaux, et recouverte par de nouvelles voix, de nouvelles couleurs et de nouveaux signes de vie.

Si les balançoires oscillaient sur le terrain de jeux, c'était uniquement à cause du vent. Les enfants se mettraient à fondre, s'il leur venait à l'idée d'aller s'asseoir dessus, pensa-t-il. Le silence régnait partout, y compris parmi les oiseaux. Le vent du sud avait forcé mais il ne faisait pas encore de bruit. Il poussait simplement les balançoires, dont les chaînes n'allaient pas tarder à s'emmêler. Winter observa la fuite des nuages dans le vent, de gros nuages noirs qui ne couvraient encore que le cinquième du ciel. Il s'attarda un instant sur le seuil de l'immeuble. Le bruit du vent commençait à devenir audible, de plus en plus fort, comme si quelqu'un avait monté le son de ce drame-là. Le ciel se couvrait à très vive allure. En regagnant la voiture, il vit les ivrognes, sur l'escalier de la Maison de la culture, chanceler sous la violence de ces bourrasques orageuses.

Soudain la pluie se mit à tomber, avant de cesser tout aussi brutalement. Le ciel redevint bleu, vers le sud. Partout, des enfants s’amusaient à sauter dans des flaques d’eau qui ne seraient plus qu’un souvenir en l’espace d’une heure.

Il regagna la place. Par la vitre d’une voiture banalisée qu’il venait de garer non loin de là, Bergenhem lui fit signe de la main. Ils prirent l’ascenseur pour monter à l’étage où habitait Mattias, mais il n’y avait personne.

— Il lui est peut-être arrivé malheur, dit Bergenhem.

— Tout est possible. Il va falloir qu’on appose les scellés, ici, ajouta-t-il en appelant le commissariat de Frölunda. Lorsque leurs collègues arrivèrent, ils redescendirent et Bergenhem prit le volant pour les ramener en ville.

— Coupe à travers le parc, lui dit Winter.

Ils allèrent se garer sous les arbres, près du bassin. Sous l’effet de la récente averse, la crevasse, les arbres et les buissons avoisinants avaient pris des teintes plus vives.

Personne n’arpentait les lieux une laisse à la main. Seuls Bergenhem et lui étaient revenus sur la scène de ces crimes. Je pourrais venir me planter là un moment, chaque jour, pendant le reste de l’été et la moitié de l’automne, songea-t-il. Mais ce ne sera pas nécessaire. Nous allons bientôt confondre Bielke.

Pourtant, une autre voix en lui tenait un autre discours.

— Je n’arrête pas de penser à Fredrik, dit Bergenhem lorsqu’ils reprirent la direction du centre de la ville. Winter sentit sa douleur au coude se rappeler à son souvenir. Lorsqu’il tenta de le soulever, ce fut encore pire. Il allait sans doute falloir plâtrer sa fracture, mais le moment ne s’y prêtait pas.

Le visage de Jeanette n’était guère plus foncé que l’oreiller sur lequel il reposait. En entrant, il nota qu’elle avait du mal à bouger le regard.

— Je ne vais pas rester longtemps, dit-il.

Elle ferma les yeux.

— Comment te sens-tu ?

— J’ai mal.

Winter était dans son bureau, contraint de prendre le temps de lire un peu. Les pièces de l’enquête commençaient à former

un tas assez impressionnant, devant lui. Au-dehors, la nuit tombait.

Ils avaient laissé Bielke tranquille un moment.

Lorsqu'ils avaient parlé avec sa fille – ou plutôt lorsque Winter avait parlé à celle-ci – son visage s'était confondu encore un peu plus avec l'oreiller.

Il lui avait posé certaines questions mais elle n'avait pas répondu. On aurait dit qu'un ruban de silence semblable à une laisse ou une ceinture entourait tous ceux avec lesquels il entrait en contact.

Il lui fallait donc retrouver du solide, sous la forme de ces rapports d'enquête. Tout était là, comme toujours. C'était là.

Il lut jusqu'à ce que ses yeux demandent grâce.

Quelques heures plus tard, il était de retour. Il n'avait pas dormi tout son saoul, mais il avait les idées plus claires. Je ne dormirai pas tant que cette affaire ne sera pas éclaircie, pensa-t-il.

L'ordre des priorités avait été modifié, il le sentait à l'attitude de tous. Le plus important était maintenant de retrouver Halders. En fait, ce n'était ni plus ni moins important que le reste, car l'un entraînerait l'autre.

Winter avait appelé Vennerhag et celui-ci lui avait promis de mettre ses gangsters à sa disposition. Ce sera ton plus gros coup jusqu'ici, avait commenté Winter.

Le téléphone sonna.

— Quelque chose d'intéressant, dit Möllerström.

Winter attendit un instant qu'on lui passe son interlocuteur.

— Allô ?

— Commissaire Winter à l'appareil.

— Euh... oui, c'est-à-dire qu'on a vu les articles dans le journal.

La campagne de presse de Winter et de Bülow commençait à donner des résultats.

Une heure plus tard, l'homme et son fils étaient dans le bureau. Ils avaient cinq ans de plus. Naturellement, cela se voyait plus sur ce dernier, qui n'en avait que dix, à l'époque.

Winter avait lu ce qui les concernait trois jours auparavant et venait de le relire. Pendant toutes ces années, ils étaient restés à

charger leur voiture, près de ce parc, sans plus jamais donner de leurs nouvelles. Jusqu'à maintenant.

— Ça fait longtemps, en effet, dit l'homme. Enfin nous voilà. Si ça peut servir à quelque chose.

— Qu'en est-il de vos souvenirs ? demanda Winter.

L'homme sourit, ou s'efforça de le faire. Quant au fils, il semblait se demander ce qu'il fabriquait là.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas manifestés plus tôt ? questionna Winter.

— Eh bien quand ça s'est passé, on partait en vacances et... le voyage a été très long, parce qu'il a duré jusqu'après la rentrée des classes, expliqua l'homme en regardant son fils. On m'a accordé l'autorisation de lui donner des cours moi-même, ajouta-t-il avec un regard qui semblait dire que cela avait peut-être été une erreur. Et puis, quand on est rentrés, il n'y avait plus rien à propos de ce meurtre qui pouvait... enfin, nous concerner, quoi. Vous comprenez ?

— Mais cette fois, il y a quelque chose, dit Winter.

— Oui, c'est vrai, on dirait que ces articles s'adressaient directement à nous.

— Moi, je me souviens de rien, coupa le garçon en prenant la parole pour la première fois. Seulement qu'il faisait très chaud, cette nuit-là. Et qu'on était fatigués.

— Il était tard, reprit l'homme en regardant autour de lui. Eh bien... en quoi peut-on vous être utiles, au juste.

On verra ça, pensa Winter. Diverses études en matière de psychologie de la mémoire prouvaient que les êtres humains possédaient une faculté particulière de reconnaître les visages, même après une longue période. Il semblait qu'il y eût, dans le cerveau, un système à part chargé de stocker les images de ce genre et de les travailler. Winter avait souvent songé à cela. C'était d'ailleurs assez naturel, si on pensait à l'évolution de l'être humain à travers les âges : il est important de reconnaître le visage des autres, amis ou ennemis, pour survivre.

Cela lui avait été d'un grand secours dans son travail.

Les enfants apprennent très vite à reconnaître les visages et cela n'a rien à voir avec l'acquisition du langage.

Je pourrais parler très longtemps avec ce père et son fils, pensa Winter, mais cela ne servirait à rien.

Ce qu'il visait, en eux, c'était une faculté, une mémoire particulière, qui permettait de reconnaître les visages.

Cinq ans avaient passé. Il voulait que ces deux personnes soient confrontées avec Bielke, même si l'identification risquait d'être très difficile, voire impossible. Le temps constituait un lourd handicap en la matière, et, de plus, ils allaient se trouver face à un visage éclairé d'une autre façon, sous un autre angle, coiffé de façon différente. Le cadre ne serait pas le même, non plus. À supposer qu'ils aient vu quelqu'un cette nuit-là.

— Avez-vous vu quelqu'un ? demanda Winter.

— Oui... répondit l'homme d'une voix hésitante. Je m'en rends compte maintenant. Ce n'est pas facile, vous savez. Mais c'était une nuit bien particulière... je m'en souviens parce que j'avais une affreuse rage de dents et la première chose qu'on a dû faire pendant ce voyage, une fois arrivés en Scanie, ça a été de nous mettre en quête d'un dentiste.

Winter attendit la suite.

— C'est plus facile de se rappeler, dans ces conditions, hein ? Et c'est vrai que je me souviens d'avoir vu quelqu'un sortir du parc, parce que je venais de poser une valise en me disant que je pourrais aller dans le bois chercher un peu de résine à mâcher. Ma grand-mère disait toujours que c'est efficace contre les maux de dents. Alors j'ai regardé en direction du parc et, juste à ce moment-là, il y a quelqu'un qui en est sorti. Mais je ne sais pas quelle heure il était, ajouta l'homme en regardant Winter.

— Nous si, assura celui-ci.

36.

À trois heures, tout fut prêt pour ce qu'on appelle une « tapisserie », c'est-à-dire la classique séance d'identification anonyme, avec les témoins derrière une glace sans tain les séparant du suspect entouré d'un certain nombre d'autres personnes choisies au hasard parmi celles se trouvant hanter les couloirs du commissariat à ce moment-là.

Bielke a son air habituel, mais il est fatigué, pensa Winter. Bertil est nettement plus en forme. Plus redoutable aussi.

Ringmar, le deuxième sur la gauche à partir de Bielke, parmi les huit personnes composant l'ensemble, regardait droit dans la glace.

L'homme et son fils, ce dernier ayant l'air de se croire en train de tourner un film, se tenaient à côté de Winter.

Celui-ci connaissait sur le bout des doigts son manuel de psychologie juridique : il convient de procurer au témoin qui a vu le coupable les meilleures possibilités d'identification de celui-ci au sein du groupe de personnes qui lui est présenté, mais il faut aussi faire en sorte de l'empêcher de deviner de qui il s'agit, s'il ne l'a jamais vu auparavant.

— Prenez votre temps, dit-il.

— Oui.

Bergenheim et Aneta Djanali étaient également présents.

— C'est vrai que l'éclairage était différent, ce jour-là, reprit l'homme.

L'époque aussi, pensa Aneta. Combien de fois avait-elle vu Fredrik figurer parmi le groupe des suspects possibles, sur cette estrade ? Neuf fois sur dix, des témoins peu assurés l'avaient désigné comme étant le coupable, après avoir hésité un peu. Quant à ceux qui étaient sûrs d'eux, ils l'avaient désigné immédiatement.

Sur un signe de Winter, la lumière baissa d'intensité. Imaginons un parc du centre d'une grande ville, par un soir

d'été. Quelqu'un sort des buissons en s'essuyant les mains après avoir commis un meurtre et rentre chez lui pour dormir.

— Les cheveux... commença l'homme.

— Pardon ?

— Il avait les cheveux un peu relevés, au moment où il se trouvait sous le réverbère.

— Qui ça ? Qui est-ce qui se trouvait sous le réverbère ?

— Enfin... j'ai eu l'impression qu'il baissait la tête sur sa poitrine, si bien qu'on ne voyait plus ses cheveux, en quelque sorte.

— De qui parlez-vous ?

— De celui-là, dit l'homme en faisant un signe de tête comme s'il pensait qu'il avait un faisceau lumineux monté sur le sommet du crâne. Celui qui n'a pas l'air d'apprécier d'être là.

Ringmar, pensa Winter. Il en fait un peu trop.

— Le troisième à partir de la gauche ?

L'homme hésita.

— Oui... non, pas lui. Je veux dire celui qui est de l'autre côté, le troisième à partir de la droite.

— Le troisième à partir de la droite, répéta Winter.

— Oui...

— Prenez votre temps.

— Je ne peux pas être absolument sûr, reprit l'homme, dont le regard navigua de son fils à Winter, à Bergenhem, à l'estrade de nouveau et enfin à Bielke.

C'était Bielke qu'il désignait du regard.

— Celui qui lui ressemble le plus, en tout cas, c'est le troisième à partir de la droite. C'est tout ce que je peux dire. Il y a longtemps de ça.

Winter observa Bielke, qui le regardait, lui, comme s'il s'agissait de son propre reflet dans la glace.

Le témoin hocha la tête pour donner plus de poids à ses affirmations.

C'était un petit pas dans la bonne direction, qui serait précieux lors de l'audience d'incarcération, le lendemain matin, dans la toute petite salle de tribunal, de l'autre côté du couloir. Cette décision leur procurerait un répit de deux semaines, avec prolongation éventuelle, avant la mise en accusation formelle.

— Ah oui, je me souviens maintenant, dit soudain le garçon, de sa voix d'adolescent en train de muer.

L'homme se tourna vers son fils. Ils étaient aussi grands l'un que l'autre. Winter attendit la suite, le cœur battant.

— Je me souviens de ça, répéta le garçon en continuant à regarder à travers la glace. C'est bizarre, hein ? Vous trouvez pas ? On devrait pourtant pas se rappeler ?

— Quoi ? demanda Winter. De quoi te souviens-tu ?

— De ça. Et puis que c'était bien le type que papa a dit, le troisième à partir de la droite.

Il veut peut-être faire le malin en présence de son père, pensa Winter.

— Quelque chose en particulier ? demanda-t-il prudemment.

Le garçon continuait à regarder Bielke et ne répondit pas.

— Il y a quelque chose de particulier en lui que tu reconnais ? répéta Winter.

— Oui, ce qu'il a pas.

— Mais encore ? s'étonna Winter.

— Je m'en souviens vachement bien, maintenant, en fait.

Winter hocha la tête pour l'inciter à poursuivre.

— La laisse.

Winter sentit son cœur s'emballer.

— Il tenait une laisse à la main quand il est passé près de nous, en courant presque. Il l'a laissée tomber, je me rappelle le bruit que ça a fait sur le gravier, et puis il l'a ramassée. Moi, j'étais là et je me disais que c'était drôle que le chien s'amène pas, poursuivit le garçon en regardant Winter. Je trouvais ça curieux, qu'il vienne pas, ce chien. Où est-ce qu'il était ? Je me souviens maintenant que j'ai pensé ça, sur le moment. Enfin, après, je veux dire. Où est-ce qu'il était, son chien ?

Winter se fit conduire en voiture chez les Bielke, parce que la femme de celui-ci avait demandé à le voir en particulier. Il faisait aussi chaud qu'avant l'orage. Sur le trajet, il se passa le disque de Julie Miller qui appartenait à Halders et, au bout de deux kilomètres, il commença à sentir l'odeur de la mer. *In my heart I see you run free, like a river down to the sea, all the chains that held you bound will be in pieces on the ground, you'll drink the rain and ride the wind to me*, chantait cette

voix aiguë et cristalline, un peu comme du papier de verre de petit calibre.

Elle l'attendait sur la terrasse couverte qu'il connaissait si bien maintenant, et il la salua de la main gauche, faute de mieux.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle.

Mais, avant qu'il n'ait eu le temps de répondre, elle s'effondra.

— Combien de temps est-ce que cela va durer ? demanda-t-elle dix minutes plus tard, alors qu'ils étaient assis sur le canapé tropical, à l'extrémité de la terrasse.

Qu'est-ce qui va durer ? s'interrogea Winter. J'aimerais le savoir.

Elle le regarda, les yeux pleins de larmes.

— Je suis allée... voir Jeanette, aujourd'hui, dit-elle en les laissant éclater. Mon Dieu, pourquoi n'étais-je pas ici ?

— Où étiez-vous ?

— J'étais... en voiture, dit-elle en se mouchant et remettant ensuite son mouchoir dans une poche de sa jupe, qui lui tombait jusque sous les genoux. J'ai beaucoup roulé en voiture, ces derniers temps.

Winter laissa ses propos s'écouler et disparaître dans ce jardin qui ne serait plus jamais le même pour les membres de cette famille.

— Nous allons divorcer, dit-elle soudain.

Winter attendit la suite, qui n'allait pas manquer de venir.

— Je viens de contacter une agence. Pour la maison. Vous ne resteriez pas vivre ici, vous, hein ? demanda-t-elle en se tournant vers Winter.

— Qu'en dit votre mari ?

— Ha, lâcha-t-elle sur une voix monocorde dans laquelle ne vibrerait même pas une exclamation.

— Vous êtes allée le voir hier, n'est-ce pas ?

— C'est parce que je voulais parler... avec vous.

Elle sortit à nouveau son mouchoir et se moucha avec précaution. Winter ne bougeait pas et elle le regardait comme si elle ne le voyait pas, au milieu de ces meubles de bambou et de ces coussins à motif floral.

— Que faire ? reprit-elle. C'est affreux. Je suis désespérée.
Que faire ?

— Dites-moi tout, suggéra Winter.

Elle ne répondit pas, soudain très absente.

— Madame Bielke, je vous en prie.

— Mattias est le fils de Kurt, dit-elle le regard fixe.

— Pardon ?

— Mattias. Le petit ami de Jeanette. Enfin, son ancien petit ami. C'est le fils de Kurt avec une autre femme.

Winter ne savait plus quoi penser. Irma Bielke ne serait-elle pas aussi malade que son mari ?

— Mattias est le fils de Kurt Bielke ? répéta-t-il, incrédule.

— Tout le monde le savait sauf moi.

— Tout le monde ?

— C'est lui-même qui l'a dit à Mattias quand il a appris que celui-ci... fréquentait Jeanette. Mais cela a duré pas mal de temps avant qu'on ne l'apprenne, Kurt et moi.

Winter hocha la tête. Dans un monde qui courait à sa perte, tout était possible.

— Ensuite, il a essayé d'empêcher cela... sans... sans en révéler la raison. Et puis... il l'a dit... à Jeanette.

— Quand ça ?

Elle haussa les épaules.

— Je suppose que c'est juste avant qu'elle ne le lui dise.

— Qui ça, elle ?

— Quoi ?

— Qui ça, elle ? Qui a dit cela à votre mari. La mère de Mattias. Qui est-ce ?

— Non, je voulais dire : juste avant que Jeanette ne le dise à Mattias.

— Mais votre mari le lui avait déjà révélé.

— Ils ne l'ont cru ni l'un ni l'autre, lâcha Irma Bielke en regardant Winter droit dans les yeux.

— Et maintenant ? demanda celui-ci.

— Je suppose qu'il a apporté les preuves nécessaires.

— Comment ça ?

— Je ne sais pas. C'est à lui qu'il faut le demander.

Winter entendit une tondeuse se mettre en marche, puis le bruit d'un hélicoptère. Il leva alors les yeux et vit celui-ci se diriger vers l'ouest et la mer. Il tenta ensuite de capter à nouveau le regard d'Irma Bielke.

— Quand vous l'a-t-il avoué ?

— Il ne me l'a pas avoué, répondit-elle en soulevant un livre posé sur la table.

Sous ce livre se trouvait une lettre manuscrite qu'elle avait sûrement pliée et dépliée des centaines de fois.

— Il ne vous l'a pas avoué ? répéta Winter en regardant la lettre.

— J'ai rapporté ceci de ma visite chez vous, hier. C'est Kurt qui me l'a remis et je l'ai sorti en cachette. Il m'a dit qu'il fallait que je ne le montre à personne.

— Ah.

— Il savait très bien que je le ferais.

— Pourquoi... maintenant ? Pourquoi m'en informer maintenant ? demanda Winter en se penchant vers elle.

— Vous n'avez pas remarqué comment il est depuis qu'il sait... pour Jeanette ? Depuis qu'il a appris sa tentative de suicide ?

Si, on a même fait ce qu'on a pu pour exploiter cela, pensa Winter. Et il semble que ça commence à donner des résultats. Le monde de la famille Bielke est en train de s'effondrer et nous utilisons ça à notre profit.

— Savez-vous où est Mattias, en ce moment ? questionna Winter.

Elle ne répondit pas et son regard sembla se perdre dans d'autres mondes, capables d'atténuer la catastrophe qui s'abattait sur sa vie.

— Où est Mattias ? répéta Winter. Il est extrêmement important qu'on puisse le joindre.

— Il est avec elle.

— Quoi ?

— Il a fait comme elle. Il a suivi l'exemple de ma petite Jeanette, dit-elle en s'effondrant en larmes et gémissant, la tête sur ses genoux, qui s'était dénudés lorsque sa jupe s'était relevée.

— Vous en êtes sûre ? s'enquit Winter en se penchant sur elle et la prenant par les épaules, pour tenter de lui venir en aide.

— Qu'est-ce qu'il pouvait faire d'autre ? Comment vivre... avec ça ?

— Jeanette n'est pas morte, objecta Winter.

Elle ne répondit pas, se contentant de marmonner quelque chose qu'il ne comprit pas.

— Je n'ai pas entendu ce que vous venez de dire.

— Ma petite fille, répéta-t-elle.

— Maintenant, je suis dans l'obligation de vous demander si vous savez ce qu'a fait votre mari.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Le savez-vous ?

— Je ne peux pas le croire. Je ne veux plus vivre avec cet homme-là, jamais plus, mais je ne parviens pas à croire qu'il ait pu tuer quelqu'un. Il fréquentait peut-être un club porno, ça c'est possible, pas le reste, affirma-t-elle en secouant la tête. De toute façon, ça suffit amplement. Jeanette et moi allons le quitter, déclara-t-elle en secouant de nouveau la tête.

— Est-ce que je peux lire cette lettre ? demanda Winter.

— Elle est là.

Il la prit et déchiffra cette écriture qui ressemblait à des mouettes noires, sur ce papier. Mais elle ne lui apprit rien d'autre que ce qu'elle lui avait déjà dit.

Tout cela n'était peut-être que le fruit d'un esprit détraqué.

— Où est la mère ? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas et il dut répéter sa question.

— Je vous ai déjà dit qu'il ne me l'a pas révélé. Ils ont gardé ce secret, eux deux, pendant toutes ces années et je ne sais pas qui elle est. Et je ne veux pas le savoir. Je pour... je serais capable de...

Elle ne précisa pas ce qu'elle risquait de faire à la femme avec laquelle elle avait dû partager son mari.

Winter sentit le besoin de revenir à l'hôtel de police et à Kurt Bielke, avant que celui-ci ne s'enferme dans un silence éternel.

Il sortit alors la photographie prise le jour de la fête de fin d'études d'Angelika. Irma Bielke détourna les yeux.

— Il faut que vous regardiez cette photo, insista Winter.

Elle observa le profil de cette femme et Winter put discerner le soulagement qui s'inscrivait sur ses traits.

Il convient de noter à quel point, au cours de l'évolution de l'être humain à travers les âges, il a été important de pouvoir reconnaître les autres individus et de déceler sur leur visage leurs intentions et leurs sentiments, pensa Winter.

— Je n'ai jamais vu cette femme. Je ne la connais pas. Qui est-ce ?

— Je ne sais pas. Pour nous, ce n'est rien d'autre qu'un visage dont nous ne savons pas quoi faire.

— Il y a une chose que j'ai complètement oubliée, dit-elle alors. Mon Dieu. C'est *pour ça*, en fait.

— Quoi donc ?

— C'est pour cela que je voulais vous parler. Ou plutôt vous rencontrer.

C'est tout ? se demanda Winter. Toutes les barrières de la mémoire ne se sont pas encore levées, apparemment.

— Merci.

— Pardon ?

— Merci de lui avoir sauvé la vie. Je sais que ce n'est pas encore gagné définitivement, mais elle est toujours vivante et je pense qu'elle le restera. J'y veillerai.

Winter ne pouvait rien répondre à cela. Elle se pencha en avant et posa la main sur son épaule droite.

— Vous êtes quelqu'un de bien.

L'homme qu'il fallait s'était trouvé au bon endroit au bon moment. Cela ne l'empêcha pas de ressentir à nouveau sa douleur au coude, à cet instant précis. Il était temps de prendre un comprimé.

Elle s'essuya les yeux, se moucha et se leva. Quelque chose touchait à son terme. *Over and out*, mais à la manière d'un espoir. Il le vit de ses propres yeux. Il y aurait quelque chose après l'enfer, quelque chose de plus frais et de plus fort.

— Vous n'allez pas partir sans que je vous offre à boire, reprit-elle. Appelez votre collègue, en bas.

Sur le chemin du retour, son portable sonna. Bien qu'il ait pris la précaution de décrocher avec son bras valide, il ressentit une très vive douleur au coude.

— J'ai réussi à déchiffrer quelques mots de plus, lui annonça Yngvesson. Prononcés par la même voix.

— Lesquels ?

— Viens les entendre toi-même. De toute façon, je ne pourrai rien obtenir de mieux.

— J'arrive.

Il raccrocha et dut plisser les yeux en se retrouvant soudain face au soleil. Encore une heure, voire deux. Une journée. Il vit devant lui le visage tourmenté de Halders, le seul qu'il y eût. À bientôt.

37.

Samic était recherché dans tout le pays depuis plusieurs jours. Cela s'affichait en grosses lettres, noires comme de lourds nuages masquant le soleil, à la une des journaux. Il y avait des journalistes à l'affût partout. Winter s'efforçait de ne pas penser à cette pression médiatique, comme si elle ne le concernait pas ou n'avait rien à voir avec lui, avec *son* monde. Il en préférait un qui soit plein de lumière et d'été, de soirées passés à la terrasse d'un café, où le bruit de la vie ambiante croissait puis décroissait avec la tombée de l'obscurité. De bains joyeux après lesquels le sel restait accroché à vos sourcils une fois que l'eau de mer avait séché sur votre corps, en haut des rochers. Et autres choses de ce genre.

Un groupe de journalistes attendaient dans le foyer récemment rénové, armés de leurs carnets de notes et de leurs stylos, ainsi que d'appareils photo de toutes tailles. Winter passa droit devant eux sans les regarder. On se serait cru dans un film, en pire.

Les bandes magnétiques d'Yngvesson tournaient, semblant entraîner le temps avec elles. Winter resta debout. Les haut-parleurs se mirent à crachoter. Yngvesson en avait branché un ou deux de plus, pour renforcer l'effet sonore. Il avait l'air fatigué, voire à bout de forces.

— Voilà, annonça-t-il.

Dans ce qui, auparavant, n'était qu'un magma sonore, Winter put maintenant distinguer certains mots :

— J'ai déjà dit avant ! je l'ai déjà dit avant ! Aiiiie !

Yngvesson arrêta la bande.

— C'est tout ? demanda Winter.

Il sentait quelque chose sur sa nuque. Pas vraiment *sur* la nuque, en fait, mais derrière, dans sa tête.

— Tout ? C'est déjà pas mal, il me semble.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je me demandais s'il y a d'autres choses à écouter.

— Non.

— Alors repasse-le.

Winter prêta l'oreille à nouveau : avant ! Avant aaiie !

— Avant, répéta Yngvesson. Il lui a dit quelque chose auparavant.

— Ou bien à quelqu'un d'autre.

— Ou encore il a fait quelque chose auparavant.

— On dirait un vieux.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Enfin, un homme d'un certain âge.

Winter avait déjà entendu cela. Auparavant. Mon Dieu, il avait déjà entendu cela. Non, il l'avait lu. Dans sa bible.

Il regagna son bureau et appela Möllerström, précieux collaborateur qui enregistrait tout sur disque dur. Il suffisait de taper le mot clé. Pour une fois, Möllerström était déjà parti, à cause d'un dîner d'anniversaire pour enfants.

— Appelle-le.

Ça me fait de la peine, Möllerström.

Bergenheim, lui, était toujours là. Winter lui raconta ce qui le tracassait, mais ces mots ne lui disaient rien.

— Qu'est-ce que tu fais en ce moment ? lui demanda Winter.

— Setter et moi, on est en train de vérifier ce qu'on a sur les affaires de Samic. Les noms. Les vieilles relations.

— Les adresses ?

— On en a des tas. Mais on ne peut pas le rechercher chez toutes ses vieilles connaissances, Erik. Pourtant on s'est lancé là-dedans aussi.

— Bielke ?

— Son nom figure parmi les autres, bien entendu. Un peu d'affaires immobilières. Une part dans un resto. Mais tu le savais déjà. Et lui, au moins, on n'ignore pas où il est. Ni son domicile habituel.

Plus pour longtemps, pensa Winter en voyant devant lui Irma Bielke, à la fois brisée et bien décidée, en train de se rendre chez un agent immobilier.

Non, elle n'était pas folle.

Il avait proposé de l'accompagner, de l'aider à trouver un hôtel, ou un parent, un ami. Elle avait décliné son offre. À présent, elle était en route vers un autre lieu, beaucoup mieux.

Bergenheim se leva.

— Maintenant, si tu veux bien m'excuser...

Winter pensait à Halders, à Angela et à Elsa, au fait qu'il devait aller se placer près de la fenêtre pour fumer et monter le son de *Time is of the Essence*, le disque de Brecker qui était en train de tourner sur son Panasonic, posé par terre comme toujours.

Puis il pensa à cette paternité. Pour lui, elle n'était pas encore prouvée et elle pouvait dissimuler certaines intentions. Bielke ne lui avait rien avoué.

Il s'attarda près de la fenêtre. Les ombres étaient de nouveau étirées, en forme de lances noires, le long de la petite rivière coulant de l'autre côté de ce parc plongé dans le silence, en dessous de son bureau. Le parc, le parc, le parc, le parc, le parc...

Il posa son cigarillo dans le cendrier et regagna sa table de travail pour composer le numéro de Mattias. Toujours pas de réponse. Le jeune homme était peut-être pendu à un arbre, noyé dans un cours d'eau ou en train d'errer quelque part dans cette ville caniculaire.

Il se leva, alluma l'ordinateur de Möllerström et entreprit sa recherche. Il laissa le téléphone sonner et, tandis qu'il était occupé à ce travail, la mémoire lui revint soudain. Ce n'était pas seulement un mot, c'était une voix, aussi.

Bergenheim était au volant. Ils durent rouler lentement pour se faufiler parmi tous ces gens et ces terrasses de cafés. Tout le monde était dehors, par cette canicule : les enfants, les adolescents, les gens d'âge mûr, les personnes âgées, les gigolos, les touristes, les divorcés, les jeune mariés, les familles, les putes, les maquereaux, les poivrots, les agents de police, les camés, les sauveurs de l'humanité, les fous... Tous venaient de nulle part et n'allaient nulle part.

Le parc était le poumon de la ville et nombreux étaient ceux qui peuplaient ses pelouses et ses pistes cyclables.

— Gare-toi tout près, dit Winter.

Berghem alla parquer la voiture dans l'une des rues latérales et ils entrèrent par le nord.

— Je suis venu faire un tour par ici presque tous les jours, dit Berghem. Discrètement.

— Mmm.

— C'est parce que...

— Chut !

Ils étaient près du bassin. Sur la droite, un groupe piquiquait tranquillement. Posés sur une patte, dans l'eau, quelques flamants roses contemplaient la scène. Winter sentit l'odeur de viande grillée des divers restaurants qui se trouvaient derrière lui et entendit un rire solitaire, léger et doux, parvenir jusqu'à lui par-dessus le bassin. Les ombres avaient maintenant disparu, comme si les arbres avaient été abattus pour la nuit et ne devaient se relever que le matin suivant.

— Approchons.

— Je reste ici, dit Berghem.

Winter fit les trois pas qui le séparaient de l'arbre le plus proche. Il n'était plus qu'à dix mètres de la crevasse qui s'ouvrait, telle une grotte plongée dans le noir, dans le bloc de rochers. Tout autour, la végétation oscillait doucement, faisant entendre une sorte de berceuse.

Soudain, Winter entendit un grand bruit de moteur venu de nulle part et une mobylette trafiquée conduite par un adolescent affichant un rictus sur son visage approcha à toute allure. Il se retourna et vit Berghem secouer la tête. La mobylette fit demi-tour sur place, de l'autre côté du bassin et revint sur ses traces au milieu du même vacarme avant de disparaître dans la rue, à une centaine de mètres de là. Après ce bruit infernal, un silence comme il n'en avait jamais régné retomba. Winter resta figé sur place comme s'il savait, *savait* véritablement, qu'il avait fallu bien des choses pour en arriver à cet instant précis et que tout allait peut-être s'arrêter là, non, pas absolument tout mais une bonne partie, s'il restait sur place, ou s'il revenait le lendemain, ou le surlendemain et le jour suivant encore, et s'il effectuait les tâches que l'on exécutait systématiquement quand on cherchait les réponses aux énigmes.

Il crut entendre un léger bruit, au milieu des branches, là-bas. Mais personne n'en sortit ni ne passa près de lui. Rien non plus sur les bords de son champ visuel.

Il resta sans bouger. Bergenhem n'allait pas tarder à arriver et ils regagneraient le commissariat.

Quelque chose bougea au fond de la crevasse, dans le noir. Une ombre plus sombre que les autres. Winter resta immobile. C'était maintenant. Maintenant. Une silhouette qui n'était toujours qu'une ombre se déplaçait vers la sortie. Winter distingua les contours d'une tête, d'un corps. Puis, soudain, un visage, un simple ovale pâle et indistinct dans la lueur traîtresse du crépuscule. Le reflet de quelque chose qu'il avait aperçu depuis la fenêtre de la chambre de Jeanette.

Mattias posa le pied sur la pelouse qui se trouvait devant les buissons. Il bougeait la tête de tous les côtés, comme un chien qui cherche à flairer la trace d'êtres humains ou d'autres animaux. Il portait un short et une chemise qui était encore assombrie par l'obscurité derrière lui. Il fit deux pas en avant et soudain sa chemise blanchit et se mit à flotter légèrement, en bas, parce qu'elle n'était pas boutonnée. Il lui manque un bouton, car il est chez Beier, pensa Winter. La chemise flotta de nouveau, comme si le vent avait brusquement forcé, alors qu'il n'y en avait pas le moindre souffle là où se trouvait Winter.

Il s'éloigna de l'arbre. Mattias sursauta et tourna le visage vers lui. Il fit deux pas. Mattias resta immobile, la tête toujours dressée, comme s'il continuait à flairer. Winter pouvait voir ses yeux, maintenant, les yeux de Mattias, mais il n'y vit aucun signe de reconnaissance, plus aucun. Winter s'approcha alors comme s'il était invisible et la tête de Mattias se mit de nouveau à bouger en tous sens. Son bras droit se balançait, comme pour marquer un rythme. À présent, Winter était assez proche pour sentir l'odeur acide de ce jeune homme qui balançait le bras de plus en plus haut, et la laisse, au bout de sa main, lançait des éclairs d'or et d'argent.

Une fois qu'il eut découvert le rapport qu'il cherchait, Winter se mit à lire et à essayer de trouver les mots. C'était la dernière audition de Mattias, à laquelle avait procédé Halders. Il entendait encore la voix derrière ces mots, tout en lisant :

- Jeanette n’a rien dit, hein ?
- Pourquoi ne la lâches-tu pas, Mattias ?
- Comment ça, lâcher ?
- Tu comprends bien ce que je veux dire.
- Il y a longtemps que j’ai... lâché tout ça.

Ensuite, Mattias s’était tu, lorsque Halders lui avait montré la photo du petit ami d’Angelika.

- Tu le reconnais ? avait demandé Halders.

Puis la conversation avait continué.

C’est alors que Mattias avait prononcé ces mots :

- Ce ne sera... jamais plus comme avant.

Puis il avait répété cela, de façon légèrement différente. À ce moment-là, la réplique n’avait rien d’extraordinaire. À présent, si. Ainsi que la suite, après un bref moment de silence.

- Avant, c’était différent. Je l’ai dit. Je l’ai déjà dit avant.

Il répéta cela encore une fois, un peu plus tard. Halders posa quelques autres questions et ce fut tout ce que dit Mattias. Cela suffisait. Maintenant, cela suffisait.

Après avoir lu cela, Winter avait appelé Bergenhem et ils étaient partis pour le parc en voiture. Il n’y avait aucun autre endroit où aller.

38.

Assis sur le siège arrière, le jeune homme restait silencieux. Winter voyait le reflet des néons passer sur son visage sans qu'il cille des paupières. La laisse, en revanche, ne brillait plus entre ses mains, car elle avait été remplacée par une paire de menottes.

Ils le firent entrer par l'arrière du bâtiment et monter dans une cellule. Après quoi, ils se retrouvèrent dans le bureau de Winter. Celui-ci était trop sur les nerfs pour se risquer dans une grande salle de réunion. Il fumait, tambourinait sur sa table de travail et regardait tous les visages, y compris le plus triste de tous, celui d'Aneta Djanali.

Ce n'était pas le moment de sabler le champagne.

— On s'occupe du jeune, hein ? lança Cohen, qui était rarement présent en de telles occasions, car il s'en tenait en général à son propre domaine, celui des interrogatoires.

— Qu'est-ce qu'on fait de Bielke ? demanda Johan Setter en s'adressant à Winter. Si c'est Mattias le coupable.

— C'est lui, dit Winter, mais il n'est pas le seul.

— Dans les deux cas ? s'étonna Setter.

— Non, il était trop jeune lors du premier, coupa Aneta.

— Il avait déjà seize ou dix-sept ans, objecta Setter, et il faisait un mètre quatre-vingt-quinze, si je me souviens bien.

— C'est Bielke qui a tué Beatrice, dit Winter. Il ne l'a pas avoué mais c'est écrit entre les lignes de sa lettre à sa femme et, si nous lui posons encore la question, il finira par le reconnaître. Il l'avouera quand il saura ce qui vient de se passer, affirma-t-il en tirant une bouffée de son cigarillo, regardant par la fenêtre puis de nouveau à l'intérieur de la pièce.

— Pour quelle raison ? demanda Setter, toujours en train de jouer le rôle de celui qui cherche à savoir le pourquoi et le comment des choses.

— On sait que Bielke était un habitué des... activités de cette maison. Nous n'y avons certes trouvé personne, mais nous savons. Nous avons vu.

Il pensa de nouveau à Halders et s'aperçut qu'Aneta faisait de même. C'était Halders qui avait vu.

— Nous savons que Beatrice fréquentait cet endroit, reprit-il. Nous ne savons pas exactement pourquoi mais nous pouvons nous en douter. Beatrice allait là-bas, il y a cinq ans, peu avant sa mort.

— Pourquoi Bielke l'a-t-il tuée ? s'obstina Setter.

Mon Dieu, pensa Aneta Djanali. Dis-lui pourquoi les humains se tuent les uns les autres, comme ça on le saura une fois pour toutes et le monde sera un paradis. Bielke l'a tuée parce que c'est un être mauvais, ou malade, ou les deux à la fois. Il ne lui suffisait pas de la voir derrière la paroi de verre. Il en voulait plus.

Elle entendit Winter répondre :

— Il ne l'a peut-être pas fait exprès. Il a pu s'agir d'un concours de circonstances. Il est malade, cet homme.

Comme son fils, si c'est bien son fils, songea Aneta. Tel père tel fils.

Mais c'est de Fredrik qu'il s'agit, maintenant.

— La seule raison de notre présence ici, à présent, c'est Fredrik qu'il faut retrouver, dit Aneta. Je pose donc la question : qu'est-ce qui peut nous y aider, dans ce qui vient de se passer ?

— C'est bien de ça qu'on parle, répondit Setter.

— Ah bon.

— Tout est lié, pas vrai ? Qu'est-ce que Halders a pu voir, dans cette maison, qui a entraîné sa disparition ?

— Et celle de Samic, compléta Bergenhem. Pourquoi a-t-il disparu, lui aussi ?

— Il reste encore un grand point d'interrogation, reprit Winter en jetant un coup d'œil en direction d'Aneta, peut-être en partie pour s'excuser. Bielke a-t-il violé sa propre fille ou est-ce Mattias qui l'a fait ?

— Il aurait violé sa sœur — ou demi-sœur ? s'étonna Sara Helander.

— Peut-être ne le savait-il pas à ce moment-là, coupa Ringmar, si c'est vraiment le cas.

— S'il a été capable d'assassiner Angelika et Anne, il a pu faire ça également, objecta Setter. Mais ce que je me demande encore une fois, c'est : Pourquoi ?

À titre de punition, pensa Winter. Mattias les a punies pour une raison quelconque. Pour quelque chose qu'elles avaient fait. Pour avoir été danseuses de strip-tease, peut-être. Voire plus que ça. Mais comment l'avait-il appris ? Était-ce quelqu'un qui le lui avait dit ? Et qu'avait-il à voir là-dedans. L'avait-il constaté de ses propres yeux ? *Était-il lui-même allé dans cette maison ?* Avait-il vu Kurt Bielke ? Ou la... fille de celui-ci ? Était-elle là à ce moment là ? Non. Ou alors... y était-elle allée sans que son père le sache ? Bielke avait-il fait quelque chose qui avait entraîné le viol de sa fille ? Par quelqu'un qui voulait le punir, lui ? Et qui se servait de sa fille ? Quelqu'un qui... le tenait d'une façon ou d'une autre ? Qui savait ce qu'il avait fait.

Cinq ans auparavant, c'était Beatrice. Elle était venue là. Mais d'autres aussi. Samic, par exemple. Samic. Où avait-on encore vu Samic ? En compagnie de qui ? Il y avait une femme, là-dedans. Était-ce elle, la mère de Mattias ?

Mattias était aussi victime, de bien des façons. Il voulait attirer l'attention et recherchait... ceux qui étaient partie prenante de... ce jeu. Les jeunes filles, par exemple. Peut-être pensait-il qu'elles étaient responsables de ce qui était arrivé à Jeanette et de la rupture de leurs relations. Les jeunes filles... mais aussi Kurt Bielke. C'était dirigé contre Kurt Bielke. Matthias savait-il ce qui était arrivé à Beatrice ? Car il ne l'avait pas assassinée, elle, c'était impossible.

C'était Mattias qui avait caché l'appareil photo dans la voiture de Bielke. C'était Mattias qui s'était introduit chez les Hansson, à la recherche de quelque chose susceptible de le trahir. Non. Quelqu'un d'autre. Samic ? Celui-ci avait-il connaissance des photos prises dans le bar ?

Mattias pouvait avoir tué le petit ami d'Angelika, peut-être parce que celui-ci le connaissait et commençait à avoir des soupçons.

Quand ils procéderaient à une perquisition au domicile de Mattias, ils trouveraient l'appareil qui avait pris les photos des jeunes filles assises au bar, et ils n'auraient pas de mal à l'identifier du fait du léger défaut de l'objectif. Ils trouveraient aussi le portable d'Anna Nöjd.

Autant d'idées qui lui traversèrent l'esprit en l'espace de quelques secondes.

Mattias leur fournirait peut-être toutes les réponses, à moins que ce ne soit quelques questions supplémentaires. Bielke parlerait, peut-être trop.

À ce moment, quelqu'un dit : « Samic ».

— Pardon ?

— Si nous parvenons à retrouver Samic, nous trouverons aussi Fredrik, dit Aneta Djanali.

Samic, Samic, Samic. Winter n'arrêtait pas de se creuser la cervelle, comme les autres.

Il n'avait pas été possible de parler avec le jeune homme. Il se murait dans son silence et Winter ne parvenait pas à forcer le barrage.

Bielke n'avait pas encore avoué, mais ne tarderait pas à le faire. D'ailleurs, il parlait, lui. Il s'enquérissait de sa fille, jamais de sa femme. À certains moments, la folie se lisait dans ses yeux. Cohen et Winter tentaient de se concentrer sur ce qui s'était passé dans la maison de l'autre côté du fleuve, au cours de l'heure qui avait suivi l'arrivée de Halders. Car il y était forcément entré, d'une façon ou d'une autre.

— Je ne suis au courant de rien.

— Vous étiez là, dit Winter.

Soudain, Bielke le fixa du regard et ne le lâcha plus. Son front semblait contenir des pensées qui risquaient à tout moment de faire éclater son crâne et de se répandre sur la table. Winter attendait.

— Vous étiez là, répéta-t-il avec tout le calme possible.

— Oui, dit Bielke. Oui.

C'était un premier aveu.

— Où étiez-vous ?

— Dans la maison.

— Où ça, dans la maison ?

— Au sous-sol.

Son regard s'était éteint ou c'était tout comme. Son débit était haché. La fatigue l'emportait maintenant sur le reste.

— Qui d'autre y avait-il, au sous-sol ?

— Quoi ?

— Qui d'autre y avait-il, au sous-sol ?

— Elle.

— Qui ça : elle ?

— Je ne sais pas.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Je ne sais pas. Une jeune fille.

— Qu'est-ce qu'elle faisait ?

— Quoi ?

— Qu'est-ce qu'elle faisait ?

— Elle... elle dansait.

— Comme ça : dansait ?

Bielke ne comprenait pas. Pour lui, il n'existait qu'une sorte de danse et il n'y pensait pas comme à une danse. Ce n'était qu'un mot, une façon de s'exprimer.

— Quel genre de danse ? répéta Winter.

— Je ne sais pas.

— Elle dansait seule ?

— Oui, seule.

— Qui y avait-il d'autre ?

Bielke ne répondit pas. Il semblait chercher du regard quelqu'un qui n'était pas là. Il n'y avait que Winter et Cohen, un magnétophone et une caméra vidéo.

— Où est-il ? demanda soudain Bielke en levant la tête.

— Qui ça ?

— Lui.

— Mattias ? Était-il là, lui aussi ?

— C'est mon fils.

— On le sait.

Bielke hocha la tête.

— Était-il là ? répéta Winter.

— Je ne sais pas.

— Qui d'autre y avait-il ?

Bielke marmonna quelque chose que Winter n'entendit pas.

— Pardon ?
 Bielke murmura de nouveau dans sa barbe.
 — Pouvez-vous répéter ce que vous venez de dire ?
 — Elle était là, elle aussi.
 — Qui ça, elle ?
 — Ça fait longtemps qu'elle est avec *lui*. Elle a emmené le garçon chez lui. Je ne le savais pas, au début.
 — Mattias était-il dans cette maison ?
 — Il prêtait la main de temps en temps. Je l'ai vu une ou deux fois, dit Bielke en fixant le mur derrière Winter. Il ne le savait pas, alors. Pas encore. À propos de moi. Qui j'étais.
 — Il vous a vu ?
 — Quoi ?
 — Vous a-t-il vu ?
 — Non, je ne crois pas.
 Tu te trompes, pensa Winter.
 Bielke murmura quelque chose.
 — Pouvez-vous répéter ce que vous avez dit ?
 — Parti en voiture avec lui, dit Bielke d'une voix à nouveau monocorde et sans expression.
 — Parti en voiture ? Avec qui ? demanda Winter.
 Bielke marmonna quelque chose en ayant l'air de réfléchir.
 — Parti en voiture avec qui ? répéta Winter.
 — Celui qui est arrivé.
 — Qui est-ce qui est arrivé ?
 — Lui.
 — Qui ça : lui ?
 — Je ne sais pas.
 — Qui est-ce qui est parti en voiture ?
 — Quoi ?
 — Qui est-ce qui conduisait la voiture ?
 Bielke parut réfléchir à nouveau à sa réponse, puis il se décida.
 — Johan.
 Johan Samic, pensa Winter. Samic, Samic, Samic.
 — C'est lui qui a fait ça, dit Bielke d'une voix plus assurée, comme s'il se soulageait enfin. C'est Samic.
 — Qui a fait quoi ?

— Ma petite fille.

Il éclata soudain en sanglots.

Winter attendit, laissant le magnétophone tourner. Cohen observait Bielke, qui finit par lui rendre son regard et s'essuya les yeux avec le revers de la main droite.

— Il a fait du mal à ma petite fille.

— Jeanette ?

Bielke hocha la tête.

— Pouvez-vous répéter ?

— Il a fait du mal à ma petite Jeanette.

— Pourquoi ça ?

Bielke renifla puis s'essuya de nouveau les yeux.

— Il savait.

— Qu'est-ce qu'il savait ?

Winter sentit un coup de froid lui passer sur la nuque, comme un souffle de vent glacé.

— Il se servait de ça, dit Bielke. Contre moi. Contre... nous.

— De quoi Johan Samic se servait-il contre vous ?

Bielke parut de nouveau perdre conscience et s'éloigner vers d'autres contrées.

— Que savait Johan Samic sur votre compte ?

— Ce que j'avais fait.

Bielke regarda Winter avec un mélange de concentration et de confusion dans les yeux.

— Il disait qu'il pouvait faire ce qu'il voulait.

— Pourquoi ça ?

Bielke marmonna de nouveau quelque chose.

— Pourquoi ça ? répéta Winter.

— Parce que je l'ai tuée.

Bielke avait prononcé ces mots la tête basse. Ses cheveux étaient aussi blancs que les murs de la pièce.

— Pouvez-vous répéter ?

— Je l'ai tuée, dit Bielke en regardant Winter et Cohen. Ce n'est pas de ma faute. Je la suivais, c'est tout. Ce n'est pas de ma faute. Vous le savez bien. Tout le monde comprend ça.

— Vous avez tué Angelika Hansson ? demanda Cohen.

— Qui ça ?

— Vous avez tué Angelika Hansson ?

- Non, non. Ce n'est pas moi.
- Vous avez tué Anne Nöjd ?
- Pas moi.
- Bielke ajouta quelque chose à voix basse.
- Pardon ?
- ... parti avec lui. Il était là après. Demandez-lui.
- Je n'ai pas compris ce que vous venez de dire.
- Quand ils sont partis en voiture. Demandez à Samic.
- Demander quoi ?
- À propos de Benny. C'est lui qui conduisait.
- Be... Benny ?
- Benny.
- Quel Benny ?
- Benny. Benny Boy.

Winter était à l'extérieur de la salle d'interrogatoire, le visage en feu. Il s'était levé brusquement et était sorti, laissant Cohen seul avec Bielke.

Il prit l'ascenseur pour aller retrouver Setter et Bergenhem, qui se consacraient aux transactions commerciales du passé mais aussi du présent.

Bergenhem était au travail.

— J'ai besoin de savoir ce que vous avez sur Benny, dit Winter. Benny Vennerhag.

— Vennerhag ?

— Samic aurait fait des affaires avec un certain Benny Vennerhag ?

— Je ne connais pas ce nom.

— Cherche un peu, bon Dieu ! cria Winter.

— Bon, d'accord, du calme.

Winter voulut prendre possession du clavier de Bergenhem.

— Laisse-moi faire, Erik, merde ! protesta ce dernier en se mettant à chercher dans les fichiers des noms connus de leurs services.

— Eh bien, voilà, finit-il par annoncer. Je ne peux pas di...

— Ça me suffit, déclara Winter, qui croisa Ringmar en regagnant son bureau. Viens avec moi, lui cria-t-il par-dessus son épaule.

Ringmar entra dans le bureau et le vit se mettre à fouiller dans un tas de photos.

— Qu'est-ce qu'il y a, Erik ?

Winter tenait entre ses mains les clichés du jour où Angelika fêtait la fin de ses études. C'était Lars Olof Hansson qui tenait l'appareil. Devant celui-ci, la femme, de profil. Il savait qu'il ne la rencontrerait jamais. Si elle ne venait pas d'elle-même, maintenant que Mattias était là.

Et le jeune, à côté.

Un visage brun qui pouvait être celui de Johan Samic ou de quelqu'un d'autre.

Mais oui, bon sang, c'était Samic.

Un homme blond, non loin d'eux, avec une barbe et des lunettes noires, que Lars Olof Hansson ne connaissait pas non plus.

Pourtant, son air lui rappelait quelque chose. Sa barbe paraissait bizarre, ses lunettes...

Winter regarda alors l'autre photo, celle qui avait été prise en même temps par Cecilia, l'amie d'Angelika, qui ne savait rien de la maison de l'autre côté du fleuve. Qui n'était sûrement pas au courant de son existence, car elle aurait été incapable de le cacher à moins d'être folle, elle aussi. Il fallait qu'ils aillent lui parler à nouveau.

La femme, photographiée de face. Sur le cliché de Cecilia, le jeune n'apparaissait pas, peut-être avait-il avancé d'un pas. C'était suffisant. L'homme brun avait disparu, mais il y avait plus de monde, d'autres visages, sur cette photo-là. Il avait déjà vu cela.

Il fixa intensément le cliché et sortit à nouveau sa loupe. Il examina l'un des très gros agrandissements qu'il avait fait faire et revint ensuite à la première photo, avec sa loupe. Il savait maintenant ce qu'il cherchait. La différence décisive. Soudain, il eut l'impression que la photographie s'ouvrait devant ses yeux et qu'il voyait plus profondément à travers ce groupe de personnes. Tout au fond, il apercevait maintenant une tête blonde, de profil, uniquement le haut du visage : un front, des yeux, un nez et rien d'autre. Il n'avait plus besoin de loupe,

désormais, pour savoir qui se tenait là, à l'arrière-plan, sous un nuage de ballons. Benny.

Il portait une fausse barbe. Samic, lui, avait une perruque. Une plaisanterie de mauvais goût ou pire encore.

Samic. La femme. Vennerhag. Ils n'étaient pas venus là pour Angelika, du moins pas en premier lieu. Elle était certes en train de fêter sa réussite scolaire, mais Mattias aussi. Il était dans la même école, quoique pas dans la même classe. Winter le savait maintenant.

Jour de fête pour Mattias.

C'était pour lui qu'ils étaient venus.

Et cette femme était sa mère.

Dieu seul savait quelle relation elle entretenait avec Samic. Avec Benny Boy. Sauf que cela n'avait plus d'importance.

Ringmar était au volant et Winter le pilotait à travers les rues paisibles de la ville. Quelqu'un était en train de faire un barbecue de minuit, dans un jardin. Il vit une grande flamme s'élever.

Sa douleur au coude se réveilla brusquement.

— Tu devrais te faire plâtrer, conseilla Ringmar.

Winter ne répondit pas et se contenta de fumer, le regard perdu dans la nuit.

— N'est-ce pas la maison de Fredrik, là-haut ? demanda Ringmar.

— De l'autre côté. Là-bas.

Ils passèrent devant, les fenêtres n'étaient pas éclairées.

— Tu descends ici et tu prends à gauche, dit Winter en se balançant d'avant en arrière et se tenant le coude.

— Doucement, Erik.

— Est-ce que tu veux qu'on retrouve Fredrik, oui ou non ?

— Évidemment...

— Alors, vas-y.

Il avala une bouffée de fumée et détacha sa ceinture de sécurité au moment où Ringmar se garait devant la maison de Vennerhag. Là, il y avait de la lumière aux fenêtres. Ils descendirent tous les deux en même temps et ils entendirent du bruit, quelque part. Un rire. De l'eau qui coulait.

— Il est à l'arrière, dit Winter, je connais le chemin.

Ringmar le suivit jusque sur la pelouse, de l'autre côté de la maison, et ils virent un homme en maillot de bain qui tenait un verre à la main. Une femme nue se hissa avec souplesse sur le bord de la piscine.

L'homme les reconnut aussitôt et alla poser son verre sur la table, sous le parasol. La femme, elle, avait placé ses bras en croix devant son corps, ruisselant d'eau. Ringmar vit Winter accélérer l'allure. L'homme en maillot de bain commença à dire quelque chose.

— Erik, quelle...

Le crâne de Winter vint frapper Vennerhag à la poitrine. La femme poussa un cri tandis que Vennerhag émettait le même genre de bruit que lorsqu'on presse un matelas pneumatique pour expulser l'air qu'il contient. Il vacilla en arrière. Winter tenait son bras droit dans la même position que s'il était toujours soutenu par l'écharpe qui gisait maintenant sur le sol, près de Ringmar, cloué sur place. La femme se mit à crier à nouveau. Vennerhag se pencha en avant et lui assena un coup de pied entre les jambes. Du sang jaillit de sa bouche. Winter ne s'en soucia pas et le frappa violemment aux genoux avec sa chaussure. Il tomba alors à la renverse avec un bruit de rameaux brisés, puis glissa dans la piscine. Winter le suivit d'un bond et lui maintint la tête sous l'eau avec son bras valide, avant de la relever. Ringmar vit les yeux exorbités de Benny, qui reflétaient l'éclairage de la piscine.

— Où est-il ? cria Winter en enfonçant à nouveau la tête de Vennerhag sous l'eau, puis la relevant. Où est-il, espèce de salaud ? Où est Fredrik Halders ?

La tête de Vennerhag effectua un nouvel aller et retour sous l'eau, laquelle n'avait pas le temps de nettoyer le sang qui lui coulait du nez.

Ringmar vit Winter lui donner un coup de boule sur le nez. Cette fois, il émit une sorte d'affreux râle. Il va le tuer, pensa Ringmar. Il faut que j'intervienne.

— Je vais te tuer, Benny, hurla Winter, tu sais que j'en suis capable, dit-il, s'apprêtant à décocher un coup de pied à Ringmar, qui avait sauté dans la piscine et approchait. Te mêle pas de ça, Bertil, reste où tu es !

— Attends, Erik.

— Reste où tu es !

Ringmar s'arrêta, se demandant quoi faire.

Winter tira vers lui le visage de Vennerhag.

— Pour la dernière fois, avant que je te noie : Où est-il ? Où est Halders ?

Vennerhag fit entendre un nouveau râle.

— Quoi ? quoi ? cria Winter.

Nouvelle plongée sous l'eau, suivie d'un « Noooooon » gémissant de la part de Vennerhag. Son visage était défiguré par les coups, souillé de sang et déformé par la lumière qui l'éclairait par-dessous.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Ringmar vit les lèvres de Vennerhag bouger, puis Winter se pencher en avant et Benny bredouiller de nouveau quelque chose. Winter se redressa alors rapidement, laissa le corps tomber dans l'eau et sortit de la piscine trempé jusqu'à la taille.

Ringmar tira le corps apparemment inerte de Vennerhag par-dessus le bord du bassin. La femme tremblait de tous ses membres, les mains devant le visage. Il tâta le pouls de Benny et, au bout de quelques secondes, le sentit battre faiblement. Puis il entendit une voix dans la maison. C'était Winter qui appelait une ambulance et des renforts.

Il ne tarda pas à ressortir.

— Mon portable est foutu, dit-il. Viens, on s'en va.

Ringmar regarda la femme et le corps de Vennerhag. Elle leva les yeux puis cacha de nouveau son visage dans ses mains. Elle était inconnue de lui.

— Allez, viens, Bertil. Prends le volant.

— Où va-t-on ? demanda Ringmar.

Mais Winter avait déjà contourné le coin de la maison.

39.

Ringmar prit la direction de l'ouest et passa près du parc d'attractions. Winter avait l'impression d'être à bord d'un manège en train de tourner, au milieu d'un cercle de lumière artificielle.

Une autre lumière pointait à l'horizon, derrière eux, celle d'une nouvelle journée. Winter sentit les coups de marteau de la douleur dans son corps, partant du haut et se propageant vers le bas. Il avait encore du sang de Vennerhag sur ses phalanges et sentait l'odeur musquée qui émanait de lui-même. Il grelottait dans ses vêtements trempés, sous le vent qui pénétrait dans la voiture par la vitre baissée, tandis que Ringmar accélérait sur l'autoroute.

Aurais-je perdu l'esprit ? Est-ce que c'est ça, être fou ?

Ringmar parlait à la radio de bord.

— Il faut qu'ils attendent, dit Winter. On ne peut pas prendre la maison d'assaut.

Ringmar continua à s'entretenir avec Bergenhem et ceux qui étaient près de lui. Winter s'essuya les mains à sa chemise.

— Il y a un pull sur le siège arrière, lui dit Ringmar. Combien sont-ils, là-bas ?

— Je ne sais pas.

— Il ne t'en a rien dit ?

— Non.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit, alors ?

— Ce qu'il fallait. Où se trouve Fredrik.

— Et dans quel état est-il ?

— Je ne le lui ai pas demandé, dit Winter en regardant droit devant lui. Prends à droite, après l'échangeur, c'est plus court.

Il vit un avion décoller et s'élever dans le ciel matinal, tel un oiseau de couleur sombre. Les lampes de son fuselage adressaient un message à la terre. Ils entendirent bientôt le bruit sourd de ses moteurs.

Ils franchirent le pont. La mer avait l'air d'un champ.

De l'autre côté, il faisait plus sombre. Ils avaient la lumière derrière eux, par-delà l'étendue d'eau. Après leur arrivée sur l'île, la route se fit plus étroite, mais ils ne croisèrent aucune voiture.

— C'est sûrement là, dit Ringmar, qui quitta alors la route et s'enfonça sous les arbres. Il regarda Winter, en train de vérifier que son arme de service n'avait pas trop souffert de son bain forcé.

— Comment ça va, Erik ?

— Sois patient avec moi.

— Il va falloir être prudents, quand on arrivera.

— On verra ça.

Winter se rejeta en arrière sur son siège, ferma les yeux et vit devant lui le visage de Mattias.

Un peu plus tôt au cours de cette journée qui semblait ne jamais vouloir se terminer, Cohen l'avait appelé au téléphone, alors qu'il était en train de regarder les photos.

— Il a quelque chose à dire.

— Quoi ? avait demandé Winter, tenant entre ses mains un cliché représentant principalement des ballons aux joyeuses couleurs.

— Je crois qu'il veut nous raconter toute l'histoire.

Mattias n'avait pas regardé de son côté quand il était entré dans la pièce. Puis il était resté tranquillement assis sur une chaise, devant eux.

— Tu voulais nous parler, Mattias.

Celui-ci n'avait pas répondu.

— Tu as quelque chose à nous dire ?

— Peut-être.

Maintenant qu'il en était informé, Winter distinguait la ressemblance avec son père. Les yeux, identiques, reflétaient les mêmes ténèbres intérieures.

— Qu'est-ce que tu veux nous dire, Mattias ?

— Où est ma mère ?

Winter s'attendait à ce que Mattias le regarde, mais il se contentait de baisser les yeux vers la table.

— Je veux qu'elle vienne.

— Comment s'appelle ta mère, Mattias ?

— Quoi ?

— Comment s'appelle-t-elle ?

Il avait gardé le silence.

Est-ce que j'ai commis une erreur ? s'était demandé Winter.

Mattias avait regardé Cohen, puis Winter.

— Où est ma mère ?

— Nous ne le savons pas, avait rétorqué Winter, se penchant en avant. Nous la recherchons, nous aussi. Pourquoi ne parvenons-nous pas à la trouver, Mattias ?

— Je ne sais pas.

— Quand l'as-tu vue pour la dernière fois ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne vivez pas ensemble, alors ?

Mattias n'avait pas répondu.

— Où habite-t-elle ?

Il avait marmonné quelque chose.

— Où est-elle, Mattias ?

— Elle vit chez lui, chez Samic. Ça fait longtemps, ajouta-t-il en passant sa main sur sa bouche puis se frottant le front. Ils sont en ménage depuis longtemps. Je lui ai dit que ça ne me plaisait pas. Je l'ai déjà dit.

Soudain, il avait éclaté d'un rire assez bref et avait ajouté :

— Je leur ai montré. Je lui ai montré, à ce salaud. Jamais plus... jamais plus, maintenant !

Winter avait attendu la suite. Le jeune homme s'était enflammé, mais seulement l'espace de quelques secondes.

— Je lui ai montré, à lui aussi, avait repris Mattias. Exactement comme... à elles.

— Pourquoi les as-tu tuées, Mattias ?

Son regard s'était perdu dans ses propres visions intérieures.

— Elles... elles n'avaient pas à être là, avait-il expliqué.

Winter avait perçu le bruit de l'air pulsé dans la pièce et senti la sueur lui couler le long du dos. Son bras recommençait à lui faire très mal.

— Elles... elles n'avaient rien à faire là. Je... je leur avais déjà dit.

Il avait alors fixé le mur, près de Winter, au même endroit que tant d'autres, avant lui, au cours d'autres interrogatoires.

— C'est de leur faute, avait repris Mattias. Si elles n'avaient pas été là... ça ne serait pas arrivé.

— Pourquoi était-ce de leur faute ?

— Jeanette.

— Jeanette ? Elle était là, aussi.

— Elle... les a accompagnées... une fois.

— Jeanette est allée à ce club ?

Mattias avait hoché la tête. Winter ne savait plus quoi penser.

— Qu'est-ce qu'elle faisait ?

Mattias avait hoché une nouvelle fois la tête, peut-être n'avait-il pas entendu la question.

— Qu'est-ce qu'elle faisait, là-bas, Mattias ?

— Elle est restée dehors.

Winter avait alors vu devant lui la maison, la rue, l'éclairage, la porte, le hall, l'escalier, le mur.

— Dehors ?

— Elle est restée dehors mais... ça a été suffisant.

— Suffisant pour quoi ?

— Pour... pour qu'il la suive. Et qu'il fasse... ce qu'il a fait.

— Qui ça ? Johan Samic ?

Mattias avait hoché la tête.

— Elles... elles ne le feront plus. Jamais plus, avait-il répété en regardant Winter, le corps affaissé, comme privé de charpente osseuse. C'est lui qui l'a fait.

— Johan Samic ?

Mattias avait secoué la tête.

— Non... pas ça. Le reste.

— Kurt Bielke ?

Mattias avait hoché la tête avec, dans les yeux, un éclat qui semblait dire qu'il partageait un secret avec Winter. Des points rouges étaient apparus dans ses yeux et de la salive au coin de sa bouche.

— Qu'a fait Kurt Bielke ?

— Je les ai entendus en parler, Samic et lui, avait répondu Mattias d'une voix soudain forte et claire. Il l'avait fait et il était

capable de recommencer. Il... il... il... c'était sa faute, aussi. Si... Jeanette.

— Recommencer quoi ?

— Il l'avait déjà fait une fois, non ?

— Pourq...

— Peut-être les autres aussi, hein ? coupa Mattias.

— Mais c'était toi, Mattias.

— Ça aurait pu être lui. Ça pouvait être lui, avait assuré Mattias en levant soudain la main en l'air.

— Sais-tu qui est Kurt Bielke ?

— Un tas de merde.

— À part ça ?

— Ils disent que c'est mon père mais je les crois pas.

— Et ta mère, qu'est-ce qu'elle en dit ?

— J'ai pas eu le temps de lui demander, avait lancé Mattias en éclatant de rire à nouveau.

Elle ne savait pas ce qu'avait fait son fils, pensa Winter. Et, quand elle avait fini par le comprendre, elle avait pris peur. Elle l'avait quitté pour chercher de l'aide, mais il n'y en avait pas là où elle en avait demandé. C'était encore pire.

Et puis nous sommes arrivés, c'est-à-dire Halders.

Cohen avait regardé Winter, qui n'avait pas posé d'autre question.

— Où est le petit ami d'Angelika ? avait demandé Cohen.

— Qui ?

— Angelika avait un petit ami, n'est-ce pas ?

— Il est plus là, avait répondu Mattias.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « plus là » ?

— Il était pareil. Et il est venu me poser un tas de questions, exactement comme vous, avait ajouté Mattias en levant les yeux et les posant derrière Cohen et Winter.

Ringmar roulait en troisième et s'inquiétait de ses phares, qui éclairaient à une centaine de mètres devant eux.

— Je les éteins, dit-il.

— Attention au gros gibier, répondit Winter.

Ringmar ne put s'empêcher de sourire. Il ferma à moitié les yeux, pour mieux y voir dans cette pénombre qui hésitait entre le jour et la nuit, sous les arbres.

— C'est Samic qui a violé Jeanette, dit Winter.

Ringmar ne répondit pas, essayant de maintenir la voiture sur ce chemin, qui se réduisait à un mince trait noir au milieu des sapins.

— Il tenait Bielke depuis pas mal d'années, et il s'en est servi.

— Comment le sais-tu ?

— Bielke l'a reconnu au cours de son dernier interrogatoire, répliqua Winter en se tournant vers Ringmar. Et Mattias l'a confirmé.

— Il y a pas mal de coupables, dans toute cette histoire, constata Ringmar.

— Et pas mal de victimes aussi. En plus grand nombre encore.

— Mmm.

— Ils sont tous victimes à leur façon. Ça n'en finira jamais. Arrête-toi un moment, ajouta-t-il en frappant sur le tableau de bord.

Ringmar se gara légèrement et coupa le moteur. Le silence était encore plus perceptible au milieu des arbres, des rochers et des buissons. Winter étudia de nouveau la carte, comme il l'avait fait à plusieurs reprises depuis qu'ils avaient quitté la ville et que son pouls s'était calmé. Il tenait sa lampe de poche braquée vers le plancher de la voiture.

— Je n'ai qu'un simple nom, dit-il.

Vennerhag avait seulement réussi à bredouiller à deux reprises le nom de cette ferme et la direction.

— Encore un kilomètre, ou un peu moins. On va bientôt parvenir à un carrefour, ensuite il ne restera plus que cinq cents mètres, dit-il en lâchant la carte. On va y aller à pied, ajouta-t-il en ouvrant la porte. Mets la voiture en travers de la route, comme ça Lars comprendra, quand ils arriveront. Et puis ça fera une sorte de barrage.

Winter vit que les fossés étaient profonds, de chaque côté du chemin. Il se leva, chancela, se rattrapa par réflexe au cadre de la portière avec son bras blessé et sentit aussitôt la douleur lui vriller le corps jusqu'au sommet du crâne.

— Attendons les autres, suggéra Ringmar.

C'était le plus sage. Il le comprenait. Mais quelque chose lui soufflait que cela pressait.

— On n'a pas le temps, dit-il, en sentant la douleur s'éloigner par paliers successifs. Je sais que c'est urgent.

— Il s'agit d'une demi-heure au maximum, Erik.

— Il n'y a pas que ça. On sera trop nombreux à la fois.

Il se mit à marcher le long du fossé, suivi par Ringmar. Cela sentait l'eau et les plantes aquatiques qui n'avaient pas encore eu le temps de mourir au soleil, car celui-ci ne portait pas très loin dans ce sous-bois. Ainsi, certaines de ces odeurs pouvaient avoir une centaine d'années.

Quand tout serait terminé, il irait se promener en forêt avec Angela et Elsa. Il se glisserait sous les arbres et cueillerait la mousse. Ou des champignons, à l'automne. Il mettrait des bottes en caoutchouc pour marcher dans les endroits humides. Il frissonna à nouveau, dans ce mince pull en laine qui lui piquait les épaules. Ses espadrilles lui donnaient l'impression d'être collées à ses pieds.

Ils étaient arrivés au croisement. Winter fit signe que c'était à droite. Il traversa le chemin et s'enfonça dans le bois, un peu moins touffu à cet endroit. Non loin de là, un plongeon poussa son cri. Il savait qu'il y avait un lac derrière la maison vers laquelle ils se dirigeaient. L'oiseau poussa de nouveau son cri prolongé et solitaire, dans cet air matinal qui commençait à laisser apparaître les contours de ce qui les entourait. Winter sentit le contact des fougères et des broussailles sur ses jambes. Son short mouillé lui collait aux fesses et aux jambes.

— Je l'aperçois, chuchota Ringmar.

Ils s'arrêtèrent. On devinait les contours de la maison et de son toit à pente assez raide. Ils approchèrent et allèrent se poster derrière les sapins, pour observer cette demeure, plus grande que Winter ne l'aurait cru. Un break était garé un peu n'importe comment près de l'une des façades. Toutes les fenêtres étaient noires.

Halders se trouve donc là-dedans, pensa Winter. À moins qu'il ne soit en dessous, déjà enterré.

— C'est sûrement la planque de Samic, dit Winter.

— Combien de temps pensait-il rester caché là ?

— Jusqu'à ce qu'on vienne.
— Et il est en compagnie de Halders.
— Je ne vois pas dans quel autre endroit ils auraient pu se débarrasser de lui.

Il y a pourtant des milliers de places au cimetière, en ville, pensa Ringmar.

Ils n'allaient pas tarder à bouger. Au-dessus d'eux, le ciel prenait des teintes bleues et grises.

Halders sait tout, il a tout vu, pensa Winter. On arrive pour que tu puisses nous le raconter.

Il savait que Ringmar ne croyait pas un instant que Halders était encore vivant. Même pas qu'il se trouvait dans cette maison. Mais Winter connaissait son Vennerhag. Halders était bel et bien là.

Et, s'il avait maltraité Benny à ce point, c'était parce qu'il nourrissait encore l'espoir de retrouver Fredrik.

Si ce n'est que cet espoir paraissait aussi lointain que les étoiles derrière le bois, tandis qu'ils se tenaient devant cette maison silencieuse, au bord de son lac. Quelque chose de rouge brillait par endroits, derrière l'étendue d'eau, des deux côtés de la maison. Pourquoi se précipiter, alors qu'ils pouvaient attendre une véritable armée policière qui encerclerait cette maudite maison et y pénétrerait de force ?

— On y va, lança Winter.

Ringmar acquiesça d'un signe de tête et commença à faire mouvement. Ce n'est pas par loyauté, se dit Winter. Il n'est pas mon écuyer. Bertil est du même avis que moi. C'est maintenant. Il n'est pas venu là pour attendre Lars et Aneta et le lever du soleil.

Ils se faufilèrent entre la voiture et la maison. L'herbe leur frotta les jambes. Heureusement, cela ne fait pas de bruit, aussi Winter ne s'y attachait-il donc pas. Derrière la fenêtre qui se trouvait à gauche de la terrasse couverte, un store était baissé. Un chapeau était accroché à une patère et une paire de bottes posée près de l'entrée, ainsi qu'un outil – un ciseau – sur le banc, à droite.

Et maintenant ?

Winter posa la main sur la poignée de la porte, appuya dessus et poussa. Elle s'ouvrit de quelques centimètres sans grincer. Il regarda Ringmar, qui se tenait prêt. Winter ouvrit alors en grand et se ruèrent dans une sorte de hall. En face d'eux montait un escalier et deux portes formaient des rectangles sombres. Je suis trop vieux pour ce genre de choses, se dit Ringmar.

Sur la droite, ils distinguèrent un trou sombre qui pouvait être une descente de cave. Winter avança d'un pas. Contre l'un des murs il y avait une table sur laquelle étaient posés des vêtements. Deux chaises. Au-dessus de la table, une glace. Winter regarda dedans et il vit alors les yeux qui le dévisageaient, depuis l'autre bout de la pièce, près de la porte. Il eut encore le temps de voir, devant ce visage, les phalanges au bout d'un bras tendu qui tenait quelque chose, à savoir une arme, et même sacrement imposante. Il ne bougea pas, n'entendit rien. Ni ordre ni respiration ; rien non plus de la part de Ringmar qui, immobile, fixait la même chose que lui, mais pas dans la glace. Winter s'attendit à ressentir d'une seconde à l'autre le choc de la balle qui allait le déchiqueter et faire voler la glace en éclats, brisant du même coup l'image de Samic braquant son arme vers eux et attendant le mouvement qui allait se produire et...

Le coup de feu déchira cet affreux silence. Un autre suivit, aussitôt après. Winter regardait toujours la glace et fut surpris de constater qu'elle ne volait pas en éclats, qu'il n'était pas déchiqueté et que Ringmar était toujours là à regarder quelque chose qu'il ne pouvait voir lui-même, incapable de détacher ses yeux de l'image que la glace lui renvoyait de ce monde intérieur.

Le bras de Samic s'abaissa. Winter vit ses yeux, toujours ouverts. En revanche, sa main ne serrait plus la crosse d'un pistolet, celui-ci gisait sur le sol, devant lui. Samic se tenait la main dans laquelle il se trouvait peu auparavant, mais il ne semblait pas blessé. Puis il s'effondra, lentement, révélant la femme qui se trouvait derrière lui, une arme à la main. Peut-être était-ce le SigSauer de Halders. En tout cas, il avait fait son œuvre. Samic gémissait maintenant sur le sol. Elle laissa tomber l'arme sur son corps.

Winter avait déjà vu son visage, aussi bien de profil que de face.

— Ça suffit, dit-elle. Je crois que c'est assez.

Winter parvint enfin à détacher son regard de la glace. Elle portait une chemise de nuit d'une blancheur immaculée. Il se dirigea vers elle.

— Je suis la mère de Mattias, dit-elle.

Ringmar bougea à son tour.

— Il est là-haut, ajouta-t-elle.

Elle savait qu'ils savaient de qui elle parlait. Elle regarda Winter en face.

— Y en a-t-il d'autres ? demanda Ringmar. D'autres que... notre collègue.

— Qu'est-ce que vous croyez ? demanda-t-elle en baissant les yeux vers son arme, qui reposait maintenant entre les jambes de Samic.

Winter monta l'escalier quatre à quatre. Soudain, il vit la lumière d'un projecteur, à travers l'une des fenêtres de l'étage. En dessous de lui, Ringmar parlait dans son portable. Il entendit alors le moteur des voitures, les portières qui s'ouvraient et le bruit des pales de l'hélicoptère au-dessus de sa tête.

Il y avait deux portes qui étaient toutes deux fermées. Il ouvrit celle de gauche et vit un grand lit défait. Des vêtements gisaient sur le sol.

L'autre porte de ce palier grinça quand il l'ouvrit. Cette chambre contenait aussi un lit. Dehors, le gyrophare de l'hélicoptère tournait comme un manège à la foire, projetant des cercles de lumière dans la pièce. Une silhouette était allongée sur le lit, la tête entourée de bandes, de plâtre ou de quelque chose qu'il ne distinguait pas. Il se pencha sur elle.

Les projecteurs formaient des taches de lumière sur le visage de Halders, à moins que ce ne fût le soleil en train de se lever. En bas, Winter entendit des bruits de pas, des voix, des portières qui claquaient.

Halders ouvrit les yeux.

FIN